Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delarestauration00blan

DE LA

RESTAURATION FRANÇAISE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
AU CLERGÉ ET A L'ARISTOCRATIE

PAR

B. SAINT-BONNET.

PARIS
L. HERVÉ, ÉDITEUR, 33, RUE DU FOUR
(Faubourg Saint-Germain).
L. MAISON, LIBRAIRE, 3, RUE CHRISTINE.

1851

DE LA

RESTAURATION

FRANÇAISE

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins, près le Pont Neuf.

DE LA

RESTAURATION FRANÇAISE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

AU CLERGÉ ET A L'ARISTOCRATIE

PAR

B. SAINT-BONNET.

PARIS

L. HERVÉ, ÉDITEUR, 33, RUE DU FOUR
(Faubourg Saint-Germain).

1851.

INTRODUCTION.

Nous arrivons à la dernière, à la plus redoutable crise, à celle où l'on cesse de parler du salut des institutions et des gouvernements pour ne s'occuper que du salut suprême de la Société. Les hommes de bonne volonté doivent se demander, où est la vérité? L'ancien monde est aboli : la royauté est devenue un crime, la religion une étrangère, l'hérédité une injustice, la propriété un mal, et l'obéissance un affront... Deux principes se partagent les âmes : il faut savoir *Si l'Église devra soumettre son opinion à l'opinion des hommes,* ou *Si les hommes devront se soumettre aux principes de l'Église?* Jamais question plus pressante et plus malheureuse n'a demandé l'attention des esprits.

La démocratie triomphe, et je viens combattre la démocratie. Les aristocraties sont repoussées, et je viens dire que ce sont elles qui ont créé les nations; les dogmes sont rejetés, et je viens dire que ce sont les dogmes qui ont créé les aristocraties et le capital, ces deux colonnes de toute Civilisation. L'industrie, le crédit, les banques, les emprunts, sont proclamés, et je viens dire qu'ils ont ruiné les peuples; partout la liberté, les droits et la Révolution s'annoncent, et je viens, avec ma conscience seule, combattre la Révolution..... Reniant les vérités divines, elle a arraché quelques grands mots à nos langues, elle en a bâti l'édifice où l'homme veut se mettre à l'abri de Dieu! La loi n'est plus de Droit divin, la Société ne descend plus d'en-Haut; la justice, le devoir, la Foi, la Souveraineté, tout émane de l'homme, tout remonte du peuple! On veut détruire l'orgueil, en retournant aux sources de l'orgueil; on veut puiser la vie où il a fallu toujours la porter! On demande le progrès à la Classe qui est restée précisément en arrière; nous attendons la justice et la paix de ceux qu'il faut arracher à la barbarie et au mal!

On l'a déjà reconnu, la Révolution française ne ressemble à rien de ce qu'on a vu dans le passé. Jamais une civilisation entière n'avait osé rompre tout lien avec le Ciel. Les hommes sont venus dire qu'ils n'existaient plus par les lois de Dieu, mais par leurs propres lois ! qu'ils ne voulaient plus s'unir entre eux par leurs devoirs, mais se mettre en rapport par leurs droits ! Voilà soixante ans qu'ils se débattent pour que la Société sorte du christianisme, comme ils sont eux-mêmes sortis de sa morale ; soixante ans qu'ils se débattent pour vivre en société sans obéir, ne voulant même plus payer d'une vertu les bienfaits immenses dont Dieu comble une Civilisation... O prudents, ô sages, aujourd'hui un simple enfant a le droit de vous juger !

Le lendemain de Février, l'auteur écrivait déjà ces paroles : La République s'est annoncée comme la forme d'une société de chrétiens. Le temps dira ce que nous sommes ! On n'a pas le gouvernement qu'on veut ; on a celui que l'on mérite. Si vous restez dans votre mal, vous passerez au despotisme ; si vous voulez la corrup-

tion, vous marcherez encore plus loin ! Les lois de la morale et de l'histoire restent aussi inflexibles que les lois de la nature..... Vous apprendrez à vos dépens les vérités que vous avez méconnues. Une diminution d'autorité ne saurait avoir lieu, d'une part, s'il n'y a, de l'autre, une augmentation de vertu. La liberté n'est que le droit de pouvoir faire plus de bien. Faites-en celui d'exécuter plus de mal, et la loi qui conserve le monde, reprenant la forme du sabre, viendra de nouveau courber la personnalité.. Le pouvoir n'est qu'une barrière promenée devant le mal. Ranimez en vous les germes de la Chute, et la Force, née de la Chute, en proportion reparaîtra..... Ce n'est pas des maux de la révolution que nous aurons le plus à souffrir, mais des maux qui l'ont amenée. Tout pliait sous le paganisme, et la croissance de dix-huit siècles de christianisme s'arrêtait. Quand les hommes perdent de vue les nécessités morales, Dieu fait sortir la lumière des nécessités d'un autre ordre ! Si la Foi n'est plus reçue par l'oreille, elle sera enseignée par la faim..... La Société rencontrera un empêchement dans chacun de nos vices. Il faudra en détruire un quand on

voudra marcher d'un pas. Avant de changer vos gouvernements, il fallait vous changer vous-mêmes. La loi ne décrète pas la vertu, et quand cette dernière est loin, le décret reste sans arme..... Le jour est venu : l'homme qui lança le mauvais exemple a aiguisé un poignard contre lui. Les barbares ne sont plus à nos portes, mais au-dedans, ceux que dix-huit siècles de christianisme n'ont pu arracher à notre vieille souche du Monde. Nos vices ont partagé notre Société; ils ont mis deux civilisations l'une dans l'autre. Position unique dans l'histoire! la civilisation ouvrira ses propres flancs pour donner la bataille. Le christianisme constituera la Société moderne, ou la fera voler en éclats! Prenez, si vous voulez, vos mesures..... Les faits économiques, avant peu, mettront les vérités à nu. Vos lois auront tout reconnu, tout consacré et tout administré, les moyens humains seront tous employés; jamais armée plus nombreuse, jamais législation plus complète, jamais administration plus puissante, jamais hommes d'État plus savants : arrivés au bout des causes secondes, vous viendrez vous briser contre la cause première! Ce ne sera plus la Doctrine élevée qui

parlera, ce ne sera plus la conscience inécoutée qui criera... Les faits parleront leur grande voix. La religion descendra de la parole; elle entrera dans le pain que nous mangeons, dans le sang dont nous vivons. La lumière sera le feu! Les hommes se verront entre la vérité et la mort... Auront-ils l'esprit de choisir?.....

Depuis le jour où d'aussi tristes paroles ont été dites, les faits n'en ont que trop mûri la portée! J'apporte le complément des pages qu'alors le peu d'espace avait laissées interrompues. Deux années de la plus infatigable méditation n'ont que trop confirmé le sentiment profond qui les a fait écrire. On devra pardonner la rapidité et peut-être l'accent que les événements ont mis dans ma voix. Mon âme n'a pas cessé un jour d'être émue; elle n'a pas cessé un jour d'être frappée du dénouement incroyable auquel, leurs théories, conduisent maintenant les hommes. Mais vous, Révolutionnaires, dans tout ce qui se passe aujourd'hui, rien ne vient réveiller les soupçons de votre conscience? De toutes les conséquences qu'on veut tirer de vos doctrines, rien ne vous annonce qu'elles ont

apporté l'erreur?.. Cependant, la France se lasse des promesses de la Révolution !

Les principes sur lesquels une nation a établi quatorze siècles d'existence, viennent demander raison aux principes qui n'ont produit que des malheurs ! Bien que, dans votre modestie ordinaire, vous nommiez Avenir la réunion de vos doctrines, vous permettrez que l'on découvre à vos regards la doctrine immense et merveilleuse sur laquelle se fondait le Passé ! Et, s'il est encore de l'inspiration et de la pensée chez les hommes, nous leur demanderons où fut le génie, où fut la plus haute et la plus surprenante conception ! Nous demanderons, enfin, si nous avons le droit d'opposer la lumière, aux *Idées*, et les fondements *De la Restauration française*, à ceux *De la Révolution française !*

2 Avril 1851.

LIVRE PREMIER.

DE LA FOI ET DU CAPITAL

LIVRE I.

DE LA FOI ET DU CAPITAL.

CHAPITRE I.

Problème moral qui enveloppe notre problème économique.

Le problème économique est dans le problème infini. Partout les hommes ont parlé de jouir. Ne rêvant plus aux biens du Ciel, on chercha des biens sur la terre.

Un ordre nouveau se présente; ne croyez pas que la douleur va s'affaiblir. L'âme s'accroit, la sensibilité augmente. Plus près du Ciel, l'homme doit s'y présenter plus grand.

L'existence en dehors de Dieu s'explique par la liberté; la liberté, par la douleur. L'homme est le produit de sa force; il est le fils de l'obstacle.

Retirer la douleur, ce serait retirer la création elle-même. Qui n'a pénétré la signification de trois mots qui ont six mille ans : la Faim, le Travail, la Mort ! *Les premiers chapitres de la Genèse subsistent toujours.*

L'effort est là. La nature, toujours présente, au besoin nous le dira. Et le combat qu'elle a offert, qu'est-il à côté du combat donné dans l'âme pour la conquête de l'infini !

En dehors de l'absolu, il y a la liberté. Bien qu'elle ait eu commencement, elle repose sur la grande loi; il faut qu'elle soit par elle-même. Sa première mise de fonds lui est retirée tous les jours, afin que son moi lui soit propre.

La liberté est l'enfant de la douleur : le bonheur est pour la substance faite[1]. Cette idée éclatera visiblement dans l'époque qui commence. Elle sortira comme la voix de tous les faits, et restera comme la loi qui est sous les événements. Les mots *douleur, liberté,* décomposeront eux-mêmes le sens de ce mot TRAVAIL, sorti de la voix des événements.

L'avenir ne sera point comme on l'entend. L'homme n'est pas entreposé sur la terre pour jouir, mais pour grandir. L'infini nous a envoyé la substance; d'éternelles lois s'accomplissent ici-bas.

Cette révolution politique est peu; mais elle porte dans ses plis un fait économique immense : le christianisme non plus caché au fond des cœurs, mais se montrant sur les lois et dans les mœurs. La production et la consommation deviendront un mode chrétien. Car aucune des deux n'est le but. Ici, tout n'est que moyens pour préparer des âmes à l'Infini.

Le Globe fournira quelques richesses de plus, jamais dans la proportion des besoins. La répartition ne fera pas ce qu'on attend. Elle satisfera moins les intérêts que la justice qui est au fond de nos âmes. Au reste, la population, croissant selon les subsistances, viendra éternelle-

[1] « Jésus-Christ n'a pas été une seule heure dans sa vie sans souffrir de la Douleur : s'il y avait un moyen meilleur pour l'homme, Dieu nous l'aurait sans doute appris. » IMITATION DE J.-C.

ment se presser vers leurs limites extrêmes. Toujours on verra la misère : elle ne sera limitée que par la vertu.

Les hommes ne doivent pas s'associer pour plus produire en vue de plus consommer, mais en vue de plus s'aimer. Quand l'amour sera en eux, ils comprendront le grand mystère de la liberté et de la fraternité pour la vie éternelle. Dieu attend ce jour pour voir la marée de la foule monter vers lui.

On n'emprunte pas au christianisme que ces mots... surtout pour les interpréter avec l'esprit du paganisme ! Par ce faux l'humanité est attaquée. L'homme n'est pas mis en ce monde pour satisfaire ses besoins, mais pour croître par les efforts qu'ils réveillent en son âme. Car c'est ainsi qu'il s'élève dans l'être. Triste façon de former l'homme que de le tourner du côté opposé à la sainteté !

L'Économique entière reviendra sur ses pas pour cette vérité méconnue :

Le travail ne fut point fait pour les besoins, autrement Dieu ne les eût pas créés ; mais les besoins furent faits pour le travail. Le travail, au reste, est la préparation indispensable pour que la richesse ne soit pas un grand mal[1].

École païenne, que pensais-tu ? Le plaisir n'est point offert pour y céder, mais pour y résister, et par ce moyen devenir libre.

[1] La richesse acquise par le travail moralise ; acquise par le vol ou l'oisiveté, elle corrompt.

Il n'y a de prodigue que celui qui n'a rien. Par l'art admirable de la création, la satisfaction du besoin a pour condition l'activité, c'est-à-dire le développement de l'homme. En sorte que sa moralité se forme en même temps que sa richesse ; en sorte qu'il ne peut avancer d'un pas sur la terre qu'il ne l'ait fait dans le Ciel.

CHAPITRE II.

On n'a vu que le but temporel de la Société.

L'unique malheur de ce temps est qu'on ait redit à l'homme qu'il était ici pour jouir. Cette dune fatale que le gravier antique nous a jetée en travers fera buter l'avénement que le christianisme préparait pour nos jours. Mais les révolutions conduiront la mer sur ces sables. Elles effacent toujours les races qui empêchent l'humanité de traverser.

Alors, combien de temps pour reprendre la notion supérieure que l'Évangile avait mis tant de soins à fonder? Juste le temps que cette révolution durera. Combien durera-t-elle? Juste le temps que ceux qui ont compris la liberté mettront à comprendre la Foi!

La religion, qui porte la loi de Dieu, la liberté qui l'accomplit, ont été divisées. De sorte que la liberté veut ne s'appliquer qu'à la terre; de sorte que la religion ne serait plus que pour le Ciel. Le premier usage que l'homme fit de la liberté fut de la prendre pour lui. L'orgueil fit comme au jour d'Adam!

Les hommes ne montrèrent point la générosité de Dieu; quand ils séparèrent la religion et la liberté, ce fut pour abolir l'une ou l'autre. Si l'homme savait qu'il a fendu sa propre pensée et mis en deux sa puissance! Aujourd'hui, ceux qui admettent les conséquences ne veulent plus admettre les principes; ceux qui possèdent les principes ne veulent pas admettre les conséquences. Le grand obstacle est là.

La calamité de ce siècle est dans le schisme de la nature humaine.

Ainsi les économistes n'ont étudié la Société que dans son rapport avec ce monde, qu'elle doit traverser; ils ne l'ont point considérée dans son rapport avec l'infini, où elle doit mener les âmes. On a cherché sans cesse la fonction de la Société dans le temps, sans songer à son but au delà du temps. La Société n'étant que pour recueillir le genre humain et le conduire à Dieu, le temps n'a pas répondu.

Il ne possède point la loi, celui qui ne l'a vue que par un bout, à son extrémité sur le fini. La loi s'élance dans la création entière. La richesse, puisque votre pensée bute là, repose sur le travail, le travail sur le capital, le capital sur la vertu, et la vertu sur la Foi. On ne peut faire d'économie politique pour la terre.

Suscitez beaucoup de systèmes, le fait est ce que je viens de dire. A moins que vous ne repreniez l'escalier antique : la richesse par le travail, le travail par le capital, et le capital par l'esclavage...

L'individu a subi le sort de la pensée actuelle. Chrétien, il a voulu jouir en païen ; païen, il a voulu être traité en chrétien. L'un demandant le luxe, sans réfléchir qu'on ne peut convertir en or le pain de l'homme sans l'appauvrir ; l'autre voulant être en tout égal et frère, sans songer qu'il faut remonter à ce Père qui est aux Cieux.

On ne peut être chrétien et jouir, on ne peut être libre et sans foi. Les bénéfices du christianisme ne sauraient être recueillis pour les festins impurs.

CHAPITRE III.

Ce point de vue a produit la Révolution.

Le luxe est le paganisme de nos jours. Il s'est reproduit sur ses deux faces, le vice et l'impiété. S'il a frappé le corps de celui qui le produisait, il n'a épargné ni corps ni âme dans celui qui en usait. La vanité a disputé l'homme à son Dieu, et le vice a disputé l'âme à l'homme. Certes, l'arbre antique fut parfaitement transplanté, et le beau fruit économique a reparu sur toute l'étendue des branches...

Le luxe sur un point de la Société a eu pour contre-coup le communisme à l'autre bout. Dès l'instant qu'on ne traverse cette terre que pour la vanité et le plaisir, il est juste que chacun en tire sa part. Votre morale ne demandait qu'à s'étendre ! Hommes de luxe et socialistes, reconnaissez-vous aujourd'hui : de part et d'autre est le principe de jouir. La fortune se tenant toute d'un côté, et la misère toute de l'autre, il est simple qu'on procède à l'écoulement qui rétablira le niveau !

Il faudrait prendre, sans doute, mille ménagements sur ce qu'il est à propos de dire à une *époque où tant d'hommes ont un tact si fin sur ce qu'il est à propos de penser ?...* Peut-être faudrait-il encore pratiquer du mensonge pour mieux nous sauver de l'erreur ? Déjà vous avez sur ce point consulté les prudents ? Eh bien, ce sera le parti que vous continuerez de prendre ; laissez-moi toute la sottise de ma question :

Sont-ce les ouvriers des campagnes, produisant le pain,

la laine et le vin, qui vous menacent en ce jour; ou bien les ouvriers des villes, que vous avez appelés à produire tous les objets de votre luxe?

Vous avez arraché les bras à la terre, ils se retourneront contre vous!

Ce n'est pas le cultivateur qui fait ces révolutions. L'homme qui tient suspendu sur vos têtes le glaive du désordre est celui que vos besoins ont enlevé à la destinée que Dieu lui avait faite, pour l'envoyer fondre comme une cire dans vos cités, en produisant pour vos plaisirs. Car voilà que le luxe a pourri maintenant et la classe qui le consomme et la classe qui le rapporte; voilà que le peuple est tout semblable à vous! En seriez-vous irrités?

CHAPITRE IV.

Le luxe a produit le paupérisme.

Il faut bien qu'on vous le dise. De trois hommes produisant le pain, le vêtement et le toit de l'homme, le luxe en a usurpé un. La vanité et la sensualité ont prélevé sur le pain et sur le sang; elles ont prélevé sur le genre humain cette fleur du produit qui fût rentrée au capital d'où devait sortir l'avenir. Et comme l'homme adore ce qui est de ses mains, il appela son impiété du doux nom de luxe. Puis il a dit à la foule : Il t'enrichit...

Connaissez le grand canal de vos maux. Après, nous en verrons la source.

C'est le luxe qui enrichit le peuple! Les Juifs ont donc prêché chez nous? Le capital et le travail employés à le produire donnent-ils des fruits à la terre? Sachez-le :

l'homme n'est point pauvre pour manquer d'objets somptueux, mais pour manquer de pain, de laine et d'un toit. Ils ont pensé que les nations devaient être riches à la manière d'un homme de luxe. Où ont-ils puisé cette science? dans la sagesse, dans les faits? Ils l'ont puisée dans leur cœur.

Encore si tant de luxe, trempé de pleurs, avait conduit sa sève dans la branche de l'art! Si tant de pain s'était converti en pensée, et tant de sang en vertu, pour élever l'esprit de l'homme! Mais on vit des femmes baptisées porter plus de richesses sur elles que n'en avait tout un temple de Dieu, et des hommes dont l'orgueil a mis sur le front plus de vices que l'âme n'a reçu de dons!

Tout prospérait de la sorte. Les sciences de leur côté accouraient; on allait obtenir de la matière tout ce qu'elle pouvait donner. L'esprit avait enfin compris le parti que les sens devaient tirer de la terre. A l'homme nouveau il faut bien une morale nouvelle, une religion nouvelle, enfin, pour être franc, un Dieu nouveau. Tout était prêt, les canaux de la richesse achevés, les réservoirs de l'opulence ouverts, Dieu à sa place, les lois parfaitement repassées; on dit à la Société : Va! La Société n'a pu faire un pas de plus...

L'homme a cru bâtir sa tour sur la terre; il a cru se faire un rempart dans ses lois. Mais voilà que la terre n'a connu que les siennes, et les faits n'ont point reçu le nouveau roi.

Franchissez les lois de l'esprit, vous ne franchirez pas celles du monde. Si l'homme ne peut sortir du Globe, la Société ne peut sortir des lois qu'il lui fait. Dieu n'a pas fondé un ordre physique d'où l'ordre moral s'échappe-

rait ! Dieu n'a pas pu donner le christianisme pour loi à la terre et cacher dans son sol des ressources pour l'esquiver !

Vous pensiez ouvrir les portes à une ère nouvelle, et vous avez devancé l'heure où la civilisation va battre en retraite sur un demi-siècle de chemin.

CHAPITRE V.

Le scepticisme a produit l'anarchie.

Que la France, que l'Europe roulent sur une pente inconnue, c'est ce qu'on ne peut plus nier. Lois, mœurs, religion, se précipitent. Quand on marche de la sorte, il faut savoir par quel esprit on est porté. C'est bien qu'un siècle pousse l'autre, mais qu'il ne le renverse pas !

De quelque manière qu'on le regarde, le XVIIIe siècle n'a été qu'une réaction de l'esprit de l'homme contre l'esprit du christianisme. Il fut une réapparition de l'Antiquité dans les idées et dans les lois, comme venait de l'être la Renaissance dans les arts et dans les mœurs.

Ce n'est plus le moment de dire quels instincts de la nature humaine ont pu conduire sur les peuples modernes cette lourde nuée de l'erreur ; il faut dégager la Société du triste déblai qui l'encombre. Qu'il a donc coûté à Dieu pour que l'homme prît conscience de lui-même ! Quoi qu'il en soit, on sait le total de sa jeune sagesse : il a voulu tout édifier en ce monde du point de vue humain.

Vous avez prétendu construire la Société ; et voilà que vous avez détruit l'homme.

Dès qu'il n'est plus au sein des âmes une Vérité souveraine et universelle, produisant des croyances communes, d'où dérivent des devoirs communs, mais, au contraire, des opinions individuelles relevant de la souveraineté de chacun, il ne saurait exister aucune Société de droit parmi les esprits. La Société civile vit dans ses lois; ses lois vivent dans ses mœurs; ses mœurs vivent dans ses croyances. Où se tiennent les vôtres?

« Or, la Société civile, a dit l'homme qui a jeté le regard le plus profond de l'époque depuis Napoléon, repose sur la Société spirituelle; en détruisant la Société spirituelle, on détruit aussi la Société civile. »

Les nations n'ont pas un autre sol que les âmes.

Quand l'homme, pour unique fondement du vrai, est réduit au jugement privé, à l'instinct encore plus particulier des passions, il s'arrache de la réalité, il se détache du genre humain, il sort de la civilisation. Ne vous plaignez donc plus s'il demande lui-même à grands cris un pouvoir libre, comme lui, de toute loi divine, prenant base dans la volonté purement humaine. Son âme doit se connaître en servitude! A l'homme purement humain, certes il faut un pouvoir purement humain, une société purement humaine, afin que, semblables à lui, société et pouvoir restent suspendus en l'air, ou s'asseoient dans les nuages, sur le trône des tempêtes...

Déjà l'anarchie est en nous. Elle est dans les croyances, qui demandent plusieurs sortes de Foi; dans les pensées, qui sont la proie d'innombrables opinions; dans les mœurs, qui n'ont de loi que l'intérêt; dans les lois, qui ne se rattachent par aucune raison à Dieu; elle est enfin dans l'État, qui ne vit que par les croyances, par les

idées, par les mœurs et par les lois. Que dis-je! l'anarchie a rongé la Société : elle entre déjà dans les faits...

CHAPITRE VI.

Où nous en sommes arrivés.

A cette heure, comment la Société civile remédiera-t-elle à l'anarchie des esprits ? Et l'anarchie dans leurs esprits, comment une Société extérieure subsistera-t-elle parmi les hommes? En dehors des saints, dont le lien reste éternel, comment retiendrez-vous unis les hommes? Recourrez-vous à la force? alors vous la ferez monter jusqu'à la pensée et entrer dans les volontés ?

Vous soutiendrez aussi le sol économique ; car toute production est le fruit d'une vertu, et toute consommation ne saurait faire un pas hors du devoir. Oui, comme, depuis bientôt un siècle, le vice et le luxe fondent et dissolvent tout capital, je demande sur quoi vos nations mettront leurs pieds?

Si vous avez oublié Dieu, vous n'avez pas oublié l'or. Riches fils de Brutus, apportez le lien qui doit remplacer celui de Dieu dans les âmes; fondez cette société parfaite qui se passera de son assistance! Et puisque les vieux siècles ont eu tort en tout, même lorsqu'ils ont trouvé du pain pour le corps et pour l'âme des populations pressées sur l'étroit continent de l'Europe, venez apprendre à qui la foule ira demander le sien! Approchez donc, vous saurez sur qui un peuple déraciné fera retomber ses maux...

Une situation de cette nature ne pouvait durer plus

longtemps. L'erreur n'avait plus de bornes que la destruction même des âmes. Toute intervention était inutile. Quelle armée opposer à un siècle entier? Quelle vertu pour refaire ce que chacun détruisait? Toute puissance était déjà vaincue. Il fallait une époque qui, plus logique que les hommes, tirât décidément de tant d'idées leurs fatales applications. Cette époque, la voilà!

Courage, enfants du présent! frappez à toutes vos idées; n'en laissez passer aucune sans lui demander ses actes. Peut-être reconnaîtra-t-on l'erreur quand on la verra en un fait! Dans ce cataclysme d'un continent antique tout entier versé sur le nôtre, les principes ont été écrasés; la sagesse, dont la voie se dirige vers le Ciel, est rompue; l'expérience, dont le sentier est tourné vers la terre, offre seule le débris d'un tracé sous les pas; le temps est obscurci par une effroyable poussière; la vérité n'est plus qu'un nom depuis qu'elle est hors de portée, le fait reste la seule réalité que l'on puisse sentir du pied. Allez à lui. Courage, enfants du présent! vous ignorez tout ce que l'avenir devra à votre logique et à vos malheurs!

Et moi-même je serais comme la *voix dans le désert*, si je restais dans la parole des principes. J'approcherai aussi du fait. En France, où l'esprit s'estime tant au-dessus de la raison, on croit qu'il faut s'élancer vers quelques idées lointaines pour entrer dans la profondeur. Nous n'aurons point cette peine! J'ouvrirai un ou deux faits économiques, les plus près, les plus oubliés aujourd'hui, mais sans me rien dissimuler.

Dans de semblables moments, celui qui vint apporté sur le flot de la vérité fut toujours intempestif en ce pays. . . . . .

CHAPITRE VII.

Les populations vivent de la terre végétale.

Le genre humain a collé ses bras aux flancs de la terre; il vit de cette croûte du Globe qu'on appelle végétale. Où la couche s'augmente, ses peuples s'accumulent; ils s'éclaircissent où la couche s'épuise. Avec la terre végétale les civilisations ont couvert ou délaissé les continents.

Quand elle s'est ramassée avec les âges, les nations ont déposé de longs siècles. Quand elle s'est écoulée comme le temps, les peuples ont vu leurs flots se retirer. Thèbes, Babylone, Jérusalem n'ont laissé que le sable. Jamais deux civilisations antiques ne se sont succédé au même lieu. Rome n'a pas porté deux fois les esclaves.

Si les peuples sortent de terre, la terre d'où est-elle venue? Memphis, Carthage et Athènes ont apporté puis emporté leur territoire avec elles. L'arbre secoue ses feuilles sur ses pieds, il recouvre ses propres racines; le jour où ses branches sont mortes, un vent le met à bas, le torrent passe et ne laisse que le rocher.

C'est une loi : la population humaine est en raison des subsistances, les subsistanes sont en raison de la terre végétale. En raison de quel fait est donc la terre végétale? Où est la main qui transfère ainsi les royaumes, et les établit à son gré?

Un être a été créé libre. Les conditions de son existence doivent être à la fois son œuvre et l'origine de son pro-

grès. Pour connaître l'homme, il faut savoir comment au premier jour la Terre vint à l'homme...

CHAPITRE VIII.

La terre végétale est en raison du travail de l'homme.

Au premier jour économique, la Terre était, comme au premier jour biblique, *inanis et vacua ;* la liberté devait venir la remplir.

« Informe et nue, les ténèbres couvraient sa face, les plantes n'étaient pas dans les champs, et la pluie n'était point répandue sur elle : *enim homo non erat qui operaretur terram,* » ajoute encore la Genèse !

Le Globe sortit nu et sauvage du refroidissement géologique. Il était marqué pour les enfants de la liberté. Dieu créa tout en puissance devant l'être qui devait tout mettre en développement.

L'avance de la création, c'est la terre *cultivable*. La terre végétale est de création et de conservation humaine. Les forêts n'ont donné que la première mise de fonds.

L'homme en a produit la couche toutes les fois que sa vertu y déposa le travail et l'engrais. Il l'a détruite aussitôt que son vice lui demanda plus qu'il ne voulut lui donner. La culture ne fut jamais l'art de créer quelque chose de rien ! Le monde a été donné à l'être qui est le fruit de ses œuvres...

Celui qui a étudié la base des choses sait que l'homme a créé son sol; que le sol a créé son climat; que le climat a créé son sang ; que le sang a multiplié les nations, et que les nations ont élevé les âmes.

Et celui qui a suivi les peuples à leurs pas sait que quand les âmes sont tombées, les nations se sont écroulées, le sang est redevenu appauvri, le climat inhabitable, le sol ingrat, et l'âpre nature, qui fit faire nos premières armes, occupe de nouveau la terre.

La Terre a été successivement couverte par les eaux, par les forêts et par les hommes. Quand ils en ont mangé la couche jusqu'au granit, les déluges ont repris les continents. L'histoire racontera ses annales ; voilà celles que le Globe lui fait.

Mais l'homme nouveau veut-il connaître ce qu'il doit à l'homme ancien ?

CHAPITRE IX.

L'homme a créé le sol, le climat, jusqu'à son sang.

L'époque géologique achevée, la Terre fut couverte par les eaux, qui ameublirent sa surface. Mais peu à peu les océans se retirèrent dans leurs bassins, les lacs et les ruisseaux dans les fleuves.

Les forêts remplacèrent les eaux. Elles répandirent la pluie séculaire de leurs feuilles, versant un primitif engrais sur ce sol ameubli. L'atmosphère de la planète ne vit former que plus tard son enveloppe azurée. Tout concourait à l'active production qui couvrait chaque année d'une lame précieuse la croûte géologique.

La nature fit ainsi à l'homme la première avance de cette terre végétale, que bientôt l'eau de son travail et la forêt de ses générations devaient approfondir. Dieu le mit alors sur la terre, ainsi que la géologie et l'histoire

naturelle le constatent, dans le plateau élevé de l'Asie centrale, entre le 40e et le 50e degré de latitude.

Ce fut de ce sol en quelque sorte commencé que le genre humain partit pour la conquête de la terre, accroissant ses populations à mesure qu'il étendait ses oasis sous leurs pas. Ses peuples furent successivement chasseurs, pasteurs et agriculteurs : employant l'effort à chercher, puis à conserver, enfin à créer ce que demandent nos besoins.

La culture créa le climat. L'assainissement du sol produisit celui de l'air ; l'assainissement de l'air produisit celui du sang. La lèpre, l'éléphantiasis quittèrent à mesure les populations. Les sueurs et le soleil chassèrent le lymphatisme de nos tissus, comme la culture et la chaleur en éloignèrent les causes de la terre. Une fibrine plus riche augmenta les muscles, le poumon et la pulpe cérébrale.

Ici, j'accumule des siècles dont l'histoire naturelle conserve les dates merveilleuses, pendant lesquels l'homme a formé et pétri de ses mains cette terre végétale dont il a recouvert les continents, comme il a distillé et accru de sa vertu ce sang humain circulant dans les populations qui les couvrent.

Le blé, cette plante qu'on n'a retrouvée nulle part dans la nature, offre, en l'état où nous le voyons aujourd'hui, une image de ce que l'homme a fait de tout, des céréales, des fruits, des potagers, des animaux domestiques, du sol, du climat, enfin de son sang même, qui ne fut point non plus un don de la nature.

Diverses places sur la terre n'ont point connu la main de l'homme ; elles offrent leur désert au Sauvage, dont la

liberté s'arrêta au premier effort. Le Sauvage n'a ni la vertu de planter, ni la certitude de recueillir. La production ne s'éveilla qu'avec la conservation. La civilisation ne prend racine qu'avec la propriété.

Et l'homme grandit à mesure que sa tête monte abritée du droit civil et du droit économique. La Société acheva l'œuvre du Troisième Jour. L'inviolabilité de l'homme a garanti le sol à la terre.

CHAPITRE X.

Ce que renferme un territoire.

Toute la terre fut faite pour l'homme, à condition que l'homme fît toute la terre. De même l'homme fut créé complet, à condition de se créer complétement lui-même. Arrivé en ce monde, il n'y trouva pas plus son sol qu'il ne trouva son âme formée, la Société toute prête, la civilisation élevée.

La liberté naît d'un sol vierge.

Dieu n'a remis à l'homme qu'une pièce de terre végétale, c'est le Paradis terrestre. Obligé de la lui reprendre, Dieu lui laissa un sol qui, selon l'Écriture, ne doit produire que des épines, et où il ne mangera du pain qu'à la sueur de son front [1].

L'homme, depuis, travaille à la Terre promise, à ce sol végétal retiré à Adam le jour où, sa volonté tombant, il eut besoin de plus d'efforts pour la reconstruire en lui-même.

1 *Genèse*, chap. III, v. 18, 19.

Aussi voit-on le travail diminuer pour les bras, à la faveur du capital, en proportion que la liberté morale croît dans les âmes. L'homme remonte les degrés de sa chute.

Revenu un jour sur son seuil, il saura ce que le capital lui a coûté ! Au reste, la liberté remet l'homme tout à faire ; tout don en lui n'est qu'une proie pour l'orgueil.

A celui qui ne pouvait être créé que dans son germe, Dieu a donné le germe de tout... On vit donc les forêts défrichées, les marais desséchés, les fleuves régularisés, l'atmosphère purifiée, le climat constitué, le sol composé, le blé inventé, l'animal subjugué, le sang de l'homme enrichi, sa poitrine élargie, ses muscles augmentés, son cerveau développé, et son visage embelli : car l'âme fut faite en lui à mesure qu'il faisait toute chose.

Et pendant qu'il tirait ce monde brillant du chaos, son propre monde, la Société, sortait peu à peu de son âme.

De là chaque peuple a vu sa gloire ramassée dans son territoire. Et chaque peuple a vu son sol aussi inviolable que son âme. Mais quoi ! le sol est-il une substance sacrée ? Renferme-t-il la liberté en dépôt ? quelque chose de plus encore, la vertu ? Ah ! sachez ce qu'il renferme.

CHAPITRE XI.

Le travail de l'homme se reproduit en capital.

Si le premier homme avait été déposé en Europe, le genre humain eût disparu. Les fruits spontanés eussent

donné leur limite à la population, le climat eût achevé de la détruire.

Les hommes devaient être déjà libres pour entrer dans la nature occidentale. Il fallait que la personnalité fût formée pour que l'espèce pût s'approcher des pôles. La riche nature d'Orient fut la natte étendue sous les pas de l'enfance. Le climat et le sol commencé de l'Asie ont été le berceau. L'avance est offerte en raison inverse de la liberté...

La Société humaine a débuté en Orient, pour s'accomplir en Occident. Ce fait dit la haute donnée de la création [1].

Au sortir des jardins de Phisons et d'Hévilath, le genre humain s'est donc répandu sur la terre, multipliant ses populations à mesure qu'il étendait ses oasis sous leurs pas. Le sol n'est qu'un produit épargné. Les instruments qui l'ont formé, les valeurs que renferme son sein, les objets qui couvrent sa surface, habitations, villes, ports, routes, canaux, animaux domestiques, attelages, machines, usines, meubles, vêtements, numéraire, approvisionnements, qui en font partie intégrante, ne sont comme lui qu'un produit épargné.

Et tous ces objets, par lesquels fut formé le sol, sans lesquels il ne serait plus rien, et qui deviennent l'instrument de sa production, sont si précieux, si considérables pour l'homme, qu'il leur a donné le nom de Capital [2].

[1] Les plantes naissent du soleil ; les arbres, de leurs propres forces, dans l'obscurité des forêts... Plus tard, la plante est consumée par la lumière, et l'arbre se réjouit d'elle. POTES CAPERE.

[2] Ce mot fut appliqué par le juif et le marchand à l'argent mis de côté. Le capital, c'est tout ce que l'homme a produit et n'a pas consommé, en fait de richesse, pour satisfaire ses besoins.

Sans l'existence du Capital, le genre humain ne serait pas sur la terre.

Le Capital, c'est l'outil, c'est la vache, le mouton, le cheval, le champ prêt, le pain d'avance, le toit, le vêtement ; c'est la machine, c'est l'usine, le cours d'eau, le char, le canal, le wagon, le navire ; c'est le vent, la vapeur, la gravitation ; c'est toute force que l'homme a saisie, c'est l'homme lui-même, précieux capital ! Par l'apprentissage, il amasse en ses bras le savoir et toute l'adresse du passé ; par son ordre, sa vertu, son art de perfectionner, son éducation remise à l'enfant, il transmet le capital vivant qui court s'accroître dans l'avenir.

CHAPITRE XII.

Le Capital n'est qu'un produit épargné.

Cubez la terre végétale des continents ; toisez les champs des nations, les demeures de l'homme, ses villes, ses canaux, ses routes, ses ponts, ses aqueducs et ses ports ; les flottes, les vastes réserves, les milliers d'instruments, les immenses richesses meublantes, vêtissantes et pourvoyantes entassées par le genre humain ; estimez les innombrables populations qu'il possède, leurs codes, leurs sciences et leurs arts ; tout ce qui a été fait sur la terre, au sein des airs et dans la mer depuis le jour où Adam est venu ; enfin pesez ce Globe pour savoir ce qu'il vaut : vous saurez la valeur du Capital, de ce fruit que l'homme a produit et qu'il n'a pas consommé.

Qu'est-ce donc que le Capital ?

Premièrement, un produit ;

Secondement, un produit épargné ;

Troisièmement, un produit épargné et employé.

D'où résulte que le Capital est toujours en raison, premièrement du travail, secondement de la vertu, troisièmement de l'intelligence de l'homme. Les deux agents de la production, la nature et le travail, ont des limites ; le sol est borné dans son étendue, la population dans ses forces. Le Capital, au contraire, ne rencontre aucune limite nécessaire. Or, la fécondité de la nature et du travail étant proportionnée au Capital, le Capital reste l'agent définitif de la production, ou de la prospérité.

D'ici vous apercevez le reste. On peut ramasser l'économie politique en quelques lignes.

Ainsi, les choses nécessaires aux besoins, conséquemment à l'existence de l'homme, n'existent nulle part qu'autant qu'elles sont produites par lui. Produire, c'est employer trois choses : les forces de la nature, le travail de l'homme et la puissance du Capital. Mais comme la nature produit en proportion du travail, et le travail en proportion du Capital, pour produire beaucoup, il faut beaucoup de Capital. Enfin, comme le Capital est le fruit de l'épargne, ou de la modération dans les jouissances, toute l'économie politique repose donc sur les deux préceptes chrétiens, 1° qu'il faut travailler, 2° qu'il faut user avec modération.

La nature étant toujours donnée par Dieu, le travail et le Capital n'étant fournis que par l'homme, la richesse en définitive repose sur la Vertu.

Prenez la valeur d'un royaume, vous aurez la quantité

de sa vertu. Le vieux proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre,* s'applique au genre humain comme aux nations. Un peuple est tout dans son territoire. Le prix de son sol est le propre poids de son âme.

Jugez de ce qu'un peuple défend quand il défend ses frontières !

CHAPITRE XIII.

L'état sauvage n'est que l'absence de Capital.

Savez-vous pourquoi une partie du globe est encore dans l'état sauvage ? c'est qu'il n'y a point de Capital. Au commencement, l'homme, privé de toute avance, ne possède même pas ses bras, puisqu'il se donne en esclavage pour les entretenir ; il ne possède même pas sa vie, puisque tout être pour son besoin peut la ravir.

Seul, le travail est aussi ingrat que la nature. Celui qui n'a pas un outil dans la main et un champ prêt à fournir son entretien jusqu'à la récolte voisine, languit dans l'état sauvage. La pénurie du sauvage n'est que celle de la nature, jointe à celle de l'homme.

Pour s'élever au-dessus des animaux, il a fallu que l'homme eût par-devers lui un agent qui rendît la nature et son travail plus féconds que l'emploi des plus grands efforts.

Fruit de son activité dans la production et de sa retenue dans la consommation, cet agent sacré n'est plus le produit de la nature, mais bien celui de son âme. L'homme n'entre en civilisation que par son âme. La différence entre l'antiquité et les temps modernes est marquée par

celle du Capital. Le commencement, l'accroissement et le développement d'un peuple, n'est que le commencement, l'accroissement et le développement de son Capital.

Le peu de Capital de l'Antiquité explique la misère des populations de cette époque. De là, chez elle, cette cruelle Constitution de la misère sous le nom d'esclavage. Nécessité si terrible que les grands hommes de cette époque, ne voyant aucun moyen de l'éviter, crurent le monde gouverné par une divinité inexorable, qu'ils appelèrent le Destin[1].

Une force née de la double vertu de l'homme a renversé le Destin. Par le Capital, la culture a pu offrir du pain à tous les hommes ; l'industrie, des vêtements, pour les couvrir, et le commerce, comme le nuage des mers, traverser les continents et fertiliser le globe entier. Par le Capital, toutes les forces de la nature se sont pressées sous la faible main, et, se fixant dans les machines, ont obéi à la volonté. Par le Capital, les esprits ont pu créer les sciences, entrer dans les philosophies, monter dans les cieux de l'art, montrer toutes ses facultés à l'âme. Par le Capital, la Société est toute devenue possible, les hommes se sont assis dans la justice, ils ont vécu à l'abri des lois.

L'absence de Capital nécessita longtemps le Despotisme. Le capital qui commence est toujours réservé par ceux qui le forment pour entretenir la Société autour d'eux. Le capital fut le noyau de tout empire. Les premiers rois ont été des hommes forts possédant un capital. C'est en rompant l'égalité de l'état sauvage que la Société naquit.

[1] Voir M. Mich. Chevalier.

CHAPITRE XIV.

L'esclavage venait du manque de Capital.

Savez-vous pourquoi le monde antique était dans l'esclavage ? c'est qu'il ne possédait pas assez de Capital. L'esclave n'était que ce qu'il pouvait être dans la pénurie de l'Antiquité. Il ne possédait pas ses bras, parce que la Société ne possédait pas le capital qui pouvait les dresser et les entretenir. Depuis, la Société l'a accumulé par l'épargne. La détresse de l'esclave n'était que celle de l'Antiquité.

Il fallait alors plusieurs esclaves pour entretenir un homme libre, et un certain nombre d'hommes libres pour former une Société. Sachons ceci : s'il n'y avait pas eu des hommes libres de tout travail du corps, il n'y aurait pas eu de civilisation pour abolir plus tard les esclaves... Chose triste à comprendre pour celui qui ne voit pas le fond des choses, c'est au moyen de l'esclavage que les peuples de l'Antiquité échappèrent à l'état sauvage. La liberté, disait Rousseau, n'est donc possible qu'à la faveur de l'esclavage !

L'état sauvage donne à peine un homme par lieue carrée; l'esclavage en donna jusqu'à cinq cents dans les grands empires. Sans l'esclavage, l'esclave n'eût pas existé. Mais sans l'esclave, point d'homme libre; et sans l'homme libre, point de civilisation. L'humanité, par l'esclavage, a commencé son capital.

Le Sauvage ne possède pas sa vie, parce que la nature n'est pas capable de le nourrir; l'esclave n'avait pas sa

personne parce que la Société antique n'était pas capable de l'entretenir. Les forces de la nature une fois assujetties, et les approvisionnements recueillis pour entretenir bras et outils jusqu'au moment de la production, le capital fut fondé. Ce jour-là, l'homme commence.

Voici le fait : avec le capital la même quantité de travail produit plus de richesses ; la part revenant à l'individu s'accroît d'autant. Le capital est le levier qui s'allonge ou se raccourcit dans la main du travail. Or, à mesure que le capital donne la fécondité à l'homme, le loisir, c'est-à-dire la substitution du travail intellectuel au travail physique, augmente de plus en plus pour lui. Toute science suppose un capital caché derrière elle. Enfin, au sein de la Société, il en est successivement de même des classes qui ont pour fonctions la sûreté, la justice, la moralité, l'instruction et les arts. Toute la Société est construite sur le capital.

L'homme commence avec le capital, se développe ou disparaît avec lui. C'est par le capital qu'il a successivement pris possession de lui-même. Si son travail amène de quoi entretenir ses bras, il les reprendra sur la nature. S'il lui fournit de quoi développer son âme, il la reprendra sur ses semblables. S'il lui fournit enfin de quoi devenir maître absolu de son travail et de sa personne, l'un et l'autre deviennent inviolables de fait. Le salaire fut le signal de cet exhaussement de la nature humaine. Par le capital l'Antiquité s'est brisée, l'homme s'en est échappé libre et vivant.

C'est le Capital qui rend possible le salaire, c'est-à-dire la propriété du travail. C'est le Capital qui rend possibles l'éducation que commence à recevoir l'homme ;

la diffusion des lumières, dont profite son esprit; l'ordre civil et politique, dans lesquels entre son droit. Que dis-je? c'est le capital qui rend l'homme possible! et qui rendra possibles un jour les développements qu'il attend de la Société future.

CHAPITRE XV.

Le Capital a produit toute l'histoire.

Aujourd'hui, l'homme reçoit la liberté sans voir la main qui la lui donne. Le siècle jette les yeux devant lui, et il oublie ses sources. Cependant le présent ne recueille que ce qu'a planté le passé.

Maintenant il est commode d'anathématiser les tyrans! Ils apportèrent la puissance quand l'humanité en manquait. Si l'esclavage était inutile et faux, il ne tenait qu'au genre humain d'y échapper! sur lui retomberait la honte. Si le peuple fut souverain, s'il a pris ces jours derniers sa couronne, il fut donc lâche d'avoir attendu six mille ans devant une poignée de rois!

Il ne tenait qu'à chaque peuple d'entrer en civilisation sans passer par l'esclavage! il ne tenait qu'à tant de sauvages de se mettre à cultiver avant qu'un peuple voisin les y soumît! Il ne tenait qu'au genre humain en société de ne pas former deux classes : l'une qui la veut, écoutant les lois de l'âme, l'autre qui la fuit, écoutant les instincts du corps. Ah! la Société s'est bien formée comme elle a pu. Elle est : qu'on se tienne heureux de ce fait!

Ceux qui disent l'homme né sublime en ont une pau-

vre idée.... La création, comme la grâce, s'arrête auprès de la volonté. L'homme porte sa racine et son pied. Il faut, à l'aide de Dieu, qu'il se commence; c'est le sens métaphysique de la liberté.

La pénurie de l'esclave n'était que celle de l'homme; son esclavage, que celui dans lequel il était lui-même. Le capital a produit toute l'histoire. C'est lui qui a permis d'abord à l'homme d'exister, puis à l'esclave de se racheter; et c'est lui qui, dans l'avenir, arrachera de plus en plus l'homme à la misère, c'est-à-dire, continuera de l'affranchir.

CHAPITRE XVI.

Le Capital est toujours en proportion de la vertu.

Le fait donné, les conclusions se déduisent.

Pour entretenir sans capital une nation, il faut que la masse des hommes soit en proie à un travail exténuant; c'est ici l'esclavage. Lorsque cette nation s'élève sur un capital plus étendu, déjà une partie de la population peut entrer dans les fonctions libérales; c'est ici le moyen-âge. Enfin, lorsque cette nation s'asseoit sur un capital de plus en plus suffisant, les hommes, n'étant point obligés de donner toutes les heures du jour à l'entretien du corps, en peuvent consacrer quelques-unes à l'entretien de l'âme; c'est à ce but que tend l'histoire.

Dans le capital, comprenez la science, laquelle sans le loisir ne serait pas; la moralité, sans laquelle le travail qui se presse et le besoin qui se contient ne feraient pas du capital; le sang, sans la richesse duquel la science, le

travail, le capital, ne sauraient être employés. Le capital est comme une conscience où retentissent toutes les fonctions de l'âme, depuis l'intention qui commence l'acte, jusqu'à la détermination qui l'accomplit.

Étudiez tout, vous entrerez dans cette idée, la plus simple et la plus profonde de l'Économique : la vertu est la source du Capital, le vice en est la destruction. On n'épargne qu'après avoir pu vivre ; quand pour vivre on absorbe tout, on établit la perpétuelle impossibilité du capital.

Le sûr moyen d'arrêter une nation dans sa marche serait de faire rentrer le capital par où il est sorti, en disant au travail de tout consommer, et à l'épargne qu'elle est un vice; c'est-à-dire, en éteignant la morale. Par ce chemin il faut trois pas pour rentrer dans la barbarie, c'est-à-dire dans la misère, dans l'anéantissement du peuple.

Le sûr moyen d'améliorer la condition d'un peuple est d'en accroître le capital. Si l'on faisait l'histoire du capital, ce serait celle de la civilisation elle-même. Or, toujours le capital augmente en proportion de la vertu; il s'accroît par la même puissance que la nature humaine dans l'homme. Si les nations chrétiennes, exclusivement, ont environ cinq fois plus de capital que les plus riches nations antiques, si leur population est plus du triple sur le même emplacement, c'est par cela qu'elles sont les nations chrétiennes.

Telle est la prospérité d'un peuple, dites que telle est sa quantité de capital; telle sa quantité de capital, dites que telle est sa vertu, ou la quantité divine en lui. L'Économique n'est que le champ de la morale.

CHAPITRE XVII.

Du Capital que porte l'homme.

Puisque la racine de la richesse est la vertu, où se tient le vrai capital?

Le plus précieux capital est celui que renferme l'homme. C'est ce capital qui est la condition du travail, par lequel on produit; de la modération, par laquelle on économise; de la science, par laquelle on exploite l'acquis. Ce capital au fond de l'homme, c'est la moralité, c'est-à-dire la quantité de son âme.

Et sans parler de l'artiste, du savant, du médecin, du magistrat, du législateur et du prêtre, la force, la diligence et l'adresse de l'ouvrier employant le capital sont elles-mêmes un capital. Toutes trois se sont formées par l'épargne : la santé, qui fait la première; l'éducation, qui fait la seconde; l'apprentissage, qui fait la troisième, déposent de l'épargne des devanciers et de la moralité de celui sur qui ces trois dons sont fixés. En définitive, tout capital n'agit qu'autant qu'il est exploité; la valeur de l'homme est le chiffre posé à la première colonne.

Un homme arrivé à vingt ans vaut aujourd'hui vingt mille francs, à ne prendre que sa valeur économique et sans le rapporter à Dieu. Je dis sa valeur économique, soit que l'on considère qu'il les a coûtés en soins, nourriture, apprentissages et enseignements, soit qu'on le considère comme apte à produire dès lors ces objets. Pendant ces vingt années, la Société a répandu en lui son capital le plus fin, amour de la jeune mère, sacrifices

innombrables du père, entretien assidu de la religion et des lois, exemples, leçons, idées de tous; il est sa richesse toute pure.

Que cet homme maintenant soit détruit par le luxe ou par la débauche, jugez du dommage fait à la Société; quelle tige casse sur l'arbre céleste de la civilisation! Le capital qu'il a coûté au genre humain, il faut qu'il le lui rende, sous peine de le voler. Aussi la Société s'arme-t-elle furieuse, et poursuit l'être immoral comme son ennemi. Enfin, arrivez à considérer cet homme comme étant la propriété de Dieu... Combien ce qui est mal est profondément mal! La terre est le cadran qui marque pour nous l'ordre éternel.

Une morale qui forme l'homme et une morale qui l'altère ne sont donc point indifférentes! L'une peut tout à coup augmenter la richesse; l'autre, en peu de temps la détruire. Voyez où l'Économique a sa source! C'est l'homme qui donne sa valeur au capital; c'est en définitive en l'homme que gît la grande Richesse.

CHAPITRE XVIII.

Du capital que représente une population.

Il faut considérer la population que porte un territoire comme un capital ajouté à celui que ce territoire contient. Et la nature de ce premier capital fait la mesure du second.

En France, par exemple, en ne prenant comme positivement apte à quelque genre de travail que dix millions d'âmes, la population aurait, par le chiffre qu'on vient

d'indiquer, une valeur de deux cents milliards, c'est-à-dire une valeur économique probablement trois fois plus forte que celle du capital introduit dans les choses.

Seulement le capital dans les choses est fixé, et le capital dans les hommes porte son danger toujours prêt. Le besoin ouvre un gouffre sans fond, sur lequel court la frêle barque des richesses. Une population peut engloutir en trois ans son capital de quatorze siècles, et s'abîmer avec lui. De là deux sommes dans la richesse des nations : le capital pose l'une, la population sert de diviseur ou de multiplicateur à l'autre.

La nature entière conspire à faire du sang, et la richesse à faire l'homme. Les nations n'ont d'autre but que la formation de ce divin capital. Que la Société protége de tous ses moyens la sublime phalange des travailleurs qui, sous le salaire de la Providence, produit directement ce capital glorieux, réservé pour l'Infini. Le Clergé, prêchant le travail et la modération dans les jouissances, est la grosse racine de l'arbre économique.

Le vice détruit la richesse chez celui qui la possède, dans la Société dont il l'emprunte, et dans le sang qui la consomme; l'homme comme capital est perdu. Tout homme détruit prive le genre humain du sang que plusieurs siècles de civilisation avaient enlevé au lymphatisme de l'état sauvage.

La beauté du sang chez un peuple est la somme de sa moralité; soit par le pain que son travail sut lui fournir, soit par la vie que sa vertu lui conserva. La statistique dit que la moyenne de la vie humaine s'accroît selon la civilisation. La débauche épuise la moelle épinière et le

sang, l'ivresse affaiblit le cerveau et les nerfs, l'intempérance fait prédominer les intestins et le lymphatisme sur les muscles et les organes respiratoires. Le corps retourne à l'état sauvage par les moyens opposés à ceux qui l'en ont tiré.

Estimez aujourd'hui la valeur économique d'une population, vous aurez celle du sang que son épargne a ramassé depuis son origine; vous aurez conséquemment la mesure de sa vertu. Tout individu est un Capital que la jouissance pouvait détruire, en lui ou dans sa race. Un homme existe; si le vice avait emporté la balance, il n'existerait pas.

Tout homme est une pile de vertus. Supputez maintenant ce qu'une population représente... On ne sait pas ce que c'est qu'un peuple! Certaines choses nous échappent par leur grandeur même. Tout peuple compte les degrés de sa gloire sur sa population; et le Dieu qui aime les peuples compte les cheveux de la tête du plus petit de ses enfants.

CHAPITRE XIX.

Le sang est un Capital de la nationalité.

Le sang est à une population ce que le capital est à l'homme. La race en est le dépôt, ou le sol.

Ici se retrouvent toutes les grandes lois de l'homme. La liberté a son vase, qu'elle remplit ou qu'elle vide. Le temps est lent parce qu'il porte avec lui les faits, comme le chariot de l'humanité. Il est aussi le préservatif de la liberté. La liberté a besoin de support pour ne pas s'é-

crouler à chaque génération, et recommencer éternellement notre âme.

Ce support est l'organisme, aussi progressif qu'elle-même. Le cerveau reçoit sa forme de l'âme; le sang prend nature des vertus qu'elle a. Les divers points d'arrêt de ce développement ont établi autant de races sur la terre. Les races sont des quantités acquises dans l'âme.

Aussi les races résistent à leur fusion comme les nationalités elles-mêmes. Elles ont tous les caractères de la liberté. Chacune, fière de son produit, est toute jalouse de ce qu'elle est. Elles ont même fixé un costume sur elles. Les races ont aidé beaucoup les commencements des peuples : c'étaient des unités morales toutes faites.

Une religion les a formées, une religion seule peut les défaire. Le développement social, c'est-à-dire l'accroissement de l'âme, est la seule cause au fond qui puisse modifier le type primitif d'une race. Les croisements portent leur richesse ou leur pénurie avec eux.

Tout ce que nous avons dit du sol, il faut le dire de l'homme; tout ce que nous avons dit du capital, il faut le dire du sang. Il est ce capital intérieur qu'accroît et vitalise la vertu, ce capital qu'exploite et purifie le travail, ce capital dont l'âme a rempli la coupe écumante où boivent et ses désirs et ses transports.

Selon que les nations s'élèvent, elles emportent avec elles la forme qui, d'après la physiologie, correspond à la justice, à la pensée et à l'amour. Cette forme est la beauté.

Et la beauté du sang fait la gloire d'un peuple tout autant que la richesse du territoire. Les nationalités se

sont individualisées sur la terre par rapport à ce sol et à ce sang qu'elles ont formés.

Le capital réside en trois lieux : dans le sol, par la couche végétale que le travail et l'engrais y ont établie ; dans l'homme, par la vertu que le sang et l'éducation y ont mise ; dans les machines et tous approvisionnements, par l'intermédiaire desquels s'établit la jonction féconde de la nature et du travail. Mais si le capital est reçu dans ces trois réservoirs, il n'a qu'une source unique, au cœur de l'homme.

CHAPITRE XX.

Le Capital devient l'agent de tout développement.

Traversez d'un trait l'histoire. Qui fit du sauvage un esclave, possédant sa vie ; de l'esclave un serf, possédant sa personne ; du serf un ouvrier, possédant son travail ; de l'ouvrier un propriétaire, possédant tous ses droits ? par qui, en un mot, les populations humaines furent-elles conduites de la triste antiquité sur les collines sacrées de la civilisation ? Par la vertu de l'homme, sans doute. Mais, par quel agent ? le Capital.

Si l'homme veut augmenter son salaire, il faut que le capital augmente. S'il veut augmenter sa moralité, ses lumières, son bien-être, il faut que le capital augmente. Il ne saurait élever son droit par une civilisation plus haute sans que le capital n'augmente ; homme, il ne peut s'augmenter lui-même que selon le capital.... Ce lent dépôt de la vertu est son unique marchepied.

Travailler à l'élévation de son capital, c'est, pour une

nation, travailler à son élévation morale, à sa liberté, à ses progrès politiques et économiques. Le capital est sur la terre l'agent du développement humain[1]. C'est par lui qu'on a vu s'opérer l'avénement de toutes les classes au sein d'un peuple, ainsi que l'avénement des divers peuples au sein de la civilisation. Ceux qui ont regardé l'histoire à la clarté de cette idée le savent bien.

Ne dites pas que le capital n'est que la source de la richesse matérielle. C'est tout à fait le contraire, puisque d'abord il est la preuve de la double vertu du travail et de la modération dans les jouissances; puisqu'ensuite il offre seul le loisir qui permet à l'homme de s'occuper directement de son âme.

Rien n'est plus immatériel dans son origine que le capital; rien n'est plus immatériel dans ses fins. Une nation ne peut augmenter son capital sans que sa science ne se développe et que sa moralité ne s'étende, puisque lui-même ne provient que de ces deux sources. La richesse n'est point, chez un peuple, le triomphe de la matière, mais l'unique moyen du triomphe de l'esprit. Elle ne nuit jamais à celui qui la produit; elle ne corrompt que celui qui la détruit...

Le capital est la démonstration de la civilisation; il bat comme son cœur ou suspend son mouvement avec lui. L'accroissement du capital est la condition de la vie; sa diminution, de la décadence. Quand on ne produit pas, on consomme. Il en est de la richesse exactement comme

[1] Le Capital, a dit excellemment M. Michel Chevalier, est la substance même de l'amélioration populaire. Pour apprécier toute proposition faite dans l'intérêt des ouvriers, il faut examiner si elle est de nature à favoriser ou à contrarier l'accroissement du Capital.

de la vertu, elle diminue dès qu'elle ne tend plus à s'accroître. Perdre du temps, perdre des bras, c'est fondre notre civilisation. Par le chômage on court à la banqueroute, par la banqueroute à la misère, par la misère à la barbarie.

A entendre les savants, il y aurait pour augmenter le capital mille moyens. L'homme dépendrait de petites circonstances découvertes par l'esprit, et non de son unique loi, la vertu. Cependant j'irai plus loin : Il serait inutile à la production de doubler si elle dépasse la vertu. Un peuple qui hériterait du capital d'un autre peuple, en peu de temps retournerait à son degré. La production a son chiffre dans l'économisation.

Quel tableau offrirait l'Europe dans quelques années, si le demi-milliard que dépense chacun de ses grands États pour se tenir sur son pied de guerre rentrait dans la production ! Eh bien, ce changement n'aurait lieu que si la vertu était prête à porter ce nouveau capital. En vain trouverait-on le moyen de doubler tout à coup la richesse, si l'on ne double le vase qui doit la contenir.

Le jour où l'humanité possédera un capital suffisant sera le jour où tous ses membres seront saints. L'homme ne jouira point sur la terre. Au commencement, lorsque les appétits étaient tout, le capital pour jouir n'existait point ; au terme, le capital ne sera plus grand que parce que les appétits seront réduits. L'homme ne jouira qu'aux Cieux. L'amélioration d'un peuple ou son élévation vers Dieu n'est que le même édifice.

Ainsi la loi de l'existence des nations. Il faut en faire l'application à la France.

CHAPITRE XXI.

Capital de la France.

La statistique livre en ce moment une triste page sur la France. Le jour vient où il faut compter.

La valeur territoriale de la France, terres, prés, bois, mines, routes, villes et habitations, tout son sol, en un mot, estimé comme le serait une propriété particulière, s'élève à 40 ou 41 milliards. Son capital industriel, numéraire, papiers, actions, valeurs commerciales, et tout le crédit, était évalué avant Février à 25 milliards. Enfin son capital d'approvisionnement, grains, bestiaux, vins, fers, outils, étoffes, tous les objets produits, s'élevait à une valeur de 12 milliards. Total de l'estimation de la France : 78 milliards.

Des évaluations faites d'autre part, à l'Étranger, portaient en effet que la France ne pouvait dépasser une valeur de 75 à 80 milliards. Ici, n'ajoutons pas la valeur du travail et du talent renfermés dans sa population. Comme elle porte en elle la consommation, le point est précisément d'en savoir le rapport avec son capital.

Or premièrement, des 41 milliards du capital foncier, il faut d'abord soustraire les 8 milliards d'hypothèques qui le couvrent; sans parler des 6 milliards environ d'hypothèques légales ou périmées[1] qui porteraient la

[1] On ne fait pas inscrire l'hypothèque légale pour les biens immeubles, mais seulement pour les valeurs mobilières et en capitaux. Or, ces capitaux précisément n'existent pas, puisqu'il n'y aurait que le numéraire actuel pour les payer. Ils sont donc positivement dus par la terre et

dette totale à 14. Après ces 8 milliards de la dette hypothécaire, il faut porter à la soustraction, au moins pour la moitié de cette somme, la dette chirographaire, ou les créances ordinaires, c'est-à-dire 4 milliards. Des premiers 41 milliards, ôtez ces 12 milliards du passif, reste liquide 29 milliards.

Secondement, au lieu des 25 milliards du capital industriel, il reste 2 à 3 milliards de numéraire, dont le reste a fui à l'étranger devant l'émission du papier; plus, les billets de quelques banques, et ce qu'il peut y avoir de valeur réelle dans les diverses actions. C'est évidemment aller trop loin que de porter cet actif à 10 milliards. Les autres valeurs commerciales sont réduites à zéro. Plus de 15 milliards de crédit, c'est-à-dire de capital fictif, sont à cette heure anéantis!

Troisièmement, des 12 milliards du capital d'approvisionnement, il faut ôter au moins le tiers, 4 milliards, quoique ce ne soit pas évaluer assez, pour ces trois années, la portion entamée dans la chute terrible du travail et du crédit. L'impôt aurait déjà absorbé à lui seul cette somme.

Portant donc à la soustraction ces trois chiffres fatals, des 12 milliards dévorés sur le capital foncier, des 15 milliards sur le capital industriel, et des 4 milliards sur le capital d'approvisionnement, il reste aujourd'hui à la France, au lieu de 78 milliards, seulement 47 milliards de capital liquide et propre à la production.

Et sa population est toujours de 36 millions d'âmes!

n'existent nulle part ailleurs. Quand, sur 13 à 14 milliards d'hypothèques de toutes sortes, je n'ai porté la dette réelle qu'à 8, c'est pour rester en-dessous de son chiffre.

Traduisez-vous fidèlement, voici ce que cela veut dire : La population française, au lieu de vivre des produits d'un capital exploité de 78 milliards, est réduite aux résultats d'un capital exploité de 47 milliards...

Trente et un milliards de déficit sur la vie !

En quarante ans, douze milliards de dettes intestines levées sur le capital ; et puis, en un jour, près de vingt autres milliards disparus !

Avant de voir sur qui porte le sinistre, et comment il a eu lieu, allons à l'appréciation du détail. On évaluait à 9 milliards ou 9 milliards et demi au plus le revenu annuel de la France. Ce revenu était le produit des 78 milliards de son capital, exploité par le travail et le talent de sa population.

Si on divisait ces 9 milliards et demi en parties égales pour une population de 36 millions d'âmes, on peut voir que la portion revenant à chacun serait d'abord de 263 fr. par an, soit 72 centimes par jour. Mais sur ces 72 centimes il faut, pour l'impôt d'un milliard et demi, prélever par jour sur chaque tête 12 centimes ; reste 60. Car chaque tête en France se fait par jour à peu près 8 centimes de plus pour un milliard de plus en revenu, et conséquemment, par an, 28 fr. de moins pour un milliard de moins. Enfin, sur ces 60 centimes qui restent après l'impôt, il faut prélever 4 centimes pour continuer le capital, c'est-à-dire la population et la prospérité nationale (ce qui n'ajouterait à la valeur de la France que 525 millions par an); en sorte qu'il reste net et en définitive pour chaque tête 56 centimes par jour.

Telle est, après un capital ramassé par quatorze siècles, la somme qui revenait à chaque Français, en prenant

depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard. L'exiguïté de ce revenu paraîtra fabuleuse à ceux qui ignorent combien nos 28 millions d'habitants des campagnes vivent de peu. C'est cependant sur ces 56 centimes que l'artisan des grandes villes demandait de prélever, pour lui composer un salaire de 8 à 10 fois cette somme, à lui dont la famille ne renferme souvent que trois ou quatre membres!

Or, premièrement, ces 9 milliards et demi étaient le produit de la France lorsque les 25 milliards du capital industriel encore debout et les 12 milliards du capital d'approvisionnement intacts se joignaient au capital immobilier!

Secondement, le capital ne produit pas de lui-même, il n'est que le champ du travail. Évaluez vous-même la réduction que le travail a subie, soit par les causes morales et politiques, soit par ce que l'augmentation de l'impôt a enlevé à la rente qui l'alimentait.

Troisièmement, le capital immobilier, appelé capital fixe, ne peut être exploité qu'en proportion du capital d'approvisionnement, appelé capital circulant. Évaluez combien le capital fixe se trouve frappé par cette diminution du tiers du capital circulant!

Pour moi, je pose en fait ce malheur effrayant, que dès ce jour le revenu de la France ne s'élève pas à plus de 7 milliards et demi. Au lieu de 263 fr., 208 fr. par an, sur lesquels il faut prélever l'impôt! C'est-à-dire, au lieu de 56 centimes, 40 centimes. Différence, 16 centimes par jour; soit 56 fr. pour l'année!

Sait-on comment cette différence se nomme? le Paupérisme! car le capital étant inégalement recueilli

par le travail et la vertu, sa chute est inégalement portée.

Quoi ! le paupérisme, lorsque les 15 milliards du capital fictif, sur lequel se tenait la population industrielle, étaient encore vivants ! Le paupérisme, lorsque le capital d'approvisionnement et le chiffre du travail n'étaient pas encore entamés ! Le paupérisme, lorsque le capital immobilier n'était point frappé de la dépréciation de Février et de l'impôt qui a suivi ! Le paupérisme alors? que sera-t-il aujourd'hui !

C'est ce qu'on ne peut prévoir. Jamais pareille position ne s'est offerte dans l'histoire. Sans découvrir les faits moraux, à ne prendre que la situation économique, je ne vois pas depuis la fondation du christianisme un cataclysme semblable à celui qui nous menace.

Il ne s'agit plus, comme au moyen-âge, d'une idée qui peut passer comme un météore. Devant nous est la Révolution de la misère, l'hérésie malheureuse de la faim...

CHAPITRE XXII.

D'où vient la réduction de notre Capital.

Quand on connaît le capital, il faut chercher qui le conserve, il faut chercher qui le détruit.

Tout le capital que le luxe a prélevé sur les richesses de nécessité et le capital du crédit qui faisait le service de l'agiotage, bref tout le capital fictif est détruit. Or voici la loi :

Toute diminution de capital amène une diminution proportionnée de production ; et toute diminution de produc-

tion amène une diminution proportionnée de population. Où est la production des quinze à vingt milliards du capital fictif? Demandez ce que deviendra la population qui reposait sur cette production?

De plus, la France est physiquement incapable de venir au secours de la population industrielle. L'impôt aurait la faculté de prélever sur un point pour reverser dans un autre. Mais sur qui le lèverait-on? Évidemment sur le capital qui reste, sur les habitants des campagnes. Or, vous savez la vérité sur le sol...

On a voulu commencer. Déjà, sous la forme d'ateliers nationaux, de commandes, de primes et de secours, des millions provenant des ouvriers des campagnes sont allés aux ouvriers des villes. Le préjugé qui consiste à croire qu'il y a beaucoup de richesses en France, qu'on pourrait au besoin créer du capital par décret, et qu'enfin sans inconvénient on peut déplacer le capital dans une nation, ne bornera pas là notre ruine.

Devant vous la position est forcée. Le capital fictif qui soutenait la population des villes est détruit; le capital agricole est seul debout à travers son hypothèque. Vous voudrez prendre où il y a, pour porter où il n'y a pas. Le premier impôt a levé le peu d'avances qui restaient; le second soulèvera les hommes. Il faut le dire, la question se trouvera ainsi posée dans les faits : la guerre des campagnes contre les villes...

Le résultat de tant d'erreurs est-il enfin palpable? d'un côté, un capital énorme anéanti, sur lequel une vaste population s'est assise; de l'autre, toute la population du sol appauvrie depuis trente ans par cette émission exagérée de valeurs fictives! Déjà cette dernière ne peut se suf-

fire, et la première est obligée de recourir à elle pour ne pas périr! Vous parliez d'organiser le travail : il est bien temps maintenant! L'organisation du travail, c'est un capital en état de le soutenir. Ouvrirez-vous les yeux? sont-ce nos vingt-huit millions d'agriculteurs qui demandent d'organiser leur travail?

Tout le mal vient de l'abus du commerce.

Autrefois nos deux industries agricole et manufacturière en contact produisaient pour pourvoir à leurs nécessités mutuelles. Ces deux activités économiques en présence pouvaient s'arrêter à la limite de leurs vrais besoins. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du moyen-âge. On ne pensait alors qu'aux justes nécessités, on songeait moins aux fortunes.

Mais, entre les deux industries agricole et manufacturière, les Juifs vinrent établir l'industrie intermédiaire du commerce, pour transporter les produits de l'une à l'autre. Dès ce moment la production entra dans une autre voie.

En premier lieu, les deux industries agricole et manufacturière n'ayant plus de rapports entre elles, aucune des deux ne sut le point auquel elle devait arrêter sa production. Elle a dû aisément penser que toute production augmenterait son profit, et que les moyens de consommation seraient toujours au niveau. De là une grande partie de l'activité employée, non à une augmentation de richesse, mais à une véritable destruction.

En second lieu, cette troisième classe ayant pour objet de vendre cher et d'acheter bon marché, et pour but, non plus, comme les deux précédentes, l'intérêt de la production, mais la consommation la plus grande possible

des produits de toutes sortes, ne s'occupa plus des besoins véritables de ces deux autres classes. Elle eut au contraire intérêt à en créer de superflus pour augmenter son trafic.

Dès lors une nuée d'entrepreneurs de commerce se répandent et se trouvent en lutte partout. Dès lors concurrence entre eux pour s'emparer des débouchés. Dès lors nécessité de réduire les prix. Dès lors nécessité de produire à meilleur marché, c'est-à-dire de diminuer le profit du capital et le salaire de l'ouvrier.

Dans cette concurrence sans limite et cette fièvre de la production, la richesse s'est accrue; mais le salaire et le profit ayant diminué, la consommation s'est d'autant réduite. De là encombrement, c'est-à-dire existence d'une production inutile, c'est-à-dire destruction d'un capital. De là le commerce, ne trouvant de plus en plus ses acheteurs que chez les hommes en qui la concurrence a concentré les capitaux, au lieu de produire les choses de nécessité, produit les choses de luxe. De là détournement de plus en plus du capital au profit du superflu, c'est-à-dire aux dépens des masses.

Sur ces entrefaites, les gouvernements, voyant la production augmenter, augmentèrent aussi les impôts; le fait retombe sur la production, et les masses encore le payent. Les gros budgets sont venus avec les gros capitaux tout prêts. Les gouvernements favorisèrent le commerce aux dépens de l'agriculture, afin de savoir où les prendre. Les commerçants profitèrent de leur crédit pour créer des valeurs commerciales énormes. Ces valeurs, qui s'élévaient au chiffre effrayant de vingt milliards, ont déprécié d'autant le numéraire et le sol; il a fallu deux ou trois

fois plus d'argent pour payer les frais agricoles. De là l'agriculture ruinée s'hypothéquant sans profit pour l'industrie. Qu'une cause vienne détruire cette richesse de crédit, la détresse est universelle; la misère qui poursuivait l'habitant des campagnes et atteignait celui des villes, frappe alors la Nation.

Résultats du Commerce : *disette* dans les choses *utiles; surabondance* dans les choses *superflues;* pénurie des masses et ruine des capitaux, c'est-à-dire paupérisme.

Quand l'Église nous mit en garde contre les Juifs, contre les banques, contre l'usure, enfin contre l'abus du commerce, nous n'avons pas voulu l'écouter...

Écouterez-vous les faits? Premièrement, le commerce substituant la valeur vénale à la valeur réelle bouleverse les lois de la production. Secondement, le commerce se substituant aux besoins renverse les lois de la consommation. Troisièmement, le commerce substituant les richesses de superfluité aux richesses indispensables détruit la population.

L'affaire du négociant n'est pas d'être utile, mais de vendre. Le commerce n'est plus, comme dans les livres d'économie politique, cette industrie qui, transportant le produit au lieu de sa consommation, crée devant le besoin une richesse réelle. Il devient cette puissance accélérant partout la consommation par un bas prix qui vient de ruiner quelque part une branche du travail. L'institution du voyageur de commerce est un fait qui explique tout.

Le bienfait du commerce fut d'enlever l'industrie à l'état domestique. Son fléau est de s'être fait le sol des objets de luxe. C'est par ses soins, c'est pour son but que du lin valant 1 fr. est converti en une dentelle de 3,000. Je

demande où sont les 2,999 fr. de travail, c'est-à-dire le capital, entrés dans cette confection? Un peuple qui laisse le droit de transformer ainsi son capital pour les besoins païens ne risque pas de s'enrichir! Il crée une richesse pour satisfaire ses besoins de nécessité, aussitôt on la lui change en un objet de vanité.

Notre misère a commencé le jour où les hommes ont voulu s'enrichir. Les lois de la richesse ont été bouleversées dans le monde. Comme la terre ne fut pas faite en vue de fournir de l'or, les digues économiques ont été rompues, et le capital s'est perdu. Le jour où pareil fait se déclara chez les nations antiques, elles disparurent. Les populations déshéritées du Capital allumèrent une guerre civile qui amena la destruction de ces États.

Les Prophètes n'ont-ils parlé que pour les Juifs? Ils ont dit la ruine des peuples que le commerce, dans ses conséquences économiques et morales, avait dissous. Les sociétés modernes auraient-elles d'autres fondements, et l'homme reposerait-il en dehors des lois morales?

CHAPITRE XXIII.

Toute notre richesse s'est portée vers le luxe.

On lit avec stupeur en France des réflexions comme celle-ci : « Nos finances courent à une catastrophe qui « paraît inévitable. » Quoi! on n'a vu que la ruine de l'État : on ignore celle de la Nation! On s'effraie de la dette financière, et non devant l'abîme économique ouvert sous la société française!

Qu'un État fasse banqueroute, une nation riche peut

avec du temps tout rétablir. Mais quand c'est la nation elle-même, qui peut venir à son secours? La position est telle que si vous êtes monarchistes, nous vous dirons : La plus prochaine monarchie à cette heure n'y pourrait rien ; et si vous êtes républicains : La plus heureuse république ne saurait mieux sauver la France.

Une chose fut oubliée dans tous les calculs, c'est le produit à la longue de la vertu ou du vice chez un peuple.

Depuis cinquante ans on ne voyait que politique; se doutait-on qu'il y eût des lois économiques pour fondement aux nations! Le lendemain de notre révolution, le premier devoir du gouvernement n'était-il pas de déclarer à la France sa situation économique? Toute famille prend conseil de son inventaire.

L'incurie était si complète, qu'on apporta à la Tribune une bévue inimaginable : au lieu de soustraire au capital les créances hypothécaires, on eut la bonté de les y ajouter! Puis, ignorant que dans l'estimation du sol les constructions étaient comprises, on joignit aux 41 milliards un chiffre emprunté aux Compagnies d'assurances. Enfin, les valeurs fictives ne faisant pas l'objet d'un doute, on les ajouta au total. Le passif et l'actif ainsi portés à la même addition, on ne fut pas en peine d'attribuer un capital de 120 milliards à la France, c'est-à-dire qu'on donna la somme, non pas de ce qu'elle possède, mais de ce qu'elle a coûté[1]!

[1] Ajoutez, d'autre part, dans les esprits un tel délire que la presse tenait des propos comme ceux que textuellement je cite : « Adieu, monde « de souffrance et de misère que l'humanité vient de franchir; le 24 Fé- « vrier l'a clos à jamais! » Et ailleurs : « Que le gouvernement procède à

Triste courage! le jour d'une ruine qui épouvante et rappelle un pays à l'économie et à la résignation, on vient le convier, sous le prétexte d'une richesse inépuisable, à des entreprises politiques et économiques désastreuses, inouïes, propres à renverser ce peuple avant trois ans!

On croyait à une telle surabondance du capital, que tous les décrets se conjuraient pour l'attaquer. La Révolution ne semblait faite que pour frapper ce terrible géant! Ceux qui feront entendre à la France qu'elle est riche peuvent, au point où elle est, doubler en un an le mal qu'on lui a fait en un siècle. Ceux qui la convaincront qu'elle est dans une crise ordinaire et toute transitoire achèveront de la tuer.

La France est en ce moment la nation vivante la plus pauvre de l'Europe après l'Espagne. Elle fut infestée de la même erreur, je tremble qu'elle ne soit victime du même sort.

L'Espagne a cru que la richesse était dans l'or. Abandonnant les trois agents de la production, elle ne tarda pas à céder les métaux recueillis pour obtenir ce que son sol et son travail ne donnaient plus. L'État, ruiné, acheva par ses impôts de décourager et d'abattre la propriété. La France a cru que la richesse était dans l'industrie. Elle a, également, abandonné le sol qui nourrissait et vêtissait sa population. Ses gouvernements en sont à rêver l'emprunt forcé et le papier hypothécaire!

Nous avons adopté l'Economique anglaise; mais nous avons oublié un fait, c'est que l'Angleterre possède aux Indes près de soixante millions d'esclaves produisant

« l'association avec les biens des hospices; dans peu le peuple sera assez « riche pour se faire soigner chez lui. »

à trois sous par jour ! On se défaisait du sol pour quelques capitaux, que l'on portait aussitôt dans l'industrie. Pendant ce temps, la prévoyante Angleterre encaissait les bénéfices de son commerce dans son sol. Aujourd'hui un grain de blé semé en France rapporte une moyenne de 6; ce même grain en Angleterre en rapporte de 10 à 12. Qu'est-ce à dire, sinon que l'Angleterre est aujourd'hui une fois plus grande que la France ?

L'état économique comparé a changé à ce point que les idées qui étaient vraies il y a un siècle et demi ne sont plus que des préjugés. On croit encore que tout est bon marché en France : cette erreur tient à la rareté de l'argent ; on croit que tout est cher en Angleterre : cette erreur tient à l'abondance de numéraire dans ce pays. Mais le bon marché n'est qu'apparent en France ; d'abord parce que en tout le capital y est moindre, ensuite parce que l'impôt y est exorbitant par rapport au produit net.

L'Allemagne a travaillé également à mettre son capital dans son sol. La viande y coûte 25 centimes la livre, et le pain de 10 à 15 centimes ; tandis qu'en France la viande coûte 45 centimes et le pain de 15 à 20 centimes. Ce prix de la viande et du pain, c'est tout simplement le prix du sang qui entre dans nos veines, c'est le prix de l'homme en France.

Si un homme coûte à sa source un tiers de plus chez nous que chez les autres peuples européens, nous sommes battus. D'abord nous le sommes commercialement ; l'étranger n'élèvera pas ses prix pour nous attendre. Battu sur les marchés, on l'est inévitablement ailleurs. Au fond les nations sont entre elles comme leur capital. Je disais que nous prenions le même chemin que l'Espagne !

Toute notre Économique est faussée; cette science a été faite malheureusement sous les idées du XVIIIe siècle. Les détails constatés sont bons ; elle a analysé les éléments et fait en quelque sorte une curieuse anatomie. Mais la recomposition du corps vivant de la richesse a échappé à sa portée. Elle n'a répondu que par le scepticisme à la notion transcendante sur laquelle repose le capital. Les peuples actuellement exposés aux conseils de cette science souffriront encore de grands maux.

Tant que, bornée au point de vue païen, elle prêchera la richesse à l'homme, elle sèmera la pauvreté. Il faut que l'Economique se refonde sur les idées chrétiennes, c'est-à-dire sur les idées pratiques mêmes. Elle est actuellement stérilisée dans sa source et vers son résultat.

L'immoralité a déterminé une consommation improductive énorme, en dehors de toute limite économique. Ce genre de consommation appauvrit directement une nation. La pensée de la solidarité n'a même pas éclairé les bases économiques. On ne peut consommer du capital sur un point sans que sur un autre le travail se détruise.

Dans la stricte vertu du riche comme dans la stricte épargne du pauvre sont les sources de la Richesse publique. La science disait le contraire.

Mais, par Richesses, il faut entendre celles qui satisfont les besoins de nécessité et ceux de développement, c'est-à-dire les besoins chrétiens. Quant aux Richesses de vanité et de superfluité, elles sont la destruction des premières, et la destruction de la nature humaine.

On vit le capital d'un peuple se partager en deux : celui qui correspond à la production des objets de né-

cessité, et celui qui correspond à la production des objets de superfluité. Eh bien! le second est autant de dérobé au premier; c'est-à-dire que le luxe est autant de prélevé sur le pain.

Quand par son immoralité un peuple attire les forces de la production sur les objets de luxe, il accroît d'autant sa pénurie. Il arrive que les masses ne peuvent plus réduire leurs besoins de nécessité pour acheter ces objets de vanité, ainsi la position des campagnes. Et le moment où les ouvriers des villes ne peuvent plus se contenter des profits de leurs produits, est celui où l'on ne peut plus les acheter. C'est ce qui arrive à cette heure en France.

Or, toute production non demandée est une destruction de richesse; de plus, une destruction du capital et du travail affectés à cette production; enfin une destruction, par le paupérisme, de la population qu'elle suscitait : ruine sur ruine. Toute décadence est rapide.

Le danger de cette bifurcation du capital en capital légitime et en capital de luxe est d'autant plus grand chez un peuple qu'il est plus avancé en civilisation. L'énormité de sa population lui fait une nécessité de préserver du moindre choc le plateau qui la porte. Si l'Océan reprenait un tiers du territoire de la France, où la population qui le recouvrait trouverait-elle sa subsistance? Tel est l'événement que le luxe a fait éclater chez nous.

Que le XVIIIe siècle vienne maintenant au secours de la population qu'il a portée sur le gouffre!

CHAPITRE XXIV.

De l'homme qui crée du Capital.

Si le Capital est la substance même de la civilisation, l'agent de la prospérité des peuples, sachons qui le produit et l'entretient quand il existe.

Le capital étant un produit épargné et employé, tout homme qui ne produit pas ne concourt pas au capital; tout homme qui n'épargne pas le détruit, puisqu'il consomme. Il le détruit en la limite de sa sphère économique, comme celui qui travaille l'accroît en la mesure de la sienne.

Le cultivateur produit du capital lorsqu'au lieu d'employer son produit à embellir son vêtement et ses meubles, à enrichir sa table et son logement, il l'emploie à remettre dans son sol du travail, de l'engrais ou des constructions de plus.

Le manufacturier produit du capital lorsqu'au lieu d'appliquer son excédant aux dépenses de sa personne ou de sa maison, il l'ajoute aux capitaux avec lesquels il fera travailler un ouvrier ou deux de plus.

Le rentier produit du capital lorsqu'au lieu d'employer ses rentes aux consommations improductives des goûts de superfluité, il les met à augmenter la production de ses domaines, et le nombre de ceux qui y trouvent du pain et du travail de plus.

D'ici l'on voit qui détruit du capital. La capacité de produire du capital, chez une nation, n'est que la simplicité des coutumes et la laboriosité. Développez les

passions, la paresse et la vanité chez un peuple, il se traînera à sa ruine économique. L'épargne étant la source du capital, et le capital la source de l'amélioration du peuple, l'épargne est donc la première vertu sociale.

La paresse ne produit pas, la passion consomme, et la vanité brûle tout. Détournant la richesse de son but, elle en conduit le courant au déversoir de la consommation improductive. Tout capital formé en dehors des richesses nourrissantes, vêtissantes, meublantes et d'enseignement, est un prélèvement sur ce que les producteurs de ces richesses eussent épargné pour en faire du capital.

CHAPITRE XXV.

Du Luxe, ou de l'homme qui détruit du Capital.

Il faut savoir quels sont les besoins de l'homme pour savoir quelles doivent être ses richesses.

Il y a pour l'homme : 1° les besoins indispensables, ou ceux sans la satisfaction desquels il n'existerait pas; 2° les besoins d'amélioration, ou ceux sans la satisfaction desquels il ne se développerait pas; 3° les besoins factices, ou ceux que les passions entretiennent en lui.

De là trois sortes de Richesses :

1° Les Richesses *indispensables;*

2° Les Richesses *d'amélioration;*

3° Les Richesses *de corruption.*

A parler rigoureusement, les premières se réduisent à la quantité d'aliment, de vêtement, de logement et d'enseignement qu'il faut pour entretenir un saint. Les

secondes se réduisent aux moyens physiques, scientifiques et moraux qu'il faut pour conduire tout homme autant que possible à le devenir. Les troisièmes se composent de tous les objets qui satisfont la vanité et la sensualité, dont la première détruit l'esprit, dont la seconde détruit le corps.

Les besoins d'amélioration commencent sur la limite des besoins indispensables ; et les besoins de corruption, sur la limite des besoins d'amélioration. L'assouvissement arrive où la satis-faction [1] s'arrête. Une fois reconnue la quantité d'objets nécessaire à la consommation de l'homme, tout ce qu'il ajoute lui est nuisible.

Tout plaisir attaque un organe. *Uti et non frui* est, à la fois, le principe de la morale, de l'hygiène et de l'économique. Magnifique témoignage rendu au but de l'homme : celui qui, au lieu de prendre la Richesse comme un moyen, en use comme un but, périt par la Richesse.

Or, l'abus du besoin est ce qu'on appelle la luxure ; et l'abus de la Richesse, par laquelle on y répond, est ce qu'on appelle le Luxe.

Le luxe est un prélèvement sur ce que le capital aurait pu s'adjoindre pour la nouvelle production. La preuve, c'est qu'il n'a point satisfait de besoin de première nécessité, et qu'il aurait pu être du premier coup épargné. Tout luxe est un appauvrissement d'autant dans les masses.

Pour le capital d'un peuple, c'est non-seulement une perte sèche, mais une flamme qui passe par celui qui s'en est servi. Il detruit deux hommes à la fois. De plus, le luxe est un fléau, parce que c'est toujours sur le grand

[1] Etymologie admirable : *satis facere*, en faire assez !

nombre que frappe la retraite du capital. Il est, enfin, une calamité publique, parce que la chute certaine du capital qui lui est affecté entraîne avec elle toute sa population, comme il arrive en ce moment.

En deux mots, voici la théorie du luxe. Il y a quinze hommes, ou quinze millions d'hommes, aptes à produire dans un pays. Si cinq sont appelés à produire des objets de superfluité, il n'en reste que dix occupés à produire les richesses de nécessité. Le pain, le vêtement et le toit de l'homme rentrent dans cette proportion.

Le salaire de l'ouvrier de luxe attire le cultivateur. Tout homme de luxe enlève plusieurs hommes à la terre, détruit en proportion du pain, et commet sur la population un meurtre à sa manière.

L'homme de luxe ne consomme pas, il consume.

CHAPITRE XXVI.

De l'industrie de luxe.

Depuis cent ans, on a défendu l'industrie de luxe par toutes les subtilités de l'esprit. Nullement créatrice, l'industrie ne fait que produire des formes dès qu'elle dépasse la limite de l'utilité et atteint celle de la superfluité. Qu'elle donne sa dernière richesse à l'objet, l'approche de nos besoins : bien jusque-là. Voici du chanvre, c'est le produit agricole ; voici du fil et de la toile, c'est le produit manufacturier ; mais voilà de la dentelle, c'est le produit industriel. Ici s'ouvre le gouffre.

Il faut donner à l'industrie sa limite, c'est l'utilité.

Ce n'est point la production manufacturière qui fait la

somme de la richesse. On ne peut tordre fil et tisser toile qu'en proportion du chanvre né ; on ne peut fabriquer du drap qu'avec la laine produite. Tout sort et prend quotité de la production agricole. Dès que la spéculation se présente, le plus souvent l'industrie absorbe du travail sans augmenter la richesse. Comme on l'a dit, une valeur de un franc de lin, par une dentelle, s'élève au prix de trois mille. Les 2,999 fr. d'excédant sont la somme du travail égaré.

Examinez bien ce fait, sur lequel ont tourné les controverses de l'École :

Ceux qui prétendent que l'industrie produit de la sorte des valeurs disent : N'est-ce pas par notre entremise qu'une valeur d'un franc est devenue, en dentelle, une valeur de trois mille ? Sur un si faible produit agricole, voyez quel exhaussement subit de valeur et de prospérité. Sans notre industrie, ces 2,999 fr. n'existaient pas. Qu'une telle industrie doit être précieuse à l'humanité ! s'écrie un vieil économiste ; que de richesses doivent exister chez une nation qui de vingt sous fait mille écus !

Voilà toute la science de ceux qui prétendent que l'industrie est la richesse des peuples ! Faites-leur cette question :

Pendant que ces mille écus et les hommes qui les gagnaient ont produit la dentelle, produisaient-ils du pain ? Ces mille écus et les bras enlevés à la production de ce pain, ne l'ont-ils pas fait précisément hausser du prix qu'ils recevaient en salaire ? Celui qui cherche le luxe percera toujours le sac de la richesse.

Si un franc de lin est arrivé à en valoir trois mille, comment ce prix ne se partage-t-il pas entre le produc-

teur du lin et celui qui l'a employé ? Il faut donc, comme le disaient, avec leur bon sens, nos hommes d'État avant Louis XV, qu'il ne soit pas vrai que la valeur première du lin ait augmenté. Et si celui qui l'a employé a gagné les 2,999 fr., pourquoi tout homme et toute nation ne se mettent-ils pas à faire des dentelles ?

Nous arrivons : c'est que les mille écus représentent les dépenses et frais des fabricants et ouvriers qui ont préparé ce produit. Or ces dépenses ne sont que le montant des valeurs en aliment et vêtement qui ont été consommées par eux : une masse égale de production est venue s'enfouir dans cette richesse improductive. On a simplement transformé une somme d'objets nécessaires contre une égale somme d'objets inutiles. Les enfants pensent que Midas fut plus riche lorsqu'il changea en or ce qu'il touchait !

Entre le peuple qui a produit pour mille écus de pain ou de chanvre, et celui qui a produit pour mille écus d'objets qu'on ne touche qu'avec les yeux, lequel est le plus riche? L'industrie de luxe se construit de nos ruines.

CHAPITRE XXVII.

Il n'y a d'obstacle au Capital constitué que le luxe.

L'épargne annuelle probable a été évaluée pour l'Angleterre, en temps de prospérité, à un milliard et demi. Elle doit être moindre en France de tout le bénéfice du commerce du monde et de la distance de nos mœurs futiles aux habitudes solides de l'Anglais. Néanmoins un économiste d'un rare esprit, puisque sa pensée s'appuie sur les réalités, M. Michel Chevalier a pensé que la

France était en état d'économiser un milliard par an. Et cependant, remarque-t-il, l'annuité d'un milliard avec l'intérêt reproduirait les 100 milliards de son capital brut dans un délai de trente-sept ans. Il conclut que si nous ne sommes pas plus riches en France, c'est que notre capital, constamment soutiré par l'impôt, a été surtout dévoré par la Guerre.

Aux justes appréciations fournies par cet excellent esprit, je viens ajouter la pensée exprimée par un ancien dans ces mots : *Plus Gulâ quam Gladio*!

Ah ! s'il n'y avait de guerre que contre l'étranger ! La guerre est autrement universelle. Tout homme la soutient contre les deux ennemis qu'il s'est donnés : les passions, nées du corps ; la vanité, née de l'esprit. La guerre, certes, a détruit un capital tout formé ; mais ce capital énorme et incalculable que, sur chaque pied carré de la terre, le vice a empêché de se former ?...

Prenez une faible idée de ce que le luxe a coûté à notre nation, et de ce que, d'autre part, lui a rapporté sa vertu ;

Qu'on fasse le compte de ce que la France a mangé, seulement depuis Louis XV, pour ses dépenses de luxe et de vice dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans le peuple descendu aux cabarets. D'autre part, additionnez ce que les familles rangées de la classe élevée, moyenne, et du peuple sage, ont constitué pour défricher le sol, bâtir des fermes, élever des bergeries, ouvrir des chemins, creuser des houillères et capitaliser même du numéraire ; comparez les deux additions..... Vous aurez juste d'un côté le déficit qui vient d'ouvrir notre crise ; et de l'autre, cette richesse immobilière qui nous soutient en ce moment... La paresse refusera de produire, la prodigalité

empêchera ce qui est produit de devenir du capital; mais rien n'est aussi douloureux que le luxe, qui annule du capital tout formé. Il n'y a d'obstacle interne au capital que le luxe.

Voilà ce que le luxe a empêché d'exister; sachez maintenant ce que son capital, comme une mine effroyable, est sur le point de détruire. Déterminez le produit donné par l'exploitation de ce capital du Crédit estimé, avant février, à 20 milliards; examinez la quantité de population qu'il portait, et vous aurez le chiffre de notre misère, c'est-à-dire de la population que son départ laisse périr en ce moment!

Ce n'est pas seulement au nom de l'état de la France, c'est au nom des populations, au nom de l'humanité qu'on vous parle! Vous avez donné en pâture au luxe ce qui serait devenu du capital; au vice, ce qui serait devenu notre sang; à la mort, ce qui devait être notre vie! Et voilà que nous sommes punis par la misère du capital, la misère du sang, la misère de la vie. Nous avons institué dans la misère, et son explosion imprime à la Société un ébranlement tel qu'on ne sait plus dire si, en ce jour, elle résistera.

CHAPITRE XXVIII.

Transformez le Capital de luxe en Capital agricole.

Par la raison que le revenu de la France est destiné à une consommation annuelle, cette consommation ne doit s'opérer que par une reproduction semblable, au moins pour ne pas redescendre. Il est clair qu'on ne peut

attendre cette reproduction de la consommation improductive du luxe, mais seulement de la consommation agricole, qui reproduit dans une proportion ascendante les forces, le travail et le capital employés.

D'abord, cet homme qui met son art à jouir, c'est-à-dire à consommer plus de valeur qu'il n'en peut produire, est évidemment entretenu aux frais du pays dans la différence de sa dépense à sa production. Ensuite, par la nature de sa demande, il attire le capital de la production des objets de première nécessité vers la production des objets de superfluité. Qu'arrive-t-il si ce phénomène est répété sur des milliers de points, et par les hommes qui disposent de la plus forte quantité du Capital?.. Il faut détruire le Luxe! Il faut détruire le Monde!

En mettant à un milliard la rente naturelle du capital employé par le luxe en France; à deux, le salaire revenant au travail et au talent qui exploitent ce capital, on trouve trois milliards. Quoi! trois sur neuf ou dix que produit la France!.. Trois milliards? C'est dix fois la somme à laquelle la France se résignait naguère pour maintenir la justice, l'instruction, les arts, les monuments, ce qui se rapportait à notre âme!

Cette révolution n'aurait l'effet qu'en attendent les pauvres politiques qui ont porté le feu vers l'amorce, que si le capital sacrifié au luxe était, dès ce jour, repris par les canaux de l'agriculture; puis, favorisé, scellé et incorporé là, par la propriété, au noble sol de la France. Voyez, dès ce jour aussi, ce que serait ce pays dans un quart de siècle, combien son capital réel serait accru, combien sa population se serait affermie, si les deux ou

trois milliards que le double luxe du pauvre et du riche retranche chaque année au capital du pain, de la laine et du logement, et si les deux ou trois millions d'hommes, enfants ou sur l'âge, que le vice ravit directement à la morale et à la vie, rentraient à la fois dans ce territoire sacré, fondé par la valeur de nos pères !

CHAPITRE XXIX.

Où se tient le Capital du Luxe.

Tout capital formé en dehors des richesses nourrissantes, vêtissantes, meublantes, et d'enseignement, est, comme je l'ai dit, un prélèvement exercé sur le véritable Capital, sur celui qui porte la population.

Par exemple, le capital inouï consacré chaque année, en France, à produire voitures, chevaux et ameublements de luxe, soies, dentelles, bijoux, boissons coûteuses, enivrantes, etc., aurait pu d'autant abriter des hommes contre la faim, le froid, et fournir des instruments utiles, s'il fût allé dans le gain des producteurs fixés au sol. Le milliard entier, peut-être, que le peuple, depuis que la religion s'est affaiblie, dépense chaque année en boissons hors du besoin, et en perdant les premiers jours de la semaine, l'aurait d'autant pourvu dans ses véritables besoins, et mis à même de faire autour de lui du capital.

Le luxe, c'est toute consommation ou emploi de capital fait en dehors des besoins de nécessité ou d'éducation. Celui qui absorbe après son besoin, qui ajoute l'inutile à son vêtement, ou à sa mollesse un objet dont

l'homme modeste se passe, commet une consommation improductive, détruit du capital. Le seul qui se conforme à la loi exprimée est le chrétien, le meilleur agent de l'ordre économique.

Il y a un moyen de transformer tout de suite le capital du luxe en capital agricole : c'est la vertu.

Il ne faut jamais consumer, parce que la France jamais ne produira assez, parce que les besoins jamais ne seront satisfaits, parce qu'on n'empêchera jamais un tiers de ceux qui naissent de mourir faute de soins plus délicats. Que la conscience en soit avertie ! quiconque, en valeur, satisfait trois fois son besoin, empêche deux hommes de satisfaire le leur. L'Évangile fait les mœurs du véritable patriote.

Ne prêtez jamais l'oreille aux hommes qui n'entendent point la question économique par la vertu. Ce n'est pas de notre avancement qu'ils sont en peine, mais de leur triste gloire. Tout homme qui attaque de sa pensée ou de ses actes le capital, peut être un libéral, un érudit, un étourdi, ce n'est pas un économiste. Les théoriciens partent en avant, sans emmener avec eux les faits. Ils arrivent certainement les premiers, comme le cheval qui s'échappe sans traîner son char.

L'homme ne court pas comme les idées, il marche comme les faits, étendant sous ses pas le terrain du possible. Ah ! les faits ! ils portent à la fois l'idée et sa réalisation ! O Peuple ! puisqu'il en est tant aujourd'hui qui s'adressent à toi, reconnais celui qui te trompe ! Quand tu diras : liberté ! misère ! il le criera deux fois. Regarde l'Église, qui t'aime depuis dix-huit cents ans, a-t-elle changé de mots avec toi ? Observe-le : ceux qui t'ont

fait du bien, dans le cours de la vie, t'abordent-ils en te flattant ?...

Que les hommes réfléchissent, puisqu'ils peuvent tant souffrir ! Au lieu de recevoir la douleur de la main étrangère des événements, comme les esclaves du Destin, qu'ils portent dans leur sein la main familière de la privation, comme des enfants de Jésus-Christ. Il est si doux d'être saint ! Eh quoi ! simple dans nos besoins et humble dans notre esprit ! La sainteté n'est pas loin, c'est tout ce qu'il y a de plus près de l'homme. Nous serions aimés de notre conscience, aimés des hommes, nous connaîtrions la source de toute joie. L'homme ne peut satisfaire ses *jouissances* sur la terre, il ne peut y trouver que le *bonheur*...

CHAPITRE XXX.

Ce que pourrait être la terre.

Si la vertu avait dominé, voulez-vous savoir ce que serait aujourd'hui la terre ? Si tout homme avait économisé son vice, voulez-vous savoir quel spectacle donneraient en ce moment les hommes ?

Toutes les familles comptent derrière elles le même nombre de générations, connues ou inconnues. Supposez seulement que depuis la monarchie française chaque homme ait mis en capital l'argent qu'il a bu ou joué, et celui qu'il eût gagné en ces instants perdus. Supposez que les fils soient partis de ce premier capital pour vivre à l'image de leur père. Il y a quatre générations d'héritiers par siècle ; calculez où ce quatrième des descendants serait

arrivé. Maintenant appliquez ici la progression géométrique donnée par le chiffre des quatorze siècles, dites le capital que chaque famille possèderait aujourd'hui en France !

Celles qui ont plus ou moins fait ce que nous venons de dire, forment en ce moment les classes nobles et bourgeoises. Et celles qui, jusqu'à ce jour, se recommençaient au contraire à chaque génération, sont les classes populaires, ou inférieures.

Mettons à part les familles dont l'agiotage a augmenté momentanément le butin, et examinez ce que possèdent déjà des familles commencées, en général, il y a deux siècles, ou même depuis deux ou trois générations ! Et voyez à quelle prospérité en seraient aujourd'hui les hommes, si tous, depuis cette dernière époque, avaient eu seulement les vertus de ces classes élevées !

Supposez donc, enfin, que les antiques familles ne se fussent pas éteintes par le relâchement, et que la vertu fût venue quelques siècles plus tôt à ces familles nobles et bourgeoises de deux siècles, dont nous venons de parler, et calculez alors la quotité du capital qu'auraient constitué les Aristocraties pour porter aujourd'hui les masses vers le niveau du bien-être. Quoi !... une couche végétale généralement triplée sous le travail, les constructions et l'engrais, une production agricole peut-être de vingt pour un comme en Chine, quelques heures de travail par jour pour l'entretien du corps, les autres consacrées à l'élévation de l'âme, pour tous enfin la vie que les Bénédictins, tombés au sein des solitudes, étaient parvenus à se créer !...

Il y a place sur la terre à l'entretien de toutes les

familles. La culture viendrait de couvrir le globe, qu'il resterait à la culture à décupler cette richesse en décuplant la somme de cette terre végétale, qui conduit une mesure de sol depuis une valeur de cent francs jusqu'à une valeur de mille. La moindre famille, dont les quelques arpents valent de cinq à dix mille francs, aurait pu leur donner, depuis cent ans, une valeur de cinquante mille francs.

Or, depuis cent ans, combien de vin répandu hors du besoin, de vices satisfaits, de forces détournées de produire ! Comptez au bout de la vie, au bout des siècles, au bout des civilisations, et vous aurez le chiffre mystérieux qui, dans ce monde, donne aujourd'hui la misère de l'homme.

CHAPITRE XXXI.

Substitution du crédit au travail.

Quand une nation s'appauvrit, regardez aux mœurs...

Si l'on disait tout d'abord que le capital est tombé en France en proportion de la Foi, on ne le voudrait pas croire. Il faudra cependant le croire quand on voudra sortir de là. Tel vous saviez l'état de l'ordre moral depuis un siècle, tel vous avez l'état de l'ordre économique à cette heure. Autant il vous reste de religion, autant il vous reste de pain !

Le paupérisme était dans les âmes ; il n'a fait que passer dans les choses. Vous avez cru qu'on pouvait attaquer la vie morale sans que la mort approchât : ici vous arrêterez-vous ?

Le christianisme n'a élevé le capital moderne qu'en inspirant la modération dans les jouissances. Vous rentrez dans les mœurs antiques, la population rentrera dans ses chiffres d'alors...

L'absence de toute sainteté a créé la cupidité chez les grands et la dépravation dans le peuple; le besoin de capital a créé son amplification par le crédit, le commerce et l'agiotage; et tous trois ont créé, au sein des peuples modernes, une misère comme jamais l'antiquité n'en a connu. Chez elle le capital reposait sur l'esclave, il ne pouvait le consommer. Quand le christianisme, abolissant l'esclave, confia le capital à l'homme libre, c'est qu'il lui donna la vertu, qui empêche de le consommer. Détruisez la vertu par sa racine, qui est la foi, il ne reste plus de barrière entre la barbarie et nous.

Depuis cent ans on n'a fait de progrès que dans le paupérisme. Qu'on marche ainsi pendant cent ans, l'humanité disparaîtra de l'Europe. La voie de formation des peuples, c'est la morale et l'agriculture, non la politique et le commerce. Dans ce règne de l'industrie, on fit des hommes le moyen, les choses sont devenues le but.

De là, ce fait qui n'avait jamais existé, le Paupérisme!

La statistique effrayée vint dire que partout où l'industrie s'étendait, la pauvreté augmentait. De cet unique problème les économistes auraient dû être frappés : Comment se fait-il que le paupérisme soit partout proportionné au développement de l'industrie? Quoi! la richesse s'accroît et la misère s'augmente! Si l'activité s'est partout développée, le mal vient donc de la fausse direction qu'elle a prise? On s'en est enfin aperçu à ce fait : le paupérisme.

Le paupérisme a produit des populations d'hommes qui sont aussi éloignés de l'humanité que pouvaient l'être les esclaves. Si l'industrie continuait, les hommes ne pourraient plus vivre, la population disparaîtrait. Sans cet arrêt infranchissable, l'ordre moral eût achevé de s'écrouler; les hommes retournaient au point où ils étaient avant le Déluge. Comme la douleur dans l'organe, le paupérisme est l'avertissement des nations.

Tout le monde était riche en France de choses qui n'existaient pas. Supposez quatre joueurs dont deux auraient gagné trois fois ce qu'ils posséderaient entre tous. On gagnait des fortunes sur le papier, mais la dépense se faisait sur le terrain. Chaque faillite dissolvait d'abord ses valeurs fictives, puis, atteignant les fournisseurs, emportait un lambeau au véritable capital.

C'est le crédit qui a ruiné ce dernier règne. Avec 50,000 francs on entamait au moins pour 600,000 francs d'affaires. Par le crédit, un capital de 50,000 avait donc le droit d'en exposer un de 550,000 ! La plus grave des fautes économiques est de remettre le capital aux mains de celui qui ne le créa pas : c'est en ignorer foncièrement le caractère et l'origine. Par le crédit, sous prétexte de s'enrichir, on met d'abord en jeu le capital saisissable; puis, créant des valeurs fictives où il commence à s'arrêter, on peut entraîner le reste.

Le crédit tombera par cette unique raison qu'il est une amplification du capital. Le Capital, substance de l'amélioration humaine, ne provient que de la vertu. Partout il a été placé comme véhicule du bien. Quoi ! l'homme trouverait un moyen d'échapper à la vertu? croyez la création mieux faite ! Quels gens sages désor-

mais se prêteraient au crédit? On a eu la naïveté de dire à la Tribune : « Tout le monde demande du crédit. » Or, tout le monde le refuse.

Hommes d'État, qu'est devenu le travail employé à un capital qui n'est plus? Par le crédit, on peut dévorer la moitié d'une nation. S'il fallait aujourd'hui payer à chacun sa fortune, on ne trouverait que ce qu'il y a. Que deviennent les multitudes qui ont fondé leur pain sur ce sol? La France, autrefois, ne courait pas ces difficultés en révolutions, parce qu'elle n'avait pas autant de richesses fictives. Noble et aimée, elle vit tomber non loin d'elle les États qui s'en servaient...

Et cependant l'Église employa tant d'efforts pour empêcher la formation de ce Capital industriel! Depuis les Conciles d'Elvire, d'Arles et de Nicée, en 300, 314 et 325, plus de dix-huit Conciles ont interdit de « prêter à intérêt. » En outre, les décrétales et encycliques de plus de quatorze Papes, depuis saint Léon jusqu'à Benoît XIV, ont anathématisé ceux qui veulent « tirer un intérêt de l'argent prêté. » A partir de saint Jérôme, les Pères, jusqu'à saint Thomas et saint Bernard, prêchèrent qu'il était « illicite en soi de recevoir un prix pour l'usage de l'argent, » citant le Deutéronome, le Lévitique, l'Exode, les Psaumes, les Prophètes et les saints Évangiles. Ce principe reçut son application en France pendant neuf siècles, depuis les Capitulaires de Charlemagne jusqu'aux approches du règne de Louis XIV. L'Église, l'Écriture, les Pères, les Ordonnances de nos rois avaient, je pense, leur raison : leur raison morale, conséquemment politique et économique! Si, conformément au droit chrétien, le capital en argent n'avait

rien rapporté, en aurait-on tant amassé? Ne l'eût-on pas, à mesure, introduit dans la richesse foncière, pour laquelle l'Église n'a jamais interdit le louage? Puis, franchissant les limites que la nature avait mises à l'or et à l'argent, eût-on cherché, par le crédit et le papier, le moyen d'amplifier ce capital? enfin eût-on mis sur le vide les populations modernes?

Pendant que l'Église s'efforçait de couper à sa source le capital de l'agiotage, n'encourageait-elle pas de tous côtés le capital agricole par ses propres exemples? Ses moines, ses chartreux, et la classe noble qui l'écoutait alors, ne montraient-ils pas l'usage qu'il fallait faire des avances de l'épargne en les ajoutant à mesure au sol? Quelle richesse foncière, que de terres aujourd'hui, si toutes les familles de France avaient suivi les commandements de l'Église ! Notre sagesse voulut faire mieux que la sagesse divine. Qu'elle détruise le paupérisme maintenant..

Créer des fortunes factices et consommer réellement ne peut enrichir un État. Élever des populations sur un capital absent, c'est prendre la route de l'abîme. Depuis Colbert, la France a été fatalement dirigée.

Si tout notre mal vient de l'abus du commerce, cet abus vient de la cupidité ; et la cupidité, de l'immoralité.

Les grandes lois sont là. Une population ne se forme que par l'atterrissement de la richesse sous ses pieds. Elle s'augmente à mesure que ce territoire s'étend. Une nation n'est qu'une population qui a créé son capital. L'état sauvage n'est que celui où le vice l'empêche de se former.

Malheur à la nation qui se laisse déposer sur une

richesse fictive ! Malheur à l'éboulement du faux sol ! Le capital d'un peuple est comme le pont du navire sur lequel la foule se tient. Le luxe est le ver de cale qui perfore en dessous.

Par le gouffre des villes les nations s'écouleront. Tyr, Carthage et Sidon, les premières, ont enlevé des nations à l'antiquité !

La richesse n'est point pour elle, mais pour la vertu qu'elle suscite. Le secret de la créer autrement est le grand secret de la ruine. La terre n'a été faite avare que pour nous rendre prodigues de nos bras. C'est contre l'écorce du globe que l'homme vient gagner sa liberté intérieure.

Si le but de l'homme était la fortune, qu'eût-il coûté à Dieu de lui donner une terre végétale double et aussi riche que son sang ? Ce monde est pauvre. Serait-il ainsi au hasard ? Pourquoi donc, en expérience, les faits vous semblent-ils sacrés ? observez le premier de tous, la pauvreté de ce monde !

La destinée de l'homme est d'obtenir, puis de mourir dans son désir aussitôt qu'il a obtenu. Car dès qu'il s'assied il se brise. Pas de milieu : nous sommes ici pour jouir, ou nous y sommes pour ce que le Christianisme a dit. En économique, la question ne se pose pas autrement.

Ceux qui l'ont décidée d'après le premier point de vue, vont voir où ils aboutiront. Ils vous ont dit que le commerce et le luxe élevaient les nations. Et quand ils les renverseront, comment les hommes diront-ils ?

Des nations sont bien tombées ! c'est-à-dire : des POPULATIONS ONT DISPARU D'UN SOL QUI LES AVAIT PRODUITES ! Quelle idée vous êtes-vous formée du fait ?

Pensez-vous que ce soit par la conquête ? La conquête ne mange pas les hommes ; elle soumet ceux qui ne peuvent plus manger.

Sachez-le, les peuples ne meurent que de faim.

CHAPITRE XXXII.

Histoire de nos mœurs et de notre Capital.

Ne pensez pas, comme l'indiquent les savants, que les nations vivent ou meurent par des lois infiniment cachées. C'est au contraire par des lois infiniment connues, les simples lois de la morale. De l'addition de la ruine de chacun résulte la ruine générale. La corruption d'un peuple n'est que la somme des corruptions particulières, sa chute aussi. Une nation ne tombe point d'un coup de vent. Un arbre ne casse jamais par le pied ; il meurt quand la stérilité est jusqu'à ses dernières tiges.

Voulez-vous connaître tous nos germes de mort, comptez parmi vous les impies.

L'irréligion n'est que la mollesse et la cupidité des cœurs. On fuyait l'agriculture, où la richesse, fidèle à son institution, ne produit qu'en proportion du travail. On se ruait dans l'industrie, où la richesse, consacrée à l'agiotage, produit en raison d'elle-même. Eh ! comment voudriez-vous qu'une doctrine qui renverse l'individu dans sa fortune, qui le dégrade dans son âme, ne détruisît corps et âme la Société ! Les sociétés humaines vivent et meurent selon les hommes.

L'événement du jour n'est autre chose que le luxe du faîte descendu vers le bas. Laissez les lois, laissez les

faits, n'accusez pas les innocents. Le mal a son foyer au cœur humain. Ce fut là, qu'après quinze siècles, ressuscita l'idée païenne. La Renaissance s'est allumée dans la salle des festins des Rois avant d'entrer dans nos bouges. Le luxe parut à la cour de François Ier ; il s'embrasa à celle de Louis XIV. Triste récit en trois mots : ce roi a corrompu la Noblesse ; la Noblesse a corrompu la Bourgeoisie; la Bourgeoisie a corrompu le Peuple. On en est là.

Ranimé sur la vieille terre, l'esprit antique nous fut apporté par les cours. Dès ce moment, le bon ton ne fut plus de suivre la trace des saints, mais de prendre les airs efféminés des temps de la décadence romaine. Dans cette réaction de l'homme contre le point de vue divin, on appela barbare tout ce qui ne ressemblait pas à l'antiquité. Avec la pénitence, l'esprit se retira. La chair se réveilla partout et dévora. Les Français avaient été plus prompts au bien, ils furent plus prompts dans le mal.

Louis XIV eut publiquement des maîtresses. Un roi, le premier, osa en face de l'Église ce que nul homme n'eût alors osé. La noblesse imita son roi. Personne, sans ce fatal exemple, n'eût pris la hardiesse de briser ouvertement avec les mœurs de l'Évangile et de la chevalerie française. A mesure que la bourgeoisie se forma, elle se piqua de suivre en tous points son aînée. L'exemple arrivait si fort que le peuple en fut atteint, lorsque, peu-à-peu le scepticisme le couvrant, il a fini par passer en plein sous les mœurs de ses deux aristocraties. Ces dix-huit ans lui ont fait faire le dernier pas.

Voilà l'histoire de la vertu ; celle du capital est la même...

Louis XIV, par son faste, mit le marteau à nos finances. Là fut arrachée cette pierre qui devait amener un écroulement affreux : toute maison de France allait suivre la Maison royale ! La vie austère est méprisée ; le luxe, dit la richesse et honoré. Alors les anciennes familles quittèrent les châteaux ; on vint rivaliser d'opulence à Paris pour y saisir les abords de la cour. Vous savez tout jusqu'à la fin de Louis XV ; puis les mœurs funestes que la Révolution découvrit ! Le faste et la dépravation qui détruisirent la noblesse, viennent d'abattre la bourgeoisie ruinée, laissant tout un peuple affamé sur le sol amaigri de la France.

Celui qui, sachant l'aberration des classes supérieures en France, regrette cet événement, je le tiens pour n'être pas homme.

CHAPITRE XXXIII.

Racine historique du mal, la Renaissance.

Ces dix-huit années de corruption flagrante et d'athéisme secret ont fait à l'ordre moral un mal pour le moment irréparable. Un siècle et plus de fausse économique, portant un tiers du capital réel sur le mercantilisme, a creusé sous la France un gouffre qu'un siècle ne suffira pas à combler. Notre époque est une victime. Il aurait fallu plus que nous pour repousser ce fatal héritage d'erreurs, de vices et de dettes.

L'abus du mercantilisme a soulevé contre la propriété, c'est-à-dire contre le capital constitué, une réaction dont le terme pourrait être celui de la Société même. Cette

réaction peut devenir contre cette seconde colonne de la civilisation ce que la Réforme a été contre la première. Car le capital est dans l'ordre physique ce qu'est la Foi dans l'ordre spirituel. Or, la Foi, condition de la vie de l'âme, repose sur l'autorité; le capital, condition de la vie du corps, repose sur la propriété.

On voyait, en 1500, des mœurs païennes restées debout sous les idées chrétiennes. Il n'y avait pas à réformer la foi, puisqu'elle était complète et vivante, mais les mœurs, que sa lumière montrait évidemment fausses. La réaction se dépassa; le vice de ceux qui portaient les idées chrétiennes l'attira jusque sur elles. De même aujourd'hui, la réforme n'est pas dans la propriété, mais dans l'abus que, malgré elle, on fait encore du capital. Loin d'atténuer la propriété, il faut l'augmenter et l'étendre; mais loin de la conduire au terme païen de l'abus, il faut la ramener au but chrétien de l'usage.

Un Protestantisme économique est ce que vous avez à conjurer en ce moment.

Veillez-y; il s'agissait, en 1500, d'être aussi chrétien par les mœurs qu'on l'était par les idées; il s'agit aujourd'hui de ne plus être païen par la fortune, quand on ne l'est plus par les lois. Des guerres aussi sanglantes que les guerres de religion nous menacent. Jugez de ce que deviendrait un pays où pendant trois siècles la propriété subirait le sort de la Foi! Imaginez un état économique semblable à l'état moral que le scepticisme a fait! c'est-à-dire que la population de la France, suivant la phase de son capital, redescendrait, sous le couteau de la misère, dans ses chiffres de 1500!

J'ignore ce qu'en architecture, en peinture, en littéra-

ture, on pense de la Renaissance ; mais ce que, de mon côté, je suis obligé de dire, c'est qu'elle a été la destruction de l'ordre économique en France. Fille posthume du paganisme, elle a ramené la nature partout à la place de Dieu ; partout, conséquemment, la chair qui consomme, à la place de l'âme qui s'abstient. Fut-il un lettré en Europe, philosophe, savant, publiciste, qui n'écrivît : « La Nature ? » Il en fut ainsi dans le cœur... La Renaissance n'est autre chose que celle de l'antiquité.

Ici est la grande cachette ; fouillez-la, vous trouverez tout : d'abord tout le point de vue humain, puis tout ce qu'il a dû produire. De là sortit la grande Protestation ; c'est-à-dire, celle de l'esprit privé de l'homme contre l'esprit absolu de Dieu. De là sortit le Luxe, c'est-à-dire la richesse prise aux besoins pour être accordée aux sens. De là sortit ce que plus tard on nomma Légitimité ; c'est-à-dire, l'investiture en un homme de la Souveraineté de Dieu. Auparavant, les nations vivaient sur la foi en leurs princes ; ils n'avaient point eu l'idée d'usurper la prérogative essentielle donnée par Jésus à l'Eglise. La Légitimité ne fut que l'infaillibilité transportée dans la politique.

La raison, la science, les besoins, les sens, tout parla de sa légitimité. Oui, tout devint légitime chez l'homme, excepté ce qui devait l'être. Ce mot, en politique, ne fut, comme ailleurs, que l'achèvement du point de vue humain.

La Révolution française en fut la dure réaction. Elle n'a point fini. Si elle a vengé la Société de l'œuvre impie de 1600 à 1700, la révolution nouvelle la vengera en même temps de l'œuvre de 1500 à 1600, et de celle de 1700 à 1848 !

Voltaire fut le premier écrivain qui, sans se douter du fait auquel il concourait, emporté par ce mouvement imprimé à l'opinion par les Rois et les parlements, opéra dans la société domestique la révolution que les princes avaient faite dans la société politique. Or, ce que Voltaire et le dix-huitième siècle firent dans l'ordre domestique, ce que les Princes firent dans l'ordre politique, Luther l'avait accompli dans l'ordre religieux : de sorte que l'athéisme, c'est-à-dire le point de vue humain, a gagné la Société par ses trois éléments. Comment l'ordre économique s'en serait-il préservé?

Là nous en sommes. Un effroyable despotisme pourrait seul contenir cette anarchie. Une effrayante révolution pourra seule nous en guérir.

Tout s'y prête en ce moment...

CHAPITRE XXXIV.

Justes conséquences.

Les Rois se sont faits Dieu sur la terre ; les hommes à leur tour se sont faits rois devant Dieu. Leur cœur a quitté ses temples, leur sang a reconduit l'infamie sous le toit de la famille, et la stérilité sur la terre. Partout ils se sont couronnés des trois vices de leur paresse ; aucune chair n'a assouvi leur vanité. Le feu des saturnales s'allumait dans les hauts lieux, le plomb fondu en dégouttait sur les têtes de la foule... Vous direz à Dieu maintenant de la rendre chrétienne pour vous !

Il ne s'agit plus aujourd'hui de détourner tel ou tel bras de l'erreur ; le fleuve entier est dans ses bords. Je

puis toute la dire dans un mot : L'homme se cherche au lieu de Dieu. Je puis l'exprimer économiquement : L'homme n'a d'autre pensée que de jouir. Le cœur n'est plus pour aimer Dieu, l'esprit n'est plus pour le connaître, le corps n'est plus pour le servir; mais pour aimer, connaître et servir l'homme. De telle sorte que moi-même, en parlant de la sorte, j'ai l'air tout-à-fait d'un enfant.

L'homme a démonté en quelque sorte pièce à pièce le Christianisme; il l'a remplacé pièce à pièce dans son esprit par l'erreur qui lui correspond. La Foi n'est plus le don de sa pensée à Dieu ; la Morale, le sacrifice de tous ses sens; et la Société, le devoir inscrit partout avant le droit, comme l'âme avant le corps [1]. Existant pour lui-même, l'homme ne conserve que des droits. Or le premier est le droit au bonheur.

Est-il malheureux, est-il méchant? le mal, ne sortant point de sa nature, ne peut provenir que d'autrui. L'homme naît bon, la Société le dépravе; l'homme naît libre, la loi le met dans les fers; l'homme naît riche, et les institutions l'ont enfermé dans la faim. Mais qui maintient cette société, cette loi, ces institutions? des hommes. Qui corrompit son cœur? qui détourna sa volonté ? qui aveugla sa grande intelligence ? des hommes. Qui retient enfin son pauvre corps dans la misère ? des hommes ! Depuis Adam, quelques hommes seulement ont empêché le genre humain d'entrer dans l'âge d'or.

Une seule révolution dans les faits nous délivrerait de

[1] Du devoir absolu naît le droit; de la responsabilité de l'âme vis-à-vis de Dieu naît l'inviolabilité de l'homme vis-à-vis de ses semblables. On prend la question par l'autre bout pour la briser.

ces hommes! l'orgueil n'est plus notre ennemi ; la Société ne porte plus les conséquences de la chute ; son objet n'est plus de reconduire les âmes réparées à Dieu.

La révolution se fit.

Le peuple, en Février, fut tout ravi d'entendre tant d'éloquence, et, peu après, tout surpris de ce que le pain ne venait pas. Il se montrait, on le flattait ; il murmurait, on lui parlait d'une souveraineté éternelle. C'était une destinée de rois! La nature allait le servir ; ceux qui en avaient fermé les clefs devaient être liés à son char.

Cependant la misère demanda son entrevue ; là finit la lune de miel.

Vous deviez, incontinent, rendre tout ce peuple heureux, et, par malheur, sa misère sera égale au capital dévoré! Vous couriez prendre en main la politique d'une nation, et vous ne connaissiez même pas sa situation économique!

Vous avez dit l'homme libre, sans dire comment il le devient ; vous avez dit les hommes égaux, sans dire devant qui ils l'étaient ; enfin vous les avez dits malheureux, sans dire comment cela se faisait. Il vous réclame donc, l'homme, sa liberté, son égalité et sa félicité. Ce peuple ne vous demande aujourd'hui que la logique, comment la lui refuserez-vous?

Vous avez détaché la politique de la morale, et puis la morale de Dieu ; vous avez détaché la richesse de la vertu, et puis la vertu de la Foi ; à quoi les rattacherez-vous? Vous disiez à la foule souffrante que des hommes pouvaient la soulager, et qu'ils ne le voulaient pas. Cette foule, encore une fois, ne vous demande que la logique ; comment la lui refuserez-vous!

En seriez-vous embarrassés? Remettez-vous; depuis longtemps vos doctrines sont mères, et toute la portée est vivante...

CHAPITRE XXXV.

Résultats du point de vue humain.

Une plume suffisamment éloquente a commencé un livre ainsi : *Qu'est-ce que la propriété? c'est le vol.* Par quel principe fut-elle envisagée dans vos cœurs que vous ne sûtes pas répondre?

Depuis sept ans, pas un économiste parmi vous n'a commencé ainsi un livre : *Qu'est-ce que le communisme? c'est le vol.* Vous avez dénoué tout principe divin, vous chercherez votre légitimité sur la terre!

Rousseau conduisit dans une formule toute la pensée de son temps; alors il eut la logique pour lui. Et le *Contrat social,* arrivant sur le terrain avec son impossibilité pratique, produisit 93. Vous méritez un 93 économique; c'est votre corruption qui le dit. Vous n'êtes pas capables de l'éviter; ce sont les faits qui l'ajoutent!

Aujourd'hui les Socialistes ont la logique pour eux. Ils n'ont dit que deux choses.

Ils ont dit : L'homme est ici-bas pour jouir. Trouvez dans votre morale le principe qui doit les confondre!

Ils ont dit : Le capital nous fut donné par la nature. Cherchez dans l'agiotage l'argument qui doit leur répondre!

Vous n'en avez plus le temps. Ces deux paroles portent la Révolution.

L'homme est ici-bas pour jouir. Eh bien ! entre jouir et souffrir, entre le riche et le pauvre, qui établit la différence, si ce n'est le capital ! *La richesse est donnée par la nature.* Eh bien ! tous les hommes n'ont-ils pas un égal droit au sol en naissant, comme à la lumière et à l'air !

Prouvez donc en ce moment que, dépôt sacré de la vertu de nos pères, la terre végétale est un produit épargné ! Prouvez donc que le christianisme donna la vérité sur l'homme en disant qu'il n'est point ici pour jouir ! — On n'aurait même pas le temps de vous le prouver à vous-mêmes !

La misère compte les heures, ses béliers sont contre vos portes... Et ce champ de mes pères que j'ai remué de mes propres mains, ce champ qui renferme leurs cendres et pour la fertilité duquel je voudrais ajouter mon sang, portera ce jour comme le vôtre... Après la main de la misère, le pied peut-être de l'étranger ; c'est vous que j'en remercierai ! !

Déjà vous avez entendu la voix d'Attila, ses hordes ne peuvent tarder... Il ne faut pas tant de choses pour ouvrir une révolution ; il suffit d'un mot bien clair. Les hommes sont malheureux : dites-leur qu'il y a des hommes parmi eux qui en sont cause...

L'explication chrétienne étant fausse, vous ferez approcher la vôtre !

Le livre qu'on vient de nommer est en ce moment le livre le plus fort de France. Il a tout un siècle et toute votre logique pour lui. La véritable erreur est simple, comme la vérité. Ce livre a la véritable erreur ! Un mot aussi peut la détruire. Mais il faudrait changer de prin-

cipe; c'est ce que vous ne pouvez pas. Cet homme est plus fort que vous tous : il est votre dernière conséquence. Cet homme enfin que vous anathématisez, c'est vous-mêmes : vous en religion et en morale. Seulement, vous ne preniez pas la peine d'aller jusqu'à l'économique. Mais cet esprit logique et franc a besoin d'arriver au fait.

Vous avez créé le point de vue humain, c'est lui qui vous y fait entrer !

Si le genre humain doit passer ses jours sur la terre pour travailler comme depuis le commencement; si les lois et les gouvernements ne peuvent assurer du pain; si tout homme peut éternellement voir sa famille exposée à périr, Dieu est le génie du mal ! Et puisque, sur la foi de Voltaire, il ne faut plus croire à la Chute, puisqu'au commencement le mal ne sortit pas de l'homme, il est clair qu'il sortit de Dieu. Remerciez celui qui sait exprimer la pensée qui restait au fond de vos cœurs !

Non, ce n'est plus le MÉRITE qui est la loi de l'homme, c'est l'Égalité. Hors du point de vue divin, où serait en effet le mérite? Au point de vue de l'homme, l'Égalité est de justice parfaite. La liberté même, mère du mérite, doit disparaître; elle est la source de toute l'inégalité. Déjà n'a-t-on pas annoncé que la liberté doit être sacrifiée aux besoins; c'est-à-dire que l'âme doit être sacrifiée au corps?

Si les hommes ont ici-bas tous les droits, c'est la Société qui contracte tous les devoirs. S'ils sont égaux devant le droit, ils sont égaux devant le pain. Vos révolutions politiques, qui donnent des titres dans un livre, sont très-bien pour des légistes; la foule, qui porte la faim, arrive, votre principe en main, sur un point plus

substantiel. Du droit à la possibilité la conséquence est bonne...

Lui-même vous en a prévenu : Le socialisme a fait la révolution de Février, vos querelles parlementaires n'eussent pas ébranlé les masses. Alors, vous avez ri. Il vous pria simplement de ne pas rire aujourd'hui de ce qui vous tuera demain. Oui, je ne veux que cet homme pour achever le dix-huitième siècle, et entraîner maintenant toute la masse de l'erreur! Il vous a dit que Février était la liquidation de l'ancienne société; il a dit vrai, la liquidation du dix-huitième siècle est ouverte aujourd'hui... [1].

Il n'est aucun de vos économistes, aucun de vos jurisconsultes qui puisse répondre à cet homme ; il n'y a que Moïse. L'auteur du *Enim homo non erat qui operaretur terram* conçut toute la notion de la liberté ; il est vrai qu'il connaissait la notion de la création!

CHAPITRE XXXVI.

Le sol de la France est attaqué.

Les hommes ont cru que le christianisme était faux ; ils ont puisé toutes leurs opinions en eux-mêmes. Ils ont dit, l'homme naît bon ; ils ont dit, il est ici-bas pour jouir; ils ont dit, la richesse est toute faite; ils ont dit,

[1] On ne peut concevoir tout le service que cette logique vient de rendre. Dès aujourd'hui l'incrédulité est arrêtée. Les honnêtes, les bourgeois, les sceptiques, tous les fils de Voltaire ne peuvent faire un pas de plus, ils toucheraient cet homme... Ils reviendront en silence sur leurs pas.

tous y ont un égal droit; ils ont dit, il faut égalité de salaire, et l'on ouvrit les ateliers nationaux.

Qu'a fait l'homme? Il a fait comme le Sauvage, il s'est couché... déclarant que c'est, non pas à la nature, mais à la Société de le nourrir. Que la mesure eût été générale, le pain manquant, il eût fallu, comme dans l'antiquité, forcer les bras au travail; puis, l'homme s'enivrant jusqu'à extinction de salaire, retenir sur le tribut pour refonder le capital. Et nous y sommes en plein... Ou le christianisme, ou l'esclavage.

L'absence de lumières économiques véritables fait faire en ce moment d'énormes sottises en France. Les décrets et principes qui ont porté atteinte au capital, à la propriété et à la foi des contrats, détruiront en secret le travail. Je pose cette question : Qui osera maintenant fonder une industrie en France? On a pris, en tout, le rebours de la doctrine sur laquelle s'est établi ce grand État.

Quant à l'agriculture, on sent qu'une menace pèse sur le Capital que renferme le sol. Tout propriétaire de France va faire ce raisonnement triste : Comme le gouvernement de Juillet était menacé par ce qu'on appelait la République, qui l'a enfin renversé, de même la République est menacée par ce qu'on appelle le Socialisme, qui un jour la renversera. La Société, d'un point à l'autre, sera mise en question. Ajouterai-je mes épargnes à un champ qui peut m'être retiré?

Tout capital au soleil s'amoindrira; c'est-à-dire, que *le sol de la France diminuera...*

Le seul fait de cette crainte est une calamité publique. La nature en restera frappée comme d'un fléau. Il va

tenir le capital stagnant en France pendant plusieurs années ; promener conséquemment autour de la population existante le fer tranchant de la misère pendant tout ce laps de temps. Réfléchit-on à l'inextensibilité du capital sur une population dont l'élan est d'un million d'âmes tous les cinq ans ?

Et tout en même temps vous vouliez la guerre ; vous vouliez augmenter l'impôt ; vous vouliez en secourir la production du luxe ; vous vouliez décimer la propriété, qui soutient le capital ; vous parliez même de le miner de plusieurs milliards de papier hypothécaire ! ce qui prouve que vous ignoriez bien tout.

Le papier hypothécaire ! c'est-à-dire, au sein de notre paupérisme, créer le moyen de manger deux ou trois milliards de plus au capital ! Mais qui êtes-vous ?

Songez-vous que la France est sortie des assignats, qu'elle a fourni les guerres de l'Empire, soldé deux fois la rançon de l'étranger, remboursé le milliard d'indemnité, et qu'ajoutant sept fois ces deux dernières sommes, elle paie en ce moment de sa misère le déficit du capital industriel ? Payer, payer, n'habitue pas celui qui paie, mais le détruit.

Malgré ses 12 milliards de dettes intestines, malgré les 15 milliards que le commerce lui a dévorés, malgré la dépréciation qui mine les 47 à 50 milliards qui lui restent, malgré les 2 milliards d'impôts qui nous frappent, il n'existe plus en ce moment que le sol. Ce sol est le lambeau de la France, sur lequel nous tâchons de nous tenir encore debout.

Et vous voulez le déchirer !

Le moyen est en vos mains. Ce n'est pas l'invasion

que redoute le plus ce pays, l'étranger n'emporte pas le sol ; ce n'est pas la guerre civile, elle tue deux cents fois moins d'hommes par an que la misère. Ce moyen, c'est d'annuler le sol lui-même en étouffant la propriété, soit en la jetant sous le scellé de l'hypothèque, soit en la paralysant par l'impôt.

Le jour où le sol, lequel n'est que la propriété cultivée, où la propriété, laquelle n'est que le sol créé et conservé, sera livré à ceux qui ne l'ont point enfanté, vous ouïrez de nouveau la demande de la marâtre au tribunal de Salomon !

Hommes de l'illusion , voulez-vous savoir comment on le cultivera? Toisez l'ouvrage des chantiers nationaux.

Voulez-vous savoir comment on le moissonnera? Ouvrez les règlements des moissons chez les esclaves affranchis.

Voulez-vous savoir comment on consommera? Examinez quelle tempérance accepta vos bons de viande et de vin des premiers jours.

Par l'impôt, par l'emprunt, par l'hypothèque, par tout pillage légal touchez à la propriété, et vous aurez détruit l'impôt. Êtes-vous comme des enfants ? Par qui le faites-vous payer ? Qui vous prépare cet excédant sur ses besoins ? Où saisirez-vous celui qui, ne faisant pas d'épargne, n'offrira aucun capital ! Vous glisserez à l'entrée de sa bouche, dans son vin, dans sa viande, à la fenêtre qu'il ouvre, au cuir qu'il met à ses pieds?

Tout déplacement de richesse est une perte de richesse. Je parle à quiconque a vu. Que par des lois insensées on déplace le tiers du capital de la France

pour élever le niveau ailleurs, avant trois ans la population s'écroulera de plusieurs millions d'hommes. Vos économistes viendront après la consoler !

Il est une chose dont je me suis persuadé, mais dont ne pourront se convaincre que par une profonde expérience ceux qui ne l'ont pas depuis longtemps observée. C'est que, ce monde pris en bloc, toutes les Familles qui en ont conduit les affaires et tenu la civilisation, familles princières, militaires, savantes, propriétaires et rurales, étaient au fond les meilleures du genre humain. Il a bien fallu que toute famille ait commencé ! ainsi toute classe et toute nation.

Non-seulement les autres familles admises en masse à la position des premières eussent tout dévoré, mais elles n'eussent rien créé, et eussent elles-mêmes disparu de la terre. Pourquoi reste-t-il encore une moitié du Globe dans la barbarie?

Je crains qu'un déplacement universel en Europe ne soit que le renversement européen. Des changements? beaucoup dans les cœurs, peu encore dans les choses. On semble penser le contraire : on essaiera. Mais comme l'orgueil se trouve l'instigateur, plutôt que le sentiment chrétien, on s'ouvrira de longs repentirs. Ce monde n'est pas à priori, mais bien la suite de la chute... De là la profondeur du proverbe : Le mieux est l'ennemi du bien.

De là l'erreur et la douleur du grand poëte. Il s'attendait à trouver dans tous les hommes des sentiments qui n'y sont pas.

CHAPITRE XXXVII.

La Propriété est le réservoir du Capital.

Les nations n'ont eu au fond qu'un soin, celui de protéger la grande industrie du Capital. Selon qu'elles y ont réussi par ce qu'on a nommé les progrès de la législation, elles se sont élevées. Leur développement fut partout celui de la propriété. Pourquoi, contrairement à la pratique du monde, vos esprits visent-ils à l'offenser!

Tout ce que nous avons dit du capital, il faut le dire de la propriété, sur laquelle il repose, dans laquelle il est recueilli. Avant la propriété, il n'existe point de capital. Parmi nous, hors de la propriété, le capital s'évanouit. Et vous le savez, sans le capital, plus de travail, plus de liberté, plus de science, plus de civilisation humaine.

Le capital n'est pas comme un tout qui peut se défendre. Ce n'est pas un Océan qui reprend à tout instant ses flots. Le capital est comme la goutte de rosée formée sur chaque fleur, au pied de chaque plante. Disséminé sur tant de points, chacune de ses parcelles sacrées a besoin d'un défenseur. C'est le propriétaire. Devenu un avec le capital, il l'entretient de sa propre vie.

Porté sur les bras du travail, son père, allaité sur le sein de la prévoyance, sa mère, ce fils de l'homme grandit. La famille le conserve comme son propre sang, elle le transmet comme son hérédité même. Arrachez l'enfant à sa mère pour le remettre à l'étrangère, si vous

voulez confier la propriété à celui de qui elle n'est point issue.

Le terme de l'ordre économique est la propriété, fixation du capital. Longtemps encore la liberté, source de l'inégalité humaine, en laissera couler le flot par le salaire, capital non assis. Au lieu d'atténuer la propriété, travaillez à l'accroître et à l'étendre. Il faut que chaque homme forme autour de lui cet atterrissement de la vertu.

Le capital est un fluide, la propriété est le vase qui le contient. Attaquer la propriété, c'est donner un coup sur le vase et voir le fluide social se répandre dans le désert.

Pour en donner à tous, il ne faut pas briser le vase, mais l'agrandir. Loin de répandre le capital, il faut le recueillir encore par l'épargne; loin de lui ouvrir la porte de la jouissance, il faut la lui fermer par la vertu.

Quand le capital sera plus grand, un plus grand nombre en jouira; partout il escortera le travail. Le partage du capital, en ce jour, ne ferait que quelques pauvres de plus. Le déplacement de la propriété précipiterait le capital dans les canaux qui ne l'ont point recueilli et conduit jusqu'à nous.

Si l'on distribuait au travail le milliard et demi environ de la rente et du profit revenant aux entrepreneurs et propriétaires de France, la quote-part de chaque ouvrier pourrait s'élever de 12 centimes. Mais ce fait anéantirait d'un coup le capital d'approvisionnement et suspendrait toute entreprise pour entrer dans l'année suivante.

Régler les salaires sur les besoins serait une chose si belle que ce serait toucher le but. La vertu seule a ce

pouvoir. Malheureusement les besoins de l'homme dépassent deux ou trois fois tout salaire. Si le maître dans l'antiquité, plus tard le seigneur, enfin le propriétaire n'eussent pas été un obstacle à la totale répartition des produits, il n'y aurait pas un pouce cube de capital sur la terre !

Le capital a commencé le jour où quelques hommes, ayant satisfait leurs besoins, ont eu la possibilité d'épargner. Si l'inégalité ne fût surgie immédiatement parmi les hommes, les besoins eussent éternellement étanché les produits ; ce capital précieux, qui fait tout l'avenir de l'humanité, ne serait pas encore fondé.

Le capital suit la loi de l'irrigation. La comparaison est frappante. Une faible source sort de terre, le filet d'eau est constamment absorbé par les trois ou quatre mètres de surface qui l'entourent. Creusez un bassin pour le recevoir, et son flot court arroser huit ou dix mille mètres de sol. L'eau revenant au réservoir, l'opération recommence. Que le pré eût demandé la destruction du bassin qui retient ses eaux, et trois ou quatre mètres pourris sous les joncs remplaceraient la fécondité d'un hectare. La propriété est le réservoir du capital.

Chez les sauvages, où règne une égalité inflexible devant la nature, le chef tout seul ne parvient pas à constituer un capital pour commencer une nation. Le capital fut le noyau de tout Empire. C'est en rompant l'Égalité que la Société naquit ; et l'homme entra dans la voie du mérite, où il trouva l'équité. C'est pourquoi la charité est la dernière loi de la terre.

Pour protéger le travail, protégez plus que jamais le capital. A mesure que le levier sera plus long, le bras

aura plus de puissance. Ceux qui veulent qu'on sacrifie le capital au travail, compatissent aujourd'hui à sa douleur, et le sapent pour demain. Au total, c'est le propriétaire qui abuse le moins du capital : c'est lui jusqu'à ce jour qui l'a formé... Le travailleur en abuserait bien davantage : c'est lui jusqu'à ce jour qui n'en a point épargné... Les classes restent, les hommes qui les composent changent continuellement ; elles s'entretiennent sans cesse de ce qu'elles sont. La Société n'est que le tourbillon des mérites.

CHAPITRE XXXVIII.

L'accroissement de la propriété amène celui des salaires.

Quand le capital est considérable, c'est-à-dire quand il l'emporte sur la population, le salaire est grand ; car les capitaux se font concurrence. Or, l'accroissement du capital n'est que l'accroissement de la propriété.

Le capital fait la valeur du travail. Par la simplicité de vos mœurs attirez le capital sur la production nécessaire, chassez-le peu à peu de la production superflue, là est le soulagement du peuple.

Qu'on retourne tant qu'on le voudra la question de l'amélioration du plus grand nombre, elle rentrera toujours dans cette première formule : l'accroissement du capital, c'est-à-dire de la propriété. Qu'on retourne tant qu'on le voudra la question de l'accroissement du capital, elle rentrera toujours dans cette seconde formule : épargnez-vous la jouissance, soit par une plus grande pro-

duction de travail, soit par une moindre consommation de son produit.

Ce sont deux vérités universelles comme les nations, éternelles comme la morale, qui fait leur loi. Si ceux qui veulent gouverner les peuples sont des Sages, ils les dirigeront dans la voie qu'a tracée le genre humain. Quoi qu'ils disent, le genre humain est un être sobre, puisqu'il a été déposé nu sur la terre, et puisqu'il y a laissé tout ce que nous possédons aujourd'hui.

La pensée que le plus grand nombre des hommes souffre a fait croire qu'il y avait une répartition avare. Car beaucoup ignoraient la quotité de la richesse ; ils la croyaient le don établi d'une nature inépuisable. C'est ici que vient la statistique, terrible chiffre de la morale. Il n'y a pour l'homme sur la terre que les biens que sa vertu lui a remis ; tout individu se trouve pris dans cette loi.

S'il fallait répartir la richesse, non plus selon la justice, mais, comme on l'a demandé, selon les besoins, toute la richesse actuelle, et sa racine, le capital, serait étanchée; dans quelques mois la population mourrait de faim.

La somme du revenu des quatre États les plus riches de l'Europe ne suffirait pas à satisfaire tous les besoins qui sont en France. Ils ne donneraient à chacun de nous que 800 francs par an. Or je ne sache pas un célibataire ayant à dépenser cette somme, c'est-à-dire, 2 fr. 20 c. par jour, qui croie tous ses besoins satisfaits.

Les économistes nouveaux ont cru qu'ils allaient enrichir tous les hommes en décrétant une augmentation de salaire. C'est une augmentation de capital qu'il fallait pouvoir décréter. Le tarif des salaires est fait par une

loi plus forte que les gouvernements, la loi de la nature des choses. Un gouvernement ne peut pas plus décréter le prix du travail que le prix du grain, du vin, de la laine, du fer.

Décréter le prix d'une chose serait décréter les frais avec lesquels on la produit. Le prix d'un objet est le prix du capital, du travail et du talent employés à le créer. Un accroissement de salaire ne peut venir que d'un accroissement de capital. Sinon, l'accroissement du salaire n'aurait lieu que par une diminution de capital, laquelle amènerait peu après une diminution de salaire.

Ceux dont l'erreur vient de faire manger du capital au peuple, lui ont fait un mal qu'ils ne savent pas. Il ne faut pas payer les ouvriers avec le capital ; un capital détruit, c'est une force détruite. Ainsi, décréter une augmentation générale des salaires, c'est décréter une diminution générale des travailleurs. Mais je prévois bien autre chose ! au lieu du bonheur d'augmenter le salaire, on le diminuera encore en augmentant les impôts.

Enlever une somme de plus à chaque propriétaire en France, c'est assigner le travail de moins qu'il pourra faire exécuter. A Paris, les financiers savent peu comment le capital se ramasse. Le milliard et demi que l'impôt prélevait déjà était précisément un milliard et demi tout liquide qui allait s'ajouter à la somme qui pouvait se capitaliser en France après les plus urgents besoins arrêtés.

Toute augmentation d'impôt équivaut à une diminution de salaire. Non-seulement l'impôt absorbe une

portion du revenu public, mais par le fait il s'empare du capital correspondant à ce revenu ; il le détruit par cette aliénation irréparable. Le budget, c'est juste autant d'enlevé au capital du peuple. Il semble frapper le propriétaire et le capitaliste ; en fait, il atteint celui qui ne possède ni immeubles ni capitaux, c'est-à-dire le prolétaire.

300 millions d'impôt fournis par l'agriculture sont tout simplement 300 millions ajoutés au prix du pain, de la viande et de la laine consommés en France, puis 300 millions enlevés au travail, qui aurait produit pour autant de pain, de viande et de laine à la population.

L'impôt a donc pour effet d'augmenter le prix des produits et de diminuer la quantité du travail. Augmenter le prix des produits, c'est ruiner les masses, puisqu'elles sont au fond le grand consommateur ; diminuer la demande du travail, c'est amener la concurrence entre les ouvriers, c'est-à-dire une diminution de salaire.

Toute diminution d'impôt équivaut donc à une augmentation de salaire. Le fait économique est clair ; c'est ici que nous verrons si vraiment vous aimez le peuple !

Avant de nous donner, par des mots, la fraternité et la solidarité, vous commencerez par nous rendre la justice [1].

[1] Tout ceci s'adressait au Gouvernement provisoire, pendant lequel écrivait l'auteur. NOTE DE L'ÉDIT.

CHAPITRE XXXIX.

Les hommes politiques en face de la solution.

Vous quittez le Christianisme, et vous voulez conduire les peuples qu'il a formés. Vous n'êtes plus dans l'Évangile, et vous venez en forcer les applications. Vous saurez ce qui reste à faire pour que votre république soit une vérité !

Voyez votre position ! vous allez être obligés partout d'admettre le principe, et partout obligés d'éviter les conséquences. Quel ouvrage ferez-vous?

Quand on a pensé dans le faux, on ne peut retomber les pieds sur le vrai. La révolution que vous désiriez s'est ouverte : idées, principes, essais, problèmes, décrets, tout succombe à la première épreuve. On dirait que la Société moderne, accourue, est venue là se convaincre de son impuissance? Non point, mais de celle de vos idées. Pas un de vos mots, vrai en lui-même, qui ne soit faux en touchant à vous !

Les hommes rêvant d'ardeur la république étaient ceux qui, voyant l'homme perfectible, oubliaient en même temps l'Evangile. Les hommes la repoussant de crainte étaient ceux qui, voyant l'homme dépravé, sans croire le monde plus mal, en sentaient les difficultés. Les derniers, quoiqu'ils aient trouvé raison dans les faits, valent encore moins que les autres.

Les premiers ont du moins conservé le regard chrétien. Privés des sources de la sagesse, ils seront dominés par les hommes du fait. La vérité ne leur viendra qu'avec

la Foi. Les seconds portent un cœur inaccessible à la candeur du vrai.

Ou des esprits qui ferment les yeux à la lumière, ou des esprits qui ne les ouvrent qu'aux dehors! Il ne reste à la pratique que fort peu d'hommes de bon sens en France. Si le point de vue moral leur échappe, ils voient au moins les faits sortis. Ils ne peuvent sauver la France; ils peuvent empêcher de lui faire administrativement plus de mal.

Sauver la France! ce n'est au pouvoir d'aucun homme en ce moment. Un grand homme est même impossible aujourd'hui. Trouvez une absence d'anarchie dans les esprits sur un point! L'éloquence est dans ceux qui écoutent; où est la pensée qui les réunirait? Est-elle dans la Démocratie? est-elle dans la Bourgeoisie? Dieu nous garde de l'ivresse insensée de l'une et de la corruption mortelle de l'autre.

Sauver la France? Il faut trente ans de vertus pour rétablir d'abord le capital dévoré par soixante années de vices! On crut n'avoir qu'à frapper du pied le sol, et que des hommes en sortiraient! Il s'agit bien de splendeur! il s'agit de ne pas mourir. Si des hommes te sont donnés, ô France, ce ne sera point pour ta gloire, mais pour te secourir.

Cette révolution est le seul remède à la civilisation qui tombait. Elle ne laisse plus possible qu'une Société dans le vrai : il faudra conséquemment des choses et des hommes qui y soient. Que ceux qui ont demandé la République se doutent peu de leur demande!

Mais la foule se trouve réellement plus incapable qu'elle ne l'eût été en 1830 de s'ordonner dans une constitution

républicaine. Nos vices, arrivés sur elle, la refoulent dans une incapacité semblable à la nôtre. Le peuple s'est présenté à cette révolution avec les instincts de la bourgeoisie ; c'est pourquoi il n'en jouira pas !

Vous qui pensiez tenir nos destinées entre vos mains, que de choses l'avenir va vous apprendre ! A tout instant vous croyez saisir le bout dans un triomphe du scrutin ou de l'épée. Bientôt vous reconnaîtrez si ce sont les folles idées des hommes, ou seulement les lois de Dieu, qui conduisent les nations.

Toutes les questions ont été travesties dans votrepensée. Vous devez ne plus savoir vous-mêmes par quel côté les retirer. Vous portiez un livre, et le texte en a passé dans une langue inconnue. Vos idées vous apportent l'effroi ; avouez que vous ne reconnaissez même plus votre propre conscience !

Dans la crise qui va s'ouvrir, des hommes qui nous administrent aujourd'hui aideront encore à administrer ; d'autres que l'on ignore apporteront leur dévouement : et Dieu veuille qu'ils se sentent à la fois toute la commisération et toute la force pour diriger en ce moment les hommes ! Mais quels qu'ils soient, qu'ils se rappellent bien ceci :

Dans la vie des Sociétés, comme dans celle de l'individu, TOUT CE QUI NE SE FAIT PAS EN VUE DE DIEU EST PERDU.

Le bon sens doit dire que la loi de ce monde est suspendue à celle de l'autre.

CHAPITRE XL.

De quel point de vue il faut observer les faits.
Fondement de la politique.

On ne se plaindra pas de n'avoir pas changé les hommes; on ne se plaindra pas de n'avoir pas changé le gouvernement! Cependant, jamais la Société et la prospérité ne furent vues plus en péril. Eh! qu'en résulte-t-il donc? c'est que ce sont nos mœurs, non nos lois et nos pouvoirs, qu'il fallait d'abord changer. Vos lois, votre pouvoir, c'est vous-mêmes; c'est ce que vous ne voulez point comprendre. La vanité de la France rejette le mal sur ses institutions. Hypocrisie qui cache un déni de vertu. Réformez-vous, et le pouvoir, toujours vôtre, portera dans les affaires les vertus que vous aurez.

Qu'on est simple en France! On accusait les gouvernements comme produisant tous les maux. Sur cette idée une révolution se ramasse vite. Elle éclate, on érige le gouvernement nouveau comme devant produire tous les biens. Le lendemain on est frappé d'étonnement de ce que le mal est resté tel; enfin on ne revient plus de la surprise de voir nos maux augmenter!

Ce ne sont pas les gouvernements qui produisaient tous les maux; c'était notre corruption. Ce ne sont pas les gouvernements nouveaux qui produiront tous les biens; ce sera notre vertu. Le monde ne se perd qu'en jetant sur autrui la faute. Hommes, hommes, quand saurez-vous qu'il n'y a que la vertu! Tous ces systèmes étaient pour croire qu'on pouvait prospérer sans elle.

N'appelez plus les pouvoirs, mais appelez-vous vous-mêmes. Si ce qu'on vous a fait penser arrivait, votre nature serait perdue. Si la loi se fait la morale, la morale n'est plus loi. Si le pouvoir montait là, il se mettrait à la place de vous-mêmes. La question des révolutions est une question de conscience, et non d'agrandissement du droit écrit. Aujourd'hui encore vous comptez beaucoup sur votre Constitution; eh bien, comptez sur votre vertu!

Vous disent-ils le but des choses?

Le but de la loi morale n'est-il pas d'affranchir l'homme de la sujétion des sens pour le maintenir sous le règne de Dieu? Le but de la loi civile n'est-il pas d'affranchir l'individu de la sujétion de ses semblables, pour qu'il puisse mettre ses actes en harmonie avec la loi morale? Enfin, le but de la loi politique n'est-il pas d'affranchir l'homme de toute coaction arbitraire du pouvoir dans l'accomplissement des devoirs?

Que dites-vous de ces esprits qui veulent faire passer toute la loi morale, religieuse et économique dans leur loi politique? Ils vous croient bons, et ils veulent tout mettre en loi. Il y a une chose qu'ils ne vous disent pas :

Quand les croyances existent, quand la morale gouverne chaque individu, il devient inutile à la loi politique de borner la liberté de chacun. Réciproquement, quand les croyances s'éteignent, il est impossible que la loi positive ne vienne pas remplacer la loi morale. Or, c'est là en quoi consiste l'oppression. Quand l'âme a perdu son régulateur, la Société en impose un à l'action. L'obéissance complète à la loi morale rendrait l'usage de la force

inutile. *Les crimes des hommes multiplient les princes,* a dit l'Écriture[1].

Ils ne savent ni d'où vient la nécessité de la force sur la terre, ni comment elle s'en ira. Ils ne savent même pas comment on sortit de l'Antiquité. La preuve, c'est qu'ils vous y ramènent en plein sans que vous le sachiez, et sans qu'ils le sachent eux-mêmes. Que sauraient-ils de la Société? ils ne savent point ce qui est de l'homme. Et que sauraient-ils de l'homme? ils ne tiennent plus compte de Dieu.

L'homme ne vient pas de ce monde. La théologie est la première des sciences politiques. Or, ils ne connaissent ni la théologie, qui est la science du divin; ni la sagesse, qui est la science du juste; ni l'histoire, qui est la science du possible. Comme l'homme se forme à la fois du divin, du juste et du possible, ils ne savent rien de l'homme.

Et comme l'ontologie, ou le divin, n'est que la loi prise à sa source; comme la sagesse, ou le juste, n'est que la loi en tant qu'elle entre dans notre âme; comme l'histoire, ou l'expérience, n'est que la loi en ce qu'elle mesure de praticable au présent, ignorant ces trois choses, ils ne peuvent rien pour l'homme.

Alors ils outrent ou renient le passé.

Le Passé c'est le Possible; possible mesuré à la nature humaine. L'avenir ne la dépassera pas.

Mais se doutent-ils de tout ce que fait la Société? Savent-ils qu'elle se compose précisément des seuls moyens de conduire l'homme dans l'avenir dont leur faible esprit n'avorte que parce qu'il conçut loin du vrai?

[1] Propter peccata terræ, multi principes ejus; propter sapientiam, vita ducis longior erit. PROV. XXVIII, 2.

Les hommes qui n'ont pas la Foi ne possèdent plus les grands principes que d'une façon littéraire. Ils mettent leur imagination sur le devant, à la place de leur âme. Ne trouvant plus la grandeur en soi-même, on la puise à des souvenirs d'érudition. Puis, on marche savamment de ridicule en ridicule, avançant au milieu des faits comme un mort au sein des vivants. On est étonné, ensuite, d'avoir travaillé toute sa vie et de n'avoir pu laisser une idée ou un fait après soi [1].

Gouverner est, en définitive, l'art de conduire tous les hommes à la vertu. La science n'est faite que pour éviter les faux pas. Et si ceux qui gouvernent n'ont pas l'âme dans le bien, ils se perdent dans leur science. Manquer de science et être bon ne suffit pas pour gouverner. Mais ne pas avoir la vertu, c'est manquer même de science. Qui a toujours visé au bien sait où il faut lancer les lois.

Tous les faits se rattachent à l'infini : les uns de près, les autres d'un peu plus loin. Celui qui ne s'en est pas aperçu ne peut rien pour les choses humaines. Les hommes ont su ramer avant Colomb, ils n'allaient point au Nouveau-Monde.

Les hommes de faits manquent aujourd'hui, parce que les hommes de haute théorie manquent. Et la théorie manque, parce que les consciences se sont refusées à observer les grands faits. Les croyances n'étaient plus sur le haut de l'esprit, le balancier frappait constamment à terre. Napoléon succomba parce qu'il ne voyait que les faits; il a péri par les idées. Aujourd'hui, c'est le con-

[1] Sauf nos hommes d'un vrai génie, telle est l'histoire des hommes d'État, des publicistes et des littérateurs de la France. La Renaissance les aveugle à la suite des rois. A leur tour ils aveuglent la foule présente.

traire. Pendant ces trente dernières années, les idées se sont démesurément accrues, mais de la propre filature de l'esprit, et sans tenir d'aucune réalité. A force de les tirer à lui, l'homme les a détachées de leur cause. Le fait n'est rien sans la théorie, la théorie rien sans le fait; l'homme d'État ne peut être sans l'une et sans l'autre.

Mais des faits éclateront; les hommes demeurés au bas les verront. La vérité nous trouvera...

CHAPITRE XLI.

A quel point de vue il faut se placer pour conduire les hommes.

Quelques jours après cette révolution, on entendit en France ce cri qu'aucun peuple n'avait proféré jusqu'alors, ce cri sorti de l'aveu des partis : *Nous manquons d'hommes!* Un pays qui perd sa Foi et son Capital devait manquer de grands esprits.

Où se seraient formés les hommes d'État? Il y a eu dégradation successive dans l'état des études aux diverses époques françaises. Voici l'enchaînement extérieur des faits : ordre intelligible, ordre moral, ordre économique ou politique; dogmes, croyances, opinions. Ainsi construit l'histoire, ainsi se fait la Société.

Or, au XIVe siècle, l'ordre intelligible, dont le christianisme n'est que la formule, formait la base des études. Conséquemment le point de départ était la théologie. De là, on passait à la morale, ou ce qu'on appelle maintenant la philosophie. L'économie politique n'était qu'un résultat des notions précédentes. L'ordre économique existait, quoique la science n'en fût pas faite. La science

manquait précisément parce qu'on n'en sentait pas le besoin. Tout découlait des principes premiers. — C'était l'époque des hommes d'Etat : Suger, d'Amboise, l'Hôpital, Sully, Richelieu, etc.

Vers le XVIe siècle, au lieu de débuter par la théologie, on s'est immédiatement placé à l'étude de la raison de l'homme. Toutes les lumières résultant de la science qui la précède étaient donc déjà perdues. A cette étude, on joignit comme précédemment la connaissance des choses physiques. Les sciences prirent alors toute la place des idées primitives. Une décadence en résulta : de ce que la science ne contient que ce qu'il y a dans l'esprit humain. — Ce fut l'époque des philosophes : Bacon, Descartes, Montaigne, Voltaire, etc.

Au XVIIIe siècle, au lieu de débuter et par la théologie et par la morale, on s'est immédiatement placé, par un expérimentalisme exagéré, dans l'ordre des choses physiques. Le point de vue de l'esprit humain s'abaissa encore. L'horizon fut renfermé dans l'ordre du visible, la pratique de la vie dans la sphère des sens. — Ce fut l'époque des Parlementaires : Montesquieu, Filanghieri, Condorcet, Benjamin Constant, etc.

Les hommes d'Etat ne peuvent avoir qu'une science limitée comme les études mêmes qui les ont formés. Il a dû y avoir dans le développement de leur intelligence une dégradation analogue à celle que nous venons de remarquer.

Ceux qui correspondent à la première époque citée devaient diriger l'humanité, non plus exclusivement au point de vue de la vie matérielle ou purement intellectuelle, mais au point de vue de la vie réellement spiri-

tuelle. C'est-à-dire que dans la Société, ils subordonnaient le physique au moral, et le moral au divin.

Ceux qui correspondent à la deuxième époque ont dû, par la même raison, subordonner encore le physique au moral. Mais ici le moral n'a dû avoir aucune base qu'on pût justifier métaphysiquement. De là le commencement d'un ébranlement général dans les croyances, dans les idées, et dans la vie.

Ceux qui correspondent à la dernière époque ne sont plus des hommes d'Etat formés, comme d'abord, à la Sorbonne, comme ensuite, à Port-Royal, mais à l'Ecole Polytechnique et dans les bureaux du Journalisme. Par suite de cette dégradation successive des études, quelles peuvent être les idées et l'aptitude des hommes d'Etat actuels?

L'expérimentalisme n'est qu'un retour à l'ignorance.

Au dialogue de Glaucon, dans le troisième livre de Xénophon, Socrate prouve que pour gouverner il faut plus que la science des choses physiques, plus que la science de l'homme, mais la science de Dieu. Chez nous, c'est la seule qu'on méprise. Après dix-huit siècles de christianisme, on est obligé de répéter les leçons que Socrate donnait au jeune Alcibiade!

Suivre l'homme dans ses actes, ce n'est point encore le connaître. En tous cas, c'est n'avoir vu de son être que ce qui en a passé au dehors. Il faut le considérer plus avant, le prendre à l'essence même dont il émane. La théologie est la source d'une psychologie réelle. Toute économique découlera en proportion de la morale.

Plus l'âme est dégagée des éléments extérieurs qui concourent à son développement, et plus elle est prise dans

l'élément sacré qui la forme, mieux on voit toute la portée de ses lois, mieux on sait le sens de leur application, et mieux on prévoit les obstacles dont on doit la délivrer. La morale n'est que la connaissance de la direction divine; la politique, que la pratique de la direction morale.

Quand l'âme connaît son essence, elle connaît son état primitif et son état futur. Cette haute science, qui est celle de la perfection, est ce qu'on nomme la Sagesse. La pratique n'est que l'application de la Sagesse. Entrez-vous dans la politique, sa voie y est toute indiquée : celui qui sait l'homme dans son essence et non pas dans ses conditions extérieures, sait qu'il doit le perfectionner, non dans ces choses extérieures, mais dans ce principe essentiel et sacré qui remonte à son idéal.

Que ferions-nous donc sur la terre? Serait-ce pour quitter son âme que l'homme entre dans la Société? Gouverner peut-il être autre chose que l'art de rendre les hommes vertueux? Comment le premier titre d'un homme d'État serait-il de mépriser toutes les sciences qui traitent de l'âme, pour montrer ses chiffres plus forts dans celles qui traitent des choses?

Car enfin, il faut qu'on sache le but de ces choses, et en quoi consiste ce mieux que cherche la Société, soit dans ces choses, soit dans ses lois, soit dans la paix, soit dans la guerre de tant de révolutions. Ce mieux, n'est-ce pas la réalisation de plus en plus parfaite de sa loi? cette loi, n'est-ce pas ce qui est le plus conforme au principe de perfection de notre âme? et ce principe, ce qui est le plus conforme à la nature divine, d'où elle vient, et où elle ira?

Vous avez cru conduire les hommes! Vous cam-

piez dans votre pensée, et ils en sont déjà partis...

C'est toujours par une vertu qu'on mène les peuples. Votre éducation du XVIIIe siècle vous laisse inaptes pour ces temps. Vous admirez Napoléon, et ne voyez en quoi il fut grand. Vous vous dites des hommes d'expérience, et le possible vous échappe. C'est précisément la pratique qui vous manque à tous. Elle découle de plus haut que vous ne la prenez. Que direz-vous quand successivement vous verrez tous les faits vous éclater entre les mains?

Ce qui fit le plus votre orgueil tombera; ce que vous avez le plus méprisé règnera...

CHAPITRE XLII.

Démonstration théologique qui sortira de cette Révolution.

On compte toujours sur la nature humaine à priori. Voilà ce qui résulte de ne l'étudier que sur des livres fondés par l'homme. Il faut voir qu'à côté du bien, qui est à faire, il y a le mal, qui est tout fait. C'est trahir l'humanité que de la laisser telle livrer le duel sur un terrain social libre. Voilà six mille ans qu'elle ne s'élève qu'à force d'étais et par tous les préservatifs sociaux. Vouloir les lui ôter à la fois, c'est vouloir la faire écrouler.

Nous nous trompons étrangement, ou voici ce qui arrivera d'une semblable révolution. Les uns lui voient de prodigieuses conséquences politiques; d'autres, de vastes applications sociales. Je lui vois une conséquence théologique très-simple : les faits vont se charger de prouver la Chute de l'homme.

Le reste pourra venir après.

Partout essai, partout mal. Ici la loi pure, là son anéantissement. L'homme dressé perpendiculairement à sa pensée sur le droit, renversement de sa nature sur les faits. On ne va pas longtemps ainsi. A côté du bien, il faudra reconnaître le mal dans la nature humaine. On sentira qu'il faut aider l'un et le protéger, contenir l'autre et le détruire. Alors on comprendra tout ce que c'est que la Société !... Alors seulement des esprits dans le vrai, des conséquences de haute portée, des applications économiques admirables, alors le progrès vers les suprêmes destinées.

Au point où en est la civilisation il faut la vérité intégrale. C'est surtout le complément qui est nécessaire, le principe est toujours posé. Celui qui nie la vérité fait moins de mal aujourd'hui que celui qui la proclame à moitié. Il y a assez de bon sens en France pour voir la première erreur, pas assez de philosophie pour apercevoir la seconde. Or, les partis et les écoles en sont là. Mais les faits agiront pour nous.

Cette révolution ne vient pas de tel ou tel événement, de telle ou telle publication, ni de l'état momentané des choses. Issue de trois siècles à la fois, elle naît du choc du XVIIIe siècle contre la tête du nôtre. Voilà pourquoi on verra à la fois monter à sa surface tant de dogmes profonds et de conséquences absurdes. Les premiers sont l'arbre chrétien dont dix-huit siècles font épanouir la fleur; les secondes sont les lèvres païennes qui s'avancent pour la brouter.

Il reste un grand fait de toute révolution. Elle dévore d'un coup l'erreur qui l'a produite, et laisse aussitôt pas

ser l'idée retenue derrière elle. C'est l'histoire des hérésies et des Conciles; c'est celle de la Révolution française.

Votre dernière révolution, comme je le dis, sera particulièrement une démonstration de la chute. On verra que le mal est dans la nature humaine. Il faudra bien se demander d'où il vient. Depuis cent ans, on pensait qu'il venait de la Société. Elle dépravait l'homme, né bon, elle mettait les fers à l'être partout né libre. Sur cette idée on détruira la Société au fur et à mesure, pour laisser reparaître l'homme : et on le trouvera pire ! C'est alors qu'on interrogera de nouveau le mystère de la liberté ; on verra quel est son germe, et comment elle doit être plantée pour croître. Il faut que les événements offrent table rase à l'erreur.

En reprenant la Société, les hommes vont reconstruire pierre à pierre le christianisme sans le savoir. A la place de chaque erreur, la nécessité nous obligera d'apporter un fait. Quand tous ces faits seront replacés, il va se trouver qu'on aura institué le christianisme même ! Cette Révolution produira radicalement ce que tous les philosophes[1], tous les législateurs et les doctrinaires des deux espèces n'auraient jamais amené : le christianisme dans la vie publique. Nous touchons à une révolution dans les

[1] Déjà, pour son peu de durée, cette révolution a produit de grands fruits. Ainsi que me l'écrivait un ami, il devient déjà moins difficile aux personnes qui ont la foi de vivre d'une manière chrétienne. La vie se montre moins sous l'apparence trompeuse du bonheur. Si, d'un côté, beaucoup de fortunes sont compromises, d'un autre, beaucoup de personnes font provision de bonnes œuvres. Mais comme le vieux siècle incrédule est impuissant, même à mourir ! On se donnerait à un despote pour obtenir ce qu'on nomme la paix ! Si elle revenait perpétuer ce triste règne d'incrédulité, les hommes oublieraient bientôt ces maux, et la leçon ne profiterait pas à la France. Elle a besoin de savoir que la foi en Dieu et la pratique des vertus soutiennent seules le monde.

âmes comme il n'y en a pas eu depuis le christianisme. Nous allons enterrer tout ce qui a pris jour avec l'hérésie.

Les hommes ont pensé que le christianisme était faux; ils vont d'eux-mêmes le reconstruire. Ils y croiront, il naîtra de l'expérience ! Ce que nous avons refusé à nos âmes, nous l'accorderons à nos yeux. Tout approche; les Dogmes entrent dans l'action. Avant qu'il ne meure, un Roi exilé dira ces paroles: « Je n'ai commis qu'une faute « dans mon règne, c'est de n'avoir pas cru le christianisme « aussi vrai que je l'ai jugé sortable [1] ! »

Nous touchons à la dernière bataille que le christianisme donnera. Vainqueur dans l'ordre religieux, vainqueur dans l'ordre moral et civil, et bientôt dans l'ordre politique, il va remporter sa dernière victoire dans l'ordre économique. L'antiquité nous étouffait; sur ce point comme ailleurs le paganisme rongeait le peuple.

Déclarons un événement que l'on pourra vérifier : La pratique ne reparaîtra qu'avec l'idée de la chute ! Nos pensées redeviendront applicables, on sera sur le terrain, l'avenir entrera dans son cours. Jusque-là, on ne tiendra que l'un des pôles, l'autre échappera toujours. Il ne s'agit plus d'hommes d'État aujourd'hui. Le plus habile n'y pourrait rien. La foi des masses est la seule politique.

Vous qui demandez quand cette Révolution doit finir, ne portez pas les yeux au dehors. Ne regardez pas si la paix semble rentrer, le pouvoir se consolider : voyez si les esprits s'approchent de la Religion. Si classes riches et peuple en sont à la même distance, dites qu'il n'y a rien de fait ! Si leur scepticisme est le même, leur égoïsme

[1] Ceci fut écrit en mai 1848. NOTE DE L'ÉDIT.

seul en armes, vous n'avez pas vu vos plus grands maux... Cette révolution finira quand la Religion reviendra.

CHAPITRE XLIII.

Les faits ramèneront les hommes à la vérité.

Pensez-vous qu'on ne voie pas ce qui se passe en ce moment chez les hommes? Ils voudraient se sauver sans Dieu : ils ont mis là leur point d'honneur! Dieu leur laissera prendre toute la leçon que les événements contiennent...

Mais savent-ils ce qu'ils font?

Si la religion voyait encore diminuer son empire, la Société tomberait sous une tyrannie effroyable. Il faudrait que la loi entrât dans la conscience, pour diriger la volonté; dans la famille, pour y maintenir les mœurs; dans la propriété, pour commander l'économie. La loi irait étouffer l'homme jusque dans le sein de sa mère.

C'est la religion qui a sauvé la plus grande, la première liberté de la terre, la liberté de l'âme. Pourquoi courez-vous si vite au-devant de tout ce qui peut vous l'ôter? Vous connaissez si peu la liberté que vous la cherchez encore sur le sol d'où elle fut constamment bannie. La politique ne doit être qu'une noble administration. En faire une direction pour les esprits, c'est rebâtir la tyrannie.

Il faut que la religion étende son empire sur l'homme, il faut que la politique diminue le sien : il faut que l'âme devienne de plus en plus libre en Dieu. Toute autre marche des choses ne sera qu'une réaction, au lieu d'une action vers le but. Ce sera encore une époque à repren-

dre, une révolution de plus sur l'humanité. Vous n'avez qu'un bien sur la terre, et vous le laissez ravir !

Il est un fait contre lequel toutes les révolutions, tous les hommes, toutes les institutions élevées sur le sophisme viendront s'user, la religion. Si la force qui nous a créés et conservés se retirait des âmes, la Société disparaîtrait. Si vous n'avez pas la foi, il faut le dire, et porter toute la question là. Mais voici ce que vous faites : vous ne croyez pas, et vous essayez, sans le dire, de tirer vos institutions d'un terrain en dehors de la religion. En cela vous trompez le peuple.

Quand la morale d'un peuple n'est point assurée, c'est une trahison de porter la question ailleurs. On ne fait qu'augmenter sa chute. Il faudra toujours que nous retombions sur le niveau de nos mœurs. Les lois ne peuvent les précéder sans que leur exécution ne soit tyrannique et détestée. Voulez-vous remplacer la conscience par des arrêts? Si la liberté pouvait être à tout instant prévenue, l'humanité perdrait son droit divin d'imputabilité. Si nous rentrions dans le mode des Sociétés antiques, il n'y aurait rien de fait, nos dix-huit siècles seraient perdus.

Affaiblir un dogme, c'est faire glisser la morale, descendre la nature humaine, ainsi que la Société. Méfiez-vous des hommes qui ne se mettent point en peine de votre intérêt éternel ; ils vous désoleront. N'ont aimé vraiment les hommes que ceux qui ont aimé Dieu. Les autres ont toujours fini par se les sacrifier.

Il n'y a que deux lois au monde : la loi de la nature, dans laquelle les espèces supérieures mangent les espèces inférieures ; la loi divine, dans laquelle les êtres supé-

rieurs secourent les êtres plus faibles. Vous prendrez toujours l'une ou l'autre. Si la loi de charité voit sa source tarie en vos cœurs, la loi de l'animalité vous reprendra de vive force. En dehors du Christianisme, l'homme est toujours anthropophage.

Vous ne direz pas non, le siècle s'est constamment porté avec ivresse du côté des doctrines qui semblaient expliquer tout sans religion. Ce ne sera point sa faute s'il en arrive autrement! Comme on eût trouvé commode de se passer de la vertu; de vivre au sein d'une police parfaite, où tous les vices bourgeois auraient été en paix chez eux! Ne saurait-on se mettre en société sans Dieu? Qu'on décrète la plus grande estime à son nom; mais quel voisin incommode s'il faut qu'il se mêle de tout!

Le jeune siècle, sur ce point, a fait un pas sur le libéralisme de ses pères. Devant la Foi, il donnera signe d'une déférence historique. Mais dites qu'elle est la vérité sociale, il en sourit; il sait trop bien qu'il n'y a là aucune puissance sur lui. Il est clair que quand on ne croit point, on ignore ce que c'est que la Foi! Est-il un sacrifice trop coûteux pour arracher les âmes à cette position désastreuse?

Depuis vous, Dieu n'est plus le but du monde? Et pourquoi l'a-t-il créé? Le temps approche où votre pensée vous tuera. L'avenir tient la leçon prête. On a vu le mal dans la pensée, on a vu le mal dans l'action, or vous saurez ce qui suit... Souvent vous répétiez d'une façon littéraire, et d'après l'antiquité, qu'il n'y eut jamais de Société sans religion. Vous vous en convaincrez par le fait...

Ne vous étonnez plus de la voix répandue en ces temps! Vous avez perdu la crainte de Dieu, vous aurez celle du pillage. Il faut bien vous traiter comme des enfants! La noblesse ne fut jamais plus croyante que depuis 93. La bourgeoisie apparemment le deviendra après son 93 économique. Elle apprendra que le pain vient de la Foi.

Vous dites qu'on emploiera la force ! Mais les canons de l'Europe et vos plus beaux gouvernements ne résoudront pas la question. — Pour le moment que faire? — Revenir à la vertu. — La vertu donne-t-elle du pain ce soir? — Votre système vous en refusera demain, après, et encore après. Toutes vos idées sont bonnes, si au fond vous y cherchez Dieu; toutes mauvaises, dans l'orgueil qui vous suscite. —Nous essaierons ! —On le sait bien. Conduisez votre idée jusqu'au terme. Quand le mal a régné dans une âme, la vertu n'y rentre plus que par la porte du malheur.

Il était bien visible qu'à défaut du cœur, la raison n'était point assez développée en France pour reconnaître la vérité absolue du Christianisme. Quand il sortira des faits, on en saisira la vérité relative. D'ici là vous parcourrez sur le faux tous les périls de la pratique : la Religion vous sera démontrée par l'absurde.

A cette heure, il y a une foule de gens en France qui se tordent l'esprit pour savoir comment on se sauvera sans rentrer dans la religion. Hommes d'État, économistes, académistes, tous croient leur renaissance politique à la veille de complétement triompher. L'éditeur de Jacques Delille payait sept francs pièce ses vers au moment où de Châteaubriand paraissait !

CHAPITRE XLIV.

Dans quelle classe siége le mal.

J'ai dit la source du mal, puis-je me taire sur son siége. La réaction de l'antiquité chassa donc peu à peu les âmes du Christianisme. A mesure que l'esprit quitta le point de vue divin, il entra dans le point de vue humain. Malheureusement toute une classe en France est née sous cet horizon. La Bourgeoisie forme aujourd'hui toute la couvée de Voltaire. L'oubli de Dieu fit toujours place dans l'homme à la cupidité.

Cette classe, qui a l'argent à sa racine, et non le sacrifice et l'épée, partout a porté avec elle l'empreinte de son origine. Cette marque lui a valu, après les Juifs, une sorte de haine des deux autres classes françaises, la noblesse et le peuple. 1790 fut son avènement comme aristocratie ; 1830 l'éleva au trône ; en Février, elle crut s'y asseoir exclusivement [1].

Une remarque : la noblesse a brillé mille ans, et a vécu quatorze siècles ; la bourgeoisie en cinquante ans a mis la France en décadence. Sur elle porte le déficit du capital industriel... Enfin, la classe ouvrière qui venait derrière la noblesse, put immédiatement acheter et cultiver le sol; celle qu'amène derrière elle la bourgeoisie est prête à le dévorer.

[1] Ne confondez pas la classe moyenne, recueillant le capital, avec la bourgeoisie, qui a voulu faire les lois, faire les mœurs, faire les arts, et jusqu'à la Religion et la philosophie. Au reste, il ne s'agit pas des individus, mais de l'esprit de la caste.

On n'empêche pas de gagner de l'argent; mais alors, il ne faut pas se porter à la tête des affaires. Le fondement des peuples est la vertu , celui des classes gouvernantes est au moins l'honneur; on ne peut y substituer à ce point les deux principes contraires !

L'intérêt la poussa jusqu'à se détruire elle-même; ses membres se devaient mutuellement leurs faillites. Par la concurrence, ils abattaient les petits capitaux, sans voir leur propre foule qui tombait dessous. Jamais la noblesse dans ses usages, ni le peuple parmi les siens, n'offrit cette conduite.

Une marque certaine que cette race était sur sa décadence, c'est que déjà elle gâtait ses enfants. La main de l'éducation se retirait déjà d'elle. Les fortes coutumes des anciennes familles n'étaient point là. On ne sut copier que leurs travers. Je ne sais si 89 a été trop précoce pour la bourgeoisie, mais le fait estque son avènement l'a perdue. Au reste, elle prit la noblesse juste au moment où elle se décomposait. Elle ne fit que s'y substituer. Louis XIV et Louis XV se sont continués et achevés en elle.

La Bourgeoisie perdit dès le premier jour le génie de sa mission. La personnalité humaine ne se forme d'abord que pour entrer dans la loi de l'amour. La bourgeoisie, qui fit la révolution de 1790 pour réduire les trois Ordres en deux, devait tendre dès-lors à réduire les deux Ordres restants en un seul. Elle s'y est constamment opposée. Économiquement, l'association est d'une difficulté énorme; sans parler des embarras administratifs, il faudrait avoir sur tous points, en tous temps, le rapport réel entre le capital et le travail. Mais, pour être associés, il faut que les cœurs soient unis.

Si l'on avait traité la question en temps de paix, nous ne serions pas obligés aujourd'hui de la traiter en temps de guerre. L'impuissance sur ce point sera notre dernière plaie. Par suite de l'état moral et du capital battu en brèche, une suffisante pratique de l'association est la plus vaste impossibilité qu'il y ait en France.

Hors du sentiment chrétien, on fit de la richesse le but. De là le mépris, en industrie, pour les classes ouvrières; on exploitait. Puisque le travail est, après le capital, l'agent de la production, comme lui, n'a-t-il pas droit en certains cas de se concerter sur ses prix? Pourquoi ne laissa-t-on pas libre sur ce point la balance entre l'offre et la demande ?

Ce serait le moment pour la bourgeoisie de reprendre base dans la religion et de s'enter sur une morale plus noble, si, après sa ruine économique, elle ne veut pas disparaître entièrement des destinées de la France. Si cette classe pouvait revenir à la Foi, nos maux dès ce jour commenceraient à se guérir. Mais le malheur seul peut remplacer le manque d'éducation dans les âmes. C'est ce qui fait tant redouter les suites de notre catastrophe économique.

Déjà cette secrète haine d'amour-propre que le bourgeois portait au noble, le peuple la porte au bourgeois. Sa fatuité dépourvue du sentiment de la gloire le fit plus promptement tomber de son estime. Vertus, magnanimité, désintéressement, gloire, pensée, arts, parcourant tout ce qui est grand, je ne vois plus ce qui reste à cette classe pour dominer une nation.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le peuple est-il appelé à remplacer immédiatement la bourgeoisie? Je ne le crois

pas. Toutefois, il faudrait qu'il eût été initié à la grandeur, et qu'il eût reçu l'exemple d'une tout autre Aristocratie : car ce mot vient de ἄριστοι, les meilleurs, c'est-à-dire par la vertu.

Pour la noblesse, où est-elle ? La Révolution française a décimé ce qui était resté sain en elle. Quelques débris du sentiment de l'honneur, privés de celui de la pensée et de la foi, ne suffisent plus pour porter la tête d'une nation. Tout est tombé de ce qui était. Et au sein des nations la place est faite à la SAINTETÉ...

Le jour vient où cette fleur germera du sein d'un peuple arrosé par la Foi. Il n'y aura plus d'autre aristocratie. La Sainteté sera la vraie noblesse.

CHAPITRE XLV.

Conditions morales de l'existence matérielle.

Les nations modernes ont été détournées de leur voie, et les âmes de la grande espérance. Ramenez les peuples des fausses lueurs économiques qui placent le Ciel ici-bas !

Sur les voies de l'esprit on peut aller très-loin ; qu'on évite une loi de Dieu, on peut sortir de la création ! Mais en se tenant dans les faits, on voit où il faut s'arrêter.

Sur les 72 centimes bruts que donnaient les 9 millards et demi de la France, prélevez l'impôt, qui garantit la sûreté et la justice ; prélevez la rente nette, qui garantit la charité, la science et l'art ; prélevez ce faible excédant qui, conti-

nuant le capital, garantit son mouvement à la population, et vous verrez si la nature fournit tant de matériaux pour réparer le sang qui chaque jour se décompose dans nos veines, qu'on en puisse offrir le tiers au luxe et à la dépravation ! Plus de la moitié de l'Europe a moins encore à donner à chacun de ses enfants; redescendez le reste de l'échelle par les quatre autres Parties du monde, et vous direz si la nature a été faite en vue de donner des bourgeois à la terre, ou des saints à l'Infini !

Revenant de là vers la France, supposez les deux siècles de vertus qu'il faudrait pour augmenter (selon la proportion du passé) d'un cinquième, ce capital qu'on a mis quatorze siècles à produire; supposez en même temps que tous les peuples du Globe restés en arrière de la civilisation moderne trouvassent chez eux, ce soir, un capital semblable à celui des peuples européens; supposez, alors, que le monde entier vît augmenter chez lui d'un cinquième le chiffre de la production actuelle de la France, sans que la population s'accrût suivant la même proportion, et, tous frais de civilisation prélevés, il y aurait après ces deux siècles 69 ou 70 centimes nets, par jour, pour chaque tête du genre humain [1]; c'est-à-dire, moins de la moitié de la somme que voudrait aujourd'hui,

[1] Avant Février, environ 70 milliards liquides, exploités par le travail de la France, ont donné au revenu environ 9 milliards et demi; soit, après les frais d'impôt et de réparation du capital, 56 c. par tête. En conservant la proportion, 14 milliards ajoutés au précédent capital, soit au total, 84 milliards, donneraient, après lesdits frais, 13 c. à ajouter aux 56, soit 69 c. Remarquez que chaque famille est censée percevoir cette somme autant de fois qu'elle a de membres. Pour le père, la mère et quatre enfants, il y aurait par jour 4 fr. 14 c. Revenu égalisé, il y avait, avant Février, pour la même famille 3 fr. 36 c. par jour. Il n'y aurait guère en ce moment, revenu égalisé, que 2 fr. 40 c.

pour chaque tête de sa famille, l'artisan des objets de luxe.

Les sensualistes ne savaient pas qu'un jour on viendrait buter là !

Ils ignoraient que dix-huit siècles de la civilisation et de la production les plus étonnantes qu'ait vues le monde ne sont parvenus à donner à l'homme que quelques centimes de plus que l'antiquité ; de quoi à peine acheter ses bras.

Ces faits donnent à réfléchir !

La Société n'échappera pas aux lois fixées à la terre. Pensez-vous que Dieu soit novice; qu'il ait donné la loi chrétienne au monde, et qu'il ne l'y ait pas attachée? Le Globe est chargé du maintien de l'Évangile. Par la diversité de production des climats, il en appelle les enfants à se connaître et à s'aimer. Par la difficulté avec laquelle il cède ses fruits au travail, il sème la grandeur et la sainteté dans les âmes.

C'est pourquoi, aucun de vos expédients n'inventera de la richesse. Nos véritables destinées économiques sont dans ce mot : la vertu. Elle seule peut laisser un jour à tout homme ce loisir qu'il demande pour étendre et cultiver son âme.

Il n'est au pouvoir de personne d'augmenter le revenu d'une nation. Ce fait est lié à la plus profonde loi morale, la loi du mérite, la loi de l'homme. Ne vous laissez plus surprendre à tant de projets sur le Crédit. Le bon sens l'a dit : où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

On ne crée du papier que quand on n'a plus d'argent : donc il ne représente rien ! On ne demande du crédit que quand on n'a plus de ressource : donc il achève ce qui

reste du capital ! S'il était possible d'en créer par des lois, vous sentez que pas un peuple n'aurait péri sur la terre...

Visitez toute la terre, vous n'y trouverez pas de place faite pour le vice ; mettez le luxe sur un point, vous ferez le paupérisme sur les autres. Retournez tant et plus le sol, vous n'y rencontrerez que ces deux lois pour l'Infini : le produit ne peut dépasser le travail, le capital ne peut dépasser la vertu. Soyez fouriéristes, communistes ; faibles hommes, allez en Algérie, en Icarie : vous trouverez la Croix partout ! Allez vite, en revenant vous rentrerez dans l'Église.

Voici toute votre faute : vous avez cru que l'homme était sur la terre pour jouir et non pour s'y préparer au Ciel. Persistez dans cette pensée, et vous pourrez mourir de faim. Le temps de la plénitude des peuples est venu. L'homme ne pourra faire un pas qu'en réduisant ses besoins. Tout capital ne se tient que par la force de l'âme. Vous l'apprendrez, la Religion seule peut donner du pain à toute la terre.

Ah ! si vous désirez vivre encore comme peuples modernes, dépouillez-vous décidément de l'antiquité. Arrachez promptement de votre pensée, de votre économique et de vos mœurs les langes de la Renaissance. Vos populations se sont chrétiennement ramassées, elles ne pourront païennement se maintenir. Perdez-vous de vue le miracle de votre existence ? oubliez-vous le grand secret de vos multitudes nombreuses ? Déjà vous ne pouvez plus les porter sur vos branches...

Je ne connais qu'un bassin pour contenir les masses, l'abnégation ; je ne connais qu'un moyen de les y faire entrer, l'exemple. Or, la vertu ne s'imite pas. Sa racine

est pivotante dans la profondeur de la Foi. La Société moderne n'a monté jusqu'à nous que par le renoncement. Ainsi se sont empilées les masses. Cessez d'être chrétiens, les temps modernes s'écrouleront.

Tout le relevé de la situation présente tombe en deux mots : diminution de la vertu, diminution du capital. La France n'est frappée que pour avoir manqué à la Douleur. On vous appelle souverains : une couronne d'épines a fait plus pour l'humanité que toutes les couronnes des rois.

CHAPITRE XLVI.

Les véritables problèmes.

Dejà vous craignez que cette Révolution ne soit qu'un pur accident, empressez-vous de retirer les idées avec lesquelles vous l'avez faite. Vous avez parlé de réhabiliter la chair ; vous avez dit que le travail ne serait plus une peine ; et, faisant un appel immodéré aux passions, vous êtes venus déclarer à la France que le but de la Société était de fournir à l'homme une consommation illimitée. Tout peuple qui fera un pas dans la jouissance en reculera de trois dans ses droits. Un progrès dans la civilisation est un pas fait par la douleur. Si vous ne savez pas que la civilisation est la sainteté du grand nombre, il ne reste plus rien à vous dire.

Le Christianisme seul éclaire toute la situation présente. Il est la question préparatoire de toutes vos questions :

1° Nos principes ont leurs motifs dans l'infini. Ce qu'on prend pour l'utilité sur la terre n'est qu'une voie obligée pour l'intérêt éternel. La propriété, par exemple, n'est le principe créateur et conservateur de la Société que parce qu'elle est le principe créateur et conservateur des âmes. Elle est au milieu de nous la formule de l'individualité. Mais, en tout, on n'a voulu voir que les raisons humaines; alors on a opposé des raisons humaines. Maintenant sortez de leur cercle!.. Je ne viens pas dire que la Société est d'origine divine, mais qu'elle est l'institution divine elle-même. Pour trouver un principe, cherchez son but au delà du temps : vous ne travaillez pas pour mourir. On ne prouve que par l'Infini. Toute notre justification est en Dieu.

2° Uniquement, dans la formation de la propriété, et dans son usage quand elle est acquise, il entre les deux plus grandes, les deux plus merveilleuses lois de l'Infini sur la création, l'une par l'effort, l'autre par le renoncement. D'un seul moyen Dieu fait naître la liberté sur toute la terre, et puis élève cette liberté à l'amour. Sur la propriété se fondent les deux étages de l'homme, la personnalité et la charité. Vous détruirez la Société avant la propriété.

3° D'autre part, vous ne pouvez soustraire un point qui occupe toute l'histoire. Par la Chute, le mal est entré dans la nature humaine à côté du bien. Moralement, physiologiquement, économiquement, partout le premier se tient en obstacle au second. Les deux bons tiers de la Société reposent sur ce fait. Quoique vous en niiez la

cause, vous ne le détruisez pas. Comment, dans l'institution de la Société, abolir ce qui est fondé là-dessus?

4° Le Fils de Dieu a certainement dit: Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde, et, pour établir la Souveraineté chrétienne, il ajouta: Que le plus grand parmi vous soit le serviteur de tous. Toutefois, pendant quatre mille ans, Dieu le Père l'avait établie en César. Depuis, vous n'avez cessé d'obéir à la *race*, parce qu'en elle était le mérite. Vous voulez l'abolir, et vous oubliez que Jésus-Christ a apporté dans la Grâce le moyen d'égaliser les âmes. Vous voudriez les conclusions du Christianisme sans en traverser les moyens. La Société ne passera pas sous l'Évangile qu'elle ne se soit relevée de l'*iniquité*.

5° Que de choses vous dites sur le travail! Mais le travail est, à la fois, une peine, un frein, et un devoir. Il est imposé à l'homme pour le punir, le contenir, et le former. C'est pourquoi le travail a été un esclave, un salarié, enfin un homme libre. Vous ne vaincrez pas plus le travail que vous ne vaincrez la Création. Dieu ne passa de la création des anges à celle de l'homme que pour fonder la loi du mérite. Si toutes les choses que vous dites se pouvaient, le monde serait à ses fins, l'Éternité s'ouvrirait à l'homme.

6° Vous répétez que l'Évangile a proclamé l'égalité des hommes: c'est bien faux; il a proclamé l'égalité du mérite, autrement dit l'équité. L'égalité n'est qu'un faux nom

de la justice. L'Évangile savait si bien l'inégalité qui résulte de notre liberté, qu'il institua la Charité pour ce monde, et la Réversibilité pour l'autre. L'égalité est la loi des brutes, le mérite est la loi de l'homme [1]. C'est le mérite qui fait l'égalité de l'homme devant Dieu. Notre civilisation ne détruisit l'Antiquité qu'en substituant le mérite à la loi brutale. Et c'est sur la loi du mérite que l'Évangile a fondé l'inviolabilité, ou la liberté personnelle. Vous ne pourrez pas la détruire; vous ne pouvez que lui ajouter le cœur. L'Égalité serait l'écrasement de la civilisation. La Société n'est que la gamme du mérite.

7° Partout vous allez sur ces prémisses, que l'homme doit être heureux sur la terre. Vous tordez toutes vos questions pour les lier à celle-là. C'est très-beau de vouloir presser la Société vers un tel but. Et si par hasard ce n'était pas le sien, vous la renverseriez donc? Il fallait d'abord savoir pourquoi les hommes sont sur la terre. Car si votre pensée allait leur faire perdre pied et surplomber tout l'édifice, et qu'ensuite il se trouvât que l'homme ne fût pas précisément pour ce but-là sur la terre? C'est ce qui résultera tant que vos questions ne seront débattues qu'en politique. De la nuit du Dogme, vous voulez trancher la pratique!

8° Enfin, vous voyez que vous ne réussissez même pas à poser votre grand dilemme. La vérité, avez-vous dit, est-elle dans la pensée qui veut qu'on impose à la Société l'obligation de rendre heureux tous les hommes; ou

[1] Par égalité devant la loi économique, il faut entendre égalité du mérite, c'est-à-dire équité. L'équité, c'est la proportionnalité.

bien dans la pensée qui veut que tous les hommes ne fassent que travailler sur la terre pour chercher le bonheur au Ciel? Trop profonde question, qui varie comme chaque individu, et qu'il faudrait traiter ainsi : Jusqu'à quel point l'homme est-il appelé à travailler et à gémir sur la terre pour développer son âme, et jusqu'à quel point la consolation lui doit-elle être mesurée de crainte que sa volonté en se trempant ne se brise? Vous ne pourrez rien sur la question du Mérite, l'unique de la création. Dieu seul sait graduer les consciences, vous restez dispensés de décider sur les choses du Royaume d'en haut. Contentez-vous d'attirer la justice dans les lois, et la charité dans les cœurs, pour que le reste en surcroît vous vienne.

9° Il est bien trop clair que si les hommes étaient également sobres, laborieux et bons, tous également dignes et saints, en un mot tous égaux, il faudrait immédiatement partager les richesses existantes... Pourquoi un tel fait aujourd'hui reconduirait-il à la barbarie? Je ne livre que ce point à vos réflexions.

10° Le paupérisme est plus encore un fait moral qu'un fait économique. Le plus grand mal de ceux qui en sont atteints n'est pas la privation du capital, mais leur inaptitude à le porter. Vous trouveriez un trésor pour les pauvres, le paupérisme existerait. La source de la misère n'est point où vous la placez. Ce n'est pas dans le sol, c'est dans les bras de l'homme que Dieu a mis les fruits de la terre. Toute richesse vient de l'âme. Remar-

quez-le bien : le paupérisme n'est que l'aboutissement du XVIIIe siècle dans les faits...

Dans ce mouvement qualifié de Socialisme, il n'y aurait pas *quelque chose* à faire, *il y aurait tout*. Vous traitez une question politique, et elle est toute économique ; vous traitez une question économique, et elle est toute morale. Le mal est dans les âmes. D'ailleurs, toute question n'est que là. S'il ne fallait que raisonner, depuis longtemps le genre humain serait guéri. Jamais l'homme n'a tort que parce qu'il se donne raison. C'est l'orgueil qu'il faut briser avant le reste. Le siècle dernier plaçait l'origine des maux dans l'ignorance. Il avait ses raisons pour ne pas commencer par la vertu. L'erreur n'est pas la racine, c'est le mal. Avis à ceux qui veulent réformer l'homme !

On eut bien vite écrit que Février n'était pas une révolution politique, mais une révolution sociale. Par sociale, si l'on entend qu'elle doit améliorer la condition de la Société par l'accomplissement des préceptes chrétiens, tout marchera ; mais entend-on qu'elle doit renverser notre Société pour céder plus vite au mouvement païen qui parle, tout se précipitera sur vous.

Vous êtes-vous faits républicains, socialistes, etc., pour jouir et consommer davantage ? vous périrez. Pour relever l'austérité des cœurs et les conduire plus près de Dieu ? vous êtes certains de tout vaincre. C'est toujours l'Infini qui pose les questions...

CHAPITRE XLVII.

Il faut que le Christianisme s'accomplisse.

Le Christianisme est la pratique de ce monde. Nos malheurs seront en raison des obstacles que lui opposeront les hommes.

Notre situation présente n'est que celle même des âmes. Il y a en ce moment deux courants parmi les hommes : l'un va évidemment au bien, l'autre court évidemment au mal. Il se fera évidemment deux sociétés l'une dans l'autre : l'une du vice, parce qu'il faut que le XVIIIe siècle s'achève ; l'autre, de la vertu, parce qu'il faut que le christianisme s'accomplisse !

Voici ce que nous sommes : dix-huit siècles de christianisme recouverts par un de XVIIIe siècle. Il faut se débrouiller de dessous. Au reste, c'est la dernière bataille que l'Antiquité donnera chez nous. Le Monde, va se détruire ; son axiome est perdu.

Cette révolution sera moins sanguinaire, mais bien plus pénible et plus longue que celle de 93. Je ne prends ici que le fait :

La Révolution française n'était qu'une révolution politique, une ligne à introduire dans le Code : *Tous les Français sont égaux devant la loi.* On peut ou on ne peut pas. Une révolution économique est tout autre chose ! La politique se déduit de la morale, c'est une conséquence à tirer. Mais l'application économique se déduit de l'expérience ; et l'expérience ne se fait pas en un jour.

Nous allons être obligés de passer par l'erreur de toutes les Écoles qui sont nées depuis trente ans. Chacune aura son triomphe de quelques jours dans la rue. Ce sera autant de calamités pour la nation. Mais nous sommes incapables de nous y opposer par le vrai. On a dit que les Français épuisaient l'erreur pour arriver plus vite à la vérité. Ici le cas est forcé. Il ne reste que les faits pour la démonstration du faux.

Après ces maux, nous entrerons dans la solution chrétienne.

Sans le XVIIIe siècle, nous eussions fait extérieurement du chemin de moins. Nous n'eussions pas été obligés de reculer et de gémir durant un temps qu'aujourd'hui nul ne peut savoir. Les grands moyens suspendront à peine les événements... Il est temps que les hommes s'instruisent! il y va du salut du monde. La Foi ne pouvait faire un pas de plus. Dieu s'est vu dans la nécessité de renoncer à enseigner par la parole.

Les difficultés politiques ne sont rien à côté de la difficulté économique; celle-ci gît elle-même dans la difficulté morale. Cette révolution est autrement hors de la puissance humaine que celle de 89! Il y avait alors une population de 25 millions d'âmes, production naturelle du sol. La révolution franchie, le sol restait; cette population pouvait toujours se retrouver sur ses pieds.

Aujourd'hui que deviendront les 5 ou 6 millions de population industrielle formés sur le capital fictif écroulé? On les ramènera dans les campagnes! Certes, il n'y a pas deux partis. Mais déjà le capital du sol, abandonné et grevé, retient dans un demi-paupérisme sa propre population. On ne transporte pas une population sans

transporter le capital correspondant. La France enverra 1 million d'hommes à Alger, mais elle y enverra 2 milliards!

Ramener dans les campagnes! Savez-vous ce que renferme ce mot? Durant cinquante ans, qui les a fait *abandonner?* Faites une étude morale constatant les instincts qui arrachent le jeune homme ou la jeune fille aux champs, et vous verrez si vous tenez la force prête à faire équilibre au XVIIIe siècle dans les cœurs... Les villes ont été condamnées moralement ; elles ont été condamnées hygiéniquement; elles le seront économiquement. Et prenez garde aux faits!

Voici le point d'où il faut partir. L'homme sera toujours apte à plus consommer qu'il ne peut produire. Dans quel état, et par quel moyen, est-il amené à plus produire qu'il ne consommera? Telle est la forte question politique.

Cet état est l'état agricole; ce moyen est le sol, qui reçoit tout et ne rend qu'à mesure. La terre végétale est la grande Caisse d'épargne tenue par le Créateur.

Celle que fonda, avec raison, l'industrie, combien a-t-elle fait de propriétaires à côté de celle-là? Vos décrets sur l'agriculture, le reboisement, sont un commencement ; mais pressez-vous d'embrasser ce qui ne se décrète pas.

Cette époque ne se sauvera point qu'elle n'ait produit un million de propriétaires. Il faudra donc en former le capital, et les cœurs pour le porter. La propriété n'est pas un objet fixe. Posséder la propriété n'est autre chose que posséder la vertu de ne pas consommer.

Vous chercherez toutes les causes qui ruinent corps et âme la France; ne trouverez-vous point que la première est dans la perte de la Foi? Vous chercherez tous les moyens de réduire la misère; ne trouverez-vous point que le premier est d'augmenter la vertu? Par quel chemin verra-t-on, en France, revenir l'esprit à la place de la chair, l'humilité à la place du luxe, le champ à la place de la banque, enfin le capital à la place du paupérisme? Par un chemin que Dieu tient en réserve s'il veut encore sauver la Nation qui l'oublie...

Les bons font entendre en vain la voix de la conciliation. Conciliez, quand on n'a pas le même Dieu ! Les hommes sont partis chacun de leur côté, comment se rencontreraient-ils?... Ils se rencontreront dans la pensée du malheur. Et, comme il y eut plus de faiblesse et d'égoïsme en eux que de méchanceté véritable, alors ils se retrouveront dans la pensée du remède à tant de maux.

Les nations, comme le pécheur, reviennent au jour de la détresse. En ce jour tout est démontré. Je ne sais où fuir, ma pensée est pressée de conséquences; tout cela ne peut finir que nous n'ayons vu dans les faits quelque chose d'aussi inique que le XVIIIe siècle l'a été dans l'ordre moral!... A cette heure vous criez, pleurez, montrez partout le mal; toujours le peuple, jamais vous-mêmes ! Écoutez bien : DANS LA BOURGEOISIE EST LE SCEPTICISME PAR LEQUEL LE PEUPLE EST EN ANARCHIE. C'est parce que le mal est dans la tête qu'il frappe les extrémités!

O France, ces paroles sont amères, mais comme le

remède près des lèvres. Ah! qui aurait encore le courage de venir te flatter! Je sens que devant toi mon esprit a plié sous la parole d'Isaïe : « O mon peuple, ceux qui « t'appellent heureux te trompent, ils dérobent à tes yeux « ton sentier... Et ceux qui ne te parlent que de prospé- « rité seront reconnus pour des séducteurs. Le peuple « qu'ils appellent heureux tombera dans le préci « pice. »

France! France! malgré ce que je vois, je crois à ton avenir! Et j'en prendrai pour caution cette école socialiste elle-même, née en toi d'un cœur percé par notre état économique! Mais j'en prends surtout pour caution, ô France, l'Évangile, que, malgré toi, tu portes jusque dans les mouvements égarés de ton cœur!

La cause de la chûte des peuples antiques est trouvée. Toute Société n'est qu'une religion réalisée. L'Église est immortelle, elle enfantera des nations immortelles. Mais rattache-toi à ta mère! Aujourd'hui celui qui en a le sourire et la main pour bénir, porte tes sympathies en lui et tes propres paroles à ses lèvres.

CHAPITRE XLVIII.

Les voies divines.

Il faut le répéter avant de clore là des pages qui nous font souffrir : Le mal est religieux, la révolution est religieuse, le remède est religieux, nous ne guérirons que religieusement. Le mouvement européen nous semble contre les Rois; la loi au fond qui le dirige est contre le

fait qui les rendit nécessaires à la terre. Les peuples se soulèvent contre l'oppression, et la source en est en eux-mêmes. La délivrance des nations n'est que la délivrance des âmes.

On confond de tous côtés, en ce moment, les conséquences toutes mûries du point de vue humain avec les conséquences chrétiennes. La plupart des hommes ne sont pas assez profonds pour percer l'horizon actuel, et faire la distinction dont je parle. Ce qu'on nomme progrès de l'esprit humain n'est que trop bien nommé ! L'homme n'a été arrosé que sur le point de sa faute. Ce qu'on a pris pour la Démocratie, n'est que l'explosion universelle de l'orgueil.

Les hommes logiques de notre âge ont été républicains. Comme la solution n'était pas là, ils entrèrent dans le Saint-Simonisme. Suivant toujours le problème, ils devinrent fouriéristes. Mais l'idée allant devant eux, ils se sont divisés là en deux branches : les uns se sont faits communistes, les autres sont devenus chrétiens. Car les uns étaient conduits par leurs sens, les autres l'étaient par leur âme [1].

La Société humaine, en effet, ne peut être conçue que de deux manières : ou elle est conçue par rapport à l'âme, ou elle est conçue par rapport au corps. On pourra dire autre chose, on ne pourra sortir de là.

Dès que la Société est conçue par rapport à l'âme, elle l'est par rapport au corps, lequel fut donné à l'âme. Mais la réciproque n'est point. La Société ne s'abaisse que

[1] Le siècle fera comme les esprits sérieux de l'époque ; il passera de la politique à la morale, et de la morale à la théologie.

parce que le dogme a glissé. Réunissez de part et d'autre des hommes prêts à donner leurs sens pour leur âme, vous verrez bien si quelque chose leur manque.

Tout dépend de la notion supérieure qu'on a de l'homme.

Ou l'homme n'est fait que pour la terre; alors l'âme a été donnée pour le corps. Ou l'homme est appelé à une vie immortelle; alors le corps a été donné pour l'âme. Si vous avez de l'esprit, n'ôtez plus la question de là. Toute la chaîne de vos propositions de second et de troisième ordre reprendra son premier anneau. Dans le problème de l'homme, on ne peut évincer l'homme! Vous ne vivez que sur la Foi.

D'où venez-vous, vous qui dites : Non?.. Êtes-vous plus grands que celui qui a fait l'Evangile, et plus forts que le cœur de l'homme?

La foi ne vit pas des arguties de l'esprit, mais de la puissance du cœur, de son besoin de l'Infini. Sans quoi, elle ne descendrait point en nous par l'oreille. En vain ouvre-t-on la paupière à l'œil qui s'est aveuglé ! Ce n'est pas la vérité qui manque à l'homme, mais bien les hommes qui manquent à la vérité. SURSUM CORDA!

A quoi ont servi aujourd'hui tant de mots, et leurs idées? C'est la pratique qui est absente. Les actes seuls construisent l'homme. Le cœur ne vient pas en pensant. Vous cherchez le bien, agissez. La volonté est comme le travail, il faut commencer tout de suite. C'est la pratique qui crée l'homme, on ne peut vous dire mieux !

Comment renaîtra-t-elle en nous? La Guerre formait primitivement les âmes, en les portant au sacrifice. Elle fut dite le chemin de la gloire. Tant que l'homme a tenu

l'épée, le crucifix a triomphé. Mais sitôt qu'en prenant âge, il a fallu quitter l'épée pour la vertu, en France, on l'a trouvée beaucoup plus lourde à porter.

Donner en une fois sa vie, lorsque l'honneur a parlé et que la gloire nous regarde, est une sainteté d'enfance dont nous avons donné des preuves. Offrir sa vie pièce à pièce par la vertu, quand la conscience le dit et que l'amour seul nous voit, est un héroïsme d'adulte dont nous fûmes moins prodigues.

Je crois voir la grande Loi : si vos âmes ne peuvent encore porter la paix, Dieu vous remettra à la guerre ; si vous n'êtes point assez forts pour tenir la lutte dans l'âme, Dieu la replacera dans le corps. Est-ce sans BUT que la Guerre a duré bientôt plus de cinq mille ans sur la terre? Vous ne connaissez pas la Providence! Dieu veut que vous soyez comme l'infini. Votre personnalité doit se former, par la vertu ; puis se donner, par l'amour. La terre entière est pour ce but. Vous n'y échapperez pas plus que vos pères. Il faut cependant s'émouvoir devant Celui qui a trouvé le fouet dont pendant quatre mille ans on pressa le pas des esclaves! Le Dieu des armées a parlé longtemps avant celui de l'Évangile. La famine et la peste ne sont qu'endormies dans la terre, et la captivité suit les pas de toute nation dépravée.

Tel est le jugement qu'il faut porter de ces choses : nous serons punis selon le corps, afin que notre âme soit sauvée. Ne déplorez point les maux du présent, mais ceux qui les ont amenés! et nommez, biens, tout ce qui rappellera les hommes à leur conscience. Quelles que soient les calamités que laissera sur son passage tout ce peuple irrité, elles n'égaleront point celles dont on a dévasté son âme!

Dieu a vu sa parole repoussée du riche et oubliée du pauvre ; il a remis à nu les éléments du monde, afin que sa parole fût enseignée toute vivante dans les faits.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND

DE L'ORDRE.

LIVRE SECOND

DE L'ORDRE.

CHAPITRE I.

De l'Ordre dans la Société.

Il faut maintenant écouter votre histoire : « Après trente années de sanglantes convulsions, d'anarchie et de despotisme, on vit paraître comme l'ombre de l'ancienne Royauté. On crut que l'Ordre allait renaître, que le repos de l'avenir était assuré; elle apportait des paroles de paix et de conciliation. Une éternelle alliance, c'est ainsi qu'on parlait, fut conclue entre le passé et l'avenir. Des décombres de je ne sais combien de gouvernements écroulés, s'éleva un édifice nouveau, dans lequel les partis, abjurant leurs vieilles haines, devaient s'unir et s'embrasser... Tout cela se passait hier; aujourd'hui, l'on cherche des traces de ce qu'on disait affermi pour jamais : le temps roule ses flots sur ces ruines. »

Depuis le jour où se sont dites ces paroles, dix-huit années employèrent les moyens que Montesquieu, que les Docteurs, croyaient échappés à la sagesse ancienne. Hier, encore, qu'a-t-on vu s'écrouler?

On pensa que l'édifice avait été construit sur le sable.

Déjà on avait découvert le principe nouveau. Aussi vaste que la nation, l'assise cette fois ne pouvait glisser aux abîmes. Au lieu d'être suspendue désormais à un principe étranger, la Société allait se fonder sur elle-même... Quelques mois se sont écoulés, et le vent a plusieurs fois couché l'édifice à peine sorti de terre.

Le danger pour la première fois a paru !

Jusque-là, l'édifice s'ébranlait; maintenant, c'est le sol. Les anciennes prétentions sont subitement abandonnées, les plus grands mots oubliés pour un seul : l'Ordre. Toutes les forces, toutes les institutions, tous les hommes, le gouvernement entier, se sont unis pour fonder l'Ordre.

Et jamais l'Ordre n'a moins existé.

C'est que l'ordre n'est point où on l'a mis. On ne fait pas de l'ordre avec les lois ; on ne fait pas de l'ordre avec la force, avec un gouvernement. On ne fait de l'ordre qu'avec le vrai.

Savez-vous ce que c'est que l'Ordre? c'est la Foi. Travaillez partout ailleurs si vous avez du temps à perdre.

CHAPITRE II.

L'ordre ne se fait que dans les esprits.

L'ordre ne se fait pas sur le dehors ; l'ordre se fait dans les esprits. Lorsque des croyances communes les conduisent à une même vérité, les mœurs, puis les lois entrent dans le même chemin, et l'ordre paraît à l'extérieur.

En un mot, l'ordre vient de la religion et non des gouvernements.

Quand rien n'est fixé dans les âmes, ni l'idée de Dieu, ni l'idée du droit, ni l'idée de propriété, ni l'idée du pouvoir, ni l'idée même de Société, je défie toutes les politiques de la terre de fixer un point dans les faits.

Mal effroyable s'il en était autrement. Quoi ! la Société ne serait pas avertie par la douleur ! Il se pourrait qu'elle fût en dehors de ses lois, que les âmes, dévoyées, ne gravitassent plus vers Dieu, et que la politique continuât paisiblement son chemin sur la terre !

On vous attend à la question de l'ordre ! Vous direz bien qu'il est en ceci, puis en cela ; l'un d'abord, dans la liberté ; puis l'autre, dans l'égalité ; un troisième, et plus savant [1], dans la justice : toutes choses effectivement en quoi il eût existé si le désordre n'eût été dans l'homme.

Successivement, donc, vous monterez le seuil de vos idées ; successivement, passant devant la Société, vous lui jetterez au cou votre lien, successivement elle vous écrasera en marchant.

L'Ordre n'est que dans les esprits.

Vous ramènerez l'Ordre dans la Société, quand vous aurez détruit le désordre dans l'homme [2].

[1] *De l'Ordre dans la République*, Lettres, par Ans. P.

[2] Et, pour entrer dans les faits, sachons un gré sans bornes à la Majorité qui s'est formée dans la classe bourgeoise. Elle a tout le mérite d'un acte fondé sur la bonne volonté. Mais au sein d'une façon d'agir homogène, cette impuissance à penser de même, que prouve-t-elle sinon le désordre des esprits, l'anéantissement des croyances et notre destruction politique ?

CHAPITRE III.

Où est le Gouvernement.

On ne fait tant de politique que parce que la religion est absente. Si les esprits étaient gouvernés, vous n'auriez pas besoin de tant de gouvernement pour le reste.

Mais votre erreur vous ramènera.

Vous croyez qu'on gouverne la Société du dehors. Rappelez-vous qu'on ne gouverne pas les hommes. Les hommes sont des âmes; on ne les touche pas d'ici-bas.

La Société au contraire se gouverne (c'est-à-dire se meut) du dedans au dehors. Les grands pouvoirs, les plus grands hommes, qui vous semblaient la gouverner, étaient gouvernés par elle. Ils étaient portés sur les croyances, comme le bateau qui flotte sur le cours de l'eau.

Singulière idée vous avez de la Société, c'est-à-dire de la grande entreprise de Dieu ! des hommes la pourraient conduire !... La Société porte son gouvernement dans sa partie invisible. Restez devant, elle passera sur vous.

Vous ne menez pas les faits, ce sont les idées; et vous ne menez pas les idées, ce sont les consciences. Vous entrez dans la politique, vous êtes dans le champ stérile.

Les faits provenant des idées, et les idées des consciences, vous n'aurez d'autre pouvoir sur l'homme que celui que vous aurez sur l'âme.

Accroissez-y la religion; si vous pouvez, usez de phi-

losophie pour faire lumière sous le dogme; avancez sa vertu pour agrandir son domaine; soyez en un mot un grand génie ou un saint; mais rappelez-vous cette loi :

La Société résulte du rapport où se trouve la conscience avec Dieu.

Maintenant, gouvernez !

CHAPITRE IV.

Où se tient la Société.

Il faut répéter cette vérité : la Société résulte toujours du rapport où se trouve la conscience avec Dieu.

La justice et la charité, c'est-à-dire ce qui fait la mesure de votre état politique et de votre état moral, résultent de ce rapport.

L'homme n'a pas deux consciences : tel le degré de sa délicatesse en elle-même, c'est-à-dire vis-à-vis de Dieu, tel le degré où elle se trouve vis-à-vis des hommes.

L'état de la civilisation est juste celui de la conscience. Or l'état politique, c'est-à-dire l'état des lois préventives et répressives, devient juste celui de la civilisation. Travaillez sur vos codes, sur vos constitutions, sur l'État, vous faites de l'ouvrage de singe [1]. Rien ne dépasse la conscience. Vous sentez que l'homme a sa force quelque part, contre laquelle on ne peut rien.

Dans la nature, quelle compression arrêterait une loi? la gelée fait fendre la pierre. Le XVIIIe siècle entier ne

[1] Le moment vient où les journaux tomberont. L'homme s'apercevra où réside la puissance.

fut-il pas élevé chez les jésuites? C'était trop tard ; une autre loi tenait déjà les consciences. Pénétrez les consciences d'un fait; devant cette force, aucune force.

Il n'en est plus de la conscience comme de notre esprit. On dit qu'heureusement, dans la pratique, l'homme ne se conduit jamais pleinement d'après la théorie dont il peut se trouver imbu. De la conscience vient précisément ce bon sens qui accourt se placer impersonnellement, souvent imperceptiblement, au moment de la pratique.

L'homme est fixé quelque part, c'est à sa conscience. Il s'agitera plus ou moins autour, comme l'oiseau pris, dans le chaînon qui le retient. Mais en définitive, et vers le total, l'homme retombe toujours de ce côté, comme un corps sur son point le plus lourd[1].

Vous sentez bien que l'homme, la Société, l'état du monde ne peut dépasser l'état de la conscience! Ne soyez donc plus comme des enfants, qui ne regardent qu'au dehors.

Avancez d'un pas la conscience, le système entier de la civilisation aura avancé d'un pas. Il faut répéter cette vérité, que notre époque surtout devra se rappeler :

La Société résultera toujours du rapport où se trouve la conscience avec Dieu.

[1] La force n'est que dans le dogme. Pendant l'intervalle on fera bouger le genre humain, mais il retombera sur sa place.

CHAPITRE V.

Ou la Foi ou le moi.

On peut donner en deux mots la théorie de la révolution.

Le moi c'est l'envie. C'est là sa loi naturelle, c'est son indispensable sentiment. Vous sentez que le moi est comme une portion de l'être enfermé dans le fini.

La Foi, en refoulant ce sentiment par les considérations de l'ordre divin, y substitue la justice, puis la modestie et la charité, qui sont le contraire du moi.

Or, la justice rend possible la Société, que l'envie rend impossible. Les sauvages, les barbares sont voleurs, cruels et orgueilleux, selon le moi, selon l'envie.

Quand la Foi, ce foulon de l'envie, n'agit pas sur la nature humaine, on fait marcher le foulon du despotisme.

C'est pourquoi il n'y a que deux espèces de sociétés : celles que l'antiquité et l'Asie ont établies par le despotisme, et celles que le Christianisme a établies par la Foi.

Le despotisme ne saurait aujourd'hui contenir le moi, dans l'état de liberté auquel nous a habitués le christianisme.

Il ne reste donc que la Foi pour ressaisir le moi et l'empêcher de faire éclater de nouveau l'état sauvage parmi les hommes.

Or, la Foi a disparu aux deux tiers; alors calculez...

Le socialisme n'est que la religion de l'envie. C'est l'envie telle qu'elle peut se montrer au sommet d'une civilisation construite. Ce n'est plus le mérite qui fait

l'homme, mais le principe de l'Égalité[1]. Le capital n'est plus le fruit de qui le crée; tous les hommes y ont un droit égal[2]. Promenez cette idée sur toutes les natures, sur toutes les positions; voyez ce qu'elle vous donnera? le chiffre de l'ennemi.

Le socialisme est dans le sang, il est dans l'homme. Il est dans nous maintenant. Il suffit d'arrêter la source de la foi pour que l'envie sorte et couvre la nature humaine. Que faire? la subir jusqu'à ce point où la souffrance ramènera les esprits dans l'ordre.

Vous avez donc affaire à l'Homme. N'expliquez pas la révolution d'une manière moindre; autrement vous n'en sortiriez point. Ou la Foi, ou le moi.

Je reste dans le vrai : cette révolution finira quand la religion reviendra.

CHAPITRE VI.

La civilisation n'est pas dans l'esprit humain.

Nous ne faisons de la philosophie que parce que la foi est absente. Nous remontons de nous-mêmes les degrés, comme l'a voulu la Chute. Mais la philosophie s'éclipsera dans la foi, comme la foi, un jour, dans la céleste lumière.

Cependant il fallait toujours que la philosophie se fît; il était nécessaire, dans tous les cas, que l'homme intervînt. Et ce que la philosophie aura fait ne se brisera plus par la chute. Ce que construit la douleur ne se

[1] Principe commode à la médiocrité.
[2] Principe commode à ceux qui ont tout mangé.

détruit pas. Alors la Foi sera comme une langue dont les règles sont connues. Il ne s'agira que de l'apprendre.

Il fallait, toujours selon la donnée de la création, que la Foi, qui est une avance divine, eût son consentement humain. La création n'est que la donnée du mérite. Ce monde est positivement pour que l'homme se produise, pour que la grâce divine forme et agrandisse en nous le terrain de l'imputabilité.

Une preuve que Dieu a voulu que l'homme se fondât, ce sont ces quatre mille ans d'Antiquité privés de la venue de Jésus-Christ. Notre monde sort de l'élément de la solidarité, familles et nations. Les âmes prennent leur racine dans l'humanité : il fallait, pour le mérite, que le sol même fût de l'homme ! Observez toujours la différence remarquable entre la création de l'ange et la création de l'homme. De là jaillit toute lumière sur la pratique de ce monde, la lutte, les efforts, la douleur. A ce point de vue, se dissipent les ombres dont nous recouvre l'implacable expérience.

Toutefois le progrès n'est pas dans l'esprit humain, mais dans la conscience humaine. Les Grecs marchaient par l'effet de l'esprit humain ; ils ont vécu une jeunesse de nation. Les Romains, pères d'une forte législation, ont vécu âge de peuple. Le Zend-Avesta, le Kind, les Wédas rappellent les civilisations de la terre.

Le progrès se fait dans les âmes avant d'être dans les raisonnements. La logique ne peut qu'apporter une digue pour empêcher les esprits de se laisser glisser. La philosophie n'est pas la source du progrès.

Ce qui vit est ailleurs. Le raisonnement n'est point ce qui nous rapproche de Dieu. La vertu fait seule avancer

les cœurs. Ouvrez, ouvrez une longue trace devant eux, par la justice et par l'amour.

CHAPITRE VII.

L'Ordre ne sort pas du Pouvoir.

De la dépravation intérieure résulte tout simplement le socialisme. Voilà ce qu'il faut que l'on sache. La Société ne croule au dehors que quand l'intérieur est détruit.

On ne voulait plus de Dieu, de l'immortalité, de tout ce qui gênait l'emploi que l'homme de la jouissance prétend faire de lui-même... La bourgeoisie crie au socialisme! Mais où vit la racine de l'arbre? Sur le peuple, je n'en vois que les branches.

Avant de guérir l'égarement du peuple, il faudra guérir votre démoralisation. Le peuple n'est que l'enfant de votre erreur : comme vous, il marche dans la passion aveuglée par l'orgueil.

Certainement la révolution en veut à la Société même; elle veut dévorer la famille, l'homme, la propriété; mais elle ne peut atteindre là sans renverser le pouvoir. Certainement la force du pouvoir est le salut de la Société. Mais le moyen ne peut pas durer toujours. Encore, travaillez-vous à changer sans cesse ce pauvre pouvoir. Ce n'est pas le gouvernement qui est malade, mais la Société[1]. Le gouvernement n'est que l'instrument apparent de

[1] On dit : « La Société se noie; ce ne sont pas les paroles du Maître qu'il lui faut, c'est la branche de saule. » Une fois attachée à la branche de saule, la Société ne peut pas coucher là !

l'ordre. Si l'ordre n'est pas en vous-mêmes, comment le produira-t-il?

Refonder un pouvoir, c'est étayer une maison, ce n'est pas la reconstruire. Ces étais ne pourront porter loin le poids de la Société. Réédifiez le pouvoir, mais, à l'abri du pouvoir, réédifiez-vous promptement vous-mêmes.

Rappelez-vous-le bien, la Société est dans vos cœurs. Pour échapper à la vertu, toujours vous cherchez ailleurs ses fondements; mais vous ne les trouverez point. Vous voulez rétablir l'ordre, et l'anarchie est en vous[1].

La politique ne peut vous rendre la foi, l'amour de Dieu, l'humilité. Le mal de vos cœurs tient-il à une forme de gouvernement? Valez-vous mieux sous la république que sous le roi Philippe? Sous ce roi, valiez-vous mieux que sous la Restauration? Une révolution nouvelle ne serait rien, car ce ne serait point une révolution.

La révolution à faire est en vous-mêmes, et non en ce que votre Opposition demande. Voilà la grande révolution! Montrez-vous là les grands révolutionnaires; les autres sont des pygmées qui assument sur eux le mépris de la postérité.

Voyez la: perte de la foi a amené la déchéance de la loi, laquelle n'a plus de sanction que le gendarme; la déchéance de l'autorité, laquelle n'a plus en vous le principe d'obéissance; et la déchéance de la propriété,

[1] Les hommes plongés dans la polémique l'ont eux-mêmes reconnu : il n'existe dans l'Assemblée aucune majorité gouvernementale ; la collection d'honnêtes gens appelée le parti de l'ordre n'est au contraire, au fond, qu'un parti en anarchie. Il est composé d'hommes dont les cœurs tenden tous à un but opposé, soit par l'opposition même des idées, soit par fidélité à leur passé...

laquelle n'a plus la garantie du respect qu'inspirait l'homme...

Celui qui franchit les barrières pénales posées par les lois civiles a déjà franchi ces barrières invisibles que Dieu a mises en nous. L'Ordre sort de la conscience.

CHAPITRE VIII.

Du règne politique.

Cette époque est tout simplement le règne de la politique substitué à celui de la religion; autrement dit, le règne de l'homme substitué à celui de Dieu.

L'homme veut que la politique règne : jugez comment elle règne ! Quel appareil immense! quelle quantité de rouages ! que de gens employés à en réparer les dégâts ! Ce qui est fort a donc besoin de tant d'aides? Louis XIV, lui-même, eut-il cette innombrable armée d'employés de toutes sortes qui, comme un filet, couvre la France?

Et cependant quelle faiblesse ! Jamais fut-il à la fois et plus et moins de gouvernement? Jamais Société coûta-t-elle plus de force pour être moins fortifiée? La Société! elle ne repose que sur l'armée; et l'armée, que sur les gendarmes. J'adjure tout homme de conscience de dire s'il vit jamais et plus de gouvernement et moins de société!

Vous l'apprendrez, la Société n'est pas en proportion du gouvernement. Au contraire, elle est en raison inverse. Vos forces politiques sont la mesure de votre faiblesse.

Le moment approche où cette civilisation ne fera pas ses frais. C'est ainsi que s'arrêtera ce temps de la servitude de l'homme. Vous vouliez de l'humain, vous saurez ce

que les moyens humains coûtent! Vous vouliez l'institution à la place de la conscience, vous saurez ce que coûte et produit l'institution ! Payez dix militaires, quatre employés et deux mouchards où il n'y avait qu'à nourrir un prêtre. Je vous en préviens, vous ne ferez pas vos frais.

Ce qui gouverne ne vient pas de l'homme. Même sur la terre, on ne saurait subsister par les moyens humains.

CHAPITRE IX.

On veut substituer l'institution à la conscience.

Substituer partout l'institution à la conscience, c'est là le grand dada de l'époque.

Remarquez que tout le mouvement qui se fait en politique, en économique, même en morale, aboutit là. Le suprême degré de la liberté consiste à rétablir chez nous l'État antique !

Que d'esprit, que de progrès dans cette conception ! Substituer la chose à l'homme ! Lui retirer sa liberté morale, dont il ne tirait pas assez grand parti en gagnant le Ciel, et l'engager dans un mécanisme qui fonctionnera mieux pour lui. Admirable entente de la liberté, et surtout des hautes données de la création !

Copiez la profession de foi de tout journal croyant bien faire, vous aurez le programme de la doctrine de l'époque. Il en est qui proposent de quinze à vingt Institutions fondamentales, sans parler d'une foule d'autres du second ordre.

Et avant tout : *Institution du crédit*, pour que ceux

qui n'ont jamais fondé du capital en disposent; *Institution des banques hypothécaires*, pour que ceux qui n'ont pas assez emprunté continuent; *Institution pour la presse*, parce que la parole est inviolable et qu'on n'a pas assez parlé; *Institution pour la liberté des Cultes*, pour que l'homme à qui la religion déplaît, en puisse créer à son aise; *Institution pour l'éducation gratuite*, parce qu'il n'y a pas assez d'hommes déclassés et qu'il est bon de multiplier les révolutionnaires; *Institution pour l'instruction professionnelle*, parce qu'il n'y a pas assez de gens qui laissent la carrière de leur père pour mourir de faim plus haut; *Institution pour la justice gratuite*, parce qu'il n'y a pas assez de procès, et que la chicane est aussi un droit des pauvres; *Institutions gratuites des sciences et arts*, parce qu'on ne quitte point assez la charrue pour l'industrie; *Institution assurant le capital exposé*, pour que l'État assure la paix à l'ambition et à l'imprévoyance; *Institution pour promener à mesure l'impôt sur les riches*, afin d'étouffer le capital au moment où il prend naissance; *Institution pour l'avénement du faible* à la liberté absolue, à la fraternité sociale, à l'émancipation de la nécessité physique, enfin à la réalisation de tous les droits! Et pour obtenir ces résultats: *Institution qui prive immédiatement* l'État de l'impôt des patentes, des impôts indirects, des octrois sur tous les objets de nécessité, etc., etc., etc.

Ne montrons pas le ridicule de ce dont les faits démontreront le néant. Mais les sens ont-ils affaibli à ce point le regard de l'homme? Quoi! la donnée surprenante de cette Création; ce globe, noble et miraculeux berceau des libertés; et cette immense moisson du mérite

que le temps va rapporter à Dieu, rien n'arracherait le fils de l'Être au sommeil fatal dans lequel il veut s'ensevelir?...

La religion, nulle part; l'institution, partout à sa place! Vous en saurez le prix...

CHAPITRE X.

D'où sort l'esprit d'opposition.

Celui qui a créé le danger ne le voit pas. Les classes qui ont épuisé les mœurs et retiré le respect au pouvoir, ne voient point la trouée faite à la civilisation.

En détruisant les mœurs et l'autorité, elles ont littéralement détruit la Société. Car la Société n'est pas les hommes, mais le ciment qui les unit.

La Société est précisément toute détruite aujourd'hui: il ne reste plus que les hommes, c'est-à-dire l'anarchie dans laquelle nous allons. L'esprit d'opposition lui apporte encore le coup de pied de l'âne.

On a cru que la Société, parce qu'elle dure depuis six mille ans, était indestructible ! La Société est comme la vie, partout côtoyée par la mort. Voici ce que c'est que la Société : une plante aussi délicate que la vertu dans vos cœurs. Vous pensiez qu'on vivait bon gré mal gré en Société. Oui, quand Dieu soutient par la force du despotisme des hommes énervés ou esclaves. Mais quand les hommes ont reçu du christianisme la liberté, la responsabilité est sur eux.

Vous êtes donc libres, c'est-à-dire confiés à vous-mêmes. Et la Société est aussi forte et aussi frêle que le

bien en vous. Que la foi se retire, les mœurs sont remises en question, la Société ne tient plus qu'à un fil. C'est ce que, précisément, un homme du bien vous a dit : aujourd'hui la Société entière est à la merci d'un coup de main.

Qui se tient prêt à le donner ? Votre esprit d'opposition. Le tiers au moins de la bourgeoisie descendra dans les filets du socialisme, attiré par l'esprit d'opposition.

Au nom du Ciel, quel gouvernement, depuis Napoléon, a pu se fonder, qu'il n'ait soulevé dans les instincts bourgeois l'esprit d'opposition ? Ah ! pourquoi est-il toujours certain de réussir en France ? Sur ce point, avez-vous réfléchi ?

L'esprit d'opposition est le fils de l'envie[1]. Voyez les hommes, voyez les classes qu'il caractérisait dans ce Pays ! L'esprit d'opposition envers le pouvoir vient, par un chemin détourné, du même point que l'esprit d'opposition envers la vérité, des cœurs impatients de la supériorité du bien. Il descend en cachette des consciences soulevées... Observez si les mêmes hommes ne sont pas opposés à la Foi[2] !

Bref, comme il faut parler clair, l'esprit d'opposition coule de l'esprit révolutionnaire, lequel tient son réservoir dans la Bourgeoisie.

[1] De là vient, en France, que l'esprit critique, qui sort de même source, est plus commun que l'esprit d'admiration.

[2] Il n'y a que l'orgueil, dans le cœur humain, que les plus terribles leçons n'éclairent pas. C'est en vain que les hommes du banquet du 23 Février ont renversé leur propre monarchie ; ils viendront encore aujourd'hui opposer leur pensée à celle du gouvernement. Ces esprits ne voient dans le Pouvoir que ce qu'il y a d'oppresseur ; ils ne le sentent plus comme le représentant de la loi. Le Pouvoir, de même que la Foi, n'a rien d'oppresseur pour les bons.

Et dire que la même classe qui a tourmenté pendant cinquante ans la France de son esprit d'opposition en prétend faire encore aujourd'hui... Mais quand la Société s'écroulera, ne s'écroulera-t-elle donc pas sur ces niais qui ont pris leur incapacité religieuse pour un grand art de gouverner ?

Mais attendez ! Les questions bougent toutes seules : de la foi à l'autorité, et de l'autorité à la propriété...

CHAPITRE XI.

A quoi tient la Propriété.

Point de responsabilité de l'homme devant Dieu, plus de propriété.

L'homme n'est inviolable que parce qu'il a une responsabilité absolue devant Dieu. La propriété, fruit de l'homme, n'est inviolable que de l'inviolabilité de l'homme.

Dès qu'il n'est plus responsable devant Dieu, il perd son inviolabilité sur la terre ; sa propriété n'est pas plus sacrée que celle du loup. Qu'il la défende s'il peut. Mais la propriété n'est plus légitime.

La propriété, et ils le disent déjà, est une pure occupation. Or, l'occupation n'est qu'un fait ; nous ne sommes déjà plus sur le terrain du droit. Il en est d'elle comme de l'hérédité du pouvoir, il s'agit de posséder. Et, comme il faut bien commencer, qu'une nouvelle famille se présente, qu'elle fonde aussi son fait d'occupation, et la voilà légitime !

Savez-vous à quoi l'homme tient ? à Dieu. Arrachez-en sa racine, vous verrez s'il reste debout !

L'homme est à l'état d'envie. Quand le peuple entendit pour la première fois ces mots : La propriété c'est le vol, il a senti le raisonnement justificateur de ce qui, depuis vingt ans, sommeillait en lui. Sa conscience faite, il a marché d'un trait dans la révolution.

Aussi ce mot est le plus grand de l'époque ; le publiciste qui l'a écrit, l'homme qui en a formulé toute l'erreur. Le peuple va et dit : Je ne demande que ce qui m'appartient.

Que lui répondrez-vous ? Ne lui avez-vous pas vous-mêmes appris qu'il n'y avait pas de choses sacrées ? Quand il rira de votre droit, quel visage lui ferez-vous ? N'avez-vous pas, pendant trente ans, ri et rimé vos chansons sur tout ce qui remontait à Dieu ?

Ah ! vous avez cru que l'homme se déliait ainsi de tout devoir sans être délié de son droit ! Vous avez pensé que vous n'aviez aucune responsabilité devant Dieu, et voilà que vous n'avez plus d'inviolabilité devant l'homme...

En lui refusant votre cœur, vous vous êtes retiré le pain. Vous saurez comment les lois de ce monde sont faites !

CHAPITRE XII.

A quoi tient la Société.

C'est la nullité de la bourgeoisie qui fait toute la puissance du socialisme ; nullité dans la doctrine, nullité dans les mœurs.

Le scepticisme a laissé la place vide. Il ne faut pas s'étonner si la première doctrine venue vient la prendre.

Or, après le scepticisme, la première doctrine venue, c'est la négation du mérite, ou de la sanction divine. Athéisme de Dieu, athéisme de l'homme.

Puis, la première pratique venue, c'est l'occupation des biens de l'homme; afin de passer à la jouissance. Cherchez des idées plus simples...

Le scepticisme, en coupant l'une après l'autre toute racine sous nous, a passé aussi bien sous l'âme et sous les choses. Vous pourrez maintenant arracher toute la civilisation brin à brin ; elle ne tient plus.

Les notions du droit sont tombées des consciences. Vous sentez déjà que dans la force est votre seule garantie, pour votre bien, votre famille, votre honneur, votre sang. Par le scepticisme, vous avez livré Dieu : que réclamez-vous?

Il est un sentiment dans ce peuple dont vous ne sortirez pas aisément. Il vous dit : Si, le lendemain de Février, nous ne vous avions demandé qu'une moitié de vos biens, vous laissant l'autre, comme vous l'auriez cédée !

Cela part de cette pensée du peuple, que tout est à lui;

vous êtes des détenteurs et des administrateurs pour le moment. Le peuple est reconnu souverain; de quoi? certes, si ce n'est des biens de la France, que vous possédiez lorsque vous étiez souverains? Il est si sûr de son droit qu'il vous tolère; il ne veut pas tout détruire encore; mais le jour n'en tardera pas! Il s'agit bien du code aujourd'hui!

C'est par tolérance de sa part que vous possédez! vous existez par la grâce du peuple!.. Et moi, qui prétends que le peuple existe par notre grâce!!

CHAPITRE XIII.

Sans la Chute, le socialisme a raison.

Une révolution est une explosion de la nature humaine sur un degré de sa loi. Elle veut jeter au dehors, dans l'institution, ce qu'elle a conclu dans sa pensée. Or, comme le bien est lent, il est rare qu'il puisse éclater de la sorte. On est donc à peu près certain que toute Révolution vient du mal.

Vous dites toujours: Sans cet homme, sans ce fait, sans cet accident... Méfiez-vous de cette pensée. Un événement social a une source sociale. Ne vous pressez point de jeter la première pierre; car si, par action, par pensée, ou par intention, le péché n'eût pas été universel, le fait ne l'aurait pas été.

La bourgeoisie assiste aujourd'hui aux discours de M. Proudhon, comme jadis assistait la noblesse aux scènes de Figaro. Celle-ci se croyait hors de portée de

l'attaque ; celle-là trépigne de fureur, tant elle croit son esprit loin d'une aussi sauvage idée.

Cependant l'idée est la sienne : la négation de la Chute, le point de vue humain, rendent immédiatement illégitimes l'emploi de l'autorité, la hiérarchie entre les hommes, et toute la propriété acquise jusqu'à ce jour. La condamnation paradisiaque oubliée, l'idée du mérite tombe, la terre préexiste à la culture, le socialisme est partout.

Il est dans les plus hautes régions de la pensée et des mœurs. Ne vous étonnez pas si ce qui remplit l'atmosphère s'est condensé sur quelques têtes [1]. Maintenant vous leur répondrez !

Si l'homme n'a point à se dégager du mal, en s'élevant par divers degrés au bien, il n'y a point hiérarchie de mérite, l'égalité radicale est la loi. Et si la terre, à cause de l'homme, ne fut pas rendue stérile, si sa fécondité est toute spontanée, la propriété est sans source, l'occupation est votre unique droit. —Vous faites des dogmes, et vous ne voulez pas que les fervents viennent les mettre en pratique !

Vous répondrez? Oui, le jour où, quittant le point de vue humain, vous rentrerez dans le point de vue de la Foi, la Foi qui est toute la pratique humaine.

[1] Parmi ces milliers de projets d'*association générale, départementale entre ouvriers*, j'en lisais un, fait par un très-honnête homme, qui commençait ainsi : « Dieu a placé les hommes au milieu des richesses de la terre... » Toujours la même idée ! Si l'on ignore la science, au moins qu'on s'en rapporte à la Bible : « A cause de toi, la terre ne produira que des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. (*Gen.* ch. III) » La personne dont je parle croit enseigner au nom du christianisme !

CHAPITRE XIV.

Où sont les sources du socialisme.

Ce qu'on guérira du socialisme plus difficilement que le peuple, ce sera la bourgeoisie. Le premier veut le renversement de la Société par les faits; la seconde le demande par les idées. Voilà la différence.

Le socialisme n'est que la négation de la Société, c'est-à-dire de la religion, de l'autorité, de la justice et de la propriété : soit des quatre faces de l'édifice.

Les passions raisonneuses qui ont sapé la foi, les ambitions impuissantes qui ont détruit l'autorité, les mœurs fatales qui ont annulé la famille, sont depuis soixante années les sources du socialisme, dans lequel baigne maintenant la foule. Le socialisme n'est que le mal d'un peuple que quitte la civilisation.

Où se tient le scepticisme argumenté, la cupidité en doctrine, et le bien-être en pratique? Le peuple n'a tout ce socialisme que par instinct, comme un être auquel on ôte momentanément la raison et auquel il reste les sens. Et vous, vous êtes corps et âme au socialisme.

Ce besoin du bien-être qu'on attend du pillage, ce niveau de terreur qui doit courber les hautes têtes, tous ces espoirs de luxe, d'oisiveté et de plaisir qui charment ce peuple enfant, sont sortis, un à un, de cette soif du gain, de cette haine des noblesses, de cette ardeur à jouir répandues par les idées et par les mœurs de la classe qui depuis trente-cinq ans gouverne en France.

Ce peuple s'est révolté, il a renversé un Gouverne-

ment, il a brisé des lois, il a chanté ses horreurs, égorgé un archevêque de Paris : pensez-vous que tout le crime soit sur lui?

Vous avez vu, chez un peuple, le résultat économique de l'abus du commerce, en voilà le résultat moral. Vous l'appelez socialisme quand il met la main sur vous : il commençait quand vous mettiez au pillage les mœurs et l'autorité. Le but philosophique, le but réel du socialisme, n'est pas d'attaquer telle ou telle personne, mais de reprendre l'homme à Dieu et de le rendre à ses sens. Si c'est à vous que l'on s'adresse, c'est simplement que vous avez les choses qui reviennent aux sens.

Dites-le, pourrait-on dès aujourd'hui vous rendre à Dieu; faire renaître en vous la foi, l'humilité et la frugalité chrétienne? Il est donc plus difficile d'étouffer le socialisme en vous que dans la foule... Il est aisé de faire tourner le peuple au bien, et malaisé de changer le cœur du riche[1].

CHAPITRE XV.

La bourgeoisie, elle-même, ouvre la porte au Socialisme.

Ne restez pas en route, arrivez à la question : ou tout le capital est légitime, ou il est illégitime! Il est possible

1 Toujours par cette loi déjà dite : Le riche est un être constitué; le peuple est un être à faire. On n'arrive à la personnalité que pour atteindre à l'amour. Celui qui s'arrête dans son moi entre dans une des lois de l'enfer. Le crime du peuple est le crime de l'homme; le crime de l'esprit est celui de l'ange révolté.

que vous ne posiez pas la question ainsi, mais c'est ainsi que la pose la révolution. On ne peut la poser mieux.

Vous doutez, tergiversez..... vous vous demandez s'il est légitime en toute manière; si, par exemple, la destruction de la féodalité ne fut pas celle d'un capital devenu illégitime... Enfin vous en êtes à chercher des raisons : eh bien ! vous êtes socialistes.

Il est évident que si le Capital n'est pas totalement, absolument, imprescriptiblement légitime, le socialisme a raison !

Vous hésitez : vous voyez bien que vous ignorez complétement ce que c'est que le capital. Vous ignorez qu'il n'y en a pas un atome, un scrupule, qui n'ait été distillé par une privation, contenu dans une vertu, et transmis vivant par un homme apte à le porter. Ne vous étonnez plus des forces de la Révolution !

Faites donc attention que cette quantité de capital, c'est juste notre quantité de vertu. Car sur le point où cette vertu fléchit en consommation, le capital disparaît. Tout lac est au niveau de son déversoir. Un tel fait peut-il tromper d'un millimètre ? que le vase se fêle sur le bord, le fluide s'écoule d'autant. Vous ignorez donc l'œuvre des siècles? vous êtes donc sans traditions? Si votre propre légitimité vous est inconnue, qui combattra pour vous?

La bourgeoisie est tout simplement socialiste. Elle tient en religion et en morale justement le principe d'où le socialisme déduit sa pratique économique. Quand elle dit qu'elle n'est pas socialiste, elle sait peu ce qu'elle dit; et, qui pis est, elle ne sait pas ce qu'elle pense. Je déclare qu'elle est socialiste même par la racine écono-

mique. Écoutez-la parler d'une meilleure répartition du capital, de sa mobilisation, de banques hypothécaires, de prévoyance publique, de contributions pour le crédit, etc., etc. ! Elle court après son socialisme comme elle peut [1].

Depuis trois ans, on a vu le néant de bien des rêves ; beaucoup d'illusions, n'est-ce pas, se sont évanouies dans les masses ; beaucoup s'évanouiront encore, toutes celles que vous professez ! Ces pauvres esprits qui déduisent aujourd'hui à effrayer, ne font au reste qu'une pratique des principes qui couvent depuis trente ans dans ses plus chers publicistes, dans ses graves historiens. Enfin ces politiques blêmes prétendent, pour être armés, que jamais la propriété n'a passé dans une classe que par un fait social [2] !...

Abuser à ce point des termes dont on ignore le sens ! Commode abstraction, que ce capital qui existe par lui-même, que personne ne crée, mais que tout le monde possède, se fait passer, ou se partage au moyen des révolutions ! Littérateurs, qui ne connaissez ni les faits, ni la

[1] En 93, les Montagnards n'eussent point réussi sans l'appui des Girondins. Le désordre ne réussirait pas au milieu de la civilisation sans l'appui des gens de bien abusés. Mais ces derniers jamais ne restent impunis. Après la victoire commune, la lutte se renouvelle aussitôt pour écraser les gens de bien. Les Girondins succombèrent quelques mois plus tard sous la hache de leurs terribles auxiliaires. Avis dirigé sur les hommes qui se destinent au Tiers-parti.

[2] Laissant à la foule le soin de conclure à une révolution nouvelle pour faire passer la propriété dans les classes non pourvues...

Ils croient, par exemple, qu'en 89 la bourgeoisie se composait des gros fermiers des riches terres. La révolution les aurait constitués propriétaires de ce qu'ils exploitaient. Or, qui avait créé et contenu ce capital qu'ils exploitaient ? Et s'ils ne l'avaient pas créé, comment étaient-ils aptes à le conserver, ce qui n'est (en cette circonstance aussi) que continuer de créer ?

science des richesses, ni la nature humaine, ni les lois qui viennent de Dieu, que vous portez avec grâce les clefs de ville à l'ennemi !

Je préviens les classes inférieures qu'elles n'arriveront à la propriété par aucune révolution... Voici l'ordre établi de Dieu : les hommes ne s'élèvent que par leur vertu ; les classes, que par leur mérite.

CHAPITRE XVI.

Arrivez à la grande supposition.

Prenez, dans chaque commune de France, les vingt meilleurs propriétaires ; prenez-y également les vingt habitants les plus dénués, comparez-les ! Comparez-les comme pères de famille, comme cultivateurs, comme moralité, comme épargne, comme sobriété et activité, aux vingt premiers, bien que le besoin en fasse à ceux-ci une moins grande nécessité ! L'Economique disait : La propriété crée la moralité ; et c'est la moralité, au contraire, qui créa la propriété.

Les gens de plume aujourd'hui croient que la légitimité du capital est dans sa répartition : elle est dans sa CRÉATION. Là est sa répartition véritable.

En France il y aurait environ huit millions de pères de famille ; sur ce nombre, environ six millions qui sont plus ou moins propriétaires, et deux millions qui ne le sont pas. Faites que par une révolution ces six millions soient dépossédés, pour que les deux autres millions reçoivent la propriété ; qu'arrivera-t-il ?

Dans vingt-cinq ans les choses seront comme auparavant. Ces derniers, par leur conduite, verront la propriété retourner, de leurs mains, dans celles qui la posdaient naturellement. L'endetté retombe dans l'étable du créancier. Comment se sera opérée cette mutation? Par un déficit de vingt milliards sur le sol, au cas où il en vaudrait quarante.

Et il n'est question ici que de l'agriculture, où le travail, plus uniforme, ne demande que de la vertu. Appliquez la supposition au reste de l'ordre économique. Remplacez les cent mille premiers industriels, banquiers, négociants, artistes, savants et magistrats que possède la France, par cent mille autres désignés au mode voulu, il ne faudra pas deux ans pour voir en France toute industrie, toute banque, tout négoce, tout tribunal anéantis. On change sur le papier beaucoup de lois; on ne transforme pas trente-six millions d'hommes.

Que d'illusions! au train des choses, nous n'aurons plus ni commerce ni industrie avant trente ans... Il ne sera plus possible de vendre à l'étranger un objet produit avant d'avoir ramené notre viande, notre pain et notre laine à aussi bas prix que chez lui. Tant que l'homme coûtera plus en France qu'à l'étranger, notre pays sera sur les bords de sa ruine économique. A nous entendre, nous ne vivons, depuis soixante ans, que pour établir l'égalité; et, portant nos capitaux sur les industries de luxe et d'agiotage, nous n'avons même pas songé à mettre le pain, la viande et la laine à meilleur prix; c'est-à-dire, à faire que le sang du peuple coûtât moins! Les nations ne vivent pas de paroles.

On a tellement prodigué la flatterie à la France, que

celui qui dira aujourd'hui la vérité verra son patriotisme suspecté.

CHAPITRE XVII.

Des rêves économiques.

Il n'y a pas de questions économiques, il n'y a que des questions morales.

Otez quelques heures de travail, et, si l'homme est immoral, au lieu d'employer ce loisir pour son âme, il l'emploie en dissipation pour son corps.

Trouvez le moyen d'augmenter le salaire, et, si l'homme est immoral, au lieu de le consacrer au bien-être de sa famille, il le donne en ivresse à ses sens.

Donnez plus de liberté politique, affaiblissez les lois pénales, et, si l'homme est dépravé, il n'en fera que plus de mal.

Créez des banques d'emprunt (car je ramasse vos idées), pour offrir à la terre l'argent à deux ou trois pour cent, et le paysan n'en sera que plus endetté, etc., etc., etc.

Vous parlez d'abolir l'usure : ce serait beau ; mais combien vous ignorez l'homme! L'usurier est l'être le plus utile des campagnes ; il porte l'argent à un taux qui, dix-neuf fois sur vingt, empêche le paysan d'emprunter. Or, règle générale, tout paysan qui emprunte est perdu.

L'usurier est comme le loup, ce premier garde champêtre des forêts. Sans le loup et la dent féroce, les moutons eussent brouté toutes les pousses ; on ne verrait pas un arbrisseau sur la terre. De même, sans le reptile, l'empire du loup s'étendant, on n'y verrait pas un gazon.

Sans l'usure, qui peut dire où iraient les dettes ! Mettez l'argent à la portée du paysan, notre sol sera la proie des banquiers, et la France dans l'état de l'Irlande.

Toujours faire de la théorie, ne jamais s'inquiéter des faits ! Vous ne savez pas que celui qui emprunte, c'est celui qui ne sait mettre sa consommation en rapport avec son produit. Jamais fortune rurale n'a commencé par l'emprunt, et par l'emprunt a commencé toute ruine. Il faut que l'argent ait été gagné pour qu'il soit bien employé. La force qui l'a mis de côté est seule capable de le fixer en capital, au lieu de le convertir en aisances, en consommations intempestives. On était plus pauvre avant la révolution, pourquoi empruntait-on moins ?

Prêter de l'argent au paysan, c'est verser l'huile sur le feu. Il faudrait que celui qui veut emprunter redoublât d'efforts, et il se place sous une charge nouvelle ! Pour venir en aide à trois ou quatre familles courant risque de se ruiner, l'emprunt en ruine quarante.

Traquez les usuriers, mais laissez ses difficultés à l'emprunt. Là est une des plus grandes sauvegardes de la durée d'un État. Croyez-en la sagesse antique, croyez-en celle de Dieu, qui a prêté lui-même une si faible avance à la terre !

Faites venir les capitaux sur le sol, par le travail, par la vertu, non par l'emprunt. Celui qui apporte ses propres capitaux à la terre est un homme vertueux, un bienfaiteur de la France. Celui qui emprunte sur son champ, enlève un angle à sa muraille et frappe du marteau contre son pays.

CHAPITRE XVIII.

De la banque agricole.

Souffrez qu'on vous le répète : mettre la banque dans les campagnes, c'est mettre le rasoir dans la main des enfants. Vous voulez relever les cultivateurs, et vous prenez le chemin de les ruiner.

Dites-vous, nous ne prêterons que pour couvrir le tiers de la propriété? Vous venez trop tard, c'est déjà fait. Si votre intention est de n'endetter la propriété qu'au tiers, votre banque peut prendre son sac et ses feuilles.

A moins que vous n'ayez des desseins de plus haute perfidie, à savoir, de prêter pour la moitié des immeubles ; car l'autre moitié se trouvant par le fait paralysée, dans vingt ans la France, territoire et population, appartient à la compagnie des banques, comme le sol de la Turquie au Sultan. Alors vous direz aux paysans que vous avez détruit le régime féodal!.. Assistance publique! Banque agricole ! moyen nouveau de relever une nation !

Si vous voulez perdre un pays, venez-y avec de l'argent. Comme le désir qui vous presse n'est pas de porter vos capitaux sur l'agriculture, mais de paraître entreprendre quelque amélioration nouvelle, élevez au moins vos lumières au niveau de vos intentions ! Sachez ce que vous faites ; ce peuple est malade, vous le savez bien, ne hâtez pas encore sa fin.

Au reste, il faut en prévenir ceux qui ne connaissent ni l'histoire, ni la pratique des méchants : c'est que les moyens employés contre l'usure ne parviennent qu'à l'augmenter. En tous pays le taux de l'argent s'élève en

raison des risques et des difficultés du prêt. Il n'y a d'effets certains que ceux des mœurs. Ah! quand il ne reste que les lois!...

La servitude politique n'est que le signe de la servitude morale. Je suis cruel, je n'en excepte même pas l'Irlande, et à plus forte raison l'Italie. Il y a toujours quelqu'un de prêt pour mettre un peuple en servitude; le beau est de n'y pas tomber. Tous les peuples qui existent se sont échappés d'une servitude. C'est ce que n'ont pas fait les peuples qu'on vient de nommer.

Voyez la Suisse: l'Europe l'a-t-elle amalgamée? et la Hollande; ses limitrophes étaient assez puissants. Non qu'il faille justifier l'Autriche à l'égard de l'Italie, ou l'Angleterre à l'égard de l'Irlande, c'est un pur égoïsme de leur part. Mais c'est par pur égoïsme aussi qu'on est conquis et dévoré. Quand on n'a pas la vertu de répandre ses sueurs, ni l'héroïsme de verser son sang, nul ne conserve ses foyers.

Un peuple qui, depuis l'existence de l'Europe moderne, n'a point su fonder sa nationalité, est un peuple indigne de la posséder. Les ignorants répètent haut que la Papauté a mis obstacle à l'unité de l'Italie. C'est-à-dire que si le christianisme n'avait pas placé son siége chez cette population, restes de l'antiquité, comme la Grèce et comme l'Egypte, elle n'existerait même plus.

Donner artificiellement la nationalité à un peuple, c'est remettre de la fortune à un mendiant: à tout moment recommencer. Ah! revenez de tant de rêves! Vous croyez décider les questions par les idées, par les armes, par la politique ou les institutions : il n'y a pas de questions politiques, il n'y a que des questions morales.

CHAPITRE XIX.

Les biens du ciel sont les agents de production des biens d'ici-bas.

Le bonheur de l'homme dépend de sa vertu. L'économique ne fait que prouver ce que nous a dit la morale.

Lorsque les uns sont aptes à produire et à épargner, lorsque les autres ne sont disposés qu'à jouir et à consommer, l'union entre les hommes n'est pas possible.

Les lois civiles n'existent dans la Société que pour protéger les bons contre ceux qui ne le sont pas encore, mais qui le deviennent peu à peu, à mesure que la Société se fait.

Les lois économiques ne font que protéger celui qui s'est rendu apte à produire du capital contre celui qui ne l'est pas encore, mais qui le devient chaque jour en passant, par la porte de la vertu, de la position du travail pur à celle du travail escorté.

Si tous les hommes étaient également aptes au capital, ils pourraient s'associer, parce que ce ne serait plus la juxta-position du principe qui agrége et du principe qui dissout. Pour conserver son existence, la Société jusqu'à présent n'eut d'autre soin que de séparer le premier du second.

Ce soin, c'est la protection ; la protection s'est appelée la sûreté, et la sûreté est donnée par l'autorité. Sans l'autorité, il n'y aurait ni production ni capital sur la terre. La loi n'est que pour assurer ce qu'il y a de fait dans la Société.

Comme la différence entre un peuple sauvage et un peuple civilisé, est que ce dernier possède du capital et que celui-ci n'en possède point; de même la différence entre l'état sauvage et l'état civilisé, est que celui-ci protége le capital, et que celui-là ne le protége point.

La Société est un beau vase qu'il faut empêcher de verser. Le progrès dans la loi ne consiste qu'à en consolider et à en élever les bords. Le capital, c'est le contenu; la propriété, c'est le contenant.

Nous n'avons pas à attendre notre richesse des gouvernements, mais de nous-mêmes. L'homme seul peut produire, seul il épargne pour enrichir, seul il peut se faire universellement apte à porter le capital et rendre l'association possible. Donc tout découle de la morale, et presque rien du pouvoir; donc le bonheur de l'homme dépend moins de la vertu des autres que de sa propre vertu. Or cette vertu, laquelle consiste à beaucoup travailler pour peu jouir, ne peut naître, ne peut subsister et persévérer sans la perspective d'une compensation infinie au sacrifice infini qu'elle exige. Les biens du Ciel sont les véritables agents de production des biens de la terre!

Relisons la loi économique jusqu'au bout : la richesse sort de la production, la production du capital, le capital de la vertu, et la vertu de la foi. Les peuples du globe sont riches en proportion de leur foi; ils s'éloignent de la richesse à mesure qu'ils s'éloignent des puretés du Christianisme.

Il savait ce qu'il faisait quand il prêchait le travail et l'abstinence! Il demanda deux vertus aux Barbares, et au sein de leurs forêts il éleva les civilisations modernes. Tout le secret de la méthode que notre époque m'a permis

d'entrevoir ailleurs, est dans cette pensée : pour connaître un fait dans le temps, il faut en savoir le but au delà du temps.

Non, les vertus qu'il faut pour produire ne sont nullement en proportion avec les biens qui en résultent ici-bas. D'où l'on voit bien que le travail ne fut pas fait pour nos besoins, mais nos besoins pour le travail et les autres vertus qui mènent l'homme dans le Ciel.

CHAPITRE XX.

La Révolution a tout envahi.

Nous sommes tous révolutionnaires. L'époque nous porte ; l'homme presserait en vain ses pas dans un sens opposé à la rotation de la terre. Depuis cinquante ans, tout concourt au triomphe de la Révolution.

Tous révolutionnaires, car nous nous tenons tous en dehors de la donnée chrétienne. Les doctrines, les gouvernements, les Rois, les journaux mêmes qui croisent le courant, sont révolutionnaires. Si ce n'est point par tel côté très-apparent de politique, c'est par la morale, c'est par l'économique, c'est par quelque erreur cachée; c'est par tous les points de vue où l'on s'accorde avec l'homme.

Voilà plus de cinquante ans que les révolutionnaires font les lois. Depuis l'Empire, la législation n'a été qu'une pratique de la révolution; l'administration, qu'une sorte de dictature révolutionnaire. Comme on l'a judicieusement remarqué, l'esprit révolutionnaire a, peut-être, plus

détruit par voies administratives qu'il ne l'avait fait par la voie des proscriptions [1].

L'enseignement continu de l'Université, le scepticisme reconnu des autorités administratives et gouvernantes, l'art d'engouer pour les entreprises d'industrie, de laisser se décourager l'agriculture, de favoriser le morcellement du sol, la dispersion de la famille, la mobilisation du capital, l'empressement à applaudir à la marche du luxe, à élever des palais à l'agiotage, à placer l'honneur dans l'argent, enfin surtout à ramasser petit à petit tout le pouvoir en soi, pour faire mourir à petit feu l'ancienne action de l'Eglise, ont amené un bien autre désastre que toutes les furies de la Terreur.

Nous n'avions pas besoin de Février pour laisser entrer le socialisme; l'Administration et la Législation n'avaient

[1] Déjà, en 1816, M. de Chateaubriand parlait d'un système d'administration à substituer à celui des *intérêts révolutionnaires*. « Il faut, « disait-il, extirper la révolution de son propre ouvrage. »

Parlons encore d'après autrui : « Le pouvoir essentiellement niveleur de la bureaucratie prit naissance avec l'Université et le Code civil, et commença à infiltrer la religion pratique de l'État. L'administration fut tracassière, paperassière, sans moralité, sans grandeur : elle fut par excellence le pouvoir et le domaine de la bourgeoisie. Là se sont jetées ces médiocrités de condition et de caractère, si abondantes dans la race bourgeoise, et qui, malgré leur ambition, ne voudraient pas plus du pouvoir s'il fallait l'exercer avec éclat, que s'il fallait l'exercer avec péril. Sous l'Empire, cet esprit parut moins, l'administrateur étant l'empereur. A la Restauration le prestige décrut. La Révolution de Juillet produisit un effet analogue. La nouvelle génération des employés valait de moins en moins celle qui l'avait précédée. C'était la petite bourgeoisie toute pure, la progéniture philosophique et morale de l'Université. Combien y en avait-il qui ne fussent pas voltairiens ? Dans les départements où l'esprit religieux avait conservé quelque empire, on envoyait de préférence les adversaires systématiques de la religion. Un préfet allant régulièrement à la messe eût fait dire à la Gauche : Il y a vingt préfets en France publiquement affiliés avec les Jésuites. » Compte-rendu du livre d'un ancien Préfet sur l'*Administration*.

qu'à continuer, et la société du roi Louis-Philippe, ses propres bourgeois élevés dans ses colléges, nourris dans ses administrations, ou enseignés par ses doctrines, se réveillant un matin en plein socialisme, eussent eux-mêmes éconduit ce roi aux frontières. Février, en réveillant par ses alarmes la réaction universelle, a peut-être empêché cette extinction affreuse de la société française!

Et dire que, pour prendre cet immense ensemble de mesures législatives, on se rejetait sur la nécessité des temps! Il fallait arrêter la révolution par la Foi et par les mœurs, vous n'auriez pas été contraint de la suivre pas à pas en lui détachant sa proie. Aujourd'hui la bête a fini : c'est vous qu'elle demande...

CHAPITRE XXI.

De juger d'après les principes ou de juger d'après les faits.

Il faut voir le dessous des choses, c'est-à-dire ce qui les supporte.

Les uns jugent d'après les principes, les autres en voyant les faits. Or les principes sont les lois d'après lesquelles se déterminent les consciences. Les faits sont le résultat de cette nature des choses.

Les faits apportent une lumière sur les principes qui ont précédé. Mais les principes annoncent les faits qui seront; car ils en sont la source. Les hommes ne peuvent échapper aux mobiles qu'ils se sont donnés. Dans ses principes, la Société lit son propre avenir.

Ceux qui jugent aujourd'hui d'après les faits perdent de vue la portée de l'époque. Voyez en morale ceux qui se

conduisent d'après les principes et ceux qui se conduisent d'après les faits : entre ceux qui jugent de la Société d'après les principes et ceux qui en jugent d'après les faits, la différence est la même.

Ceux qui, le 23 février, jugeaient d'après les faits, vivaient dans le sommeil ; la foi qui, depuis dix-huit ans, jugeait d'après les principes, veillait dans une triste attente. Les premiers, en ce moment, voient l'ordre reprendre, ils pensent que tout se termine ainsi ; ceux qui jugent d'après les principes savent qu'ils ne s'arrêtent qu'à leurs conséquences. Les premiers croient le crime fini dès qu'il est consommé ; c'est l'instant où il commence !...

Vous avez tous porté cette époque dans vos cœurs, maintenant vous la porterez dans vos intérêts, dans vos familles, dans votre propre existence ! Et prenez garde, vous n'en traverserez pas les faits en redoublant d'orgueil, mais en revenant sur vos chemins par un complet repentir.

CHAPITRE XXII.

Le Socialisme occupe les places de la Foi.

Le Socialisme est bien nommé. Il porte dans son nom propre toute l'erreur qui l'a fait. Nécessité, au reste, à laquelle l'erreur n'échappa jamais ! Le Socialisme, c'est-à-dire la Société se substituant à l'homme [1].

[1] L'individu, certes, doit tout à la Société. Mais si la Société l'a élevé, ce n'est pas pour se mettre à sa place ! La Société est faite pour l'homme et non l'homme pour la Société, comme le prêche doucement le dogme attendri de la Terreur...

La Société prenant tous les devoirs et lui laissant tous les droits, mettant l'institution à la place de sa conscience, remplaçant la nature humaine par les prévisions de la loi, comme si c'était la Société, et non l'homme, qui dût gagner le ciel! *O homines ad servitutem natos!*

Le socialisme est l'erreur la plus parfaite qu'il y ait. C'est le contraire en toute part du christianisme. Aussi, le socialisme a-t-il accès dans les esprits en proportion de la retraite de la Foi: il en occupe les mêmes points...

Il n'en repartira que lorsqu'elle y rentrera! Chercher à le combattre par la police, par les armes, par les livres, par les lois, autant vaudrait battre l'eau. On sait par où il faut le combattre...

Aujourd'hui il n'y a que deux choses claires (c'est-à-dire complètes): toute la vérité, ou toute l'erreur. De là, la nature humaine pose la question totale. Ou elle prend tout son moi pour elle, ou elle le porte vers Dieu en s'élançant dans l'Infini. Le socialisme donne l'erreur la plus tôt faite. Il ne faut que redescendre chacun des degrés, de dogme en dogme tomber dans l'homme. De là au Néant, route facile.

Aussi trouvez-vous des logiciens parfaits : ils repassent par les mêmes chemins... Il y a là une chose profonde et simple qu'il faut savoir.

Rappelez-vous que vous verrez le socialisme partout remplacer la Foi. Vous savez donc la seule force qui puisse aussi le déplacer.

CHAPITRE XXIII.

Cette Révolution est la résurrection des esclaves.

Vu l'état où le voltairianisme a mis les masses, la république, c'est la démocratie; la démocratie, c'est le socialisme; et le socialisme, la démolition de l'homme.

Voulez-vous savoir si tel homme est socialiste, vous n'avez pas besoin d'attendre qu'il l'ait manifesté ou dit. Examinez s'il a la foi! Quoi qu'en disent vos sciences niaises, l'homme ne peut pas se passer d'une conception explicative. Il s'en fait une constamment dans son cœur.

S'il a rejeté cette conception d'après laquelle toute fin est en Dieu, c'est pour celle qui veut que toute fin soit en l'homme. L'envie est l'exhaussement naturel, et sans effort, du moi. La religion le tenait comprimé en lui offrant son mode divin d'élévation. Otez la religion, la soupape est levée. Cette révolution n'est que la révolution de l'envie. Comptez les gens en position d'envier, vous aurez le compte de vos ennemis.

Amusez-vous à vos recensements politiques, à tous vos moyens d'élections, menées et contremenées. Dans les campagnes vous avez autant de socialistes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, que vous avez d'hommes sans foi. Et vous pensez par vos moyens relever droite la nature humaine! Et vous pensez par une liste bien offerte annuler le mal que depuis soixante ans vos exemples descendent dans les cœurs! Vraiment vous êtes bien affreux de juger la nature humaine si nulle.

Si donc c'est la nature humaine qui se remet sur son orgueil, comment la guérirez-vous? Si l'envie reprend la place de la justice, comment nous gouvernerez-vous? Si la chair redemande à consommer, et que le cœur de l'esclave soit rentré dans l'homme, comment le régirez-vous avec notre politique chrétienne? Quand l'homme ne se soumet pas de lui-même à sa conscience, il n'y a plus que l'autorité de la force. Devant le socialisme un seul remède, l'esclavage. Hors de la religion, le knout; c'est une vérité que tôt ou tard vous saurez.

Vous aviez cru le socialisme fait uniquement pour les villes; vous l'avez vu dans les campagnes. Au fermier il a dit: Tu ne payeras pas ton fermage; au locataire: Tu ne payeras pas ton loyer; à l'ouvrier: Tu auras tout le produit en salaire; à l'immense majorité des endettés: Les hypothèques seront rayées; puis à la foule: Tu consommeras tous les fruits de la terre... Vous venez de ressusciter les esclaves! *Panem et circenses...*

Toutes nos inventions ne pourront rien sur le cœur, le cœur de l'homme... Le socialisme ira tant qu'il le rencontrera. Vous n'avez plus d'autre parti que de vous mettre à détruire le vice. Conseil très-fort, n'est-ce pas, mais qui n'est pas l'œuvre d'un jour?.. Cependant il vous faudra moins de temps pour remoraliser ce peuple que vous n'en avez mis à le démoraliser...

Ce siècle est trempé en entier dans l'erreur; et il est appelé à rétablir la vérité! Qu'est-ce à dire?... Qu'on l'attend à l'école du malheur.

CHAPITRE XXIV.

Le Socialisme a supposé une immaculée conception de l'homme.

Ces hommes si fiers de leur pensée ignorent qu'elle leur est imposée! Toute cette politique découle d'une morale dernièrement en possession des esprits; et cette morale, du point de vue où ils ont été conduits depuis le départ de la Foi. Le socialisme n'est que la doctrine de l'immaculée conception de l'homme.

Un exemple à jamais mémorable des résultats du point de vue opposé à celui de la Chute, c'est l'équipée du Gouvernement provisoire. Les hommes avaient été essentiellement bons, et les pouvoirs jusqu'alors essentiellement iniques : lois répressives, civiles, commerciales, internationales, diplomatie, finances, impôts, Code pénal, jusqu'à la peine de mort, tout y passait!

On défilait la Société humaine. C'était aisé, il n'y avait qu'à conclure à reculons : on prenait l'homme pour bon! De même, croyant à une immense richesse en France, la considérant comme fortuitement possédée par ce qu'on nomme les riches, ne sachant point ce que c'est que produire et non consommer, ils surent moins encore les conditions pour que l'homme produise. La Production cessa ; de leur côté, ils consommèrent en quelques jours les ressources du trésor sur un pays qui s'engouffrait dans la misère.

Faute d'une doctrine sous eux, les républicains descendaient dans le socialisme. Il le fallait bien pour tou-

cher fond quelque part. Il n'y avait pas eu là de tête assez forte (depuis Rousseau) pour prévoir que le républicanisme n'était plus qu'un impossible arrêt devant le socialisme. A deux pieds du fond de l'abîme, on ne saurait rester en l'air... L'égalité peut-elle s'arrêter sur les rives de l'ordre politique[1]?

Maladroitement, ils vinrent emprunter à la langue des anciens le mot de prolétariat. Ces esprits s'étaient formés à l'école des poëtes et des historiens anciens, et ils ignoraient que toute l'économique de l'antiquité reposait sur l'esclavage! autrement dit, que si pour entretenir quelques hommes libres, il n'y avait pas eu une masse d'hommes obligés au travail, et à ne consommer, comme les animaux, que leur ration, la société antique n'aurait pas existé. Mais ils ignoraient encore davantage la grande, l'admirable chose : à savoir, qu'une Société toute nouvelle existe depuis dix-huit siècles sans esclaves! produisant sans que le travail soit forcé, composant du capital sans que la consommation soit réglée! une Société libre enfin, c'est-à-dire qui n'a vécu que sur sa vertu!

Un mot dévoile l'histoire du monde : le christianisme a substitué l'esclavage moral à l'esclavage politique. Par là il a rendu possible la Civilisation moderne. Mais c'est en apportant le traitement de la Chute!

En remettant à la conscience le fouet pris aux mains de l'*herus*, il a achevé l'homme, il l'a rétabli dans toute

1 Le républicanisme est une coquille d'œuf brisée quand paraît le socialisme. Les républicains étaient si bons, que quand ils ont vu la révolution de Février ils ont cru qu'elle se faisait pour eux! Quelques esprits honnêtes le croient encore aujourd'hui... Espérer après cinquante ans retrouver sa pensée où on l'a mise!

sa glorieuse responsabilité devant Dieu! — Mais il faut le christianisme là, vivant, veillant, toujours présent, pour tenir vive la conscience; sinon, tout rentre dans la mort. Esclavage, servitude, despotisme, ces primitives digues contre la Chute aujourd'hui ne sont plus. Il s'agit maintenant d'être chrétien ou de périr.

Des gens qui ignorent ces choses ne veulent pas peser beaucoup sur les destinées du monde... La science politique doit partir de ceci: que l'homme peut faire le mal; puis, agir en conséquence. Ils la font partir du point opposé. Ceux qui professent cette immaculée conception de l'homme ne conduiront pas longtemps ses affaires!

CHAPITRE XXV.

De l'homme du Socialisme.

L'homme ne naît, comme on l'a vu, ni libre, ni parfait, mais en puissance de le devenir. Il n'apporte que son germe. Le germe d'un pommier, par exemple, renferme-t-il des pommes? S'il croît, résiste aux vents, aux sécheresses, et surtout s'il est greffé, comme nous le sommes par la Société, alors il donne des fruits.

Si l'homme naissait avec une liberté toute faite, il naîtrait avec un mérite tout fait, les socialistes auraient raison, les hommes auraient tous les mêmes droits.

Où sont vos yeux? Voyez l'enfant au maillot; voilà cependant l'homme. Les idiots, les aliénés ne sont pas devenus tels, ils sont restés tels. L'homme naît idiot,

comme il naît sans liberté, sans volonté, sans mémoire, sans raison, sans aucune des facultés de son âme; et non point comme le disent de savantes psychologies, qui n'ont pas vu le premier des faits de la psychologie. On apporte de longs chapitres intitulés : L'homme est doué de la liberté, de la raison, etc., etc.; je suis tenté de m'écrier comme de Maistre : Où donc est l'Homme? jamais je ne l'ai rencontré!

Je n'ai rencontré que des hommes; c'est-à-dire, des êtres auxquels Dieu a donné le pouvoir d'acquérir la liberté, la volonté, la mémoire, les autres facultés, mais seulement au degré auquel ils les acquièrent; à tel point que leur hiérarchie entre eux, au sein de la Société, vient de ce qu'ils n'ont pas tous également acquis cette liberté, cette volonté, cette mémoire, ces autres facultés.

Aussi voulait-on les droits de l'Homme, au lieu de ceux que méritent les hommes! Voit-on d'où cela pouvait venir?...

Pour l'Homme tout fait des psychologistes, il fallait une société toute faite, des terres toutes faites, une nature qui n'eût plus qu'à verser ses dons. Le socialisme a édifié parfaitement sur la psychologie du rationalisme [1].

La grâce et l'éducation ne furent point vues comme la condition de l'homme; de même l'autorité et les lois ne furent plus considérées comme la condition de la Société. Vous créez un monde de toutes pièces, métaphysique, psychologique, moral, politique, économique,

[1] La politique du monde se balance entre deux idées : ou l'homme naît bon, de là la liberté, l'égalité des droits, l'illégitimité du Code pénal et de l'autorité; ou l'homme naît mauvais, de là la répression, l'éducation, la légitimité de la peine et des pouvoirs. La question religieuse est toute la question politique.

et vous vous étonnez de ce qu'il existe ! Vous prendrez maintenant la peine le détruire.

CHAPITRE XXVI.

Ou catholique ou socialiste.

Il faut être catholique ou socialiste. Toute question n'a que deux bouts. Ou le mal est dans la nature humaine, ou il n'y est pas. Tout est là.

S'il n'y est pas, égalité de tous les hommes, absurdité de la peine, vanité de la religion, iniquités des pouvoirs. Élevez votre société d'un jet, vous êtes en plein sur votre droit. Si l'homme est parfait, cette terre est le but. Mais prenez garde, cette question traverse tout, et va jusqu'au bout de la politique.

Catholique, ce monde est vrai, tout redevient conforme aux faits, à la longue pratique des siècles. Socialiste, rien n'est encore, le monde a erré six mille ans , il s'est trompé de fond en comble... Mais que faites-vous de l'Infini? Dieu, où est-il? la création, où prend-elle sa raison d'être?

Ou catholique ou socialiste. Entre les deux extrémités de l'échelle flotte la masse des esprits flasques, tous gradués suivant la bévue de leurs passions. Une question ne s'arrête pas au milieu. Qu'il n'y ait en France qu'un seul catholique et un seul socialiste, il n'en faut pas davantage !

P.-J. Proudhon est en ce moment l'homme le plus utile de France. Pour résoudre le problème, il faudra bien monter jusqu'en haut ! Il faudra bien savoir si l'homme est tout fait, la nature toute prête, et cette vie le but; ou

bien si l'homme se forme, si le capital par le mérite se fonde, et si cette vie n'est qu'un moyen. Quelle révélation sortira d'une telle époque[1] !

Le peuple n'a pas toute la sottise qu'on lui croit. Il ne remuera pas trente-six questions : de son bon sens, il apercevra aussitôt si le travail est attrayant, ou bien s'il est une peine. Le reste lui viendra de là...

O hommes ! ô doctrines ! votre science du rationalisme n'est que la métaphysique du socialisme. Vous placiez tous du même côté l'Orient. Tel vous faisiez sortir l'Homme de l'Absolu, tel ceux-ci le reçoivent dans le temps. Leur économique est à vous.

Mais vous sentez bien que le peuple n'ira point monter chez vous, pour redescendre ensuite sur une pratique qu'il va juger en face. Il n'ira pas s'engager dans votre science, quand les faits la traitent pour lui. Vous aurez beau faire redescendre la question, rompre et rompre la semelle pour l'atteindre, et mettre à mesure la cheville où vous le croirez arrêté. Il arrivera juste au point d'où vous ne vouliez pas partir...

Combien la pratique mettra peu de temps à créer sa philosophie ! Selon une expression, célèbre aussi, mais que les faits vous renverront, le Rationalisme *n'en a pas pour quinze ans* « DANS LE VENTRE. »

[1] Quand on aura fini de parler, il faudra bien que la question se traite. Il s'agira de savoir, les yeux sur les faits, laquelle est vraie de la Doctrine de la Chute, ou de celle de l'immaculée conception de l'homme... Vous faites avancer des temps dont votre pensée est bien loin !

CHAPITRE XXVII.

Protestantisme, libéralisme, socialisme.

L'erreur commence au Protestantisme, elle finit au socialisme. Tous les autres systèmes ne sont que les diverses stations de la même pensée.

Ce que nous nommions libéralisme il y a quelques jours, n'était que l'avénement de cette pensée dans l'ordre politique. Aujourd'hui qu'elle met le pied dans l'ordre économique, la reconnaîtrez-vous?

Reconnaîtrez-vous que l'homme voudrait se rendre libre de toute loi, rejeter toute autorité, puis de là redescendre en lui-même pour cultiver sa chair? Reconnaîtrez-vous que la Chute n'est que le premier des faits historiques, que la même donnée reparaît en eux tout au long; que l'homme n'a toujours qu'une maladie, l'orgueil; que la Société n'a toujours qu'un moyen de subsister, le contenir et l'effacer?

Ne cherchez pas l'erreur dans l'erreur (ne pas être si simple!) mais dans le mal. Les hommes se cherchent ou cherchent Dieu. De là, deux catégories à travers les civilisations, et à travers les époques et les classes, les unes édifiant des Sociétés, les autres détruisant l'homme.

Le mal ne s'est tant aggravé que parce qu'il s'est fait doctrine. Cette pensée n'a point manqué sa logique. Le protestantisme fut le dogme du rationalisme; le rationalisme, la métaphysique du socialisme; et le socialisme, l'économique du rationalisme.

Les socialistes diront aux rationalistes : Ou renoncez au principe, ou admettez les conséquences. Alors les rationalistes s'arrêteront. Et les rationalistes diront au protestantisme : Ou retirez votre principe, ou le peuple est souverain. Alors les protestants se tairont.

Quand toutes ces politiques seront discréditées, le schisme qui les avait produites tombera sous elles. Tout s'avance; arrivées à temps pour éviter le naufrage de l'Europe, les communions seront obligées de se réunir dans le Dogme, contre l'athéisme de la Révolution.

CHAPITRE XXVIII.

Le Socialisme n'est que la chute de la civilisation.

Le socialisme est plus aisé que la civilisation. Il ne faut pas s'étonner si tant de gens veulent en être.

Vivre comme le socialisme l'indique est une chose pendant quelques mois très-facile ; elle consiste à consommer ce que les siècles ont recueilli : tout le monde est bon pour cela[1]...

Il ne faut pas être bien méchant pour être socialiste. Il suffit d'ignorer l'histoire, comme tout paysan l'ignore. Il suffit d'oublier la conception de fait que nous donne le christianisme, et d'entrer dans la théorie de l'homme de la nature.

[1] Quand on réfléchit à la pensée qui demande égalité de salaire, qui demande que le capital soit au peuple, qu'il soit sans intérêt, en association, en commandite, en banque, en rêve, qu'il n'y en ait pas, qu'on soit en société sans lui, sans le mérite, sans l'individualité, on sort comme d'un songe.

Mais la nature n'est que le point de départ de l'homme. Ceux qui y restent, y laissent aussi la Société. L'état sauvage a sa loi. L'homme n'est fait que pour sortir de la nature : l'individu, par la grâce ; les peuples, par la civilisation, qui est le sublime effort de l'humanité en ce monde.

Le socialisme est d'autant plus dangereux qu'il ne demande ni effort, ni raison, ni doctrine. Il suffit que le christianisme se retire de l'horizon, pour que la raison humaine, jusque-là soulevée, retombe dans le socialisme. Dès que le soleil disparaît, le serein redescend sur la terre.

Avec quelle arme combattrez-vous le socialisme ? Il faudrait la puissance de soulever de nouveau la raison chez les peuples. On peut vaincre une erreur, on ne détruit pas l'erreur, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire le mal. On chasse une ombre, on ne fait pas disparaître la nuit. Ou la Foi, ou tout rentre dans les ténèbres.

Le socialisme n'est que la chute de la civilisation.

CHAPITRE XXIX.

La Société veut-elle revenir au christianisme ou périr ?

Dieu fait tout pour vous sauver. Les révolutions ne sont point le mal. Toute maladie cherche la crise où les lois vitales viennent relever le combat. La consomption, qui l'évite, nous berce au lit de la mort.

Une révolution avortée est le plus pénible état d'un peuple. Loin de le guérir, elle fortifie ses tendances ; la foule ne cesse de gronder contre l'ordre qui

lui enlève ses chimères. Car la foule, qui est l'homme, rêve le mieux, c'est-à-dire la révolution. Il faut qu'elle en ait vidé le calice pour qu'elle ne veuille de longtemps le ramener vers ses lèvres.

Mais il se passe à cette heure un fait inouï, la preuve d'une protection inespérée de Dieu : l'erreur s'est faite homme! Chacun la pourra toucher de la foule. On a nommé l'homme de France et d'Europe le plus utile en ce moment. Sa logique est si totale, que la leçon ouverte par le programme de sa pensée peut tenir lieu d'une révolution.

Le libéralisme et le protestantisme touchaient un pôle de l'erreur, mais ne pouvaient atteindre à l'autre. Le rationalisme, leur formule, restait dans les mêmes proportions exiguës de l'erreur. Ici les trois formules se superposent et touchent tout : l'erreur est universelle.

Le protestantisme eût continué de retenir les âmes sur les terres arides de l'orgueil; l'économisme, d'étendre invisiblement le paupérisme sous les populations; le libéralisme, de tourner les mœurs et d'empoisonner la vertu. Aujourd'hui la question est complète : la Société répondra si elle veut être ou n'être pas. Elle viendra trancher à la fois toutes les têtes de l'hydre, ou se faire dévorer...

Les temps sont grands, ils sont chargés de toute l'action du passé; la civilisation humaine est mise en demeure de succomber ou de se relever vers Dieu.

CHAPITRE XXX.

Du christianisme démocratique et social.

Que penser de la sagesse d'une Epoque où un homme de foi commence ainsi son important ouvrage : *La révolution française est sortie de l'Évangile!*

Ce mot inscrit sur l'entrée de ce christianisme démocratique et social donne la clef de l'erreur qui le tapisse jusqu'au fond. Il découvre en même temps le grave péril de l'époque. *Sortie de l'Évangile?* Oui, en ce qui s'y est fait de bien ; pour le reste, la révolution française sort du XVIIIe siècle. Voilà la distinction.

Aujourd'hui les deux fruits sont mêlés sur la même branche, ceux qu'a donnés l'homme, et ceux qui viennent de Dieu. L'on prend comme venant de Dieu, et entièrement célestes, des fruits que rapporte l'homme, et aussi, comme dus à l'homme, des fruits que nous tenons de Dieu. L'erreur s'est greffée sur la verte tige.

Ce sera la pierre d'achoppement de cette époque. Le mirage est tel que beaucoup, parmi les plus sages, ne savent encore où fixer leur esprit. Et des hommes de la foi ont vu comme divins des produits entièrement humains, dans cet entrelacement et ces emprunts de noms faits par la philosophie en goût de se légitimer [1]. Que le clergé fut sage de s'abstenir! Car il arrive que

[1] Cette opinion prit jour dans l'*Avenir*. L'origine en était justifiée en ce que le pouvoir d'alors fut attaqué sur sa propre opposition au pouvoir plus sacré de l'Église. Mais ces dignes écrivains ne tardèrent pas à juger, en avançant, qu'ils marchaient sur une route ouverte et pavée par l'esprit révolutionnaire.

ceux qui ont voulu l'éclairer sur ces choses se trouvaient, ne le sachant pas, eux mêmes tout-à-fait aveuglés.

C'est ainsi qu'on vit un orateur illustre s'asseoir, dans l'Assemblée, à côté de ceux qui avaient attaqué le dernier roi. Il croyait simplement que les hommes de cette opposition n'avaient été mus, comme lui, que par un plus vif amour de la vertu. Il vit que ce n'était que par un plus grand instinct du mal, et il sortit, pour remonter à sa place!

Le sens païen des choses avait tellement prévalu; on s'accoutumait si bien à voir toutes les réformes dans les gouvernements et non dans l'homme, à ne reconnaître en ce vaste esprit révolutionnaire qu'un élan généreux vers la perfection; on se persuadait tellement que l'homme allait en bonne voie, et qu'enfin le Pouvoir d'alors était le seul obstacle aux progrès de la future humanité, qu'à la chute de ce pouvoir, des hommes religieux vinrent écrire avec simplicité ces mots en tête d'une feuille publique : l'Ère nouvelle!!! Tout fut si loin que les cœurs nobles ont rétracté publiquement leur esprit d'opposition.

Ceux dont les enseignes religieuses n'étaient agitées que par l'esprit révolutionnaire, sont restés fidèles au brandon [1].

1 Il est douloureux qu'un nom comme celui du grand poëte se soit trouvé pris par le flot des billevesées de l'époque. L'illégitimité de cet esprit d'opposition à la Société ne fut pas aperçue des hommes les plus éminents de la France. Au moment de l'explosion, tous se sont trouvés ramassés, les uns dehors, les autres dedans, selon les hasards de Février. Car ceux qui retenaient le pouvoir et ceux qui l'entraînaient, avaient la même métaphysique et la même morale; ils n'étaient opposés que de position politique.

Ils prennent les révolutions pour des évolutions de l'humanité. Un mot qui dans toutes les langues signifie le retour du mal, pour ce christianisme démocratique et social, exprimerait le retour du bien! La pire des erreurs est celle du chrétien. Ceux qui se rangent sous le nom de *Socialisme chrétien* perdraient tout s'ils prenaient de la force. Ils auraient juste assez de vérité pour cacher toute l'erreur.

L'esprit de l'homme fut habile, il s'est juxtaposé à celui de Dieu! Retournez dans vos cœurs, vous distinguerez la branche du XVIIIe siècle de la branche de l'Évangile. Il y a une bonne manière; l'esprit du christianisme immédiatement se reconnaît: au lieu d'enfler le moi, il en demande le sacrifice...

CHAPITRE XXXI.

Du grand danger auquel a échappé l'époque.

Si l'on fût parvenu à marier l'esprit révolutionnaire avec l'esprit religieux, c'en était fait à jamais de notre époque. Tous nos peuples du midi de l'Europe eussent repassé sous la conquête avant de continuer les destinées chrétiennes.

Le grand danger a été là. Il faut que Dieu ait mis en protection spéciale notre civilisation, pour préserver son Clergé de l'erreur la plus glissante qui fut jamais sous ses pas. Un esprit supérieur, inouï, miraculeux, a pu seul le conduire!

De beaux chrétiens, assurément, qui ne demandent à

l'Évangile que droits, qu'égalité, et qui oublient de prendre la croix de Celui qui a dit : Vous les reconnaîtrez à leurs fruits... Oui, nous reconnaîtrons aux doctrines si c'est l'esprit d'humilité, de douceur et d'amour de Dieu qu'elles enfantent, ou si c'est l'esprit de trouble, de rébellion, et d'amour du droit de l'Homme !

Chaque âge a son hérésie : à tous les pas que le christianisme fait ! car le moi se tient toujours derrière pour l'usurper. On changeait le fond du christianisme, et on lui laissait son visage et son nom ! Mon âme en frissonne d'effroi; non vraiment, en ces temps, je n'ai admiré qu'une chose, le profond bon sens de l'humble clergé.

Rappelez-vous le langage naguère réputé le plus grave : « *Par le concours des événements,* de nos jours, la religion et la société ont cessé de se comprendre. La religion prononce anathème sur le monde nouveau et s'en tient séparée ; le monde est près d'accepter l'anathème et la séparation. Rapprocher l'esprit chrétien et *l'esprit du siècle*, *l'ancienne* religion et la société *nouvelle*, les amener à s'accepter, telle est la pensée vraiment catholique, équitable, et marque d'une haute intelligence. Sans flatterie, notre temps est un grand temps, qui a fait de grandes choses, ouvert de grandes destinées! Tous ces résultats positifs, visibles, si rapidement obtenus, ce progrès si général de bien-être, de richesse, d'ordre, de justice pratique dans les affaires sociales, sont-ce là des symptômes de déclin? Non, notre société a conscience de ce qu'elle est, et de ce qu'elle peut devenir, du bien qu'elle a fait à l'humanité : elle veut qu'on l'honore. » Les auteurs de l'*Université catholique* ne rendent pas encore

à *notre* société toute la justice qui lui est due[1]. » — *Et si cadens adoraveris me, omnia tibi dabo ! ! !*

Que vous en semble de la grande époque, et de la grande destinée ? Aujourd'hui justice est-elle rendue à *votre* société ! Trouvez-vous qu'elle touche enfin le terme vers lequel vos principes l'ont lancée ?... Examinez, Messieurs, examinez ! dites lesquels, des précepteurs du monde ou des précepteurs de l'Église, doivent enseigner maintenant les hommes ! Innocence de la philosophie : c'est *par le concours des événements* que, de nos jours, la religion et la Société ont cessé de se comprendre...

CHAPITRE XXXII.

Les révolutions mettent un arrêt au courant de l'histoire.

Il ne faut pas confondre les révolutions avec les évolutions de la Société. Par celles-ci, la Société s'avance ; par celles-là, elle revient sur ses pas. Les évolutions sont les progrès de l'humanité ; les révolutions sortent de l'homme. Les premières ont lieu dans sa conscience ; les secondes éclatent lorsqu'il se dresse, dans son orgueil, contre le courant de l'histoire.

[1] Paroles de M. Guizot, en 1838, dans un article au reste fort remarquable sur le *Catholicisme*.

Quand un homme du rôle politique de M. Guizot se pose dans une époque comme le défenseur de l'Autorité, il devrait monter jusqu'au sommet du principe, et non point l'abolir en religion, où il fatigue l'orgueil, pour le ramener en politique, où il favorise les affaires. Ce ne sont pas les criards du jour qui sont impardonnables, mais ces grands discoureurs, hommes de sciences courtes, qui nous ont séparés de la science universelle. L'époque était bien défendue !

Une révolution n'est qu'un retour vers le passé. Ainsi le mouvement par lequel Luther ramena sur les esprits l'antiquité, en remplaçant la Foi par la raison individuelle, fut très-bien nommé une révolution. Dès ce moment le christianisme fut retardé de deux siècles : il fallut une seconde fois combattre le paganisme, dans le cœur de l'homme, comme on l'avait combattu la première fois sur la surface du monde.

De même, le mouvement par lequel la bourgeoisie du XVIIIe siècle ramena chez nous l'époque qui avait précédé dans les Gaules la conquête des Francs, en remplaçant la noblesse par la bourgeoisie et les classes gauloises, fut aussi nommé la révolution française! Dès ce moment on vit partout éclater au dehors, dans les actes, dans l'État, dans les arts, dans l'opinion du public, l'esprit mesquin et la décadence morale qui s'y cachaient depuis cent ans. A cette époque, les mœurs et les instincts grossiers du peuple montaient dans l'aristocratie : il s'agissait de promptement ranimer l'esprit de noblesse pour le faire redescendre sur la foule. Au contraire, on démocratisa la nation. Ce fut une révolution, c'est-à-dire un retour en arrière. Ce retour s'est achevé dernièrement.

Il ne se fit même aucun progrès, comme on le dit, dans les Droits de l'homme. La bourgeoisie ne prit que pour elle les avantages qu'elle enviait à la noblesse. Elle se réserva si exclusivement ces droits, que le peuple ne vient d'entamer cette dernière révolution que pour les lui reprendre à force ouverte. La bourgeoisie reconnaît, mais trop tard, qu'avec tant de droits de l'homme, l'homme et la Société périssent. Où, à qui ces droits doivent-ils s'arrêter?... C'est bien ce qu'elle se demande avec anxiété

aujourd'hui. L'orgueil commence assez une révolution; mais, en nulle chose, il ne sait considérer la fin...

Tous ces droits seraient très-bons si l'homme agissait noblement. Ils ne valent plus rien dès l'instant qu'on en parle : c'est comme la vertu et la noblesse. Au lieu de les appeler droits, on les nommerait devoirs, et c'est à quoi l'on verrait que cette révolution n'est pas complètement fausse.

On parlait des devoirs de l'homme depuis qu'il était sur la terre; il fallait notre siècle pour entendre parler de ses droits.

CHAPITRE XXXIII.

Le socialisme a-t-il fondé une nation ?

On a entêté le peuple de socialisme. Il y tient parce qu'il ne sait comment il y est entré, ni surtout comment en sortir. Son entêtement n'est que la vue de notre néant.

Il n'y a qu'une observation qui le puisse ramener à l'expérience :

Pourquoi ne faites-vous pas d'abord vos essais d'Icarie, de fouriérisme, de socialisme sur vous-mêmes? Comment voulez-vous y conduire ceux qui n'en sont pas convaincus?

—Mais ce sont eux qui possèdent le capital, les instruments du travail!

—Alors, pourquoi n'est-ce pas vous qui les possédez?

Si depuis six mille ans, si, notamment depuis la monarchie française, ce sont eux qui possèdent les lois et les instruments du travail, et, vous qui ne les possédez pas,

qu'est-ce que cela annoncerait ? au moins qu'ils sont les plus experts en civilisation.

Alors votre conscience consent à ce qu'on ôte la Société des mains de ceux qui l'ont depuis quatorze siècles amenée jusqu'ici ; pour la confier aux mains de ceux qui ne l'ont point su fonder, qui n'ont su, nulle part, en fonder une pareille depuis six mille ans !

Vous existiez bien quand ceux qui possèdent les instruments de la Société la constituaient : pourquoi n'est-ce point vous qui l'avez constituée?

Vous existiez bien quand, sur tous les points du monde, s'est créé le capital : pourquoi n'est-ce pas vous qui avez créé cet instrument du travail?

Enfin vous existiez quand les deux cents peuples qui ont brillé sur la surface de la terre se sont fondés : pourquoi, alors, n'en avez-vous fondé aucun[1] ?

Voilà qui donne à réfléchir... Si, sur le globe, la civilisation a partout commencé de même ; s'il faut que vous veniez vous attaquer à un peuple déjà tout fait pour commencer votre besogne, ne seriez-vous point tout simplement ces êtres qui jamais n'ont pu conserver un capital, ces rebuts éternels qu'ont traînés derrière elles toutes nos civilisations?

En bonne foi, je cherche vos actes pour savoir ce que vous pouvez dans les faits... Toute nation, toute classe toute famille a bien commencé : pourquoi n'est-ce ni votre peuple, ni votre classe, ni votre famille?

N'auriez-vous pas le regard troublé par le manque

[1] Vous n'avez que ce raisonnement immédiat pour ramener le peuple à l'expérience. N'ayant pas étudié, il ne peut pas savoir ; et n'ayant pas la foi, il ne peut pas obéir.

complet d'expérience ? et, l'absence de religion ne serait-elle pas simplement cause en vous de ce manque d'humilité? Certes il y a à améliorer notre condition en Société; mais c'est par la vertu[1]. L'orgueil n'édifie que la ruine.

CHAPITRE XXXIV.

De la sublime nature des choses.

En imaginations sociales toujours vous allez, et ne vous rattachez à aucun principe. En voici un que vous ne franchirez jamais; les hommes, les sociétés, l'avenir sont déposés sur cette loi que vous ne dépasserez pas, à savoir :

La nature ne produit qu'en proportion de l'effort que lui adjoint le travail; elle ne peut élever l'homme qu'en proportion du capital que lui confie la Vertu. Sur vos wagons, vos institutions, constitutions et machines à crédit, où courrez-vous : le monde est calculé sur elle?

Si Dieu n'eût pas placé sous l'homme la loi de la nécessité, il serait encore à terre. Cette loi le lève de sa paresse et le fait courir à sa liberté. Que Dieu monte d'un point la fécondité de la nature, et, s'en rapportant à elle, l'homme peu à peu s'éteint : ainsi les peuples

[1] Le peuple aime l'extraordinaire; comme en médecine, il écoutera de préférence les fous. Qu'un homme lui dise : Donne-moi 600 francs, et tu pars sur un vaisseau pour un pays où tu feras une société de frères; le travail même y sera un plaisir, et du premier moment tout y sera supérieur à la civilisation : il partira pour l'Icarie. On aura beau le prévenir que celui qui a parlé est au moins un homme qui se trompe, il n'y voudra pas réfléchir; car s'il y réfléchissait, il pourrait ne pas le croire.

d'Orient. Qu'il baisse d'un point cette fécondité, et, découragé de l'entreprise, l'homme est bientôt refoulé : ainsi les peuplades des pôles.

Les continents, les saisons, les climats, les sols, dans la sublime ordonnance, ont été pondérés suivant l'homme. Si Dieu relevait d'un cran la loi de la nature, le genre humain immédiatement retomberait. Par toutes ces institutions, par ces gouvernements, c'est ce que les hommes croient obtenir.

D'abord, ils ne l'obtiendront pas. Les gouvernements ne s'échapperont point de la nature des choses. Puis, s'ils pouvaient y parvenir, l'espèce humaine, déplacée de son point, disparaîtrait. Dans les familles où le sentiment du bien-être dépasse de mâles vertus, les fils, gâtés, s'annulent et la branche s'éteint; dans celles où le travail est insuffisant à se roidir contre une trop forte misère, l'homme s'épuise et s'abat. C'est par la même loi.

Adoucissez sa fermeté, l'homme s'amollit et tombe; augmentez-la, il plie et se voit renversé.

Sublime nature des choses, les gouvernements ne pourront te changer! Tu as été fixée de la main du Créateur; ton degré est la mesure de la grandeur du genre humain.

On ne veut pas absolument se souvenir que le temps n'est que la préface de l'homme. Les richesses se consomment comme elles se produisent; le corps humain, but des efforts de la richesse, se dissout lui-même pour ne laisser que notre âme. Un jour cette terre, toute couverte des richesses de l'homme, disparaîtra; il ne restera que l'effort qui les a produites. Qu'est-ce donc que l'effort? C'est l'homme.

CHAPITRE XXXV.

L'homme n'agit sur la nature des choses que par la vertu.

Combien vous ignorez ce que c'est que la nature des choses, qui n'est elle-même qu'un point réglé sur la nature humaine !

Aussi n'y a-t-il que l'élévation de l'homme qui la puisse agrandir.

Il n'y a qu'une augmentation de travail et de privation qui puisse accroître la nature. Et la chasteté seule aurait le pouvoir de saisir cette loi de la population qui éternellement vous pressera, sur le plateau des subsistances, vers les limites extrêmes. Ceci vous paraît énorme : c'est pourquoi, pas un mot de plus... Tout est de même. On ne songe point combien l'infini est haut, et d'où, cependant, est sorti l'homme ! Il ne s'agit rien moins que de lui assurer une substance et une vitalité éternelles !

Le Ciel nous a tendu ici une loi, une loi de perfection que rien ne fera plier. La terre y est amarrée ; l'homme tirera et remploiera le cordage s'il veut se rapprocher. Sublime nature des choses ! non, rien ne saura t'abaisser, rien ne saura faire que l'homme ne puisse s'élever jusqu'à ta mesure !

Le Dieu qui conduit l'harmonie des sphères, et qui tient l'axe de la molécule, n'aurait point fixé celui de l'homme, de l'homme, ce tour de force de la création? Votre scepticisme vous noie, il n'y a plus d'étoile pour vous conduire.

Les voies de Dieu sont des voies d'amour : avez-vous pu penser autrement? Et déjà nous l'avons reconnu, si Dieu avait mis plus d'amour dans la création, il l'aurait perdue. De la haute mer, les yeux ne découvrent point la terre. Pour savoir où elle est, vous regardez le ciel.

Tout ce qu'on peut dire à vos gouvernements, à vos doctrines, à vos imaginations, le voici : l'homme ne saurait changer la nature des choses que par la vertu.

O être heureux, qui n'es exposé qu'à grandir!

Admirons ces lois : l'homme est le fils de la lutte, le résultat de la vertu. Et précisément pour que la Société existe, il ne faut pas qu'elle sorte de cette loi de la création, laquelle est prise à la loi même de l'Infini!... La lutte et notre âme sont une même chose. L'homme et la misère ne font pas deux. Depuis que les savants étudient, on n'a pu trouver la recette du génie, ni, depuis que les hommes labourent, le secret d'inventer du pain.

CHAPITRE XXXVI.

De la loi des civilisations; pourquoi au début l'Esclavage?

Après avoir créé les anges et vu leur chûte, Dieu créa les hommes sur la terre. Il fallait que l'homme se dût à son propre Effort pour ne point perdre son mérite. Les êtres libres s'élèvent ou retombent suivant divers degrés d'où il faut reprendre ou continuer leur volonté.

La nature offre l'obstacle aux divers degrés de l'Effort. Dieu disposa des zones sur la terre, depuis la ligne du soleil jusqu'au sommet des pôles. Le globe présente

une gamme sur laquelle les civilisations sont déposées suivant le point où en est la liberté morale [1].

Les premières civilisations furent placées en Orient. Une nature exubérante ne demanda d'abord à l'homme qu'un faible Effort pour lui fournir toutes les richesses nécessaires à son existence. C'est là que l'homme commençait.

Au déclin des civilisations orientales, s'éteignant dans le luxe, Dieu fonda les civilisations de l'Antiquité proprement dite. Le nord de l'Afrique et le midi de l'Europe offrirent une nature déjà plus austère que celle de l'Orient. Elle commença à demander à l'homme un Effort auquel il ne put répondre que par la frugalité de l'esclave.

Au déclin de la civilisation classique, mourant aussi dans son bien-être, Dieu porta la civilisation plus près du pôle, au sein de l'Europe moderne. Elle couvrit dès-lors des contrées que les anciens considéraient comme réservées aux bêtes fauves. Ici la nature demanda à l'homme un Effort auquel il ne peut désormais répondre que par une vertu universelle. Telle est la marche.

Orient, Italie, Europe occidentale; l'homme ne va pas en vieillissant, mais en augmentant son pouvoir intérieur. Si une civilisation plus élevée succède à la nôtre, elle sera ou fondée plus près du pôle, ou pressée par une population qui nécessitera sur le même emplacement l'augmentation de l'Effort. L'homme fut toujours en proportion de l'obstacle que la nature offrit

[1] Les premiers hommes, pourvus, à l'image des anges, d'une grande lumière, de force et de longévité, furent retirés par le Déluge. Il fallut encore reprendre l'homme de plus bas.

au travail. La civilisation s'élève en proportion des caractères. Quels que soient les soins du christianisme, déjà nos peuples du Midi paraissent exposés à périr les premiers dans leur démocratie ; et ceux du Nord semblent devoir leur survivre. L'homme va en augmentant son Effort, le pouvoir mis en lui, en un mot son âme. Il ne marche point au repos, ainsi que les théories le disent. Aussi ne comprend-on plus ce monde ; les premières pages de l'histoire paraissent inexplicables.

Les peuples ont débuté par l'esclavage, pour des motifs que ceux qui ont lu ce livre comprennent. Mais la raison morale est plus capitale encore que la raison économique. Comme le travail crée l'homme intérieur, qu'il est son propre traitement, il a fallu le lui appliquer avant que sa volonté l'inspirât. Le christianisme ne fut point offert à l'Antiquité, parce qu'elle ne l'aurait pas reçu. On dut imposer l'Effort et le sacrifice à l'âme avant de pouvoir le lui proposer.

L'esclavage fut sur l'homme une sorte de christianisme forcé ; il produisit la patience et le renoncement dans les âmes toutes rebelles[1]. C'est ainsi que, contre sa volonté, on impose à l'enfant une discipline dont plus tard, sa volonté, mise debout, cueille les fruits. Coûte

1 Deux faits remplissent l'Antiquité, l'Esclavage et la Guerre. Si la guerre offre à l'être l'occasion d'exposer l'être, et d'entrer dans l'opération sublime du sacrifice, l'esclavage la lui offre à un plus haut degré. Le soldat agit par une impulsion merveilleuse, son sacrifice devient plus éclatant que pénible. Privé de cette impulsion, l'esclave agit avec effort, sans gloire, sans récompense. Il accomplit constamment le plus difficile sacrifice, celui de sa volonté. Ainsi se forme en lui la patience. La patience, c'est la volonté soumise à elle-même, la grande opération intérieure, le fait du renoncement, le même que celui par lequel on s'offre à la mort. L'esclave eut un héroïsme apprécié de Dieu !

que coûte, Dieu voulut arracher l'homme à la Chûte. L'esclavage produisit à la longue dans l'âme la soumission et le renoncement, ces deux éléments de l'humilité; il abattit dans notre cruelle nature le plus gros de l'orgueil et rendit la Civilisation possible.

Un seul peuple, celui de Dieu, échappa à cette constitution intérieure de l'esclavage. Cependant Dieu le prépara par quatre siècles de servitude en Égypte. Or, chose remarquable! son histoire ne fut qu'une série croissante de chûtes et de châtiments. Tous les vingt ans Dieu fut obligé de donner la leçon à ce peuple jusqu'à son extinction dans la captivité de Babylone. Cette race semble encore inférieure aujourd'hui.

L'homme est ici pour former son âme et gagner le Ciel; n'imaginez pas que la Civilisation lui fasse faire autre chose.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Assistance.

On trouve des raisons pour tout. C'est qu'il y a toujours deux manières d'envisager les choses. Il y a le côté humain, qui paraît suffisamment respectable à celui que sa conscience ne tient pas élevé au point de vue divin.

Le point de vue humain est l'éternel point de départ des esprits moyens et des hérésiarques[1] ; en révolution

[1] C'est pourquoi on se croise éternellement avec eux sur les chemins du vrai sans pouvoir se rencontrer. Ainsi dans les airs, on voit allant en sens inverse deux courants de nuages, l'un plus près de terre, quand l'autre fuit dans la partie supérieure.

il est celui des mécontents. La bourgeoisie a eu le sort de s'y enfermer de tout temps, par ses coutumes, par ses arts, en dernier lieu, par ses sciences et par ses lois.

Là elle se trouve sur le même terrain que le socialisme : à la fois battue par lui, parce qu'il en appelle aux conséquences, et invincible à toute autre logique, parce qu'elle n'est pas susceptible d'une raison supérieure. Nulle logique ne peut dépasser les dimensions de sa raison.

On s'étonne de ce que tant d'orateurs discutent en sens divers au sein de nos Assemblées. Cela vient de ce que tant d'esprits restent accrochés aux divers degrés du raisonnement. Les différents points de vue superposent les hommes, ils étendent horizontalement les bras sans se trouver. De là notre anarchie ; elle naît, comme toute petitesse, de l'abus du raisonnement. C'est parce qu'on trouve des raisons pour tout que, dans les affaires, il faut tenir les hautes données de l'esprit[1].

Ne paraît-il pas très-sensé aujourd'hui de prétendre que le gouvernement nous doit l'Assistance? On vous dira, mais vainement, la vérité sur ce point ; car elle s'éloigne de vos yeux de la distance qui sépare le point de vue où vous êtes du point de vue divin : c'est qu'il ne faut pas l'Assistance !

D'abord, cela ne se peut pas. En second lieu, à supposer que cela se pût, il ne le faudrait pas. Si les gouvernements modernes fournissaient l'Assistance, la na-

[1] Les hommes n'auront actuellement que ce moyen, pour se tirer de l'anarchie où ils se sont jetés entre eux par l'abus que les esprits moyens font du raisonnement.

ture humaine serait perdue. Sans l'effort, la pérennité de l'effort, la liberté ne naîtrait plus en nous, et l'homme s'ensevelirait, comme dans l'Orient.

L'Assistance? Pourquoi Dieu créa-t-il au contraire une loi qui couvre le monde, et à laquelle jusqu'à ce jour n'a échappé aucun homme : la Nécessité? Le Dieu qui a fait la liberté sait le levier qui lui convient...

Élevez vos regards! Pour que l'homme sorte de lui-même, pour qu'il soit le fils du mérite, et, bien mieux, pour qu'il use de sa propre liberté, de ses mains, de ses pieds, pour qu'il ne se laisse pas mourir de faim sur place, Dieu lui a envoyé la Nécessité. Sans elle, cette âme en germe rentrerait dans la paresse, qui est un retour au néant.

La nature déposa l'homme couché sur la terre, la Nécessité le met debout.

CHAPITRE XXXVIII.

Au lieu de l'Assistance, Dieu fonda la Nécessité.

Dites, faites, vous n'éluderez pas la grande loi qui crée l'homme, la Nécessité. Vous y échapperez, mais par la vertu. Et précisément, Dieu veut que vous y échappiez; et même il ne l'a faite que pour que vous y échappiez. Car vous ne l'éluderez pas plus que la création, dont elle est la loi tendue aux âmes.

Qu'eût-il coûté à Dieu de nous fournir l'Assistance dans la nature? L'agneau trouve tout prêt le gazon que

cherche sa faim ; le tigre, tout préparé dans des artères plus faibles, le sang dont il a besoin. N'aviez-vous pas encore remarqué que l'homme est précisément le seul être auquel la nature retire son assistance... et,—le point est assez capital,—le seul de toute la création qui travaille[1] ?

On ne veut pas voir les faits. Ce monde n'est autre chose que des âmes qui se forment. Vous exécuterez mille marches pour le tourner : Dieu a pris ses mesures. Évitez le passage qu'il a ouvert, vous prendrez celui de la mort. A la sueur de votre front, veuillez ne pas produire du pain, et la misère vous tuera.

Vous voudriez tout simplement un peu plus de bien-être pour un peu moins de travail et de privation. Vous êtes loin de compte : celui qui vous crée veut fort peu de bien-être pour beaucoup plus de travail et de vertu. C'est que celui qui vous crée veut le bien-être de votre âme pour les Cieux ! Ce corps, où se croisent vos regards, ne lui sert que d'instrument pour la former.

Savez-vous ce que c'est que la nécessité ? Cet homme part pour sa journée ; il prend le fer, la peine vient ; ses membres se raidissent, son esprit se trouble, sa volonté s'abat, il va jeter le manche après la cognée... point

[1] Dieu pouvait, par exemple, faire croître spontanément pour l'homme une plante telle que le blé. De sorte que ceux qui n'auraient pas voulu élever leur condition, eussent toujours trouvé de quoi ne pas mourir de faim... Mais il y aurait eu immédiatement deux races sur la terre. La race des lâches, semblable à celle de Cham, eût éternellement tenu lieu de race servile à la première. Les quelques avances que Dieu a mises en plus dans la nature d'Orient n'ont que trop amené ce fait d'infériorité d'une race. Partez de l'expérience : les races ont acquis une supériorité sur la terre en proportion même de l'intensité de la loi de nécessité qui pesait sur elles.

de relâche, il faut donner du pain à sa femme, à ses enfants, à un vieux père ! il reprend l'outil, sa volonté se ramasse, son cœur s'enfle comme ses veines, et il achève sa carrière, ainsi que le soleil... Sur des millions de points de ce globe, à chaque seconde de l'infini, Dieu entretient de la sorte une explosion et un exercice des plus doux sentiments de l'âme... Ah ! vous ne savez point tout ce qui se passe sur cette terre [1] !

C'est Dieu qui a fait la Journée de l'homme ! Et il en a fait trois cents dans l'année, et bien des années dans la vie, et bien des vies dans le temps... et cela fait frémir votre sensibilité tiède encore des vapeurs de vos romans ! Oui, il a fait la journée de l'homme ! et de plus le poids du jour, et de plus cette Faim aux doigts d'épine, qui lui ouvre les portes de l'Orient, prête encore à refermer celles du soir si le travail n'accourt porté sur le char des Heures... Voyez ce que c'est, et vous vouliez en diminuer le nombre !

La journée est bien longue, n'est-ce pas? elle est dure, c'est indigne de traiter l'homme de la sorte : oui, car c'est ainsi qu'il acquiert sa personne et sa vie au sein de l'Infini. — Que nous sommes placés bas, que nous voyons peu de chose, pour traiter comme on le fait l'immense question de l'homme !...

[1] Dire que Dieu par une seule touche fait arriver tant de bien dans l'Infini ! On ne sait pas comme la création est sublime...

CHAPITRE XXXIX.

De la misère vis-à-vis de l'homme.

Déplorer la condition du grand nombre, c'est faire le procès à Dieu. Vous voulez détruire la misère : pourquoi ne voulez-vous pas aussi détruire la faim, et puis la mort?

Vous n'avez donc jamais réfléchi? Je ne vais pas loin, pourquoi la faim? voilà une misère que porte votre propre existence, le point même sur lequel elle se fonde. Ceci aurait dû faire réfléchir qu'une condition de l'existence de l'homme pouvait être une condition de l'homme même. De là, vous seriez allé à l'ensemble du système, stérilité de la terre, hivers, tempêtes, fléaux, périls, et les maladies postées derrière tous nos organes.

Quelques hommes ont pris la peine d'établir que tous ces maux étaient des biens. Ils y ont à peu près réussi comme cet ancien, à prouver que la douleur n'était point douleur[1].

Ouvrez les yeux : cette vie n'est qu'un ensemble organisé pour tenir l'homme dans la misère, afin que l'homme lui oppose un ensemble de vertus pour en sortir.

[1] Savent-ils avoir dit si vrai, que ce sont tous ces maux qui conduisent au bien! Ces charmes de la vie, ces tendresses qu'on prête vulgairement à la nature, sont les niaiseries des faux-poëtes. Le moindre paysan a conservé plus de bon sens. Questionnez-le sur les douceurs de la Nature! sur ce qu'elle annonce à son estomac s'il ne travaille trois cents jours à lui procurer du pain; et ce qu'elle offre à ses membres s'ils ne se procurent habits, chaussure et demeure! Trop de millions d'hommes souffrent sur la terre, pour qu'on en plaisante ainsi.

La lutte cesse, il est envahi. L'homme nage; que son bras se ralentisse, il enfonce. Celui qui ne voit pas positivement que toute la nature est en lutte contre l'homme, est un puissant nigaud.

Les siècles ont gémi sur l'infirmité universelle de la condition de l'homme. Tant de créatures humaines portant, du berceau à la tombe, un si pesant fardeau ; cherchant incessamment pour ce que notre âme a de plus cher, père, mère, époux, enfants, ce qu'il y a de plus pressant pour la vie, et ne le trouvant pas toujours, cela est, dit M. Guizot, très-douloureux, très-douloureux à voir, très-douloureux à penser.—Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est de songer que Dieu soit obligé d'employer de tels moyens vis-à-vis de l'homme! Infirmité universelle de la doctrine humaine: ce qui est universel ne se rattache-t-il donc à aucune loi?

Travaillons, dites-vous, à ce but magnifique : « l'abolition de la misère! » Il est heureux qu'après soixante années de la vie que vous savez, vous vous preniez subitement de sympathie pour d'aussi bonnes questions! Mais vous les abordez en enfants qui les rencontrent...

L'abolition de la misère? c'est tout simplement l'abolition de la paresse et de la corruption : ce à quoi tout simplement travaille depuis dix-huit siècles le christianisme, malgré vous, qui l'entravez, qui l'insultez, le repoussez, et vous montrez tout surpris de ce que sa fuite vous laisse des pauvres de plus!

Depuis tant de siècles, voilà donc la première fois que vous vous en apercevez, que c'est la grande question? maintenant que la misère vous poingt, qu'elle a mis l'existence sociale en question, l'avenir, vos biens, votre personne?

Il aurait fallu y penser lors de vos petits soupers sous Louis XV; lorsque vous enleviez les bras à la terre pour les donner à l'industrie; lorsque, reprenant la Foi au peuple, vous lui offriez en échange vos écrits, vos mœurs, votre scepticisme de libéral, vos chansons sur Dieu, sur l'autorité, sur la vertu; il aurait fallu y penser lorsque votre avidité créait ce capital fictif qui dépréciait les sueurs de l'homme, pour le livrer plus tard à la faim... Enfants, enfants! vous faites le mal; tout à coup vous levez la tête et criez : La grande question du siècle est là!

Le christianisme y a songé plus tôt. Tâchez de lui demander comment il s'y prenait, premièrement, pour ne pas faire des pauvres; secondement, pour soulager ceux que vous produisiez...

Parce que vous ne pouvez plus vous sauver par la charité privée, vous parlez de l'assistance publique !

CHAPITRE XL.

Si l'aumône dégrade, si l'assistance fortifie.

Le joli thème pour les beaux esprits, l'assistance! A tel point que ceux qui de leur vie n'y avaient songé, ou qui même proclamaient la Fatalité, « Ἀνάγκη » c'est-à-dire la non-assistance divine, n'eurent besoin que de Février pour la donner en thèse à leurs discours.

Il est aisé de parler longtemps sur un sujet lorsqu'on n'y a jamais réfléchi! aisé surtout d'entrer dans sa sensibilité lorsqu'on sort de l'expérience [1]. Il ne faut qu'un

[1] De là on fait des dithyrambes, de là on s'appelle l'ami du peuple. L'ami du peuple est celui qui le maintient dans ses lois.

peu de cœur, et l'on se met à désirer que la misère, dès l'instant, soit bannie de chez les hommes... Et Dieu qui, depuis six mille ans, l'y tolère? A-t-on aussi réfléchi à cette petite question, par intérêt pour la cause du peuple?

Vous voudriez « substituer à l'aumône qui dégrade l'assistance qui fortifie. » Pour un début vous montrez peu votre pratique! C'est précisément le contraire : l'âme du mendiant profite à la fois et de la peine qu'il rencontre à mendier et de l'humiliation qui la suit. L'un offre cette dernière espèce de travail à celui qui d'ordinaire les a tous repoussés ; l'autre presse sans discontinuer son âme d'échapper à une semblable situation. L'assistance, éloignant cette double peine, achèverait d'éteindre l'homme sous la paresse. Il ne faut assister, écoutez bien ! que les malades et les vieillards [1].

Que l'on est inconséquent quand on le veut! Ce fut précisément le cheval de bataille du libéralisme contre ces pauvres couvents : ils avaient donné durant des siècles l'assistance! Nous avons eu les oreilles percées des inconvénients qui en résultaient pour la population d'alentour. Les villages où se trouvaient des abbayes, des chanoinesses, des bénédictins, passent pour être encore encombrés aujourd'hui d'une population nomade, sans propriété, vouée à la fainéantise qu'engendre toute aumône régulière. Enfin vous citez l'Espagne, vous montrez l'Italie, qui a presque fait de son peuple une race de men-

[1] Ces pauvres qu'on voit errer éternellement de porte en porte, sont précisément les seuls êtres de toute une population sur lesquels l'humiliation n'a pas agi. Sans cette honte, la multitude se traînerait dans le besoin...

diants : et je ne vous dis non... Seulement je rappelle que vous vous êtes irrités contre une institution parce qu'elle donnait l'assistance, et que vous vous courroucez aujourd'hui contre un gouvernement parce qu'il n'institue pas l'assistance[1] !

Que vous posez plaisamment les questions! Vous pensez qu'il y a tout naturellement des pauvres, n'est-ce pas? que c'est là une sorte de nécessité en dehors ou supérieure à l'homme, une de ces fatalités sans raison, auxquelles il faut en attendant opposer les meilleures mesures?... Au fait, Dieu peut-être laissait s'accroître les pauvres, et c'est vous qu'il attendait pour les secourir ?.. Hospices pour la maladie, Charités pour les enfants trouvés, Ecoles des Frères pour la jeunesse, accroissement de la charité chez les fidèles, sont choses aujourd'hui trop simples. Il vous faut plus d'appareils dans les mots : « vastes institutions », « loi organique de la misère », « ministère des nécessités fraternelles, » ouvrir les grands yeux du peuple, devenir promptement d'éternels bienfaiteurs, et qu'une foule charmée dise : Si on les avait écoutés, on eût cependant aboli la misère!

Que votre âme se tranquillise, on trouvera tous moyens de recevoir les dons que les hommes de l'époque destinent à leurs frères!

Peut-être voulez-vous savoir comment ont fait ceux

1 Si au milieu des sociétés modernes, un État s'engageait à fournir l'Assistance, il y aurait aussitôt deux races : d'une part tous les braves gens s'exténuant de travail et de privation, pour nourrir les gourmands et les paresseux rassemblés de l'autre.—On aurait le rebours de l'Antiquité.

Plus de progrès dès lors ; le pauvre resterait pauvre, sachant qu'il a du pain assuré; le riche seul travaillerait, jusqu'à sa chute, pour soutenir l'État.

qui eurent la sottise d'y penser quelques siècles plus tôt, voir sur quels points devront porter vos bienfaits? et même il faut ici vous laisser parler pour en prévoir la mesure...

CHAPITRE XLI.

L'assistance privée, et non l'Assistance publique.

Voici comment vous dites : « La république doit réali-« ser en institutions l'amélioration de la condition des « masses, par la fraternité, par la multiplication du bien-« être, par le Crédit, par l'Assistance. » — L'erreur entière qui vous abuse est fermée là; la Société n'est faite précisément que pour amener cette amélioration par la vertu!

Puis vous dites : « Il faut transporter la charité infinie « du christianisme, de la conscience de l'individu dans la « conscience du gouvernement. » — L'erreur du siècle est-elle prise en flagrant délit? Vous voyez : toujours on veut substituer à l'Église quelque chose du gouvernement!

Puis vous dites : « Il faut créer la prévoyance sociale; » « substituer une grande commission de l'assistance à « toutes les commissions secondaires qui ne voient que « les détails [1] » ; « placer cette commission de manière à

[1] On continue de choisir les formules des hommes les plus remarquables de l'époque!... Dans tout cela, qu'on est touché! On voit des natures magnifiques, d'une grande humanité, et qui ne demandent qu'à surmonter le flot du siècle! Les plus beaux dons resteront vides sous le climat de l'erreur.

« ce qu'on la voie du pays entier » ; « faire sortir pièce à « pièce, loi à loi, le code coordonné, le grand code chré- « tien de la prévoyance publique. » — Qu'on est habile à trouver des noms nouveaux ! tout ceci n'est au fond que la Charité.

De là vous ajoutez : « Est-ce à dire que dans cet amas « de notions confuses qu'on désigne sous le nom, d'ail- « leurs fort peu compris, de Socialisme, il n'y ait rien de « vrai ?.. Il y a au fond du socialisme cette attitude nou- « velle donnée à l'homme par *nos* révolutions, qui ont « placé si haut la dignité humaine... » —Que voulez-vous qu'on vous dise? Il ne faut plus s'étonner qu'on parle « du grand et obscur problème posé par Février ». Grand et obscur en effet !

Enfin vous faites vous-mêmes remarquer que « vous « ne dites point diminuer, amoindrir, limiter, circon- « scrire, mais que vous dites détruire la misère ! » Et vous vous écriez : « Faites *des lois* contre la misère ! il est au « pouvoir des gouvernements, des sociétés, de détruire la « misère. » — Oui, la misère morale. Alors, que ces lois-là protègent la main qui la guérit au fond des cœurs[1] !

C'est de la misère morale qu'a découlé votre misère économique : je le crierai sur les toits ! N'est-ce pas votre industrie de luxe qui lui a donné le jour ? N'est-ce pas elle qui continue de créer ces populations non agricoles,

[1] Le siècle fait des lois contre la misère ! Allons, faites des lois... et des tribunes on crie : Très-bien ! très-bien ! car on cite ici les paroles mêmes qui ont été prononcées à l'Assemblée nationale. Puis venaient les tableaux de la misère parisienne.... Assombrissez tout à votre aise le tableau de la misère : vous avez fait celui de la corruption ! Ne craignez pas d'apporter vos couleurs, vous peignez la fange où la paresse retient l'homme !

où se recrute la guerre civile, sur lesquelles plane le paupérisme? Continuez, et vous aurez de la misère à détruire! Vous avez grossi nos villes de pauvres : maintenant vous voulez les nourrir! Il faut les en faire partir, en les aidant à rentrer dans la destinée que leur avait faite Dieu. Mais vous concluez tranquillement : L'Angleterre a créé le mal, et créé aussi le remède correspondant au paupérisme par la taxe des pauvres; et vous priez de l'imiter. Au nom de la France, on vous supplie de ne point créer le mal pour n'avoir point à imiter le remède!

A tant de dires, on ne peut répondre que la vérité : Il ne faut pas que l'assistance soit publique, il faut qu'elle soit particulière. La religion qui, j'espère, a su poser la question, n'a reconnu publiquement que les malades, les vieillards et vos enfants abandonnés[1]. Toute autre misère est chargée de sa destinée ; sinon la lèpre s'étendrait sur l'espèce entière. Or, les hospices sont ouverts depuis quinze siècles à vos libéralités...

Ah! si depuis ces quinze siècles on vous avait laissé faire, où en serait l'homme?.. L'heure vient où vous tomberez à genoux devant le christianisme de ce qu'il a

[1] Il est vrai qu'on ne connaissait pas encore « ces hommes qui sont « dans la force de l'âge, travaillent et peuvent être sans pain !!! »

Quand on manque de l'esprit élevé, il faudrait qu'on eût celui de l'expérience. Supposons qu'on établisse l'assistance : ce fait correspondrait pour le peuple à une augmentation de bien-être dépassant de quelque chose son travail ; c'est enfin comme si la nature venait à produire, par exemple, un dixième de plus pour une semblable somme d'efforts. Or l'Italie, par son sol, offre précisément ce phénomène. Par l'absence de l'hiver et une plus grande fécondité, la nature, pour le même effort, y donne un tiers de plus de bien-être qu'en nos climats. Voyez ce que fait ce peuple! Voyez le peuple d'Espagne, où le ciel est aussi beau! voyez les peuples de l'Asie... Vous êtes hommes, et ne savez ce que c'est que l'homme!

su préserver la liberté, et conduire la nature humaine jusqu'en ce jour !

Vous l'avez dit, la grande question est là ! Mais voilà pourquoi la grande question est là : c'est la misère qui ramène l'homme déchu au travail. Pour que la misère ne fût pas, il faudrait que la vertu fût universelle. C'est précisément parce que la vertu est absente que la misère est présente. Elle remplace la contrainte de l'esclave.....

Que d'esprit ! Faire de la misère un droit public, une profession légale !

CHAPITRE XLII.

Le luxe a créé la misère, l'Assistance l'achèvera.

La misère du peuple viendra de ceux qui veulent l'abolir. Il restait à lui ouvrir cette dernière source. Il faut parler à l'homme de surcroît d'effort, on ramollit son âme au rêve d'un surcroît de bien-être[1] ! Ces hommes ne prévoient même pas la chute du peuple, par la multiplication des pauvres.

Le premier effet de l'assistance serait de détruire en l'homme le principe de l'activité humaine, et cette précieuse prévoyance de l'avenir que Dieu s'est vu forcé de lui imposer pour le tenir au travail. Croyez-vous être plus

[1] J'eusse dû m'étendre moins à ce sujet : car si l'on en venait à l'Assistance, le résultat serait au but ce qu'une goutte est à la mer. Le malheur est de répandre une idée qui énerve l'esprit si crédule du peuple. Détournant la doctrine de l'Assistance, j'écris en faveur de l'assistance !

forts que Dieu ? croyez-vous remplacer d'office la nécessité? La question est toute là.

Faites seulement une loi d'après laquelle l'État nourrira les enfants, et puis aussi les femmes ; après, vous verrez ce qu'est l'homme, et de combien Dieu s'est trompé ! En ce moment déjà, ceux qui comptent sur le socialisme, ou sur cette loi d'assistance, ne peuvent se remettre au travail. Si vous êtes économistes, calculez ce qu'a eu de ruineux pour le paysan cette simple attente, et osez continuer !—Enfin c'est bien là un fait, que, depuis Février, sur de pareilles espérances, près d'un tiers du travail de vingt mois de la France a été aboli !

L'industrie a commencé la misère, la corruption l'a continuée, il ne faut que l'Assistance pour l'achever.

A vous écouter, on croirait que vous avez pour les hommes plus d'entrailles que n'en a eu notre sainte religion ! Au moins regardez ce qu'elle a fait : deux choses auxquelles pendant quatre mille ans les hommes n'ont même pas songé ; deux choses auxquelles, depuis, vous n'avez pas bien pris garde, à savoir : l'Hôpital, pour les malades ; la Charité, pour les vieillards et les enfants, ô Monde, que vous avez abandonnés ! C'est-à-dire qu'elle n'a assisté par une institution que l'homme offert pieds et poings liés à la nécessité.

Non, il ne faut pas « transporter le christianisme de l'individu dans la conscience du gouvernement » ; non, il ne faut pas « une loi organique de l'assistance », « une taxe des pauvres », « un ministère des nécessités fraternelles » ; il faut la sainte Église catholique, apostolique et romaine, vivant au milieu de nos cœurs...

Et il nous faut d'autant plus cette sainte Église pour

les convier à la charité, que l'époque devra venir en aide à une misère double, celle qui sort de la corruption, et celle qui résulte du déplacement que l'industrie depuis un siècle a opéré sur les villes[1].

Pour améliorer le sort du peuple, prenez le vrai chemin ! Créez du travail, par la vertu ; produisez du capital, par la modération dans les jouissances ; protégez les intérêts, par la justice ; donnez la sécurité par la loi et par la foi, afin que la religion ramène la paix entre les hommes, cette paix qui naît de l'humilité et de l'amour. Si ces classes tant à plaindre redevenaient chrétiennes avec vous, d'abord elles travailleraient et vivraient dans l'économie, ensuite on les verrait s'associer contre le malheur par la Cotisation volontaire.

Les esprits sûrs, ceux que la pratique guide, et je ne parle point pour les cœurs vaporeux, retrouveront au bout de toutes leurs investigations cette pensée :

Assistance individuelle, Oui ; et multipliée, décuplée, s'il se peut, par la religion. Assistance publique, Non. —Fermez vos lois aux abus, et ouvrez tout votre cœur aux pauvres. Les vieux moyens ! Nous n'avons qu'une ennemie : étouffez la corruption, vous DÉTRUIREZ LA MISÈRE... au moins autant qu'il est donné ici-bas.

Mais vous dites : L'abolition du vice serait-elle réellement l'abolition de la misère ? Vous plaisantez ! Dieu n'aurait pas mis la nature au point suffisant pour que le tra-

[1] Il y a sur nous une dernière misère. La charité dépend autant de la dignité de la main qui reçoit que de celle de la main qui donne. Autrefois, lorsqu'il y avait dans les classes ouvrières une émulation de vertus et d'efforts, on aimait à donner, parce qu'on soulageait le malheur. On sait qu'on soulage aujourd'hui les résultats du vice. Cette idée tarit la charité. Retournez à Dieu par tous les moyens !

vail et la vertu en pussent tirer du pain ? Votre prévoyance sociale dépasserait peut-être la prévoyance de Dieu !

CHAPITRE XLIII.

Valeur des faits.

Prenez un grand respect pour les faits. Les faits sont l'ensemble des moyens dont s'est servi Dieu pour amener l'homme au point où vous le voyez !

Les faits ne sont pas uniquement de l'homme. La Providence tend le canevas sur lequel il vient uniquement apporter ses couleurs.

Les faits ont passé dans la Création... S'ils ne sont tous dans le but, ils sont, eu égard à la faible humanité, une tendance à ce but. Tout ce qui pouvait être n'existe pas, mais dans les faits universels ce qui a existé avait sa raison d'être.

Certes, ne prenez point les faits pour modèle ; mesure exacte de l'homme, ils sont souvent à l'opposé du modèle. Mais voici la haute sagesse des faits : ILS SONT LA LOI DU POSSIBLE. Grande loi, grande loi ici-bas...

C'est dans les faits que véritablement vous voyez l'homme ; ce qu'il a fait, où il en est ; que vous voyez et l'inénarrable faiblesse et les inénarrables efforts de sa nature. Les faits, c'est tout ce que peut l'homme.

Tout se passe dans le temps. Sa mesure est notre propre mesure ; ou plutôt nous lui avons donné la nôtre. Ne disons rien contre le temps, il nous contient. Prenez en grand respect les faits ; les faits, c'est l'homme.

Quand ce monde finira, il ne sera composé, en défini-

tive, que de faits. Ils seront la mesure de la Création. Que votre cœur se porte donc en avant dans le bien, pour que les faits ultérieurs soient de plus en plus parfaits. Car pour ces faits universels qui vivent mille ans, c'est vous que vous attaquez en eux.

Attaquez-vous vous-mêmes, et non les faits. Il serait plaisant que l'homme aujourd'hui vînt renier les faits ! Sont-ce les anges qui étaient jusqu'à présent sur la terre ?

Le grand conseil est celui-ci : Recueillir la sagesse des faits, avant d'en remarquer le vice. Et comme les faits viennent de nous, ce sont les cœurs qu'il faut changer.

Les âmes les plus précieuses aux yeux de Dieu, après celles qui l'adorent, remarque que j'ai faite, sont celles qui l'aident à conduire le monde selon les faits. Ce sont deux espèces d'hommes sur lesquelles se répandent ses plus grandes bénédictions. Si vous méprisez les faits, vous sortirez de toute voie, vous n'aboutirez qu'à une politique étrangère, nulle, sans réalité [1].

[1] Depuis que le philosophisme a couru les esprits, il les a rendus bien faibles en politique. Ce n'est point telle doctrine qu'il faut consulter, mais la force des choses. La multitude des doctrines vient de la faiblesse de l'homme. « Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, dit Mon-« taigne : toujours choses mortelles en sont pleines. Bien aysé d'engen-« drer à un peuple le mépris de ses anciennes observances : jamais « homme ne l'entreprit qu'il n'en vint à bout. Mais d'y rétablir un meilleur « état en place, en ceci plusieurs se sont morfondus. » (Liv. I, chap. 17.)

CHAPITRE XLIV.

L'avenir ne pousse que de la sève du passé.

Prendre les faits pour les imiter, ce serait descendre à la trahison. Il faut prendre les faits pour les consulter, savoir ce qui a été humainement faisable. Quand vous connaîtrez les faits, vous verrez combien le genre humain a heureusement contenu sous lui la vase, et combien la pure liqueur fut loin d'atteindre les bords. Lorsqu'on voit, ce n'est pas la lenteur du succès qui étonne, mais son étendue et sa rapidité.

Que les gouvernements vous paraissent trop forts et toujours enclins à tyranniser par leur puissance, oui; mais que les gouvernés vous paraissent trop faibles et toujours prêts à se détendre et à manger en herbe le bien acquis.

Ne croyez point qu'on puisse lâcher bride à l'humanité. Ne pensez pas qu'elle subsiste par sa force unique ; que son progrès soit continu et de soi. Rien n'est en elle qui ne soit contenu. Et si vous êtes sensés, jugez précisément de son indignité par celle des princes ou des lois dont vous vous dites blessés. Au lieu de secouer violemment le Passé comme un arbre de mort, examinez de bien près ce qu'il porte... Si c'est effectivement la mort, vous ne seriez pas là, nombreuses générations !

Songez-vous que toute la gloire de la terre, tout ce que vous êtes en ce moment, vous le tenez de lui ? Un tronc qui vit depuis six mille ans n'est point un arbre mort ; tâchez seulement de faire croître sur lui vos branches. L'avenir ne pousse que de la sève du passé.

Avant de changer un seul fait, regardez de près la nature humaine. Si vous pouviez jeter vos yeux où il faut, et voir la chose incomparable qu'a déjà faite le Passé, de quelle immense sagesse vous seriez éblouis! vous vous tiendriez en adoration devant lui. Mais avez-vous compté les efforts par milliards de nos pères, les soupirs et les vertus de nos mères? Ah! si vous ne sentez point tout ce qui est, appartenez-vous par les entrailles au genre humain?

C'est l'orgueil qui parle et s'avance en tout. Jamais la sottise ne fut en si grande conquête chez un peuple civilisé. Vous voulez créer la Société, créer l'homme, et vous puisez la chose en vous-même!

Si vous ne connaissez pas l'homme, comment parler d'institutions, qui ne sont que des moyens donnés à l'homme? Où étudierez-vous donc l'homme? vous rejetez son histoire et ce que Dieu vous en a dit. Vous prétendez l'étudier en vous-même, et c'est ce qui nous fait frémir.

CHAPITRE XLV.

De la bourgeoisie dans le monde.

Il faut le dire explicitement, afin qu'elle le sache et y songe : la bourgeoisie a fait la situation actuelle du monde.

Nos temps lui seront imputés. Si notre civilisation devait s'engloutir et faire place à une civilisation ultérieure, la postérité dirait de la bourgeoisie ce que les Écritures ont dit des Tyriens, des Ninivites, des Babyloniens.

Il est à remarquer que les races qui ont tenu à sa manière les affaires humaines ont produit un mal anté-

diluvien; nousvoulons dire un mal que Dieu n'arrêteque par la ruine. Les grands Anges s'étaient de la sorte établis dans leur moi.

Il est également à remarquer, pour la question des origines, que la noblesse fut comme la première poussée de la tige des Francs ; la bourgeoisie ne fut que la seconde. La première sève est la plus forte. La bourgeoisie est comme le second foin, qui a peine à venir, peine à sécher pour l'hiver.

Car ce n'est pas la primitive noblesse qui a failli, puisqu'on en voit encore les premières familles, toutes, par leurs vertus et par leur munificence, au sommet de l'honneur ; mais c'est la noblesse puînée, venue par le canal de la bourgeoisie, celle qui eut le malheur d'arriver en même temps que la Renaissance.

Tant que le christianisme a dominé la bourgeoisie, il en a fait pour le peuple une source excellente d'exemples. Dès que la bourgeoisie a dominé le christianisme, elle a versé sur l'Europe un flot qui a mis l'esprit moderne comme dans un marais. Et c'est là un fait très-remarquable.

Nous avons informé à charge. A décharge, il faut dire qu'en 1793, à la chute de la noblesse, si la bourgeoisie ne se fût pas trouvée là pour prendre la nation, tout succombait. La bourgeoisie eut la gloire de substituer immédiatement une aristocratie toute prête à celle qui disparaissait. Mais quelle fut, depuis, sa conduite comme tête de nation !

Cette seconde aristocratie aurait certainement remplacé la première, si elle fût restée dans la vertu qui l'a produite. L'avénement de la bourgeoisie fut le châtiment

de la noblesse; aujourd'hui l'envahissement du peuple est le châtiment de la bourgeoisie. Le premier fait fut une décadence de la nation; le second sera son anéantissement.

CHAPITRE XLVI.

Le mal est en bas, mais il est venu d'en haut.

Il fautmontrer où est le mal, pour que vous puissiez le guérir.

Le mal est dans le peuple. Et le mal ne vient pas du peuple, mais de la classe élevée. Le peuple est toujours comme la partie la plus basse du bassin géographique. Là descend l'eau des fontaines ou celle que l'orage envoie. Et le fleuve coule pur ou troublé, arrosant ou entraînant ses rives. Le mal est arrivé dans le peuple.

Le mal découle de l'aristocratie; et cependant le peuple ne saurait être sauvé que par elle! Compter sur le peuple, c'est compter que le lit du fleuve va remonter pardessus les monts autrement que par le rayon distillateur du soleil.

Oui, le mal est en bas, mais il est venu d'en haut : c'est cette double distinction que ce livre tenait à faire.

Il faut que la classe bourgeoise sauve la France, comme c'est elle qui l'a perdue. Le peuple ne peut rien par lui-même, que remonter par des vertus dans la classe bourgeoise. C'est à peine en ce moment si la classe bourgeoise elle-même se soutient, puisqu'à tout instant la banqueroute en fait descendre des fragments. Comment le peuple, qui est plus bas, se relèverait-il?

Il se fera comme au commencement des Empires, alors qu'aucune classe n'est encore constituée. Çà et là, de la surface de la France, la vertu élèvera des hommes dont les actions et les exemples rétabliront peu à peu le peuple dans son cours.

Toutefois l'aristocratie en fournira proportionnellement dix fois plus que le peuple. Car la dépravation de l'aristocratie n'est qu'une dépravation relative, en ce que les lumières et la race acquise eussent dû la tenir au-dessus de lui. La dépravation de celui-ci, bien que moins blâmable, est une dépravation absolue. Pour que le peuple se relève il faut du temps; et pour la classe bourgeoise, de la bonne volonté.

De cette race commencée et interrompue, doivent sortir les hommes qu'attend la France.

Pour ceux qui attaquent la classe moyenne comme classe moyenne, comme rompant l'égalité, ce sont des ignorants ou des fous. Ils ne veulent plus d'aristocratie: c'est comme s'ils ne voulaient plus de progrès, plus de nation.

Rappelons bien que la loi de l'homme, la loi de la Société, c'est le mérite, et non l'Égalité. Lui seul élève à la Charité, laquelle sait tout accomplir.

CHAPITRE XLVII.

Tout est perdu si la bourgeoisie ne se relève.

Je tenais à déclarer à la bourgeoisie toute la vérité, parce que c'est encore d'elle qu'il faut tout attendre. D'elle qu'il faut tout attendre pour deux raisons : la pre-

mière, c'est que le peuple est encore moins qu'elle; la seconde, c'est l'ignorance et la naïveté réelle de la plus forte part des membres de cette classe.

Envisagez également, par rapport à sa génération historique, que toujours le premier fait est plus divin : Dieu dépose un fort engrenage dans les origines. Le second fait, qui est le fruit de la race, est plus humain. Le moi s'élève rapidement; mais il amène une chute, d'où sort ensuite le grand courant des affaires humaines. Ce monde, en fin de compte, est le résultat de la Chute...

Pour être juste, enfin, avec la bourgeoisie, il faut faire la part de l'éducation reçue par sa dernière génération. Le Journalisme, au lieu du catholicisme, bon Dieu ! Tout pressa à la fois, Luther, la Renaissance, le philosophisme, l'industrie, et la science enfin, qui chez beaucoup d'hommes ne fut qu'une impiété[1].

Jamais breuvage plus violent ne fut préparé pour troubler la tête de celui dont les mains sont occupées. Il faut

[1] Qu'elle est juste cette remarque d'un homme d'un grand esprit : « Toute la philosophie du dernier siècle ne fut dans le fait qu'un véritable athéisme pratique. On ne disait pas, *il n'y a pas de Dieu*, assertion qui aurait pu entraîner quelques inconvénients physiques ; mais on disait : Dieu n'est pas là. Il n'est pas dans vos idées : elles viennent des sens; il n'est point dans vos pensées, qui sont des sensations transformées ; il n'est pas dans les fléaux , qui ne sont que des phénomènes physiques ; il ne pense pas à vous, il n'a rien fait pour vous en particulier ; le monde est créé pour l'insecte comme pour l'homme... Rien ne choquait comme le déluge, parce que rien n'était mieux établi par toutes les espèces de preuves. On commença par nous refuser toute l'eau nécessaire au déluge. Mais la fantaisie étant venue depuis de créer le monde par voie de précipitation, et l'eau étant nécessaire, le défaut d'eau ne les a plus embarrassés. Le caractère général de cette science est d'avoir travaillé sans relâche à détacher l'homme de Dieu ; elle n'a rien oublié pour nous détourner de la prière par la considération des *lois* immuables ; c'est elle enfin qui a produit la déplorable génération qui a fait tout ce que nous voyons. » (*Soir. de St.-Péters.*, 1825.)

immédiatement que la révolution délivre cette classe de ses docteurs, et de cette nuée de littérateurs, creux dans la pensée, qui ont séché son cœur et produit la stérilité sur elle.

Il ne reste qu'une chance à la France, c'est que sa bourgeoisie se relève. Le peuple est tellement descendu bas, que c'est encore en elle que gît tout notre espoir. Si la révolution venait à anéantir cette classe, elle anéantirait la nation.

On a trop ignoré jusqu'à présent ce que vaut une classe élevée pour un peuple !

Vous voyez déjà aux mœurs ce que l'effacement de la classe noble a produit depuis cinquante ans sur la nation, la retraite de l'esprit d'honneur. La disparition de la bourgeoisie amènerait immédiatement en elle la perte de l'esprit de prévoyance et de travail. Fort peu d'années, et nous tomberions au niveau de l'Espagne.

Si la bourgeoisie est détruite, tout est perdu : si elle reste ce qu'elle est, tout est perdu. L'avenir attend...

CHAPITRE XLVIII.

D'un autre danger de l'époque.

Les nations occidentales vont courir des dangers à cause de la suppression du luxe, conséquemment à cause du déplacement du capital et de la population qui y étaient affectés. Aussi ne faut-il point prendre des mesures relatives à une prompte suppression, mais laisser les choses se faire peu à peu par les moyens moraux.

Au reste, il faut bien savoir qu'une civilisation qui en

supplante une autre en supplante la race ; c'est ce que fait le christianisme. Il achèvera son occupation sur le paganisme ; à moins qu'il ne soit étouffé avec la civilisation moderne. Dans le fait du luxe, qu'on y réfléchisse, c'est l'existence de nos grandes villes qui est en cause ; c'est aussi leur population qui porte encore le sang et l'esprit païens.

Mais en retournant à son sol, que la France prenne garde. Je crois que, depuis cent ans, il y a une grande erreur dans le principe avec lequel on le cultive. Bref, on y apporte les coutumes de l'industrie : on demande de l'or à la terre ! Depuis, on a fait merveille pour les yeux ; je ne sais, mais je crains que l'on ne travaille à *enfermer la famine dans ce sol*. Qu'on me permette de donner ma pensée telle quelle.

Pour celui qui en a fait dans sa vie, l'agriculture n'est point l'art de créer quelque chose de rien. La terre végétale est un produit épargné ; il faut l'entretenir et l'accroître. Elle ne rend qu'en proportion de ce qu'on lui donne. Le travail n'est pas tout ; il accroît la puissance de végétation, mais il faut ajouter les éléments qu'emploie la végétation. Il y avait autrefois des prés et beaucoup de pâturages. La petite propriété les a détruits. Cependant voici le fait : nos terres sont en proportion du travail et de l'engrais ; le travail et l'engrais, en proportion des bestiaux ; et les bestiaux, en proportion des prés et des pâturages.

Les prés sont la source de l'Agriculture. En France, on les a réduits. On a trop détruit de pâturages au profit des terres et des vignes, qui se consument elles-mêmes, en produisant un argent dont la forte part va au luxe, au

lieu de rentrer dans l'agriculture, comme y rentraient autrefois, dans les grandes propriétés, les deux tiers du produit des prés et des pâturages.

Une ferme de cent mesures, aujourd'hui, ne compte pas quinze mesures de prés. Et cependant, si l'on retranchait quinze mesures à ses terres arables pour en doubler la prairie, ces terres produiraient plus de blé qu'auparavant. Si on nous laisse aller de la sorte, les terres à blé produiront de moins en moins. Le prix de la viande augmente de jour en jour pour le peuple, et déjà la rente diminue sous l'aspect trompeur des baux. La livre de viande ne doit valoir que deux fois la livre de pain. Le jour où, en France, on augmentera les prés d'un tiers, nous aurons et plus de viande et plus de grains, et l'on arrêtera la destruction du sol.

Enfin la France a fait pis, elle a détruit ses bois. L'atmosphère et le sol sont privés de leur précieuse action; les sommets se dénudent, la terre en est descendue. Les eaux pluviales, au lieu de s'infiltrer le long des troncs et des racines pour produire des sources au pied des monts, courent sur le sol et amènent les inondations. La dénudation des montagnes amènera la destruction d'une partie du territoire français. Des bois sortent les sources; des sources sortent les prés; des prés sortent l'engrais et le labourage, d'où sort la fécondité des champs. Dans une partie de son sol, la France est menacée du sort de l'Égypte. Déjà le désert a traversé la Méditerranée et gagne la Provence.

Les anciennes propriétés avaient des hautes-fûtaies et de solides habitations. La race nouvelle s'est crue fort entendue en abattant ces bois sacrés, et même en démo-

lissant pour vendre des matériaux. Sur tant de points, la bourgeoisie s'est conduite dans ces propriétés comme les *bandes noires!* L'esprit d'intérêt ne fait pas tout[1]. Sans la Féodalité qui, pendant la première ignorance, préserva nos bois, nos champs, et contint les populations, le paysan eût détruit la France.

Si l'État et la couronne n'eussent conservé des forêts, voyez ce qu'il en resterait!

CHAPITRE XLIX.

De la Loi agricole.

Il y a détérioration du sol national. Cet état, qui deviendra menaçant, a pour cause la cupidité et cette division de la propriété qui livre le sol à l'ignorance et à la dent. La divisibilité à l'infini de la propriété, qui amène le morcellement du territoire agricole, est une des plus grandes sources du fâcheux état de l'agriculture. La

[1] Ceux qui seront atteints par le déplacement du capital consacré au luxe, l'auront souvent mérité. Pendant que les gens du monde donnent l'exemple des jouissances, qui attirent les populations dans les villes, ils concourent économiquement au même résultat. Ces consommateurs, ne refusant rien à leurs sens et à leurs caprices, font augmenter le salaire des ouvriers de luxe, allèchent de malheureux travailleurs, qui retombent bientôt sous le joug de la concurrence illimitée. Ces mêmes hommes, dans les campagnes, mettent leurs fermes à l'enchère, pressurent le cultivateur, qui pressure leur sol à son tour. Faut-il s'étonner si le fils de ce dernier quitte la charrue pour un travail plus lucratif en apparence, et si, trouvant de part et d'autre la misère, il nourrit une haine contre ceux dont le faste insulte encore à ses souffrances? Le superflu de la rente attire partout le salarié. Ce superflu n'étant point employé à l'amélioration des champs, l'ouvrier les fuit et se jette sur les villes.

liberté individuelle, qu'elle contente, devra fléchir devant l'intérêt général, qu'elle a sacrifié. Il faut que la terre, avant tout, puisse assurer notre pain.

Répétons-le : la terre végétale est de création et de conservation humaine, le blé en est le consommateur. Les forêts ont laissé la première mise de fonds, l'homme l'entretient toutes les fois que par sa culture il engraisse le sol d'un volume à peu près proportionné au produit qu'il en retire; chaque fois qu'il a compté sur l'action fécondante de la lumière et de l'air, il l'a surexcité par le travail sans le sustenter par l'engrais. Celui qui au lieu de pain prend des spiritueux, vit sur ses forces. Nous appartenons à la nature; il faut réparer les molécules enlevées. Ne croyons plus que l'agriculture soit l'art de faire quelque chose de rien. L'Égypte a porté une civilisation que son territoire serait impuissant à nourrir aujourd'hui; il faudrait y recomposer la terre végétale: deux siècles de forêts, un siècle de pâturage, recréer les oasis par des fontaines artésiennes, de là une culture de céréales fortement engraissée. Ainsi de la Judée, de la Grèce, de toutes les contrées occupées par les civilisations païennes. On doit augmenter les prés proportionnellement à la pénurie des terres, et replanter des bois proportionnellement à la pénurie des sources. Forcer le sol, c'est l'épuiser, et en quelque sorte faire écouler le sang du genre humain : la population est en raison de cette terre végétale. Après tout, sur la terre, il faut nourrir le plus grand nombre d'hommes possible pour donner des âmes à Dieu ! Une société qui, sachant le mal, négligerait les moyens de seconder les vues de Dieu, appellerait l'opprobre sur elle.

Il faudrait d'abord encourager les plantations, qui sont de la haute agriculture, et prendre trois Mesures analogues aux suivantes, pour éviter les défrichements sur les pentes :

1° Exempter de l'impôt tous bois taillis en montagnes ; 2° en exempter, chez tout propriétaire, deux fois l'étendue du sol qu'occupent ses hautes-fûtaies ; 3° élever la prime à trois fois cet impôt pour tout planteur de bois. Les bois s'en vont, parce qu'ils rendent moins que les prés et les terres; les hautes-fûtaies ont disparu, parce qu'elles ne donnent qu'un pour cent; les plantations sont nulles, parce qu'indépendamment du capital engagé, elles ne sont préservées nulle part de la dent des troupeaux. Les bois, quoique particuliers, sont d'une utilité générale ; ils doivent être soutenus par l'État, et passer avant tant de billevesées industrielles.

Si l'on n'y remédie, le mal ira si loin qu'on sera obligé d'en venir avant cinquante ans à ce que j'appellerai LA LOI AGRICOLE. Une terre rendant momentanément plus qu'un bois et qu'un pré, on défriche l'un et l'autre pour jouir présentement. Le petit propriétaire, qui sera écartelé ou dépossédé par la loi des successions, songe moins au lendemain. Si la France ne veut pas succomber insensiblement, comme l'Égypte, la Grèce et la Syrie, par la diminution de la terre végétale et le morcellement du sol, elle en viendra à une enquête sur cette sérieuse question : Quelle est, en agriculture générale, la quantité respective de bois, de prés et de terres arables qu'il faut établir pour l'aménagement d'un territoire comme le nôtre ?

Quelque loin de l'exactitude que pût être une pareille

appréciation, une fois admis qu'il faut au moins telle étendue de prés pour soutenir telle étendue de terres ou de vignes, et telle quantité de bois pour assurer des sources et des pluies à ces prés, on établirait alors la *Loi agricole*, d'après laquelle chaque propriétaire, suivant son local et une expertise indulgente, serait soumis dans ses propres confins à ce même aménagement. La difficulté sur beaucoup de points, pour chaque propriétaire, d'avoir et ses bois, et son pré, et sa terre, obligerait bientôt les propriétés à *former des groupes*, pour faciliter l'application de la loi, qui se modifierait devant les exigences, et notamment pour les coteaux exclusivement vinicoles.

Cette Loi agricole, dont l'application appellerait les soins partiels de la répartition de l'impôt, compenserait bien les énormes difficultés qu'elle entraîne, par trois énormes résultats (et les hommes d'État comprendront) :

1° Elle apporterait une digue vainement cherchée au morcellement du sol qui résulte de la divisibilité indéfinie de la propriété ; 2° elle offrirait par là quelque possibilité à l'application de la grande culture à la petite propriété, problème si cher aux économistes; 3° elle rétablirait dans sa fécondité perpétuelle ce territoire si bien conformé de la France[1].

Si la nécessité était là, il ne faudrait pas non plus

[1] Est-il un agronome qui n'ait déploré les suites de la parcellation progressive et indéfinie de la propriété ? Perte de temps, augmentation de frais de culture, obstacle des plus difficiles à l'introduction des pratiques perfectionnées, multiplicité des chemins, difficultés de surveiller, dégâts, entraves dans le mode de culture, impossibilité où chacun se trouve d'établir des pâturages, obligation de ne plus cultiver que du grain, etc.—Voir les nouveaux *Dictionnaires d'Agriculture*.

s'exagérer les difficultés. La loi entrerait chez tel propriétaire, et lui dirait : Vous avez vingt mesures de terre, vous allez en convertir cinq en gazon. Vous occupez telle superficie, plantez vers vos haies, autour de vos champs; offrez un volume de tant de tiges. Les particuliers l'ont fait partout en Angleterre, sans que la loi soit intervenue.

Ce résultat devrait être naturellement amené par la vertu, c'est-à-dire l'amour de nos champs, comme en Allemagne, en Prusse, en Angleterre, en Savoie, etc. Craignons, si la religion et la modération chez nous ne reviennent, qu'il ne puisse être amené que par cette *Loi agricole...*

Les tendances du jour, l'esprit de la classe au pouvoir, font songer à de tels moyens ! !

CHAPITRE L.

Ressemblance du peuple Français et du peuple Juif.

Une réflexion nous préoccupe sérieusement sur la nature du peuple français. Il paraît avoir reçu le même rôle, et prendre les mêmes caractères, que le peuple juif dans l'antiquité.

Race choisie de Dieu pour porter le Testament nouveau aux peuples modernes, sang prédestiné au milieu des populations occidentales, les Francs ont trop reçu de la nature pour ne pas rappeler aussi ces intelligences immortelles, en proie à une destinée d'autant plus terrible qu'elles ont profané de plus grands dons.

Dieu en tout fait l'avance. Il peut placer plus haut un

peuple en avançant en lui la race pour le profit du genre humain. Car le sang d'un peuple est le terroir de son âme. Tous les instincts que la nature a renfermés dans ce sang doivent se transformer en vertus chez elle. Mais celui qui mange sa propre nature est un pourceau ou un démon.

Quel sang reçut ce peuple il y a quatorze siècles? et quelle âme, je le demande, porte-t-il aujourd'hui au milieu des peuples modernes?

On ne saurait mieux comparer la France qu'à un fils gâté de noble famille. Elle en a la nature généreuse et la fragilité de vertu. Il nous manque de mûrir. Jamais peuple ne dut plus à la *naissance;* et comme ceux que la fortune a enrichis, il en a fait un usage mauvais.

Notre raison s'est changée en esprit; notre force, en pétulance ambitieuse; notre richesse, en objets de mode[1]. Versant notre sang pour Dieu si vient la guerre, le reniant en complet athéisme si vient la paix; fiers au dehors, chevaleresques sur la mine, au fond, pour le commerce, nous en sommes à ressembler sur tous points aux derniers enfants d'Abraham.

Y a-t-il sur les marchés du monde des laines falsifiées, des soies droguées, du lin où le coton soit entré, du fer qui cache de la fonte, des vins empoisonnés, des farines frelatées, ce sont marchandises françaises! Mais voulons-nous, malgré un superbe mépris, des laines pures, des

[1] Le talent nous tue en France, parce qu'il tient la place du vrai. Voyez un homme parlant très-bien, cela vient de ce qu'il n'a rien à dire. Ceux qui nous ont paru si riches en théorie sont de pauvres administrateurs. Sully et Richelieu eussent prononcé de moins grands discours, ils eussent conduit autrement les affaires! « La science de l'insensé est la multitude des paroles, » dit l'Ecriture.

foulards vrais, des draps superbes, des fers, des aciers, des outils fins, nous demandons des marchandises anglaises!

Voilà cependant un fait.

CHAPITRE LI.

Le peuple français aujourd'hui en Europe.

Dieu naquit chez les Juifs, et ils l'ont crucifié. De même avons-nous fait de la nature supérieure que nous avions reçue; et déjà nous jouons en Europe le rôle du peuple méprisé.

En fait de philosophie, depuis Descartes, depuis notre rupture avec la tradition du moyen-âge, quel rôle? D'abord, copier Locke pendant un siècle, en augmentant l'édition. Puis, pendant ce dernier demi-siècle, fabriquer de la psychologie écossaise, et tirer au spiritualisme allemand, sans lequel, on peut le dire, Condillac, Laromiguière et Garat seraient nos penseurs d'aujourd'hui!

En fait de religion, quel peuple se dit plus catholique, et quel peuple a moins de foi que nous? On nous appelle romains, mais nous sommes voltairiens. Les protestants n'ont conservé qu'un beau fragment de notre Foi, mais au moins ils le possèdent. Suivant en ce point le degré de leur esprit, ils ont admis de la religion ce qu'ils en voulaient pratiquer. Quel nom donner à ce qu'il en reste dans nos cœurs?

En fait de mœurs, voulez-vous nous connaître? mettez le doigt dans notre littérature. Au théâtre, où le succès oblige à saisir l'esprit du jour, voici toute la donnée : des filles qui se croient fort gentilles de tromper leur père,

des femmes fort intéressantes de mépriser leur mari, et des valets fort bien appris de tromper leur maître; le tout en encourant, bien entendu, la loi du talion.

Il faut poser en fait que, sur cent mille volumes produits par la librairie française en ce moment, il en est quatre-vingt mille dont la lecture est couramment interdite à l'enfance et à la famille dans le reste de l'Europe.

CHAPITRE LII.

Où l'on prend le chemin de la captivité.

Comme tout l'avenir est dans l'enfance et dans la famille, demandez où est celui d'un peuple qui emploie les deux tiers de ses hommes instruits à se donner de tels produits? Nos romans peuvent être certainement reçus à l'étranger comme marchandises françaises!

Dire qu'il est un pays où la plus difficile, la plus piteuse position est celle de père de famille! attaqué comme mari, attaqué comme père, attaqué comme chef d'industrie, par la légèreté, le ridicule et l'adresse, les trois meilleures armes de France! Que présager d'une population où la vertu est plaisante, où le vice est bien reçu, où l'honneur s'attache aux prouesses, où toute victime est méprisée?

Enfin, on vient s'amuser en France. Quelle gloire! chez nous, c'est le plaisir qui est sacré! Pour la noblesse, question de joie est la plus grande; pour le bourgeois, question de gain passe avant celle de l'honneur; pour le peuple, il y a faste à imiter des deux parts. Ce qui est

frivole nous paraît grave, et ce qui est grave nous semble oiseux, absolument comme pour les enfants.

La raison ne se fait pas aisément place dans une tête trop prompte; la vertu prend difficilement les racines de la patience dans un cœur toujours allumé. La réflexion et l'épargne sont rares en France. Le luxe y dissout les ressources privées; le monde envahit depuis le riche jusqu'au pauvre. La sagesse, le pain, le sang de l'homme s'affaiblissent. Un Français est-il vertueux? demandez aux autres nations : on répondra qu'il a toutes les qualités avant de l'être.

Prenez garde! nous marchons à la Captivité. Une nation qui a produit Voltaire, comme les Juifs ont produit Judas; une nation qui, à elle seule, a fourni presque tout le XVIIIe Siècle, devrait songer au repentir... France! France! le monde n'a pas encore perdu l'habitude de recevoir ton exemple!

CHAPITRE LIII.

Le peuple français a besoin de passer à l'âge mûr.

Si nous avons tous les défauts de la jeunesse, peut-être en avons-nous les qualités. C'est le moment de les conduire à l'âge mûr.

Nous fîmes presque tout ce mal sans réflexion. Le mal, chez nos voisins, dérive du calcul que produit une raison plus avancée. Pécheurs par pétulance, nous devons être plus aisés à corriger.

Comme l'Anglais, nous n'avons pas soixante millions d'esclaves aux Indes, produisant à trois sous par jour; et

jamais nous n'eûmes la pensée de faire de ce globe un marché pour notre commerce.

Comme l'Allemand, nous n'avons pas brisé l'autorité du Saint-Père, afin de marier nos prêtres; et jamais notre pensée ne fut de prendre les vases sacrés pour en faire le pot-au-feu.

Comme le Russe, nous n'avons pas remis le saint pouvoir de l'Église à un prince; et jamais notre pensée ne fut de confier notre âme à un souverain de la terre en préférence de Dieu.

Si nous avons des leçons à prendre de l'étranger, nous avons des qualités nationales à conserver. Qu'on nous le répète, il faut passer de notre vie de jeunesse, menée trop loin, à une vie de sagesse, où brilleront nos mérites.

Si nous restons jeunes, nous nous ruinerons; nous serons la proie des peuples réfléchis de l'Europe. Si nous prenons notre maturité, nous deviendrons la grande nation des temps modernes.

Nous l'avons été déjà, lorsque la phase de la jeunesse correspondait à celle de la civilisation; lorsque l'Église, que nous avons établie en Europe, lorsque l'Évangile, dont nous faisions notre loi, étaient défendus par l'épée. Soyons encore la *fille aînée* à cette heure qu'il faut les proclamer par la vertu !

La gloire des nations ne sortira pas de la vivacité du sang, mais de la force de la conscience et de la beauté du cœur.

CHAPITRE LIV.

La religion et la famille doivent remplacer la vanité et les cafés.

L'homme ne retrouve sa force que dans sa conscience et dans son cœur.

Qu'avons-nous à faire pour y rentrer? Une chose : détruire la vanité, source en France de la rhétorique, du luxe, de l'immoralité, de l'industrie, de l'agiotage, de notre ruine.

Détruisez les cafés, la mode et la rhétorique, vous verrez le service que vous rendrez aux mœurs, au cœur, à la religion! La conscience, la famille, l'agriculture, ces trois asiles abandonnés de la France, se rouvriront. Si le peuple français redevenait un peuple sérieux, ce serait le premier peuple de la terre.

Or, quand vous commencerez à donner autant de livres pour exalter la famille, l'amour idéal, que vous en avez depuis cent ans écrit pour les ridiculiser; quand vous aurez fait pour la vertu, pour le beau, autant de vers et de refrains que vous en avez rimés pour le vin et ce qui suit; quand vous vous sentirez pour les choses touchantes de l'âme cette verve que vous avez versée en raillant sur la Foi; oui, simplement, quand vous mettrez autant de bonheur à vous réunir en famille que vous en aviez à courir à vos cafés, on vous tiendra pour un peuple sérieux...

Deux choses au monde : la religion et la famille ; car il n'y a que deux êtres, l'homme et Dieu. Tout ce qui

viendra pour eux florira; tout ce qui marchera contre eux tombera.

Ne donnez plus le scandale aux autres peuples de la terre: le fouet du Très-Haut serait remis dans leurs mains!

CHAPITRE LV.

La bourgeoisie n'a plus qu'un parti.

La bourgeoisie n'a qu'un parti à prendre, c'est de se mettre à dévoltairianiser le peuple.

Qu'elle défasse maintenant le point qu'elle a tissé durant cent ans.

La cuirasse aux épaules, l'épée et la justice en main, la classe élevée travailla jadis à refouler les barbares et à fonder le territoire de la France. Aujourd'hui, elle a à reconquérir les barbares qu'elle y a produits. Il lui faut une autre cuirasse et d'autres armes : le Catéchisme et l'exemple.

Elle a détruit le christianisme, qu'elle le refasse! elle apprendra, la misère au cœur, ce qu'il coûta aux Saints et aux Docteurs à établir parmi les hommes. Elle reboira sa propre ironie, elle avalera le pain qu'elle a pétri de son fiel; elle pressera sur son front meurtri l'éponge de vinaigre offerte à Jésus-Christ : elle ne se sauvera que par le repentir.

Noble repentir, qui de nouveau l'instituera comme aristocratie, et lui conférera, à elle aussi, le titre de fondateur d'une nation; car cette nation n'existe plus.

Trop longtemps la classe nouvelle s'est crue supérieure

à l'antique classe. C'est le moment de le montrer; l'œuvre est la même : un peuple à conquérir.

Œuvre sûre; la race est chrétienne par le fait et par le sang. L'éducation seule est païenne.

Il a fallu christianiser le barbare pendant plusieurs générations pour que le progrès se soit assis dans son sang. Une seule génération nous rétablirait dans ce que nous sommes en puissance d'être. La terre qu'on défriche demande une culture successive; mais la terre laissée en jachère redonne promptement la profondeur de son sol.

Que la classe nouvelle le sache bien, elle en est au même point que les Francs, le jour où ils entrèrent sur les Gaules.

CHAPITRE LVI.

La bourgeoisie ne se sauvera qu'en quittant le libéralisme.

La démocratie a poussé du tronc du libéralisme; et le libéralisme est sorti de la souche de l'orgueil. Au sein de la classe moyenne, tout ce qui échappa à cet esprit est resté bon. Et de même tous ces jeunes esprits répandus sur les étapes du socialisme. La vérité les reprendra, car ils ne surent ce qu'ils faisaient.

Les fils de la bourgeoisie sont nés au bon moment pour s'instruire. Et déjà ils ont montré d'autres idées que les pères. Il faut attendre beaucoup d'eux.

Ensuite ce qui fait sérieusement espérer de l'élite de la bourgeoisie, c'est la conduite de la Majorité, et celle du gouvernement qu'elle est parvenue à former. Après ce qui se passait, après ce qu'on pensait, cela est absolument

admirable. Sachant les idées, voyant la situation, *je sens qu'on a fait tout ce qu'on pouvait faire.* Mais de là à la destruction du libéralisme, il y a loin... Il faudrait qu'il se fît dans les consciences le chemin qui, depuis deux ans, s'est fait dans la politique !

Toute la portion de la classe moyenne entachée de libéralisme se détruira. Au reste, elle est à peu près ruinée en ce moment. Les vices et l'esprit étroit qui l'ont empêchée, depuis cinquante ans, de remplacer la noblesse à la tête de la nation, la reprécipitent dans la foule[1].

Une envie égale à celle de la démocratie, un orgueil qui lui fait voir une aristocratie dans toute supériorité, dans la vertu, dans le talent, dans l'honneur, dans toute propriété de l'âme, la rendent semblable au dedans à ce que le peuple montre au dehors. Manquant à la fois d'abnégation individuelle et de soumission à l'autorité, elle tombera sous les pieds des événements, moins par la vigueur du socialisme que par sa propre anarchie. Image du peuple, frappée au cœur du même orgueil, en le voyant, elle apprendra enfin ce qu'elle est, ce qu'elle a fait, et quel spectacle elle est à Dieu... Hélas ! le clergé ne dit mot, aucun homme ne se lève, il n'y aura donc que des malheurs qui puissent nous rappeler à nous-mêmes !

Le libéralisme est la plaie de la France... Partout c'est une bourgeoisie qui a tous les instincts de la foule, et une noblesse qui a ceux de la bourgeoisie. Si rien ne s'élève et ne relève ce peuple, il nous entraînera avec lui.

[1] Avant quinze ans on ne verra que les gens de la rue soutenir les principes du libéralisme. C'est là qu'aboutira le XVIIIe Siècle !

Ah ! ne pensez pas que vous tiendrez la nation française à la manière de l'Angleterre ; que derrière des lois et une armée, vous pourrez rester bourgeois ! Ce peuple a besoin d'être mené comme un guerrier ou comme un saint. Ou bien, il brisera tout...

La bourgeoisie ne peut régner que le cœur dans la religion.

CHAPITRE LVII.

Elle est à temps de nous sauver par la vertu.

Voici les paroles qu'un grand homme a prononcées il y a cinquante-quatre ans, dans une position semblable :

« Il n'y a point de hasard dans le monde. Le désordre même est ordonné par une main qui le force de concourir au but. Une des lois de la révolution française est que les Émigrés ne peuvent l'attaquer que pour leur malheur ; ils sont totalement exclus de l'œuvre qui s'opère. Depuis les premières chimères d'une contre-révolution jusqu'à l'entreprise lamentable de Quiberon, ils n'ont rien entrepris qui ait réussi, et même qui n'ait tourné contre eux. Non-seulement ils ne réussissent pas, mais tout ce qu'ils entreprennent est marqué d'un tel caractère de nullité que l'opinion s'est enfin accoutumée à jeter sur eux une défaveur dont leurs amis même s'aperçoivent. Or cette défaveur surprendra peu les hommes qui pensent que la révolution française a pour cause principale la dégradation morale de la noblesse. Les causes de ce qu'elle souffre sont bien antérieures à l'émigration. En un mot, la noblesse française ne doit s'en prendre qu'à elle-même de

tous ses malheurs : lorsqu'elle en sera persuadée, elle aura fait un grand pas... Aujourd'hui, l'exception, c'est-à-dire la noblesse malheureuse, doit courber la tête et se résigner. Elle ne doit plus faire d'efforts extérieurs. Je m'en tiens au fait, qui est évident : les Émigrés ne peuvent rien ; on peut même ajouter qu'ils ne sont rien. »

Nous citons ces graves paroles de de Maistre, parce qu'en dirigeant leur saint enseignement sur la bourgeoisie, nous venons leur faire dire le contraire sur le rôle qu'elle est appelée à jouer. Par une raison de Dieu, que j'ignore, tout dépend aujourd'hui de cette classe.

Elle est à temps de nous sauver par la vertu. J'ose lui prédire qu'elle réussira en tout ce qu'elle entreprendra. C'est un fait évident à mes yeux qu'elle est directement appelée à l'œuvre qui s'opère ; que l'opinion jettera sur tous ses efforts une faveur qui triplera sa puissance ; qu'elle ne doit nullement courber la tête et se résigner ; mais, écoutant l'impulsion du noble sang français, sauver la civilisation européenne.

Plus de retard ! Si la bourgeoisie laisse la révolution reprendre les devants sur elle, elle deviendra en tout semblable aux Émigrés... De là, sa fin.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME

DE L'ARISTOCRATIE

LIVRE TROISIÈME

DE L'ARISTOCRATIE

CHAPITRE I.

Où est la tête d'un peuple.

Les peuples ne se sauvent jamais par eux-mêmes. De même qu'ils ne se fondent jamais par eux-mêmes, mais par leurs aristocraties.

Le peuple n'est dans l'état actuel que parce qu'il manque d'aristocratie. Le vice l'a détruite ; et cette absence a laissé retomber le peuple. Voilà pourquoi la France est à bout de voies.

C'est un principe de l'histoire, et un principe de raison : un peuple, quel qu'il soit, est aussi incapable de se sauver par lui-même qu'une race sauvage de passer par elle-même à la civilisation.

Il ne peut pas se sauver, par cela même qu'il est le peuple ; c'est-à-dire, cette portion de la Société qui n'est pas faite, mais qui progressivement se fait par cette autre portion qui constitue les lumières et le capital.

De là, quand l'aristocratie est perdue, tout est perdu. Le peuple retombe dans sa primitive décadence. Tant que l'aristocratie a régné, l'Empire romain a grandi ;

lorsque la foule est montée et s'est fait tête dans les empereurs, l'empire romain est retombé.

Mais la foule ne monte que quand son aristocratie s'abaisse. Le grand point est de conserver la vertu chez les nobles; elle se verse de là sur toute la nation.

Or, quand le bien ne descend plus d'en haut, comme il ne saurait jaillir d'en bas, il faut dire que tout finit.

Tout peuple abandonné à lui-même retourne à l'état sauvage, ou repasse sous la conquête.

CHAPITRE II.

Le peuple, de lui-même, ne se met pas en Société.

On ne veut jamais se rappeler que le peuple, c'est le gros de l'humanité, et que l'humanité est déchue. Partout il lui faut un sauveur; c'est-à-dire une liberté supérieure qui fasse par son mérite ce que la sienne ne ferait pas.

Cette liberté supérieure est ce qu'on nomme l'Autorité. C'est elle qui établit les lois.

L'Autorité établit les lois, c'est-à-dire ce fait que n'établirait point la liberté, que n'établirait point le peuple, par cela même qu'il est peuple. La liberté n'a jamais fondé d'empire. Pure, illimitée, telle qu'on la demande aujourd'hui, c'est ce qui fait chez les sauvages l'absence de nation.

On ne passe en Société que par l'Autorité. Aussi, *Auctoritas* vient d'*Auctor*. L'Autorité est simplement chez les hommes l'auteur de la Société. Les droits des dynas-

ties sur les peuples venaient de là[1]. Mais les hommes d'aujourd'hui croient que les nations auraient vécu pendant des siècles sous un droit stupide.

Toutes les bontés que Montesquieu a débitées de son style admirable sur la démocratie, sont les contes de grand'mère de la philosophie; le génie de ce grand homme n'est pas là. Et nos propres niaiseries du jour sur l'exploitant et l'exploité sont la fable des *Membres et de l'estomac*... Les nations ont été créées et non exploitées. Messieurs, le genre humain s'est accordé à décerner la gloire aux Conquérants!

Si vous n'aviez pas consommé le capital comme un fruit de l'exploitation, la foule ne se croirait pas exploitée! Le travail sait parfaitement que, partout, il a reçu le salaire plus exactement que le capital n'a reçu son profit. C'est leurs vices qui ont fait des hommes des exploitants et des exploités.

La foule a demandé le capital quand elle l'a vu s'écrouler. Car la foule a droit, non au capital, mais à ce que le Capital existe. Or, le capital s'écroule avec l'aristocratie.

D'ailleurs, lorsque l'aristocratie n'a plus la force d'exister, par les mêmes raisons, le capital se détruit. LE CAPITAL, CHEZ LES NATIONS, EST TOUJOURS EN PROPORTION DE LEUR ARISTOCRATIE.

Il n'existe pas plus de peuple sans aristocratie que de

[1] « Romulus, remarque d'Aguesseau, fut créateur d'un grand empire, non pas en rassemblant des peuples dispersés et en détruisant plusieurs dominations déjà faites; mais, par une véritable création, tirant comme du néant une nouvelle société, il sauve la vie à des brigands et leur inspire la vertu. »

corps animé sans tête. La France ne sauvera son peuple qu'en refondant par la vertu son aristocratie.

CHAPITRE III.

De l'Aristocratie.

Quand un peuple ne peut plus fournir d'aristocratie, c'est qu'il est épuisé.

Et c'est un signe de décadence quand le peuple porte envie à son aristocratie; car son aristocratie, c'est lui-même. Elle sort de lui, et forme comme son cerveau.

Dans l'organisme en perfection, tout se porte vers l'unité cérébrale. Les artères ascendantes grossissent, les conduits descendants se resserrent, le sang le plus pur est porté vers les parties nobles. Dans l'organisme en décadence, le contraire a lieu. La tête n'est plus abondamment nourrie, tout s'affaisse et se dirige en bas. L'ignoble précède la ruine.

On ne saurait pas plus faire qu'il n'y ait point d'aristocratie, de classe moyenne, et de peuple au sein d'une nation, qu'on ne saurait empêcher, dans la couche atmosphérique, l'oxigène de s'élever et les miasmes carboniques de rester en bas. Il en est des diverses classes de la Société comme des diverses couches de l'air, qui se superposent suivant leur propre fluidité.

Une nation est dans l'état du vin qui se fait. Continuellement la partie pure prend le haut, l'alcool est au sommet, et la lie descend au fond. Chaque couche se place de son propre poids, bien qu'il s'établisse une unité

et ressemblance de nature comme au sein d'une même nation.

Ainsi circulent les hommes dans une nationalité, opérant de la manière dite le perfectionnement du tout. Si le vin tourne, la lie monte du fond et trouble tout. Alors il faut recommencer.

Comme on se fait rarement une idée de ce que c'est qu'une nation, nous maintenons cette image vive pour qu'on l'observe avec soin.

L'aristocratie se dégage continuellement du sein du peuple. C'est pourquoi nous avons dit qu'un peuple qui ne peut plus fournir d'aristocratie est un peuple épuisé. Et continuellement, aussi, les portions que le vice dissout dans l'aristocratie retombent dans le peuple. C'est pourquoi nous avons dit que la Société est le tourbillon des mérites.

Quand ce mouvement de décomposition dépasse le mouvement de recomposition, il est clair que la mort vient.

CHAPITRE IV.

De ce qui maintient l'Aristocratie.

L'Aristocratie d'un peuple est sa gloire ; parce qu'elle est son fruit, la tête qui lui donne vie. Quand la tête s'affaiblit, elle imprime une direction fatale aux membres.

Toute aristocratie qui laisse monter vers elle l'esprit du bas, est troublée par l'alliage. Il ne faut pas qu'elle prenne du peuple et se fasse commune : il faut qu'elle donne d'elle au peuple et le fasse noble.

Ce qui maintient l'aristocratie, c'est la Religion. Car la distinction, qui est le caractère propre de l'aristocratie, découle de l'état de l'âme. Tout ce qui élève l'âme et la purifie, fortifie vivement l'aristocratie, accroît la noblesse et la produit au dehors.

L'aristocratie, n'étant autre chose qu'une séparation du meilleur, doit tendre à maintenir sa démarcation. Car toute aristocratie incline à retomber d'où elle sort. Par suite de notre nature déchue, ce qui est mal, bas, commun, tend à rentrer par les mauvais penchants de notre être.

Il faut que sans cesse l'aristocratie se purifie et reste elle. Ce qui a lieu par l'application des principes qui l'ont distinguée. Le jour où elle se laisse reprendre par l'esprit du peuple, la décomposition de la nation commence. L'aristocratie peut de plus en plus s'ennoblir pour ennoblir de plus en plus la foule ; mais elle ne peut rien ennoblir de ce qu'elle reçoit de la foule.

C'est en vain que, chez nous, certaine noblesse a cru ennoblir les instincts qu'elle recevait du peuple, le goût de la paresse, du commode, du bien-être, de la vanité, des dépenses, de la table, du vin et des femmes. Elle n'a réussi qu'à se désennoblir elle-même, et à priver le peuple d'une aristocratie réelle.

Aussi cette aristocratie ne porte en ce moment que les livrées du peuple. Elle ignore que sa fierté est très-ignoble ; son esprit, celui de la rue, ton, propos et sentiments ; qu'elle est allée prendre les manières, les modes, et jusqu'aux habits des laquais. Sa jeunesse revêt un aspect qui encourt le mépris du peuple, précisément parce qu'elle lui ressemble.

L'aristocratie a détruit la barrière des mœurs qui la séparait de la foule; qu'elle ne s'étonne plus d'en être envahie politiquement!

CHAPITRE V.

La France a manqué d'Aristocratie.

La noblesse ne repose que sur sa distinction. Elle doit mettre tous ses efforts à la maintenir réelle.

En France, la noblesse a détruit sa ligne de démarcation avec la bourgeoisie, en prenant ses mœurs; et la bourgeoisie a détruit la sienne avec le peuple, en prenant ses instincts. Si cela s'appelle démocratiser, je le veux; mais, quant au fait, l'aristocratie s'est laissé souiller par le peuple, et la souillure, retombant sur lui, l'a mis dans l'état où nous le trouvons aujourd'hui.

Loin de préserver son esprit, l'aristocratie elle-même cherchait à contracter dans le fond de la bourgeoisie des mariages d'argent, précisément lorsque ses vices ont eu mangé le sien. Par là s'est introduit dans ses veines un sang qui n'avait point vu les champs de bataille.

Et loin de marcher à la distinction, la bourgeoisie, de son côté, reprenait les sentiments et les habitudes communes qui caractérisent le peuple, c'est-à-dire la nature humaine non faite. C'est elle qui a découvert et mis en vogue tous ces moyens d'efféminer l'homme par les richesses nourrissantes, vêtissantes et meublantes.

Autrefois, dans les grandes maisons, on endurcissait les enfants, qui plus tard devenaient des hommes. Aujour-

d'hui, tels qu'on les élève en tous lieux, ils sont bons ou à manger le bien des pères, ou à voler. Qu'on dise non!

Ces nouvelles mœurs sont descendues comme une cascade sur le peuple. Il demande maintenant un bien-être qu'il n'est pas dans la nature de donner.

Le peuple périt aujourd'hui parce qu'il manque d'aristocratie; parce qu'il ne puise plus, tout près de lui, les vertus d'économie et de frugalité, et, un peu plus haut, les vertus d'honneur et de désintéressement, qu'il lui faut pour vivre et s'élever.

Les sens rendent tous les hommes égaux. Est-ce merveille si l'égalité est le grand besoin de l'époque!

Il faut qu'un peuple fournisse à la recomposition de son aristocratie. Si, en elle, il n'y a plus les hautes vertus, et, dans lui, les éléments avec lesquels elles se font, la nation tend à sa fin.

Je ne suis pas prophète pour me prononcer sur la France, mais je prédis qu'en cet état nous périssons. Il faut que, remontant le cours d'un siècle à la nage, sa bourgeoisie s'ennoblisse, et que sa noblesse se sanctifie.

Il ne s'agit plus de l'épée, le territoire est assis; il ne s'agit plus de richesses, le capital est fondé. Ni l'épée ni la richesse ne suffiront à fonder la nouvelle aristocratie. Ce qui nous manque pour vivre, c'est la vertu.

Il n'y aura plus d'autre aristocratie que la Sainteté.

CHAPITRE VI.

De la seconde noblesse, ou de la bourgeoisie.

C'est la noblesse qui a fondé les nations. C'est elle qui, dans le monde nouveau, a conduit ces races fortes qui, sur un sol depuis quatre mille ans barbare, ont élevé les sociétés modernes.

Ce sang généreux de Japhet, conduit par ses plus nobles rejetons, a donné à l'Europe une civilisation comme n'en avait pas encore vu le monde.

Partout ces peuples, qui germaient à l'envi sous elle, en ont épaissi le rameau. Le tronc immense prenait sa sève dans l'Église; car ce fut là que la grâce du Christ, rencontrant le sang audacieux, produisit tant de merveilles! Mais l'arbre puissant a cru qu'il existait par lui-même, il a retiré sa plus grosse racine du sol. Les fleurs sont tombées, les hautes tiges ont séché, et le tronc, à cette heure, ressemble à un arbre mort.

Le mal s'est fait à la poussée de la seconde noblesse. Dans l'histoire d'une nation, une fois la doctrine et le territoire fondés, la valeur consiste à le cultiver. Alors le capital se forme, toute une seconde noblesse naît de cette nouvelle vertu. Ce qui dans la race n'avait pas dès l'abord surgi, perce alors plus lentement.

Cette seconde noblesse vaut rarement la première; chez nous du moins. Elle sort successivement du peuple par le travail, par la vertu secondaire. La première en sortit spontanément par l'héroïsme, par la vertu primesautière. Le travail mène plus lentement à l'héroïsme,

qui consiste dans l'abnégation personnelle de ses produits. C'est à cette seconde noblesse que nos temps ont été suspendus... Elle n'a point fait le second pas.

Cependant l'échelle était faite. Quand les pères ont fixé un capital et élevé une fortune, de manière qu'il n'y ait plus qu'à prendre, c'est pour que les fils n'aient plus qu'à s'occuper de leur âme.

Toute fortune doit devenir la source de la distinction. Quand le pain est acquis, c'est alors qu'on voit ce que vaut, ce que fait l'âme. Les armes, la pensée, la charité, la sainteté présentent aussitôt leurs voies aux familles qui se sont soulevées de la foule. L'homme ne peut s'arrêter. S'il rentre dans la fortune, il y pourrit. Les vertus qui l'ont conduit là, lui font voir plus haut ; et s'il ne part point, il retombe par lâcheté auprès de celui qu'il a quitté sur le seuil du peuple.

Cette seconde classe ne se forme point afin de manger davantage, mais pour glorifier l'humanité. On ne s'élève que pour se dévouer en quelque manière, par une loi de l'homme qui sera dite tout à l'heure. Les classes ne sortent du peuple que pour lui venir en aide.

Autrement, à quoi bon continuerait-il à offrir le travail pour concourir au capital qui le rachète ? Si l'homme ne profitait pas de la solidarité, à quoi bon vivre en société?

Laissez se réjouir de sa fortune celui qui l'a immédiatement acquise, il n'en sait pas davantage. Mais toute fortune qui n'amène pas après elle un renoncement, périra. Et ainsi toute classe formée qui se prend à vivre pour elle, périra.

CHAPITRE VII.

Des caractères de la noblesse.

Voici à quoi on reconnaît la noblesse :

En premier lieu, elle n'est pas ambitieuse des biens et honneurs d'autrui, mais de son honneur seulement.

En second lieu, elle n'est pas égoïste. La patrie à défendre, la justice à rendre, une église à relever, le bien public à seconder, l'accomplissement des hauts devoirs, la voient accourir la première.

En troisième lieu, elle est brave ; brave et non industrielle et marchande. Avec peu ou beaucoup, son caractère est aussi large, son ambition aussi légère, sa bourse aussi souvent ouverte au vrai malheur.

Enfin, elle se rapproche de la sainteté. La haute noblesse se reconnaît à l'absence de l'orgueil. L'orgueil de celui qui s'élève vient de faiblesse d'esprit, comme la dureté, de faiblesse du cœur.

Le noble est un défenseur de la Foi. Protecteur né des familles, il est l'objet du respect des mères et le contentement des vieillards. A moins que son roi ne l'appelle, il cultive son champ ; il acquiert l'honorabilité et non la popularité.

Avant la corruption de la Cour, la noblesse vivait patriarcalement et agricolement, soumettant à la culture le sol conquis par ses pères. Avant la corruption de la Noblesse, la bourgeoisie vivait commercialement et honnêtement, servant d'union entre l'ordre agricole et l'ordre industriel. Avant la corruption de la Bourgeoisie,

le peuple vivait laborieusement et économiquement, recueillant du capital pour pénétrer par ses services dans la classe bourgeoise, et de là dans la classe plus élevée.

Tout bourgeois n'est qu'un homme du peuple qui a économisé ; tout noble n'est qu'un bourgeois qui s'est honoré. Oui, tout s'élève par la vertu, et tout retombe par le vice. Soyez ce que vous étiez, le peuple redeviendra ce qu'il était. L'orgueil vous a renversés ; descendu dans le peuple, il entraînera la nation.

CHAPITRE VIII.

De la loi des nations.

La noblesse a sa loi ; la bourgeoisie a sa loi ; le peuple, enfin, a sa loi.

La noblesse qui manque à sa loi retombe dans la bourgeoisie. La bourgeoisie qui manque à sa loi retombe dans le peuple. Le peuple qui manque à sa loi retombe dans le despotisme.

Quand la noblesse, la bourgeoisie et le peuple à la fois manquent à leur loi, tout retourne à la barbarie.

Ces lois des nations sont les conditions de l'âme, c'est-à-dire les moyens par lesquels elle se forme pour Dieu. Il y a une ordonnance divine sur la terre, et qui n'est que l'application de la loi des Cieux. On n'a point suffisamment vu que ce monde, moralement et politiquement, est pour nous préparer à l'autre.

Il y a des rangs dans la Société, parce qu'il y a des rangs dans les âmes. Ces rangs sont l'échelle de notre perfection.

Une âme distinguée dans un rang où sa vertu dépend de l'obéissance, deviendrait commune et la proie de l'orgueil si elle en sortait par des moyens étrangers. Les moyens par lesquels les nations s'élèvent et les rangs se forment appartiennent à une sublime loi, qu'il faut cependant entrevoir :

CHAPITRE IX.

La loi des nations n'est que la loi de la formation des âmes.

Pour satisfaire à la loi des Cieux, l'âme s'élève sur deux étages, la personnalité et l'amour. L'homme monte au premier de ces degrés pour arriver au second, lequel mène à la sainteté. Les nations font comme l'homme ; et les classes, au sein des nations.

Les vertus de la bourgeoisie sont plus particulièrement les vertus de la personnalité : le travail, la prévoyance, et la frugalité. Aussi, ce qui distingue la bourgeoisie, c'est la création du capital.

Les vertus de la noblesse sont plus particulièrement les vertus de l'amour : la justice, la bravoure et le désintéressement. Aussi, ce qui distingue la noblesse, c'est la conservation de l'honneur.

Le peuple monte à la bourgeoisie ; la bourgeoisie monte à la noblesse ; la noblesse monte ensuite à la sainteté, car il ne lui reste qu'un pas à faire. L'expérience a montré que la noblesse s'est alimentée des familles distinguées produites par la bourgeoisie ; et que, proportionnellement, le plus grand nombre des religieux, des saints et des héros sortait des âmes produites par la

noblesse. Du moins, Dieu les tient là plus près pour les prendre.

Enfin, les vertus du peuple participent des vertus des deux autres classes : mais en diminuant à mesure qu'on arrive aux plus élevées. De manière que la vertu que le peuple possède le mieux, est celle du travail, tandis qu'il a un peu moins de tempérance, et un peu moins encore de désintéressement ou d'honneur.

A mesure que le peuple arrive aux premières vertus, celles de la personnalité, l'ordre économique, répondant par ses lois, l'introduit dans la classe bourgeoise.

Et à mesure que la bourgeoisie arrive aux secondes vertus, celles de l'amour, la gloire, l'élevant dans l'estime des hommes, la place parmi la noblesse.

Ici la tige a traversé les obstacles et peut s'élever dans l'amour. Les grandes familles s'éteignent ordinairement dans la sainteté ; la fleur a passé dans les Cieux.

Une nation est ainsi toute vivante. Sans cesse il se fait des bourgeois et des nobles ; sans cesse il s'en défait, qui retombent dans le peuple[1], par le seul accomplissement des lois économiques.

Quelquefois, du sein du peuple, surgit tout à coup un noble ou un saint, une âme qui d'un même trait franchit la personnalité et l'amour. Mais la masse va par degrés : la Société n'est que cette marche de l'ensemble.

Ceux qui sont au-dessus attirent les rangs au-dessous. Toutes les classes s'étaient et se tampent les unes les au-

[1] *Le peuple n'est qu'une abstraction* : aujourd'hui ceux qui le composent, demain seront montés plus haut. Une partie de ceux qui aujourd'hui forment l'aristocratie, demain retomberont dans le peuple. Les hommes changent, les classes restent toujours.

tres. Dès que celle du haut manque le pied, le mouvement d'ascension cesse, tout penche et retombe vers le bas.

Les âmes étant personnellement libres, toujours il en est qui s'élèvent, toujours il en est qui retombent. La Société n'est que le moyen de toutes les aider à la fois. Là, chacune trouve son niveau, et son levier à côté d'elle; là, chacune aspire par sa vertu, et l'on voit ainsi tout un peuple gravir la magnifique échelle de la Hiérarchie.

Si le peuple se croit tout noble, il est perdu. C'est ce qu'on appelle la Démocratie.

CHAPITRE X.

De la Démocratie.

Il y a dans notre manière d'aborder les questions politiques quelque chose de radicalement faux.

L'homme s'est mis à la place de Dieu, il a usurpé les mots qui expriment les vérités éternelles; il a sanctifié ceux qui couvrent ses passions. Celui qui arrive aujourd'hui les yeux fermés sur le langage, coule à l'erreur.

Les mots ont leur étoile, dit M. Guizot; demandez à l'époque ce qu'est la démocratie. Elle a de belles réponses: c'est le gouvernement du peuple, c'est-à-dire, de la société elle-même, c'est-à-dire de tous..... Mais l'époque n'a pas fait le monde, il vivait avant elle. Et il vivait en proie à cette lutte du bien et du mal, qui est le grand fait, au dedans, de notre nature, et, au dehors, de notre histoire.

Cette lutte n'est, depuis le commencement du monde, que celle de l'orgueil contre la justice, c'est-à-dire, de

l'homme contre la loi de Dieu; lutte qui remplit le temps. Quand la justice prévaut, elle maintient et conduit le monde; et quand l'orgueil se ramasse, il menace de l'inonder.

De cet orgueil est née la démocratie : c'est le cri du grand nombre, resté au bas, contre le petit nombre d'hommes que la civilisation est parvenue à placer en haut. La démocratie sort du principe de la souveraineté personnelle; c'est le retour à la loi de la matière, à la puissance de la masse, à la gravitation.

Dans toute l'antiquité, la démocratie fut considérée comme le grand péril de la Société. C'est en effet l'acte par lequel, redescendant sa civilisation, une nation revient à l'état de foule. De nos jours, où les hommes se sont emparés des expressions du christianisme, on a présenté la démocratie comme l'idéal de la Société.

Assurément le christianisme est venu pour le grand nombre, puisqu'il est venu pour tous; mais tous n'ont pas abdiqué devant lui leur orgueil. Quoique amoindri, le mal subsiste ; comme durant l'antiquité. Et toujours ceux qui sont le plus près du bien sont obligés de maintenir la Société au milieu de la masse, qui ne l'a jamais suffisamment atteint.

Le christianisme est justement parvenu à accroître les classes élevées, et à diminuer comparativement les basses classes, ou le peuple. Son triomphe est en cela, et non de faire prévaloir la démocratie. L'antiquité l'augmentait par l'esclavage; par ses lumières, le christianisme la réduit tous les jours.

En étendant la vertu, il a accru le périmètre du capital sous la population; il a conséquemment diminué d'au-

tant le peuple; c'est-à-dire, cette partie de la population que la vertu n'a pu amener encore à fonder sous elle du capital.

Aller à la démocratie, c'est rentrer au point de départ, détruire l'opération des siècles, redémolir le progrès : ou bien le peuple n'est pas le peuple, la démocratie la démocratie, et je n'entends plus la langue française [1].

Le peuple est précisément cette partie de la Société qui n'est pas faite. C'est cette portion d'hommes qui est encore à l'état de nature, et que chaque jour la civilisation travaille à conquérir à la Société.

Et vouloir que le peuple règne ! le nommer souverain ! l'appeler, lui, à se sauver, à nous sauver!.. Commencez par donner du pain à votre souverain.

Le siècle qui a fait sa pensée de la démocratie connaîtra la haute science; car il a produit, comme le veut Descartes, table rase dans sa raison...

CHAPITRE XI.

Ce qu'annonce la Démocratie.

Ce n'est point, comme le disent avec résignation de fortes têtes, la marche inévitable du Temps qui a conduit

[1] Il n'y a précisément qu'un péril à éviter, c'est la démocratie. La civilisation est une tour qui s'élève au bord du gouffre. Elle enlève avec elle les natures rebelles que rien ne dompte et qui emploient pour le mal la science et le capital qu'elle a recueillis pour exister. Chez les méchants, le levier de la perversité peut croître en raison du levier de la perfection chez les bons. Le peuple est là en témoignage de notre Chute, croissant ou se restreignant selon que la morale accroît ou restreint son empire ; et menaçant de tout envahir quand une société ne mérite plus d'exister.

à la démocratie. C'est la marche de l'Orgueil, que le XVIIIe Siècle a rallumé, qu'il a nourri et reconduit jusque vers nous. Le mal n'a rien d'inévitable, ou ce monde ne serait pas à Dieu. Le temps est le domaine du révocable; par sa marche, les Sociétés s'élèvent dans leur gloire, ou redescendent à leur démocratie, selon que la conscience ou que le moi conduit l'homme.

La démocratie est si peu la marche inévitable des temps, que si les aristocraties rentrent dans la vertu, on verra la foule baisser de nouveau le front sous le baptême de l'exemple, et la démocratie disparaîtra comme un vent.

Mais nous ne voulons pas nous sauver par la vertu. Nous voulons qu'on trouve un gouvernement pour cela, ou telle chose qui ne coûtera que de l'argent. Quant à nous coûter nous-mêmes, à coûter le sacrifice du moi, on verrait la vertu porter notre salut qu'on détournerait les yeux pour le chercher ailleurs ! Voilà pourquoi nous périssons. L'homme ne se perd que parçe qu'il ne veut pas se sauver.

Remarquerez-vous que la progression de nos causes de décadence va en raison du progrès démocratique [1] ? D'abord, par cette simple raison, que toute augmentation de liberté n'est qu'une augmentation du mal. Dans l'homme de la Chute, les deux tiers au mal, un seul au bien. Etendre le pouvoir de l'homme, sans étendre celui de la foi, c'est l'envoyer à sa ruine. Vous en portez la preuve écrite sur vous : sous l'Empire, un budget de huit cents millions ; sous la Restauration, de onze ; sous Louis-Philippe, de quatorze ; sous Février, de dix-sept ! C'est

[1] Industrialisme, luxe, immoralité, morcellement du sol, accroissement du budget, etc., etc.

trois cents millions par révolution, qui vous prouvent qu'à chaque élan démocratique il faut trois cents millions de plus pour soutenir la Société.

Le budget d'une nation, c'est juste ce que le vice lui coûte; ce qu'il coûte de police pour le veiller, de tribunaux pour le punir et d'armée pour s'en garantir. Et le jour où le vice coûte à une nation autant que produit sa vertu, elle est une proie pour ses ennemis.

La démocratie, c'est le retour de l'homme. Dès qu'il entre dans sa théorie des droits, la terre ne le peut contenir : Adam voulut le droit d'être semblable à Dieu! Pour s'établir, la Civilisation n'a été occupée qu'à substituer sans cesse le devoir au moi.

Car, s'il est vrai que les droits puissent l'emporter, que la loi divine doive succomber sous l'homme, que l'état sauvage finisse par étouffer la civilisation, la démocratie nous annonce la fin des temps...

Voici ce qui fit illusion : parce que le christianisme est venu pour tous les hommes, on a cru qu'ils étaient tous réparés ; que tous, également bons, ils étaient arrivés au même niveau social! Il est clair qu'une société de chrétiens parfaits apparaît comme une démocratie. Mais précisément, alors, il n'y aurait plus de démocratie, puisqu'il n'y aurait plus de peuple : la vertu placerait du capital sous toutes les familles [1].

A cette heure, les hommes qui sont dans l'état de la

[1] Le XVIIIe Siècle a rendu impossible l'avénement de la démocratie naturelle. Celle qu'on veut produire artificiellement par des lois ramènera les nations au point où la civilisation les a prises, et d'où elle les a soulevées à si grand'peine par la force des aristocraties. Certes, je ne défends pas ces dernières, je ne fais au contraire que les blâmer ; mais la démocratie serait encore un pire état.

Chute veulent commettre contre la Société le péché d'Adam contre Dieu. S'ils sont plus forts que vous, ils vous dévoreront, et voilà toute la démocratie !

CHAPITRE XII.

De l'érection d'un peuple.

Les nations seront selon leur loi, ou elles ne seront pas. Je le répète : chacune suit, dans son ensemble, la même voie de perfection que les saints.

L'homme traverse ses sens et son moi avant d'atteindre l'amour. Ainsi toute une multitude reste prise aux divers degrés de la chair; et constitue une première classe, laquelle cherche son modèle en ceux qui commencent à la dépasser. Une seconde multitude gravit les divers degrés de l'esprit; et constitue une autre classe, laquelle n'aspire qu'à l'honneur de la classe qui brille au-dessus d'elle. Enfin, une phalange plus petite, les meilleurs, pénètre un peu plus dans cette phase où, les biens étant donnés, il s'agit de les traverser d'une âme de renoncement.—Dès que les meilleurs, ἀρίστοι, rentrent dans leur moi, ils retombent dans la seconde classe; dès que les hommes de la seconde classe rentrent dans leurs sens, ils retombent dans la foule, et il y a affaissement de la nation. La Société n'est qu'une échelle placée contre la sainteté.

L'homme qui possède sa santé et travaille, commence un saint. Car il porte en lui des organes que le vice pouvait ou pourrait consommer : ce premier degré de renoncement le rend admissible au banquet social.

L'homme qui possède un capital auprès de lui, a fait un second pas dans la voie du sacrifice. Car ce capital se compose de jouissances que son esprit ou son corps n'ont point voulu se procurer : ce plus grand degré de renoncement l'élève dans le rang social. Enfin, si l'âme continue son ascension, portant la frugalité au milieu de la richesse, offrant son moi et sa vie même, ne se réservant que l'honneur de préserver du capital et le beau droit de faire du bien, elle s'élève aux premiers rangs, approche des sommets où réside la sainteté.—Que peut à cela la démocratie?... Peut-elle que tous les hommes soient saints à la fois et instantanément? Répand-elle subitement dans la foule l'esprit d'humilité, de devoir, de tempérance et de paix?

De même, si l'aristocratie se donne au luxe, voulant jouir de la richesse selon les instincts qu'elle a quittés au bas; si elle se met à consommer tout ce que demandent les besoins, elle descend peu à peu son niveau vers celui de la foule et s'en attire le mépris. Le peuple, qui n'estpas un grand saint, se connaît merveilleusement en sainteté. Sans mérite, il juge éminemment du mérite ; démoralisé, il juge des mœurs de la classe qui le conduit. C'est là son unique instinct de conservation[1] !

Le peuple est un chaos vivant, mais où s'agitent toutes ses lois. Plongé dans l'iniquité, il condamnera ceux qu'il voit atteints du vice. Dépourvu de mérite, il écrasera les classes qui n'en auront plus. Le peuple est ce fond de la Chute que le christianisme est surtout venu sauver.

Quand le peuple est entré dans le mal, quand il souffre,

[1] Cette observation vous frappera de sa justesse dès que vous l'apercevrez.

quand il crie, il faut porter les yeux sur vous! Le peuple n'est que la matière de la perfection; à vous de la lui donner. Vous la lui donnerez, sous peine de disparaître avec lui dans la Conquête. Les nations existeront selon leur loi, ou elles n'existeront pas.

CHAPITRE XIII.

De la loi des familles.

Peu d'hommes ont médité les vérités suivantes. Le siècle ne s'arrachera point à son erreur politique qu'il ne les ait lui-même avec sagesse approfondies.

On a cru que les lois de l'hérédité n'atteignaient que les fortunes. Elles se montrent jusque dans le sang, jusque dans l'âme. La liberté porte ses fruits; mais, ne pouvant tout achever, elle les dépose dans la race. C'est de là que part l'individu pour son mérite personnel; et c'est là que réside le principe merveilleux d'un progrès parmi les hommes. L'envie n'a vu partout que le hasard. On a voulu construire les nations avec des lois. Les nations ne sont construites que de familles vivantes. Elles croissent là suivant les mêmes règles que les peuples au milieu du genre humain.

Ne pouvant exposer un tel fait en quelques pages, nous ne parcourrons que les sommets.

La durée des familles est en raison de leur vertu. Partout où subsiste une famille, c'est qu'en elle la somme du bien l'a emporté de quelque chose sur la somme du mal. Et sa grandeur se mesure au degré juste dont la première

a surmonté celle-ci. Sur le gouffre des sottises contemporaines, je tiens suspendu ce principe : LÉGITIMITÉ DE TOUT CE QUI EXISTE..... Où ce qui n'est pas trouvera-t-il les titres de la sienne ?

Les familles sont unes. L'imputabilité n'est divisée sur les divers individus que pour leur mieux appliquer les bénéfices de la réversibilité. Le sang, ce trésor profond des propriétés de la race, n'est chez les hommes qu'un symbole des liens qui les retiennent par l'esprit.

Il n'en est pas uniquement le symbole, il en est le canal. L'homme réside dans le domaine d'un organisme ductile, qui s'étend, se fertilise ou s'appauvrit par la conduite de l'esprit. C'est l'âme qui compose le sang ; qui fonde à la longue la nature des organes. Cette loi ne s'applique que par la famille : c'est parce qu'on veut immédiatement la trouver sur l'individu qu'on n'a point su la reconnaître.

Les familles sont unes par l'honneur, par les destinées, par la fortune, par les mérites, par le sang ; elles sont unes par la racine qu'elles ont en Dieu, et par leur fructification chez les hommes. Ce sont là ces immenses plantes dont la Société se compose, dont elle est le sol, dont elle protége la précieuse croissance.

Les familles finissent de plusieurs manières : par des saints, par des hommes de génie, ou bien par la dégénération. Dans les degrés compris entre ces deux extrêmes, elles forment toute la hiérarchie du monde : soit qu'elles se débattent encore au sein du peuple, soit qu'elles s'élèvent avec les aristocraties.

L'état d'âme d'une famille tend perpétuellement à la constituer ce qu'elle est physiologiquement, économi-

quement, et civilement[1]. Il y a par-dessous nous de grosses lois qu'on ignore, sur lesquelles roulent cependant toute la pratique de ce monde et les jugements de Dieu. La Société qu'on voit sort d'un ordre de fondations invisibles. Tout ce qui se montre à la surface croît du sol ignoré du mérite.

La logique matérialiste a constamment nié la société des âmes; nié leur mérite et leur progrès devant Dieu. L'inégalité sociale lui a paru une dérision; elle ne sait que faire de ce monde....

CHAPITRE XIV.

Caractères des familles.

Les races sont filles de leurs œuvres. Elles sont le canal du mérite et de la réversibilité chez les hommes. La moindre famille a des racines aussi profondes, aussi lointaines qu'une nation.

C'est la tempérance qui met de l'esprit dans les familles; c'est la chasteté qui y produit l'élévation des sentiments, cette délicatesse de chevalerie qui rehausse les

[1] Ce sentiment de la solidarité, qui a été si utile à l'honneur, existait dans les familles avant la Révolution; ce sont les idées démocratiques qui l'ont affaibli. Si les vérités se reconnaissent à leur favorable influence sur l'âme, on peut voir combien celle-ci attaque en lui-même l'orgueil et motive partout l'humilité. Quelque élevée que soit la position d'un homme, il n'a plus de raison pour juger sa valeur individuelle supérieure à celle de ses subordonnés. Tout en demeurant convaincu de son aptitude à remplir la plus haute fonction, il ne peut savoir jusqu'à quel point il ne doit pas cette aptitude aux richesses de sa race et de sa tradition, sans parler des effets merveilleux de la grâce ! C'est pourquoi tout homme reste en conscience obligé de se tenir dans sa fonction comme à un poste : le souverain, sur son trône; le propriétaire, à la barrière de son champ.

Maisons d'une auréole d'honorabilité. Il est rare, lorsqu'une famille a conservé de la continence pendant plusieurs générations, qu'elle n'amène pas des saints au bout.

Quand Dieu bénit une famille, il sait, par les alliances, faire arriver successivement dans son sang les facultés dont elle a besoin. Les femmes vertueuses s'y rendent comme les affluents dans un fleuve régulier. Le vice arrête les familles dont Dieu ne veut plus ; la sainteté couronne et souvent porte au Ciel celles dont tous les rameaux ont donné leurs fruits sur la terre.

Les conditions physiologiques indispensables à un grand homme ne suffisent pas pour le déterminer. Si la famille qui, par certaines vertus, a ramassé cette richesse de sang dont la plante cérébrale se nourrit, n'a point recueilli, par l'éloignement de l'orgueil, un suffisant trésor de bon sens et d'élévation, elle ne produit qu'un homme apte, et rien de plus.

L'homme apte sans conditions d'honorabilité est très-souvent dangereux. Il forme une caste déclassée dans le monde et très-difficile à gouverner. Les classes moyennes amènent à leur surface une grande quantité de ces sujets, jusqu'à ce que l'orgueil et le peu de vertu les fassent redisparaître dans le peuple. Elles produisent en même temps les hommes chez lesquels les avantages du cœur dépassent ceux de l'esprit; ce sont les honnêtes gens parmi nous.

Les révolutions sortent des hommes qui, dans l'esprit, ont de la force et rien de plus. Sieyès remarquait que c'étaient les boursiers qui faisaient la révolution. Ne soulevons pas d'application sur le présent, parce qu'il ne faut

point nommer[1]. Les natures inférieures ne sont pas les plus à craindre, il n'y a chez elles qu'arrêt de développement. La perversité consiste à tomber d'un état supérieur.

L'homme de génie est un produit mérité par les aïeux. L'ignorant, dans un grand patrimoine, ne voit qu'un fruit du hasard ; l'économiste mesure seul les innombrables travaux et soins que couvre un tel capital. Le fat qui considère un grand homme, le croit un fruit du hasard ; le sage admire seul les innombrables vertus qui ont amené ce rejeton de la famille.

A vos yeux tout est fruit du hasard, et tout excite en vous une jalousie terrible. Cependant tout est le fruit du mérite sous les tendres et paternelles lois de Dieu. Rangs, fortunes, tempéraments, les traits même du visage sont formés de loin de la conduite tenue par l'âme. La beauté, qui revêtira toujours du don de bon accueil celui qui la porte, la beauté, à jamais prisée par les hommes, n'est que la signature du mérite de la race.

Faites le bien, et vous inquiétez moins de la manière dont Dieu en conduit l'administration. Le scepticisme vient d'aveugler l'homme ; dans son manque de génie, il voudrait refaire un monde qui paraît renversé à ses yeux[2].

[1] L'expérience en est journalière. Prenez au hasard un individu dans le peuple, donnez-lui une grande instruction ; vous en ferez un homme ambitieux et dangereux, si vous n'avez pas choisi la famille. Ceci montre toute la sagesse de la conduite tenue autrefois. N'élevez pas ce qui est bas ; les enfants naturels sont à craindre... Il faut laisser les familles s'élever naturellement, et prendre elles-mêmes rang dans le monde ; on a au moins les garanties que Dieu établit pour leur élévation.

[2] Par l'irréligion, les hommes ont perdu la raison à ce point qu'ils accusent Dieu de l'origine de l'inégalité des conditions humaines. Cette origine est en eux-mêmes. Ils appellent la liberté avec idolâtrie, et ils en récusent aussitôt les effets !

CHAPITRE XV.

La progression des familles.

Tout homme est l'addition de sa race. Souvent il la déploie par sa personne, quelquefois il la rompt sur lui. On a parlé du hasard de la naissance : c'est bien d'un siècle qui plaçait toute sa défiance en Dieu ! En histoire naturelle rencontre-t-on du hasard? voit-on les familles se mêler, les espèces se confondre? plantez-vous de mauvais plants pour avoir de bons raisins?

Voilà une mère d'instincts grossiers, l'enfant vous semble laid et peu doué ; voici un père honnête et sobre, l'enfant paraît doué de physionomie et d'esprit. Dieu maintiendrait si strictement leurs propriétés aux familles mortes des plantes, qu'après mille ans l'observateur les reconnaît identiques, et il ne conserverait point dans la famille vivante de l'homme les propriétés à mesure qu'elles y sont acquises?.. Qu'on a donc peu réfléchi !

Le mérite de l'individu se prend du point de départ; mais la famille recompose tout ce qu'a produit le passé. L'individu est pour le mérite, la famille pour le progrès que font les hommes. Nos vertus, nos vices, le flot de nos efforts et de nos propensions versent leurs germes dans la coupe du sang. Chaque génération se transmet.

La liberté a toujours à faire le chemin qu'elle n'a pas fait. Qu'on ignore d'où viennent les choses ! les parents ont des enfants qui ressemblent au fond de leur cœur...

Les degrés que montent intérieurement les familles

sont caractérisés par les degrés économiques et les diverses professions. Tel vice, tel orgueil mettra un obstacle éternel à la croissance de telle famille ; comme au triomphe de telle race au milieu des peuples. Les degrés que franchissent les familles offrent autant d'épreuves où elles peuvent être arrêtées. Les parents qui cherchent le bien-être à leurs enfants, ne leur trouvent pas le Paradis... ni la grandeur en ce monde.

Il faut toujours un peu plus d'âme pour s'élever d'un point plus haut : à tout instant l'orgueil fait éclater des familles, et les précipite du point d'où elles sont parties. Telle a fait des économies, mais achète un trop vaste champ, veut augmenter sa table ou éloigner ses fils de la peine, qui retombe où elle était.

Le bien-être est le piége qui attend les familles au sortir du peuple, et les y fait presque toutes retomber. Comme l'honneur est le passage qui les attend au sortir de la bourgeoisie, pour entrer dans la noblesse. On ne s'élève que saintement. Les familles qui restent en haut sont celles qui, prises au total, ont le plus conservé les conditions de l'élévation véritable. Et cependant !..

Si les lois économiques ne suivaient pas à pas les familles pour les ramener éternellement au point d'où il faut qu'elles recommencent, si certains efforts suffisaient pour établir des fortunes et élever des familles, la masse des êtres orgueilleux inonderait bien autrement les aristocraties ; la civilisation serait impossible, il y aurait du peuple pur dans la tête des nations.

Hâter les familles par les moyens extérieurs (l'instruction, l'industrie) n'est pas d'une forte politique. Les familles ne redescendent déjà que trop promptement,

pour que ce soient d'autres forces qu'une héréditaire vertu qui les soulèvent! Tout ce qui s'élève avec les peines de l'orgueil retombera avec fracas.

La source des familles communes est dans la facilité avec laquelle on peut fonder de la richesse. Le fait est frappant dans les villes de commerce. Là s'élèvent de grandes fortunes, mais peu de grandes familles. Trois générations au plus détruisent le dernier rejeton. Tout ce capital fictif dont nous avons parlé a fait une émission considérable de ces sortes de familles... On verra leur durée.

Il faut que les difficultés et les vertus aient été constantes pendant plusieurs générations, fortifiant et le sang et l'éducation, pour produire ce qu'on appelle une famille distinguée. Le chêne met un siècle et demi à croître, quelques années suffisent aux bois blancs.

CHAPITRE XVI.

Légitimité des rangs.

Sur la surface d'un royaume, c'est la fortune qui donne en définitive, et suffisamment, l'étiage des familles. Remarquez que je ne dis pas des individus, je dis des familles.

On a vainement cherché à détourner sur ce point le bon sens du peuple : il n'a cessé de rattacher la considération à la fortune, surtout à la fortune séculaire. L'objection tirée des héritages ne fait que confirmer la règle. D'abord, on n'hérite que de sa famille; ensuite, la vertu avec laquelle on conserve du capital tout formé est plus

grande que celle avec laquelle on le produit, et du reste elle la contient. Le travail est une vertu qui emprunte au corps; la modération dans les jouissances vient de plus avant dans l'âme.

Quant aux objections tirées des disproportions qu'établit quelquefois la fortune au sein du mérite, ou de la même classe, elles sont au-delà compensées par l'honorabilité particulière, qui est identique à du capital, et sur laquelle se trompe si peu le peuple, qu'on le voit toujours attribuer osbtinément à certaines familles une fortune supérieure à celle qu'elles ont.

Enfin, quant aux fortunes rapides dont ce siècle seul a fourni l'exemple, à toutes ces fortunes dont on a vu la quotité jurer avec l'honorabilité du possesseur, attendez les opérations du temps! sur les enfants, sur le fondateur lui-même, vous verrez s'accomplir la loi. Chose qu'on ignore! il n'y a pas de grande fortune sans une privation quelque part.

Dans les mains de la famille qui ne songe qu'à contenter tous ses besoins (selon le propre instinct du peuple), toute fortune se dissout. La forte part de la Bourgeoisie n'en a gagné que pour la perdre.

A cette heure, presque toutes les familles des libéraux, à l'exception de celles où les femmes ont conservé des vertus intérieures, sont à peu près ruinées. Et toutes les familles nobles qui, cédant aux besoins de l'ambition et du luxe, ont imité ces familles, en échangeant des valeurs territoriales contre des valeurs industrielles à gros intérêts, se trouvent dans le même cas, et disparaîtront avec elles.

La solidité des fortunes de France, voyez-le bien! est

aujourd'hui en proportion de la vertu des familles qui les possèdent. Cette révolution achevée, on ne verra debout que ce qui est resté dans l'ordre.

Comprend-on maintenant pourquoi l'ancienneté est la gloire des familles ! Et je répète que tous les rangs sont légitimes ; que les familles occupent, qu'on l'ignore ou qu'on le voie, la place que leur ont donnée leurs vertus... Je sais tout ce qu'on peut objecter; car voilà cent ans qu'on a vu les choses autrement. Quand on aura réfléchi vingt ans à ma proposition, on répondra...

Ici, je veux dire le plus grand secret que je sache : Le génie n'est qu'une profonde confiance en Dieu.....

Le scepticisme sort d'un manque de génie dans la conception de ce monde[1]. Quand on ne comprend pas d'instinct que cette Création est la merveille de Dieu, il faut se taire !

CHAPITRE XVII.

Il faut que toute nation s'ennoblisse.

Il faut que toute nation s'ennoblisse, bien loin de l'esprit qui veut aujourd'hui que toute nation se démocratise, c'est-à-dire se démoralise.

Mais il faut que la noblesse reste noble, versant à tout instant l'exemple sur la nation. Il ne faut point qu'elle

[1] Le scepticisme n'est que l'ingratitude naturelle envers Dieu. Les peuples de la terre sont tous placés sur les divers degrés de l'ingratitude humaine ; c'est ce qu'on regarde comme es diverses religions. Ainsi, les protestants sont au-dessous des catholiques, trouvant moins à rendre hommage à Dieu ; les mahométans, au-dessous des protestants ; et de même, en descendant le reste de l'échelle.

redevienne peuple en ses mœurs, comme l'a fait la noblesse de France le jour où elle quitta l'épée[1].

C'est parce que le peuple est peuple qu'il faut se garder de le faire régner. S'il était noble, il diminuerait précisément la basse classe pour accroître la classe élevée. La perfection d'une nation consiste à détruire peu à peu le peuple.

Chez nous, on proclame la République démocratique, c'est-à-dire qu'on veut mettre la tête en bas et les pieds en l'air. Ces deux mots seront les plus merveilleux de ce siècle de ridicule mémoire! République démocratique, cela sonne comme la charrue devant les bœufs.

Mais il faut bien que le peuple se dise maître, quand il ne voit plus de supérieurs! Il faut bien qu'il se porte en tête, quand ses chefs ont reculé derrière lui!

Quand le peuple est en anarchie, qui en accuserez-vous? Quand le tonneau se démolit, la faute n'en est pas aux douves, mais aux cercles qui sont cuis. Ne balancez pas à accuser la Bourgeoisie des maux de la France. Son scepticisme, ses exemples, ont jeté le peuple dans l'état où il est.

Les peuples ne se sont jamais constitués que par un double enseignement : celui de la doctrine et celui de l'exemple. Le Clergé offre la doctrine, l'aristocratie répand l'exemple. Quand le Clergé est seul à enseigner, son action tombe, s'émousse et meurt.

1 Comme le clergé, la noblesse, dit M. de Châteaubriand, doit se mêler à nos institutions pour apporter dans la Société nouvelle la tradition de l'ancien honneur, la délicatesse des sentiments, le mépris de la fortune, le désintéressement personnel, la foi des serments, et cette fidélité qui est la vertu distinctive d'un gentilhomme. »

Je dois le dire en dernier lieu, si le clergé ne parvient pas à relever en aristocratie la noblesse et la bourgeoisie, le peuple français est perdu. De lui-même, il n'est pas en mesure de fournir à temps une seconde noblesse par la vertu, et resterait dans l'état d'un peuple exposé à une nouvelle conquête pour remonter en société.

Napoléon, en ramenant le champ de bataille, fit aussitôt surgir du peuple de la noblesse nouvelle. Le Clergé aura-t-il sur nous ce pouvoir? Qu'on y réfléchisse : nous pouvons encore nous sauver... Avant de retirer les étoiles du firmament et les derniers peuples de la surface de la terre, Dieu attend le dernier acte du dernier homme de bonne volonté !

CHAPITRE XVIII.

De la première Aristocratie.

Le Clergé est la première et la plus noble aristocratie d'une nation : c'est son aristocratie spirituelle.

Quand l'aristocratie temporelle s'en sépare par les mœurs, par l'esprit, ou par le cœur, elle se divise, elle se perd.

La noblesse, bien que de plus haut lignage, s'est distinguée de tout temps par une haute déférence pour le Clergé. La bourgeoisie ne s'est fait connaître que par son mépris pour lui.

Depuis le moindre maire en opposition contre le curé de sa commune, en passant par le professeur en lutte contre son évêque, jusqu'au gouvernement traitant de maître à clerc avec l'Église, partout la Bourgeoisie a

montré en ceci son peu d'entente à diriger une nation.

Ce peu d'entente venait de son peu de respect. L'orgueil abêtit promptement l'homme. La Bourgeoisie ne put jamais souffrir près d'elle une supériorité qui ne fût pas née des écus. Elle ne supportait celle du mérite, celle de la science, qui la servait, qu'en la blessant à sa manière.

Or la première condition pour que la Bourgeoisie se relève, c'est qu'elle rende son âme à l'Église et qu'elle offre son cœur au Clergé.

Suivra-t-elle le sublime exemple que n'a cessé de donner la noblesse? Au retour de tant de combats, étincelante de ses munificences à la maison de Dieu, rehaussée de gloire et des dignités de l'État, chez qui le dédain du pauvre ouvrier évangélique pouvait-il plus aisément naître qu'auprès de cette fille des aïeux ? et chez qui néanmoins s'éleva plus grand ce respect sacré, qui désormais la couvrira d'un dais de respect et d'honneur jusque sous les siècles futurs !

Qui s'est cru le droit de prendre à l'Église la liberté de conscience, la liberté de parler, la liberté d'enseigner, et de les prendre pour soi?... Non, jamais la noblesse ne s'est donné le droit d'enseigner aux nations.

Il semblait à la Bourgeoisie qu'elle n'avait pas d'autre œuvre qu'à surveiller et paralyser les membres de cette pauvre et sainte Église. Je lui déclare qu'elle n'en a pas d'autre qu'à la servir de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces !

L'avenir dépend de l'accord de mœurs, d'esprit et d'actes que la Bourgeoisie prêtera au Clergé.

Conseil d'or ! il faut que la Bourgeoisie vienne se joindre à la noblesse, et que toutes deux aillent s'unir maintenant au Clergé pour travailler à la vertu. Ce serait preuve que la Bourgeoisie perd son orgueil, et que toutes deux gagnent la Foi. — Et, d'ici à dix ans, on peut répondre du peuple.

CHAPITRE XIX.

Du Clergé.

Il y a deux sentiments maîtres de l'homme, la paternité et l'amour.

Où est l'homme qui donnerait ses fils pour un trône ? Et, pour la gloire, a dit une femme qui pouvait en juger, ce plus haut triomphe de la personnalité humaine, qu'est-elle à côté de l'amour ?

Eh bien, quatre-vingt mille hommes en France renoncent à la joie de revivre éternellement dans le Ciel avec l'âme choisie d'amour sur la terre ; quatre-vingt mille hommes renoncent au bonheur d'Abraham, comptant au sein de la Gloire les âmes qu'il a données à Dieu !

Les circonstances de la terre ne me semblent rien, le temps les emporte ; mais ce sacrifice qui traverse l'éternité me paraît tel, que je ne saurais plus le comprendre, si l'Écriture n'avait dit : Ils suivent l'Agneau partout où il va[1]....

[1] « J'entendis alors, dit saint Jean, une voix qui venait du Ciel ; cette voix était comme le son de plusieurs harpes touchées par des joueurs. Et ils chantaient comme un cantique nouveau ; et personne ne pouvait chanter

Un poëte me dit un jour, avec quelque tristesse : Dans le ciel on perdra la nature; voilà des arbres que je ne reverrai plus! Et mon esprit se porta aussitôt sur ces hommes qui cèdent ici cette prérogative inouïe de l'homme de retrouver ses propres enfants dans l'Infini. Ma pensée chercherait peut-être avec terreur la compensation, si je ne savais que mon esprit n'a pas ici-bas sa mesure.... Mais voici celui qui, pour assurer à ses frères le bienfait de la vérité, quitte la maison de son père, part, oublie son cœur : prosternez-vous devant l'homme de Jésus-Christ! . . . . . .

CHAPITRE XX.

Le Clergé en France.

Et d'abord nous ne parlons que du Clergé. L'Église, en ce monde, est comme le soleil : malheur à qui ne la voit pas ! Or, un fait que nul ne contestera, c'est que les quatre-vingt mille prêtres de France sont, à tout prendre, les quatre-vingt mille hommes les plus parfaits, les citoyens les plus utiles que renferme ce pays.

Quelle vertu n'ont-ils pas professée ? quelle vérité n'ont-ils pas dite ? quel mal n'ont-ils pas attaqué? Où est la révolution qu'ils ont amenée, où est la misère qu'ils ont produite; et, sans eux, où en seraient-elles l'une et l'autre? Il me suffit que l'erreur sous tous ses

ce cantique que ceux qui ne sont point souillés, parce qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va : ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices offertes à Dieu..... »

(*Apocalypse de saint Jean*, chap. 14.)

noms, que le vice sous toutes ses formes, se soulèvent contre eux, pour que je sache ce qu'ils sont!

Pour connaître l'importance et la dignité du Clergé, voyez les hommes qui l'attaquent... Il a contre lui toutes les passions qu'il condamne : vous avez le nombre de ses ennemis.

Celui qui n'appartient pas à la vertu est constamment travaillé au-dedans par sa conscience. Pour lui, il est dur qu'une doctrine vienne encore en doubler les cris au dehors, et ajouter au tourment secret que sans cesse il espère étouffer. Cette rage contre des hommes paisibles, qu'on ne pouvait expliquer, vient uniquement de là. Les combats de l'homme contre l'Église ne sont qu'une suite des combats qu'il livre à sa conscience.

Il y a une remarque à faire : ce sont précisément ceux à qui manque la vertu qui ne voudraient jamais réfléchir que les prêtres sont des hommes. Sont-ce les cœurs vertueux, sont-ce les saints, qui les accusent?

On ne pourra les accuser que de trop de condescendance envers nous. Il faut songer que le Clergé est toujours victime de nos mœurs et habitudes d'esprit, parce que la charité le conduit au milieu des régions qui pourraient se soustraire à son autorité morale. L'Église a des princes pour parler aux princes, des évêques pour parler aux grands, des prêtres séculiers pour se mêler aux riches, de simples curés se rapprochant du pauvre pour le soulager par leurs bienfaits et leurs exemples; de même elle eut ses prêtres dans le siècle, parlant science, commerce, presse et liberté avec vous, qui n'entendiez que ce langage. Car au fond, elle abhorre tout ce qui vous éloigne de Dieu.

Prenant, depuis deux siècles, les idées de notre esprit, pour y pénétrer ; empruntant même, pour leur parler, le langage auquel les hommes réservaient leur admiration, le Clergé s'est trouvé sans le savoir à notre point de vue du Monde. Il y a pu réduire sa vaste science en arides abrégés et étudier la rhétorique, quand il vit que la vérité ne vous plaisait plus... Dès lors a commencé la grande catastrophe : méthodes, philosophie, sciences, littérature, peinture, musique, architecture, toutes les places fortes ont été successivement occupées ; si bien qu'en gardant intactes les frontières de la foi, il se trouva un jour au milieu d'un royaume vide.

L'effort de votre calomnie vint le bannir du peuple, et votre orgueil de l'opinion. Enfin, le voyant s'éloigner, vous fîtes tant de cris sur ses empiétements, que sa réserve naturelle, autant que vos honnêtes lois, l'ont écarté de partout. Maintenant de partout vous écroulez...

CHAPITRE XXI.

Des deux conseils à offrir au Clergé.

Si j'avais un droit pour parler, il est deux avis que j'oserais ouvrir au Clergé.

Le premier serait d'*ôter les Abrégés des seminaires*, si faire se pouvait ! et de les remplacer souvent par les grands et radieux travaux des *Pères* [1]. Les conclusions

[1] L'esprit puise là ces grandes notions et ces idées sublimes de la religion, qui sont comme autant de sources de lumière dont on fait ensuite l'application à tous les objets de nos études. Il n'y a que les esprits phi-

suffisent au vrai, mais pas à former l'esprit. L'enthousiasme est aussi utile à la vérité qu'à la pratique. Il faut opposer aujourd'hui cette flamme à la furie d'orgueil qui meut la pensée humaine !

Le second serait d'*étudier l'économie politique*. Le Clergé doit enfin savoir que c'est lui qui crée la richesse en Europe, et qu'il en porte la substance. C'est le fait capital de la civilisation : comme il n'y aurait pas de production sans le travail et le capital, de travail et de capital sans moralité, et de moralité sans le clergé, c'est du clergé que sort la Richesse.

En premier lieu.—La Renaissance a pénétré dans les séminaires. On y cultive trop la rhétorique, au lieu de la simplicité du cœur, qui est l'éloquence même. Souvent la manière de parler agit plus sur nous que les choses mêmes qu'on dit. L'avocat, le prédicateur et le publiciste qui parlent du même ton, empruntant ses manières au langage du jour, ne savent pas qu'ils disent tous trois la même chose. Laissez-vous accuser de barbares par ceux qui le sont. Vous avez la vérité divine : eh bien, vous avez la vérité scientifique et la vérité littéraire ! Vos modèles ne sont point dans l'antiquité, comme ils l'ont dit. Ils sont chez vous, dans ces saints que chérissent vos cœurs.

En second lieu. — Il ne faut pas que le Clergé ignore plus longtemps la merveille qu'il apporte à ce monde : une Société, une richesse sans les esclaves ! L'Economique dévoilera ce fait, ce fait que la divine loi produit tous

losophiques exceptionnellement doués, qui, sans être illuminés par les saints Pères, échappent à la médiocrité dont l'*abrégé*, en tout, frappe l'intelligence.

les jours par ses modestes mains ! De chaque vertu cardinale qu'il a assise en nos mœurs, de chaque loi morale qu'il a fondée en notre esprit, le Clergé verra le fruit correspondant qui est sorti sur la terre. Or, l'homme comprend plus aisément ses intérêts que la métaphysique. Quand il apercevra l'ordre économique reposer, point par point, sur l'ordre dogmatique, il tiendra en haute considération ce dernier. La religion ne lui semblera plus une abstraction ; car les peuples vont terre à terre pour suivre un certain bon sens pratique, depuis qu'ils ne se laissent plus éclairer par le bon sens divin.

On verra les vertus économiques descendre, comme leurs ombres, des vertus sacrées que le dogme érige en notre âme. Non-seulement le Clergé paraîtrait fonder visiblement la vie pratique, comme il l'a en réalité fondée en créant la vie mystique ; mais encore il porterait dans la vie publique ce pas qu'il lui est impossible de ne point faire aujourd'hui... Qu'il laisse toute politique, qu'il se hâte de monter plus haut prendre l'empire.

Par la direction économique qu'il ferait sortir de nos propres mœurs, il lierait les intérêts à l'homme moral, que la fausse science a bien par malheur séparés. Il ne nous laisserait pas à la merci du pouvoir temporel, devenu le seul initiateur, et qui par les moyens dont il dispose perdra tout pour sauver ce qui reste de nous.

Ce qui regarde le Clergé est de toute importance : j'ajoute quelques mots.

CHAPITRE XXII.

L'ordre économique ne peut plus se diriger sans le Clergé.

Le Clergé a trop respecté la liberté humaine en restant dans le champ de la morale individuelle, en laissant la conséquence à l'homme. Je sais qu'il lui a dit tout ce qu'il devait lui dire, en lui prescrivant le bien : le bien suffit à le conduire au Ciel en le faisant passer où il faut sur la terre.

Mais le Clergé doit s'apercevoir que l'homme est si incapable de tirer la conséquence sans lui, qu'il revient tout courant au Paganisme pour consulter la chair. Je répète donc ici une idée nourrie depuis quinze ans, depuis le jour où j'ouvris un livre d'économie politique : c'est qu'il importe au Clergé de connaître, non d'après les abrégés, mais d'après les hommes de génie qui en ont successivement éclairé les grands points, cette science inouïe, plus pleine encore des merveilles du Christianisme que les sciences historiques elles-mêmes !

Que le Clergé découvre l'étendue de sa gloire ! Qu'il sache que si l'Europe lui doit son existence, ses lumières, ses arts, ses hôpitaux, ses monuments, ses colléges, son agriculture, la plupart de ses villes, de ses routes, de ses ponts, de ses arts et métiers, de ses lois civiles et criminelles, de sa politique, de ses gouvernements, parce qu'elle lui doit sa vertu ; qu'il sache, dis-je, qu'elle lui doit positivement le pain dont elle se nourrit ! Qu'elle compte, cette vieille terre d'Europe, les populations que porte son capital, et puis qu'elle se rappelle le chiffre que

ses quatre mille ans n'avaient pu dépasser au temps de César! Que la religion dise enfin à l'homme grossier de nos jours, que ses intérêts en ce monde dépendent de ses intérêts dans l'autre. Mais, je me tais. L'Eglise a dit tant de choses, qu'elle révélera ces dernières le jour où sa sagesse le jugera convenable... Je parle à notre sainte Église, je ne la conseille pas.

Un homme d'un esprit serein, auquel les Saint-Simoniens avaient donné le nom de père, écrivit cette idée, qu'il faut lui laisser exprimer à sa manière : « Je blâme « un des plus grands fils de l'Église, égaré selon moi, « d'avoir voulu faire *entrer l'Église dans le monde* par « le bas seulement; tandis qu'il faut faire *rentrer le « monde dans l'Église*, avec ordre, appelant d'abord les « premiers du monde, ensuite les derniers, pour modifier, « s'il y a lieu, cet ordre du monde dans l'Église même. « L'Église ne s'est pas contentée de conseiller au maître « l'amélioration de l'esclave, elle lui a conseillé de l'af- « franchir. L'*affranchissement* était une condition de « l'amélioration de l'ouvrier antique. » Ici le sincère écrivain, ne sachant pas que c'est au contraire l'*amélioration* de l'ouvrier qui était la condition de son *affranchissement*, conseille à l'Église de prêcher l'*association*, comme condition de l'amélioration de l'ouvrier moderne. Ignorant toujours que l'affranchissement découle de la propriété, laquelle découle de la vertu, et non de l'association, qui la suppose, ce noble esprit se représente tout ce que peut l'Église, et lui crie : que, « comme aux barons « féodaux, elle doit offrir aux barons industriels le « rachat de leur âme pour leurs millions consacrés à « l'œuvre de l'association ! L'Église ne convertira pas

« tous les barons, mais il s'élèvera du fond de nos « fabriques empestées et de nos mines étouffantes un « concert de bénédictions pour la bonne mère du pauvre, « de l'esclave du siècle. Alors croyez-vous que nos bour- « geois philosophes, que nos diplomates incrédules ose- « ront s'opposer à des synodes, à des conciles où s'agi- « teraient les principes de cette société nouvelle? « Croyez-vous que la foule libérale, qui aujourd'hui « répète avec M. Phil... Du... : Or, contenons l'Église, « elle veut encore nous envahir! ne s'écrierait pas : « Gloire et place à l'Église ! elle parle au nom de Dieu, « car elle vient unir le pauvre au riche, le serviteur au « maître, tous les hommes entre eux [1]! »

Eh bien, homme excellent, l'Église prêche l'association depuis dix-huit siècles! puisqu'elle prêche la vertu, avec laquelle l'homme produit, et la charité, avec laquelle il découvre un frère en tout homme. Et si ce rêve économique est présentement impraticable, c'est que l'homme a cessé de l'écouter. C'est à cet orgueil qu'il faut vous en prendre; au lieu de vouloir que l'Église, de vive force, fasse reconnaître tous les hommes pour bons.

Oui, comme au jour de la Chute, vous voudriez être Dieu! vous voudriez l'immortelle vie, sans passer par les conditions qui y mènent..... Vous ne ferez pas un pas économique que vous ne le fassiez dans la Foi : L'épée flamboyante est toujours aux portes d'Eden.

Sensible aux beaux souvenirs des Patriarches, rappelant la voix des prophètes contre les villes de trafic, le

[1] Imprimé en 1845, par le *Père* des Saint-Simoniens, dans des lettres adressées à M. Guizot.

Clergé saura flétrir les juifs nouveaux; condamner la cupidité, qui universalise le commerce, l'industrie, qui affame et pourrit les populations; il dira aux hommes d'aimer les champs, que Dieu leur donna pour recueillir leur travail et faire croître leur famille *à jamais* sous sa bénédiction... Alors, « du fond des fabriques empestées et des mines étouffantes » s'élèvera le concert dont a parlé l'éloquent écrivain !

CHAPITRE XXIII.

L'Économique est le revers de la Morale.

Le jour où le Clergé connaîtra l'économique, la Foi reparaîtra dans la foule.

La morale prend sa source en métaphysique et son résultat en pratique. Elle est le nœud d'où les deux questions se détachent; car la morale remonte par l'ontologie pour trouver sa raison en Dieu, et redescend par l'économique pour retrouver son application sur la terre.

Mais elle n'est qu'un commandement. L'homme, dont la conscience n'est pas abondante, veut savoir qui le donne, et voir après comment en est l'exécution. La pratique est la pierre de touche de l'Infini. Voilà pourquoi l'expérience a une si grande valeur, pourquoi le génie et le bon sens se rencontrent. L'économique n'est qu'une preuve de Dieu par expérience.

Le bon sens, c'est le génie pris d'en bas; et le génie est le bon sens pris d'en haut, pris du côté de Dieu. Quand les hommes pèchent par le cœur, il est rare qu'ils

soient dans le point de vue du génie. Qu'on songe en quel état le XVIIIe siècle a laissé les peuples.

Le Clergé saura remarquer qu'au sortir du moyen-âge, ce monde industriel, ce monde de Juifs dans lequel nous sommes aujourd'hui, s'est formé malgré lui, et en dehors de la société chrétienne. Le christianisme condamnait l'usure, le capitalisme et le mercantilisme, le monde ne l'a pas écouté !

Non, le but n'est pas la richesse ; le but est le travail et la vertu que l'on emploie pour l'obtenir ! La preuve en est, que l'ordre économique ne produira jamais les richesses qu'il avait en vue, mais qu'il aura nécessité dans le monde le travail et la vertu ! la preuve en est, que l'homme en mourant dépose toute sa richesse, pour n'emporter que la vertu et les mérites qui l'ont produite ! Dites-le haut, le travail ne fut pas créé pour les besoins, mais les besoins furent créés pour le travail, père de la liberté, père du mérite de l'homme ! Non, la vertu n'existe pas pour la richesse, mais la richesse afin que la vertu soit.

La morale n'est qu'une haute économique. Si la terre nous pouvait éloigner du Ciel, elle n'en serait plus le chemin.

CHAPITRE XXIV.

Le Clergé abolira la fausse économique.

La prospérité ou l'appauvrissement d'une nation est dans la manière dont elle se comporte avec le capital. Le capital est ce à quoi il ne faut pas toucher, c'est comme l'âme au sein de l'homme.

Aussi, prenez garde au Crédit. Le Crédit n'est qu'une extension de la richesse à celui qui ne l'a pas produite. Les plus nombreux scandales sont sortis des familles dont la fortune provenait du crédit.

Voici le mal : on a voulu faire fortune; c'est-à-dire qu'on a voulu, en joignant un capital qu'on n'avait pas à un fort mince travail, retirer de ce travail plus de profit qu'il n'en doit procurer. Ainsi faisaient les banques et l'agiotage.

En ce moment la loi de Dieu nous ramène! cette loi irréfragable qui ne permet leur quantité de profit qu'au travail et à la vertu. Tous ceux qui ont cherché la fortune la perdent. L'équilibre divin rétablira sans cesse les lois de l'ordre économique.

Celui-là seul qui crée un capital le peut maintenir, ou celui qui, par la vertu, lui est semblable. C'est le crédit, c'est-à-dire l'extension du capital à celui qui ne l'a point créé, qui a mis la France où elle en est. Ceux qui avaient le crédit ne faisaient qu'exposer le capital pour en tirer un plus gros intérêt. Dites combien il en a été fondu de la sorte! Le monde, littéralement, s'écroulerait par le principe du gain.

Enfin, devant le tribunal de Salomon, celle qui n'était point mère ne voulut-elle pas qu'on partageât l'enfant? Le crédit s'en est-il tenu à ses bornes? oubliez-vous ce qu'on est venu vous demander à partager?...

En faisant de la richesse le but de l'économique, on a produit chez nous un mal semblable à celui du mercantilisme en Espagne, lorsque ce système prétendit que la richesse était dans l'or. Les cupides ont cru que la richesse était dans le crédit. Par tous moyens on se

mit à le recueillir; en un jour on l'a vu disparaître...

La leçon sera suffisante. Désormais le capital se tiendra chez lui! Le crédit ne le conduira plus par son aqueduc imprudent sur les lieux d'où il ne saurait remonter. Le capital, né dans l'enceinte de la vertu, ne peut hasarder ses pas hors d'elle.

Ne vous étonnez pas de rencontrer toujours la même conséquence, la vertu; de la trouver au bout de tout. Il n'y a qu'un chemin pour aller à Dieu, le monde n'en pourrait construire un autre.

Au nom de notre propre salut, reconnaissez que l'Economique est dans une impasse, celle même que le XVIIIe siècle a faite à l'esprit humain! Elle n'en sortira que par une conception nouvelle de la richesse, laquelle ramènera une conception nouvelle de la production et de la recomposition. L'esprit du mot consommation doit disparaître dans celui qui est son principe et sa vraie racine.

La pensée positivement chrétienne fournira seule cette nouvelle conception.

CHAPITRE XXV.

Contact du Clergé avec l'esprit français.

Enfin le meilleur conseil à laisser au Clergé, c'est de se refuser totalement à notre influence. Qu'il évite surtout de s'incorporer nos manières littéraires. Nous avons travaillé à perdre sa littérature par notre style philosophique, puis politique, puis romancier. Voulant nous suivre, il n'a réussi qu'à rester suspendu entre la grande littérature des Pères et la nôtre.

Le Clergé aura d'autant plus d'action sur les hommes qu'il sera plus énergiquement lui-même en tout, fond et forme.

Qu'il se méfie de son contact avec notre esprit. Les Français ont beaucoup de talent, mais beaucoup moins de pensées; les images tiennent une grande place en leur esprit. Aussi ont-ils fini par établir le règne de la rhétorique, luxe parasite de la pensée. Élevé parmi nous, et comme nous victime de la Renaissance, le Clergé a vu également osciller son éloquence entre l'image et la pensée, c'est-à-dire qu'on lui a fait perdre son éloquence. Pour mieux pénétrer jusqu'à nous, quelques esprits se sont avancés jusque dans notre langage, qui est bien l'anti-éloquence même. Quand le mot force sur l'idée, quand l'imagination part constamment avant le cœur, l'esprit rebuté commence par refuser toute oreille. La stérilité qui, dès lors, a frappé notre langue, est montée jusque dans la chaire; depuis deux cents ans on s'accorde généralement à préférer les prônes, d'où la rhétorique est absente, à tous les grands sermons.

Parmi les nations qui subsistent sans esclaves, la nation française est certainement celle qui est allée le plus avant dans le luxe et dans la vanité. Le domaine de la pensée est, chez elle, dans le même état que le domaine économique. Sans nos dernières études physiques et anatomiques, nous nous trouverions assurément le peuple d'Europe le plus brillant et le plus pauvre en vraies notions. Comment s'emparer maintenant de la place qu'occupe l'imagination? Pour traiter une question en France, il faut assouvir l'esprit; quiconque n'est pas enivré n'est point convaincu. Avec la meilleure des lan-

gues, nous sommes devenus le peuple auquel il est le plus difficile d'enseigner la vérité.

Au fond, l'âme a réservé son mépris pour cette façon d'agir; elle se méfie dès que la pensée qui lui reste n'est point égale à l'impression qu'on lui fit. Le Clergé peut donc se défier complètement de nos prétendus moyens d'éloquence. Qu'il s'en tienne à la simplicité, qui n'est pour l'esprit que le voisinage du cœur. Quand les esprits faux seront privés de rhétorique, il ne leur restera plus rien à dire.

La rhétorique vient de l'Antiquité, lorsque l'homme tenait la place du vrai. Chez nous, elle est l'art fatigant d'accabler ou de tourner de loin la pensée. Elle eût toujours sur le cœur un effet certain, c'est de le refroidir.

L'éloquence est toute dans l'honnêteté. Vous représentez-vous un saint étudiant la rhétorique?

CHAPITRE XXVI.

Le Clergé repoussera la rhétorique; son éloquence est en son cœur.

Que voulez-vous que la nature humaine soit dupe d'un artifice semblable!

La rhétorique porte avec elle un caractère qui, au fond, a constamment blessé la vérité. Il y a même une certaine déloyauté de la conscience à paraître à point nommé avec des exclamations arrachées tantôt à l'âme, tantôt au cœur, quand ni l'une ni l'autre ne parlent. Il ne sied réellement qu'au paganisme, ou à la philosophie humaine, d'user de semblables moyens. Consultez les faits : jamais plus de rhétorique, et jamais moins de conversions...

Voilà un grand poëte, un grand tragique ; voilà Homère, voilà Sophocle ; au lieu d'imiter l'homme en son esprit, les lettrés viennent par derrière pour surprendre ses procédés. Ils en dressent tranquillement le formulaire et se disent : La pensée sera bien surprise quand nous aurons recomposé devant elle tous les chefs-d'œuvre de l'esprit !

Vous avez en effet composé tous ces poëmes et toutes ces savantes œuvres à faire dormir debout. Ayez le cœur bouillant d'Homère, la raison passionnée de Sophocle, et votre style en prendra les couleurs. Mais en ceci, comme dans le reste, toujours on a voulu puiser ailleurs que dans l'âme. Pour y puiser il faut en avoir : or c'est là une question de vertu.

Chez nous, la phrase a dévoré l'esprit. Voilà pourquoi, sous des formes littéraires, les hommes les plus communs sont répandus partout en France. Partout où il y a eu une phrase à faire, un homme est venu. Le vide s'est maintenu continuellement autour des âmes, et la langue, comme un capital surexcité par les inventions du crédit, a été épuisée. Il n'y a pas en ce moment de plus infirme langage que le plus fort, et il n'en reste pas de plus fort que le plus simple, tant notre langue a été macérée sous les empreintes de la déclamation.

La rhétorique a régné depuis trois siècles, depuis le retour de l'esprit humain. Le christianisme a été d'autant étouffé dans la pensée et dans l'art. Après le XVIIe siècle, la haute littérature des Pères de l'Eglise s'est entièrement éteinte sous la nôtre. Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et puis personne. Personne pour suivre, comme par le passé, le mouvement des âmes autour des dogmes

chrétiens. Des génies littéraires comme de Châteaubriand, de Staël, de Lamartine, au lieu de suivre de près le moyen âge, arrivent trois cents ans plus tard... Ils sont les premiers qui aient réagi contre la Renaissance.

Calculez ce que trois siècles de cœur humain eussent apporté dans la voie du sentiment; ce qu'on eût découvert du royaume de l'invisible à mesure que le christianisme nous rapprochait du Ciel ! Le mal que la Renaissance a fait à nos sociétés chrétiennes, mal religieux, mal économique, mal scientifique, mal esthétique, est si grand, que dans un siècle nous ne serons pas encore à la distance pour le voir.

Cet amour du fini, du joli, du poli, n'a que trop coïncidé chez nous avec l'avénement de cette classe bourgeoise, qui n'a été elle-même que la Renaissance au sein des mœurs. Ce besoin dépravé de ce qui est petit a détruit peu à peu en nous le sens de l'infini; la religion n'a plus été à notre portée. Les esprits ont chaviré tous ensemble dans la pensée humaine[1].

Que le Clergé reconnaisse sous toutes ses formes le poison qu'on lui présente. Nos rhéteurs sont ce que nous avons de pire. Le prêtre est précisément l'homme qui n'a plus besoin de rhétorique. L'éloquence est en lui : d'abord, quant au sujet; ensuite, quant à l'état de son cœur par rapport au sujet.

Où la Bible a-t-elle appris sa rhétorique? Votre éloquence, c'est votre précieux cœur !

[1] On a nommé progrès dans la littérature, dans la peinture, dans l'architecture, dans la musique et dans la poésie, la substitution de l'esprit du fini à la pensée de l'Infini! L'âme une fois renvoyée de partout, la religion ne conserva de place nulle part.

CHAPITRE XXVII.

Contact du Clergé avec les mœurs de la Bourgeoisie.

Dirai-je aussi que le Clergé doit éviter, de nos nouvelles mœurs, la même influence que de notre rhétorique ?

La pensée païenne a complété chez nous un monde à son image. L'honneur, la vérité, ne sont plus l'idole des cœurs, c'est le bien-être. Il est passé le but de l'homme. On ramasse autour de soi les commodités de la vie, avec plus de sécurité de conscience qu'on n'en trouvait, autrefois, à recueillir les moyens de gagner le Ciel. Sorti de notre sang, et saisi dans ces mœurs bourgeoises qui nous couvrent d'un manteau de plomb, le Clergé n'a plus su leur opposer, par les austérités de sa vie, une réaction suffisante [1]. Quand on dit qu'une société s'écroule, il est clair qu'elle entraîne tout...

La commodité dans la maison du prêtre justifie le luxe dans la maison des grands ; et le peuple perd en la sienne son doux modèle de douleurs et de misères. Ce fut un grand malheur, le jour où le pauvre ne put plus voir en

[1] « Si jadis l'Église fut pauvre, dit M. de Chateaubriand, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que la chrétienté était indigente comme elle. Mais on ne saurait exiger que le Clergé fût demeuré pauvre quand l'opulence croissait autour de lui. Il aurait alors perdu toute considération, et certaines classes de la Société avec lesquelles il n'aurait pu vivre se fussent soustraites à son autorité morale. Quand les nations se civilisèrent, les évêques jouirent du bien qu'ils avaient fait aux hommes. Ils cherchèrent à leur en faire encore ! Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. »

Qui lui saurait gré aujourd'hui de cette manière honorable ? Les hommes sont tombés, il faut aller chercher leur admiration à terre. Et, leur ressembler, c'est être convaincu d'erreur à leurs yeux !

lui un frère, mais plutôt le frère du riche. Dès ce moment le peuple ne fut plus à lui...

L'homme, tout vicieux qu'il est, veut retrouver une créature éminente en celui que le vœu de chasteté élève tant au-dessus de lui. Il veut une vertu si supérieure que la comparaison de l'envie ne se puisse faire en son cœur, et que, criminel ou bon, il se sente comme subjugué et attendri devant lui. Nous ne périssons que parce que nous n'avons plus assez de saints.

Le Clergé simplement honnête ne laissera que des impies ; le Clergé vertueux produira des gens honnêtes ; et le saint, des cœurs vertueux : Jésus-Christ seul produit des saints. Logique terrible, mais c'est ainsi.

Il est urgent pour le Clergé de prévenir l'argument grossier qui lui viendra du côté de la politique : appelé à reprendre parmi nous l'empire, on lui dira qu'il ne désire plus de puissance que pour avoir plus de richesse et de commodités dans la vie. Il faut, s'il veut nous sauver, que son austérité, dès ce jour, grandisse en proportion de son pouvoir ! — Je crois fortement que les malheurs qui le frappèrent, surtout cet inénarrable malheur de n'avoir plus le cœur de l'homme, sont venus de ce qu'il laissa grandir ses richesses et son bien-être en proportion de son pouvoir. Il faudrait que l'Église eût la moitié des richesses de la terre, et que le Clergé restât pauvre[1] !

[1] On n'a point su admirer assez, sous ce rapport, la vie des Jésuites en général.

Il faut éviter le sarcasme qui pénètre dans les langues. Vulgairement, dire un curé de campagne, c'est dire un homme qui sait dîner ; quand, au contraire, nos curés sont dans nos campagnes les hommes certainement les plus sobres! Il faudrait enlever même le prétexte au peuple, qui est comme les enfants. Vit-on jamais une injustice aussi criante !

Sur ce dire, j'appelle deux faits en témoignage : d'abord, cette quantité d'Ordres religieux qui, depuis une certaine époque, se formèrent à côté du clergé pour reprendre la vie austère de Jésus-Christ ; ensuite, ce qu'on remarque dans la vie de tous les fondateurs ou réformateurs d'Ordres, à savoir, les difficultés extrêmes qu'ils rencontrent aux débuts chez leurs confrères. On ne trouve d'abord des raisons que pour considérer comme extraordinaires des hommes qu'ensuite on reconnaît comme saints.

Le prêtre attire sur lui le regard méchant de l'homme, dès qu'il n'a que sa vertu. L'histoire se rappelle ce cri de *réforme* poussé en 1500... Peut-être y en avait-il une à faire aux mœurs : sous ce prétexte, on sait où l'homme a prétendu la porter !

En cet état du monde, il serait peut-être plus profitable de créer des Ordres de frères pénitents et pauvres, que d'en former pour l'éloquence. L'éloquence saisit pour un moment l'imagination ; mais l'exemple porte dans le cœur une parole qu'on ne peut plus en chasser sans combats... parole douce, faite comme la charité, et qui, y pénétrant sans réveiller l'orgueil, apporte un baume secret à l'âme même du méchant.

Le saint exemple porte avec lui tous les dons de la rhétorique.

CHAPITRE XXVIII.

De la science du monde et de l'empire du Clergé.

Vous parliez sans cesse de sciences à l'Église, pensiez-vous lui tenir un très-haut langage? Je veux les supposer toutes vraies. Eh bien, le génie est du côté de l'homme, c'est-à-dire de la liberté : mais la vérité n'en a pas besoin, il ne lui reste qu'à s'occuper de la vertu. La terre compte ses grands hommes, l'Église lui montre ses saints!

Et si je disais que vos sciences sont toutes fausses... dès que vous ne les rapportez plus à Dieu! Si je disais que toute cause seconde se tourne vers la cause première, et que vos yeux les ont toutes vues dirigées vers la terre! Que penser de lumières qui ont obscurci pour vous le Ciel? Est-ce donc là la vérité qui illumine les temps? Quoi! le savoir donne au monde une longue compagnie d'athées, il enfante l'erreur absolue!... S'il est un chemin de l'ignorance, c'est assurément celui qui éloigne de Dieu : c'est par là que vous désiriez faire passer après vous l'Église!

Une fois que vous eûtes créé la science, le Clergé n'a plus pu s'en servir. Que lui restait-il de l'homme après que vous en eûtes usurpé la raison, l'observation, le jugement, la mémoire et l'imagination? La foi fut-elle faite pour briller au milieu d'un automate! Vous ne laissâtes pas une seule faculté à l'homme, et c'est dans cet état que toutes les jeunes générations, le clergé même compris, furent livrées à l'enseignement de la morale!

Qu'il faut admirer la foi qu'a su conserver le Clergé ! Mais, bien qu'il renferme ce qu'il y a de plus digne, de plus éclairé, de plus vertueux, de plus charitable, de plus doux, de plus élevé, de plus consolant parmi nous, il est homme cependant. Pouvons-nous être submergés dans l'erreur, sans qu'il soit même effleuré par l'illusion? Comment vivre au milieu des hommes, les aimer, prendre part à leurs pensées, entrer dans leur propre langue, eh quoi! sortir de leur sang, sans voir un peu par leurs yeux? Le monde envahissait tout; on voulut faire la part du feu. Alors, on crut qu'on pouvait saisir l'âme sans avoir l'homme tout entier! De là vinrent les petites méthodes. En présence des événements, on renonça peut-être à la Société pour s'occuper des individus : mais la Société, c'est précisément la direction prise par toutes les âmes...

Hélas! comment les retirer une à une, si la Société les noie toutes à la fois? Le Clergé meurt à la peine, et voit le monde triompher...

Il devient insuffisant de faire le bien dans les sacrements; il faut en même temps l'opérer dans la raison et dans l'opinion : l'une règne sur le monde, et l'autre le gouverne. La religion suffira plus à sauver les âmes en détail; l'opinion, c'est le gros courant, c'est à ce poste que la Foi veut se placer !

Emparez-vous de l'opinion par les hauteurs de la morale. Vous êtes la tête du monde. S'il était vrai que vous ne dussiez plus le diriger, c'est que le monde est à sa fin.

CHAPITRE XXIX.

Source du traitement du Clergé.

Je ne parlerai pas des biens que la Révolution lui a pris.....

La Richesse naît du travail, le travail du capital, le capital de la moralité, et la moralité du Clergé. Il est la source première de la Production !

Vous parlez beaucoup de la répartition des richesses à ses agents : que devez vous à celui-là ?

Article unique. Vous lui devez tout : voyez ce que vous voulez lui rendre [1].

CHAPITRE XXX.

Liberté illimitée de la presse...

Dieu n'a pas donné à l'homme de liberté illimitée. Au-devant de sa volonté, comme au-devant de son corps, il a déposé un arrêt pour que du premier pas l'homme ne rentrât point dans la mort.

Cet arrêt est un renvoi pour la liberté, afin qu'elle recommence et que l'homme en conserve le don. C'est la multitude des actes qui fait l'homme, non un seul. Tout est disposé pour que la liberté lui soit à tout ins-

1 L'Europe, la moins fertile des quatre parties du monde, porte une richesse qui vaut trois fois la richesse des autres. Que le Clergé cesse d'y prêcher le travail et la modération dans les jouissances, vous saurez ce qui restera !

tant rendue, à mesure qu'il va la perdre, de manière qu'il puisse sans cesse réitérer l'acte libre.

La liberté n'est pas pour elle, mais pour son fruit, le mérite. L'homme qui la prend et l'emporte, la perd. La liberté illimitée serait celle qui aurait le pouvoir de s'annuler : ce n'est point la liberté de l'homme.

Autrement, chez l'homme, une liberté illimitée prouverait qu'il est parfait. S'il l'était, il ne recevrait pas la liberté afin de le devenir! La liberté illimitée n'appartient qu'à l'infaillibilité; elle est le pouvoir de l'absolu.

Au lieu que l'homme est réservé à cette immense gloire, de n'être rien pour pouvoir tout, selon la grâce de Dieu!

Maintenant vous voyez votre question :

Liberté illimitée pour l'Église, parce qu'elle est l'action de Dieu parmi nous; *liberté limitée de la presse*, parce qu'elle est l'action de l'homme sur autrui.

Examinez : le monde croit à l'infaillibilité de l'Église, et le monde croit à la défectibilité de l'homme! Par la première, vous avez trouvé paix et gloire; dans la seconde, vous n'avez eu que des malheurs.

Si donc vous voulez constituer, cherchez les lois. Mais vous ne voulez pas des lois du monde : vous êtes en quête des vôtres!

L'homme est libre, mais la Société ne l'est pas; car elle n'est pas libre de perdre l'homme. Or, c'est dans cette Société qu'il trouve les libertés qu'il lui faut pour fonder sa personnalité et faire le salut de son âme.

CHAPITRE XXXI.

Liberté illimitée de l'homme...

Reconnaître à l'homme une liberté illimitée, c'est lui conférer le droit de faire tout ce qu'il lui plaira. La Société est établie pour la solidarité du bien, car là est son avantage, et non pour la solidarité du mal.

Pour se donner la liberté illimitée de la presse, une nation peut-elle répondre de tous ses membres?... La Société a charge d'âmes vis-à-vis du peuple, lequel, n'ayant point le loisir de juger, accepte tout pour doctrine.

Toujours vous prenez l'homme pour bon : et il n'est mis en ce monde que pour le devenir. De là vous avez constamment en la pensée une Société toute parfaite; la Société n'est au contraire qu'un grand système d'éducation. Quand vous en apercevrez-vous? le peuple n'est qu'un enfant.

Allez vers lui, et lui dites : Tu es souverain; il le croit. Tous les hommes sont égaux : il le croit; associez-vous donc tous ensemble : il le croit; la propriété, c'est le vol : il le croit; le capital est à tous : il le croit; on pourra même s'en passer : il le croit; on va doubler la richesse : il le croit; on n'a pas besoin d'argent : il le croit; la religion est usée : il le croit; nous t'en donnerons une meilleure : il le croit; une banque et ses coupons feront tout : il le croit; la Société reposera sur le crédit : il le croit; on peut doubler tous les salaires : il le croit; si les hommes ne sont pas heureux, c'est que

les gouvernements l'empêchent : il le croit; c'est toi qui es législateur : il le croit. Oui, tu es beau, tu es magnanime, et tous les peuples te regardent : il le croit! troupier, sabotier ou coutelier, sois nommé représentant et fais les lois : il le croit, part, pose le pied sur la mer, ainsi que le lui a dit son autre Christ... C'est lorsque le pied lui enfonce qu'il désirerait ne plus croire, si l'orgueil ne l'avait déjà pris dans ses mains.....

La liberté illimitée de la presse!! vous voulez que le peuple appartienne au premier venu[1]?

CHAPITRE XXXII.

Liberté limitée de l'Église !!!

Donner la liberté de la presse, c'est donner sur le peuple un droit de propriété.

Il ne faut donner la liberté qu'à la vérité de Dieu. Toute la liberté qui importe à l'homme, c'est celle de la bien accomplir.

Pour que vous sachiez ce que vous êtes, observez que pendant soixante ans vous avez proclamé le contraire.

[1] « Un homme est impuissant à se frayer une carrière, fait mal ses affaires, compromet celles d'autrui : il se met conspirateur. Un autre a un tempérament indompté, des passions dramatiques : il se met conspirateur. Un troisième, bercé par l'orgueil, s'endort des années sur un livre auquel le monde ne prend pas garde : il se met conspirateur. D'autres, enfin, voyant en tout la tyrannie, au lieu de refaire leur caractère, veulent refaire la Société; au lieu de supprimer leurs défauts, veulent supprimer la morale : ils se mettent conspirateurs. » — Par la liberté illimitée de la Presse, vous confiez le peuple à ces gens-là.

Sous ces mots : *Empiétement du Clergé*, vous retiriez la liberté à l'Église. Sous ceux-ci : *Liberté de conscience*, vous donniez toute liberté à l'homme... *O homines!*

Puis, on se plaint du renversement de l'ordre moral. On cherche dans le pouvoir le moyen de le rétablir : oubliant que le pouvoir tient lui-même toute sa racine dans le premier. Maintenant que la Société s'écroule avec le pouvoir, le reconnaissez-vous[1] ?

Lorsque vous voudrez sérieusement rétablir la Société en France, vous rendrez à l'Église une liberté qui n'est, après tout, que celle de faire le bien ; vous lui restituerez une puissance qui n'est, en fin de compte, que celle de vous civiliser.

La loi qui a civilisé le monde semble digne d'être conservée dans le monde; et, puisqu'elle est la source et la vie de ses lois, d'être placée avant l'ensemble de ces lois!

Il est plaisant de voir le siècle traiter avec l'Église de puissance à puissance; et comme s'il s'agissait d'un corps étranger, tôt ou tard à extirper d'une nation. De là, des concordats très-sérieux sur ses empiétements en matière de Foi, d'enseignement et de toute juridiction possible !!.. Tant pis pour vous : le pouvoir laissé à l'Église est juste la vie qui vous reste.

Si l'on ne veut pas arrêter la Civilisation moderne, il

[1] On faisait croire à la Restauration, parce qu'on sortait de la Révolution, qu'elle nous devait la liberté illimitée de la Presse; elle avait la propre bonté de le croire. C'est comme si l'on persuadait à une ville qu'il faut laisser entrer les ennemis pourvu qu'ils cachent leurs armes! On a voulu faire croire à la République qu'elle devait bien autre chose : le droit au capital, à l'assistance, à la retraite, à l'instruction gratuite et à tout! Je crains que, moins crédule, elle ne finisse par reconnaître qu'elle ne doit rien, en vérité, que la justice et la paix.

faut rendre à la religion son cours. Tant que vos avocats auront pour philosophie de découvrir les empiétements de l'Église, ils bâtiront des gouvernements de mort. Tant que les peuples auront le fâcheux instinct de les croire, ils descendront dans leurs maux.

Il faut borner la liberté de l'homme; il faut la rendre entièrement à l'Église! je vous parle clairement.

CHAPITRE XXXIII.

De la loi sur l'enseignement. — M. Thiers.

Pour la loi sur l'enseignement, voici le fait; après, vous discuterez :

« L'Université, vient de dire un homme d'un vif esprit, c'est la philosophie; et l'Église, c'est la religion. » Oui; mais la philosophie c'est l'homme, et la religion c'est sa loi. Voyez ce que vous devez faire!

Et telles sont encore les paroles de l'illustre orateur : « La religion et la philosophie sont nées le même jour, « le jour où Dieu a mis la religion dans le cœur de « l'homme et la philosophie dans son esprit. » Dieu a mis la religion dans le cœur de l'homme, mais c'est l'homme qui a mis l'orgueil dans son esprit. Est-ce à l'esprit, au moi, de conduire le cœur, ou au cœur de décider du moi?

Dieu, si vous le voulez, mit la philosophie dans l'esprit de l'homme en y mettant la liberté. Or la liberté ne fut pas faite pour combattre la loi, mais pour l'accomplir. L'Anarchie consiste précisément à donner à la liberté la même autorité qu'à la loi : c'est là toute

l'erreur de l'époque!! C'est aussi celle de l'homme illustre en politique.

Il s'écrie, mais d'une naïveté réelle : « J'ouvre l'his-« toire du monde, non pas l'histoire factice, faite par les « partis, mais l'histoire vraie, et je vois ces deux grandes « puissances, la religion et la philosophie, se combattre « toujours. » Il n'est pas étonnant qu'en ouvrant l'histoire, on voie l'homme! Mais quand on combat, c'est que la justice est quelque part...

Mettre sur le même pied Dieu et l'homme, la loi et la liberté : on ne fait pas d'autre reproche à la Révolution!... Il a peut-être existé des époques aussi douloureuses pour les mœurs; il n'en exista pas de fondées sur le principe même du mal. Si la politique est une science dans ce monde, une puissance bienfaitrice, c'est qu'elle apporte l'appui au bien. Quoi! être homme pratique et ne pas voir que le bien ne triomphe jamais de lui-même, et que le mal, au contraire, croit tout seul chez les hommes! Les livrer tous deux à leur lutte, c'est apporter l'appui au mal.

De là l'idée, fort réclamée par l'ignorance, d'une séparation de l'Église et de l'État! Si les lois n'apportent pas l'appui à l'Église, lui viendra-t-il des passions?.. Confiez tout à la liberté, à ce que vous nommez la concurrence, la barbarie reparaîtra.

L'hypocrisie vient répéter : Si la doctrine est vraie, elle n'a pas besoin d'appui! au sein de la liberté, la vérité seule peut triompher. — Le malheur est qu'on ne croit pas à la puissance de la vérité. Le malheur est que les hommes sans pratique croient à la puissance de la vérité. « La vérité seule peut triompher! » Et pour qui

comptez-vous les passions? S'il suffisait de dire la vérité, vous la diriez aux enfants, et ne vous occuperiez plus d'éducation. Or, que sont réellement les hommes?..

L'idée même de refuser le secours du bras séculier à l'Église, dans la crainte de lui aliéner plus encore les esprits, ne vient que prouver plus encore l'orgueil qui existe en eux. Attendez-vous que la vérité pure fasse en ce jour ce que jamais elle n'a pu faire? Il faut alors que les événements lui préparent une incroyable puissance!...

L'Église et l'État! sur la question de leurs rapports roule toute l'histoire, comme toute la philosophie; selon que dans la Société on veut donner la place à Dieu, ou qu'on veut la donner à l'homme. Il est certain que si l'homme veut partir de ses droits, il ne leur trouvera plus de bornes. Il s'agit de décider s'il ne doit pas partir de ses devoirs!

Ah! que la pratique est difficile, si la doctrine est simple! En dehors de l'Église, et dans l'Église, sont des hommes.... Il faut aux bons plus de sagesse qu'aux méchants. Il s'agit de la vérité, et rien ne coûte tant aux cœurs... Mais retirer à l'Église le pain et l'appui de l'État, c'est sonner l'agonie d'un peuple. Que de misères quand l'homme veut être méchant! L'humilité fonde tous les rapports, l'orgueil les rend tous impossibles.

La question de la loi sur l'enseignement est la question même des rapports de l'Église et de l'État. L'Église, comme toujours, sera *soumise*, mais qu'elle soit *indépendante!*

Toute l'Antiquité fut fondée sur l'État. Il était réservé à J.-C. de fonder en dehors de la force. Il remit le pouvoir à la puissance spirituelle, pour que l'humanité, dé-

livrée, fût conduite vers l'Esprit... A vous de cultiver ou de laisser votre héritage.

CHAPITRE XXXIV.

Révolution d'Angleterre.—M. Guizot.

Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi? Parce qu'immédiatement une aristocratie s'est élevée sur tous les principes opposés à cette révolution.

La révolution détruisait l'Église : l'aristocratie fut individuellement religieuse; la révolution dispersait le capital : l'aristocratie se mit à en fonder comme jamais; la révolution ouvrait les portes à l'immoralité : l'aristocratie donna des familles qui, pour le travail, la prévoyance et les mœurs, firent honte dès-lors à notre aristocratie; la révolution coupait la tête aux rois : et l'aristocratie leur voua dès ce moment un culte chevaleresque. La révolution anglaise, en un mot, a réussi, parce qu'elle a remplacé par des mœurs chrétiennes les principes de la révolution. Tachons d'en user de la sorte! Votre révolution réussira, pourvu que vous la détruisiez...

L'idée de M. Guizot est le gouvernement parlementaire, c'est-à-dire l'introduction au pouvoir du principe révolutionnaire. On veut de l'autorité, pourvu qu'on ne doive pas obéir! qu'elle descende des plus hautes classes, pourvu qu'elle s'arrête à nous!

Individuellement très-honorable, cet homme a eu l'esprit planté dans la science de l'orgueil. Il se disait l'homme de l'Autorité, et jamais, depuis les hérésiarques, elle ne fut plus gravement attaquée! On l'étouffait dans sa source, au sein de l'Ordre spirituel, et on la voulait

intacte dès qu'elle entrait sur l'ordre politique ! debout dans l'État, détruite dans les consciences ! Alors, d'où venait-elle ? Il faut donc obéir à l'homme pour la joie d'obéir à l'homme ! Vous sentez que le peuple a eu plus de logique que vous[1].

Quand vous voudrez l'autorité, vous commencerez par renoncer au principe du Protestantisme, qui n'est qu'une protestation de l'homme contre l'Autorité spirituelle ; ensuite vous n'enverrez pas devant chaque presbytère de France un maître qui enseigne *b* quand le prêtre aura prêché *a* ; enfin, vous n'insinuerez pas de nouveau, après une défaite que vous êtes seuls à ne pas voir, qu'une société se sauve en perfectionnant le gouvernement *parlementaire*. On a si bien *parlementé* qu'on vous a mis dehors.

Ne voyez-vous pas que ces sortes de gouvernements sont pour faire illusion à la foule ; car au fond il faut gouverner... Le gouvernement parlementaire n'a été que le principe de la souveraineté du peuple introduit dans l'Etat ; il ne faut donc pas se plaindre ! Vous voudriez, Messieurs, que le principe s'arrêtât vers vous. Vous dépossédez bien l'Église et les Rois, à la condition pourtant que ce ne soit pas précisément le peuple qui les remplace. Ce serait vous ?... montrez-nous mieux à l'avenir votre sagesse et vos moyens...

Rien n'est moins responsable qu'une Assemblée : rien ne l'est plus, au fond, qu'un Roi. Il est déjà assez difficile de gouverner, sans aller y apporter des obstacles !

J'ai confiance en un Roi qui choisit son conseil ; non en

1 La faute est bien plus à l'époque qu'aux hommes. Le célèbre écrivain, homme de beaucoup de vertus, s'est toujours cru consciencieusement dans le vrai.

une réunion d'avocats, qui ne pensent point à gouverner, mais à leur ambition personnelle. Car, au bout de tout principe, il faut arriver au fait, et le fait est ce que j'énonce. Trois hommes instruits feront en huit jours plus d'ouvrage que cinq cents représentants en un mois. Pris à part, tous seront des hommes capables ; réunis, les faits le prouvent, ils perdront toujours leur génie. L'impuissance des esprits naît des amours-propres croisés. Les Assemblées parlementaires perdront les États.

CHAPITRE XXXV.

De l'instruction du Peuple.

Vous songerez que votre instruction n'est qu'humaine. Le tribun demande l'instruction du peuple ; au fond, il ne songe qu'à le conduire à son gré. Ce qu'il nomme instruction, c'est tout simplement sa doctrine, qu'il voudrait voir à la place de ce bon sens universel que l'Eglise et l'expérience ont répandu dans les masses.

Montrez-lui le peuple des Révolutions, il répond : *Il fallait lui donner l'instruction!* — Je vous prends au fait : pourquoi vous plaigniez-vous donc de cette classe élevée qui a reçu l'instruction ? Sa lumière n'est donc pas si bonne en soi qu'elle a formé ceux à qui vous reprochez leurs doctrines, leur capital, leur politique, toutes leurs actions jusqu'à leur existence.

Le bas peuple demande l'instruction, et depuis il ne met pas les pieds à l'Eglise ! Quelle instruction veut-il donc ? on lui donnera des Docteurs qui ne lui parleront jamais de son âme, ni de son propre cœur, ni de ses pei-

nes, ni de ses destinées futures, ni de sa vie présente, ni de ses enfants, ni de sa mort, ni du Dieu bon qui l'a créé et l'attend : et l'on nommera instruction le reste !

L'instruction, dont on fait la grande affaire, n'a d'autre effet que d'ajouter un pouvoir à l'homme ; c'est un levier remis à l'esprit. Si l'homme est dans le bien, elle est un don inappréciable ; si l'homme se porte au mal, elle n'est qu'un malheur de plus. Et voilà toute la question... L'instruction ne porte pas sur la nature de l'homme, elle ne fait qu'en étendre le pouvoir [1].

Ce n'est donc point une question absolue, mais tout à fait relative à ce que nous sommes. La question absolue pour le peuple, c'est la MORALISATION. Donnez-lui cette instruction-là, qui est l'instruction de l'âme, qui est la grande instruction ! Vous lui contez mille détails relatifs à la terre, et il ignore qu'on l'attend au Ciel [2] !

C'est parce que vous avez éloigné le peuple de cette haute lumière, qui lui venait de l'Eglise, que vous sentez le besoin de lui donner de l'instruction !

Ici, comme ailleurs, vous raisonniez comme si l'homme était bon, et qu'il ne restât qu'à étendre sa puissance. Vous sentez que si l'homme est bon, vous n'agrandirez jamais assez son domaine ; s'il est mauvais, vous ne ferez qu'ajouter à ses voies de destruction. Voilà cependant ce

[1] On répétait sans cesse : « L'instruction est le premier des biens ! « donnons l'instruction au peuple.» Le Clergé seul s'opposait à cet entraînement. Souvent il ne savait en donner toutes les raisons, mais il pressentait les résultats par un instinct en quelque sorte infaillible. Vous lui répondiez par tant d'arguments pompeux !.. Aujourd'hui, que disent les faits ?

[2] Ce ne sera pas la science donnée au peuple qui lui fera mal !! Nous ne blâmons que l'aveugle prétention de remplacer la morale par la science, et de mettre le peuple au régime auquel nous a mis le XVIIIe Siècle.

qu'il en est de cette grande question, de cette arche sainte, à laquelle on ne pouvait porter les mains ! Examinez comment Dieu l'a traitée, lui qui fit naître tous les hommes dans l'ignorance, et dans le besoin, ami de l'ignorance...

Dieu a mesuré avec une précision infinie l'esprit et les muscles qu'il a donnés à l'homme. Il a prévu le degré au delà duquel l'homme pouvait tout culbuter, lui et sa propre liberté. Et quand, au sortir de l'Eden, il le livra très-positivement à l'ignorance, aux besoins, au travail, et à la mort, pensez-vous qu'il ne sut pas ce qu'il faisait ? Voilà des faits où il faut puiser des leçons..... Dans l'orgueil, restreindre l'homme ; dans le bien, le seconder ; en l'un et l'autre, l'édifier.

Comment faisait l'Eglise ? Enseignait-elle la physique [1] ? L'Eglise employait tous ses efforts à moraliser l'homme, laissant venir l'instruction après. Vous, plus habiles, vous employez tous les vôtres à l'instruction, laissant la moralisation venir après : ce qui prouve votre connaissance de l'homme !

Trouvez-vous que vous ayez réussi ? Vous avez créé bien des chaires ; vous vous flattez d'avoir répandu vos lumières sur le peuple. L'avez-vous rendu meilleur ?.. Lorsque vous parlerez de l'instruction du peuple, au moins sachez ce que vous dites ! L'instruction chez le peuple, c'est la Moralisation, ou la science de son âme.

[1] L'Église a-t-elle assez gémi, assez apporté d'obstacles quand elle vit que les sciences sur la nature allaient prendre en vos âmes la place des sciences sur Dieu ?. Combien vous voudriez aujourd'hui que les esprits fussent dans la Foi, de laquelle dépend votre salut social !

Dieu eût enlevé l'ignorance à l'homme si cela eût pu lui enlever le péché.

CHAPITRE XXXVI.

De la dernière opinion des libéraux.

Cette dernière opinion est une dernière illusion. C'est l'illusion que toujours ils se sont faite sur la raison et sur la liberté, — constamment vues en théorie, jamais telles que la Chute les a effectivement laissées à l'homme. — C'est là, au reste, ce qui constitue, à proprement parler, l'opinion libérale [1].

Si l'on pouvait confier à elles-mêmes la raison et la liberté humaines, il y a longtemps qu'on ne disputerait plus de gouvernements et de lois. Il n'est besoin de gouvernements et de lois, nous ne courons nous-mêmes tant de périls, que parce que nous ne pouvons compter sur la raison et sur la liberté humaines...(Abolissez cette doctrine !!)Il est certainement un progrès dans le monde; il consiste à restreindre l'autorité à mesure que croît la moralité. Est-ce le cas aujourd'hui ?

L'esprit révolutionnaire modéré (par les événements) se fait une dernière opinion dont il sera dupe avant peu. Il dit encore : « C'est avec la liberté, avec la raison, que « nous refrénerons les égarements de la démagogie. « La grande Révolution de 89 a une marche légitime. (L'homme est toujours charmé de ce qu'il fait !) Les « folies des socialistes ne réussiront pas à nous faire « regretter l'époque où l'on se battait pour de la théolo-

[1] Maintenant, vous verrez ces hommes, qui ont toujours manqué par le dogme, remonter sur leur théorie de la raison et de la liberté dès que le danger s'éloignera, et en redescendre à toutes jambes dès que le danger reparaîtra.

« gie. Nous ne nous sentons pas disposés à abdiquer « notre raison et notre liberté. Nous périrons peut-être « par elles, parce qu'il est dans les destinées des peuples « de périr, mais nous ne reviendrons pas en arrière. » (*Journal des Débats du* 31 *décembre* 1849.)

O science politique!!.. et que vous traversez vite des questions qui ont arrêté les sages, arrêté les législateurs, les peuples, les gouvernements, suspendu même les décisions de l'Eglise, à savoir : l'administration de la raison et de la liberté humaines! Certes il ne faut pas les abdiquer ; on ne vous demande au contraire que de posséder la raison et la liberté! Et comme vos peuples perdent à la fois l'une et l'autre, il leur faut visiblement l'Autorité, laquelle n'est que pour remplacer la raison perdue et la liberté absente. Vous pensiez avoir augmenté dans le peuple la raison et la liberté; comment se fait-il, aujourd'hui, qu'on vous trouve effrayés vous-mêmes de manquer de l'une et de l'autre [1]?

Chercher dans la raison et la liberté même le moyen d'en refréner les maux? mais c'est jouer le jeu de la Révolution! Le bon sens crie : Si le remède naît de leurs excès, nous serons tués quand il viendra! Laissez des

1 Citons toujours les paroles des libéraux modérés : « Ce que nous « sommes, dépend-il de nous de ne l'être pas? Enfants de la Révolution « française, ses principes ont passé dans notre sang. (C'est bien le mal- « heur!) On ne gouverne une nation qu'avec les idées qu'elle a. (Ap- « pliquez ce principe à l'éducation!) C'est avec la liberté, c'est avec les « *bons principes de la révolution* que nous vaincrons les folies de la « *mauvaise révolution.* » (*Idem.*)

Un jour viendra où ce livre, s'il est lu de celui qui nous confie aux principes de la révolution, lui demandera, non pas ce qu'il pense de ces principes-là, mais ce qu'il pense de lui-même en se rappelant son conseil...

pistolets entre les mains des enfants ; quand ils se seront fait sauter une fois la cervelle, certes ils n'y reviendront pas!... S'il faut attendre de la liberté même le remède à ses excès, pourquoi Dieu, dès le commencement, ne prit-il pas cette méthode, sur la terre, au lieu d'instituer l'Autorité? Pourquoi aucune nation, depuis, n'a-t-elle tenté le procédé ?

Que faire donc de la raison et de la liberté? Les protéger le plus possible toutes deux par l'Autorité... Dites que l'Autorité n'a pas toujours été ce qu'elle devait être, comme toute chose de ce monde ; mais, dites aussi que, sans elle, la raison et la liberté ne seraient plus.

Une Epoque de liberté, pour me servir de vos termes, serait celle où l'homme, ne faisant que le bien, rendrait l'autorité inutile. Est-ce l'époque où vous êtes? Est-il dans la foule un progrès religieux, économique et domestique?.. Vous n'eûtes jamais plus besoin *d'une Epoque d'autorité.*

La liberté est une chose excellente, mais la vie est la chose par excellence. Est-ce la liberté qui a le plus à craindre? N'est-elle pas plus forte en nous que la justice, plus forte que la morale, plus forte que le droit? Ce qui a le plus à craindre, n'est-ce pas notre précieuse Société humaine, à laquelle Dieu a été obligé de venir en aide par l'Autorité : chez les peuples, du moins, qui n'eurent pas la folie de briser ce soutien d'en-Haut..... Les profonds politiques !

CHAPITRE XXXVII.

Métaphysique qui domine les partis.

Au lieu d'aller au fond des choses, l'esprit français court en avant. On improvise une victoire dans les faits sans savoir si elle est fixée dans les consciences. Vous tracez des révolutions sur le sable ; les enfants les effaceront. L'Empire nous conduisit en Egypte et à Moscou, où sont aujourd'hui nos frontières? Il faut créer la monarchie universelle dans les esprits avant de la donner à l'Europe. On ne porte pas la main en païen sur le beau fruit que mûrissait le Catholicisme !

De là, l'unité de concours se perd dans notre nation. Les classes de la société se trouvent aujourd'hui embusquées sur toutes les étapes manquées. Il n'y a plus que des partis en France. Une révolution se montre, chacun vient se signer par peur ; une réaction nouvelle en fait connaître le néant. Quelle marche prendre, on ne sait pasoù est la France?

Toutefois, voici les deux termes de l'échelle des partis. Le point de vue religieux dépassé aboutit à l'absolutisme ; le point de vue humain complété aboutit au socialisme. Ce sont là effectivement les deux pôles. L'Absolutisme consiste en ceci : la Chute a détruit complètement la nature humaine. Le Socialisme consiste en cela : sortie de Dieu, cette nature est nécessairement parfaite. L'orgueil tire toujours ou à droite ou à gauche...

L'Absolutisme a pour morale l'abolition de la volonté humaine totalement pervertie, et sa transformation dans

l'obéissance. Le socialisme a pour morale la glorification de l'homme ici-bas, et son accomplissement dans la jouissance. Les deux politiques s'ensuivent. La première veut dans la Société une autorité qui enveloppe toute la nature humaine, pour contenir les effets de la Chute ; la seconde veut une abolition de notre Société de six mille ans, faite en vue d'une nature humaine qui a besoin de surveillance. C'est toujours sur le Christianisme que se posent les questions...

Les libéraux s'attendaient cette dernière fois à jouir de leur victoire. La bourgeoisie crut définitif son avènement religieux, philosophique et politique sur le monde. Quelle stupéfaction lorsque le socialisme vint lui dire : Nous avons la liberté et l'égalité, il faut tout simplement les établir dans l'ordre économique!... Les banquets n'avaient pas vu la question jusque-là. Passez, passez! déjà vos fils avaient tiré de vos doctrines les applications qui devaient vous dévorer.

Fils des libéraux, les républicains croient être quelque chose parce qu'ils ont sauté momentanément sur les faits. Le monde est occupé à décider une bien autre affaire! Vous combattez pour une forme sur la terre, quand la lutte est donnée par les Titans près du ciel. Affichez partout vos mots, vous en avez besoin! Vous touchez la question politique, il y a trois cents ans qu'elle est vidée ailleurs. Enfants! Le Christianisme emporte le monde, le globe vous glisse sous les pieds, quelles que soient les ancres que vous jetiez dans les faits.

L'esprit français, qui voudrait se sauver de l'absolutisme, aura peine à ne point heurter sur le socialisme, contre lequel sa science n'est point prête..... Pour

éviter l'un et l'autre, pour entrer dans l'avenir, il n'y a que la grande route, la route des sociétés modernes, le Catholicisme.

CHAPITRE XXXVIII.

De la souveraineté de l'homme.

L'erreur d'un siècle est comme la rotation de la terre. Tous les êtres, l'atmosphère elle-même, sont pris dans le mouvement. Ainsi la France flotte effrayée dans les doctrines qui ont troublé son jugement... Systèmes nouveaux, théories mixtes, doctrines vides portées sur des termes pompeux, tout n'est que leurre, tout n'est que divagation d'intelligences emportées par l'orgueil.

Sans hésiter, ses plus grands hommes parlent ainsi : « Il y a dans la souveraineté du peuple deux parties bien distinctes, le principe et l'application. Le principe est absolu ; l'application seule est soumise à des nécessités d'existence[1]. »

C'est le principe, qui n'est nullement absolu ; et ce que vous prenez pour tel ne serait précisément, si nous étions parfaits, que l'application d'un autre principe si supérieur que je ne sais si, de nos jours, vous lèverez les yeux jusqu'à lui !

M. de Lamartine ajoute, également dans son *Conseiller* : « Le peuple a la souveraineté. » puis dit immédiatement après : « Mais l'homme peut errer. »

[1] Ils connaissent déjà que la pratique leur échappe ; ce n'est plus que pour l'orgueil qu'ils cherchent à sauver le principe.

Qu'est-ce donc que la Souveraineté, sinon l'autorité qui a la certitude de posséder la loi? Et, sans violer sa nature, l'homme peut-il obéir à ce qui n'est point sa loi, à ce qui est illégitime? Et, ce qui est légitime, le peut-il reconnaître sans un moyen infaillible?

Qu'est-ce donc que cette Souveraineté qui commence par errer?... Vous débutez par dire que l'homme peut errer, et vous allez chercher la loi dans l'homme! La Souveraineté, et son caractère la légitimité, et son fondement l'infaillibilité, vous les demandez à l'homme : et c'est l'homme précisément qui les demande! L'homme demande ce qui est légitime, pour n'avoir point à violer sa nature, à rompre sa liberté, à déchirer son mérite en obéissant.

Du jour où l'homme ne releva plus de Dieu, il est clair qu'il fut le souverain[1]! Une fois dans le principe de la souveraineté personnelle, il ne reste qu'à faire l'addition pour avoir celle du peuple. C'est votre principe, il est juste que vous placiez votre société dessus. Maintenant regardez bien où il la porte...

Cependant nous allons à un principe où courent vos pieds brûlés sur la sente de l'erreur. Ne voulez-vous pas vous rendre au principe où se rend cet âge, où se rendent les peuples modernes, après avoir traversé tant de malheurs; à ce principe vainement traduit par l'une et l'autre école, et qui renferme la vérité enfouie sous toutes les deux?

[1] « Après avoir reçu la souveraineté de Dieu, l'homme l'a *reconquise* « *sur les gouvernements*, qui l'avaient usurpée! L'homme, qui subjugue « la nature, qui enchaîne les éléments, qui a conquis par son génie « l'eau, le feu, l'air, la mer, jusqu'à la foudre *elle-même*, est désormais « inviolable dans sa souveraineté! » (Paris,—Journal d'un grand talent, Octobre 1850; signé d'un nom connu..!)

CHAPITRE XXXIX.

De la souveraineté du peuple.

Le peuple est souverain.—De qui?

Ce n'est pas apparemment de lui-même, puisqu'il ne peut rester son maître sans périr.

Le peuple voudrait être souverain, pour ne point recevoir de lois. Or, on ne fait des lois que pour lui ! Où règne la justice, où règne l'amitié, où règnent la tempérance, l'accord et l'honneur, on ne fait point de lois. On n'est obligé d'en venir aux lois que parce que le peuple existe.

Le peuple veut devenir souverain, et c'est tout naturel. Les enfants veulent tous être grands pour obéir à leur caprice et rester à leur discrétion. Manie qui ne peut durer; tout peuple livré à lui-même périt, ou passe sous des maîtres.

Depuis nos six mille ans, vit-on un peuple se former sans Souverain? Dans un si grand espace, cette merveille aurait trouvé l'occasion de paraître! Le peuple, au contraire, n'existe qu'au moment où il reçoit sa loi.

La terre recèle encore des hommes errants et sans loi. On ne les voit devenir peuple que lorsqu'ils ont reçu un Roi. Les sauvages sont, sur la terre, les peuples souverains.

Les peuples qui se croient souverains sont à la veille de leur mort. Et remarquez que cette idée ne leur vient que lorsque, élevés par plusieurs siècles de rois, pourvus par eux d'une civilisation considérable, ils sont en pleine existence!

Orgueil, tu perdis l'homme! Le peuple ne voudrait plus de souverain : et il ne faut de souverain que parce que le peuple existe! La mer voudrait-elle être souveraine? voudrait-elle, sans le secours du soleil, porter son fluide dans les nues?

Les peuples n'ont point établi de sociétés, fondé de villes, donné de lois; mais ceux qui ont donné des lois, fondé des villes, ont établi des peuples. N'attendez pas que le temps vous rappelle en ceci les leçons de l'expérience : nous allons prendre les devants pour montrer celles de la raison.

CHAPITRE XL.

Vous ne remplacerez l'autorité que par la vertu.

Avec la république, tout ne sera pas perdu. De ce qu'elle serait le gouvernement des parfaits, cela nous obligera de l'être.

Ce qu'il y aura d'avantageux pour le moment dans la société actuelle, c'est que les lois tendront à remplacer les classes souveraines. Autant il était aisé à celles-ci de réprimer les autres classes, autant il leur était difficile de se comprimer. Les classes supérieures n'ont pas toujours eu la grandeur de se réprimer par la vertu. Or les lois sont toute vertu.

Il fallait moins de probité, d'héroïsme individuel, quand l'autorité réglait et contenait tout. Elle tenait momentanément la place de cet ensemble de vertus dont on a besoin à toute heure quand c'est l'État qui repose sur la Société, et non la Société qui repose sur l'État.

Personne désormais ne vous tient plus en société ; vous n'aurez l'Ordre que par vous-mêmes.

Quoique tout crime soit réellement public de sa nature, puisqu'il attaque l'homme, ici, il ne peut toucher à l'individu qu'il n'attaque la Société. Il n'y a que des crimes privés à l'ombre de l'autorité ; il n'y a que des crimes publics au jour de la liberté.

Ici, répétons-le, la Société ne repose plus sur l'État ; mais l'État repose sur les lois, et les lois sur les mœurs, puisqu'elles sont le flux de la volonté générale.

Or il est difficile que les exemples soient mauvais et que les mœurs soient bonnes ; et que de mauvaises mœurs, sortent de bonnes lois. La Société est confiée à chacun de nous [1].

Sous l'autorité, tout homme est bon citoyen pourvu qu'il obéisse ; et ici, pourvu qu'il ait la vertu. Le vice n'est plus seulement vice, il est tout le danger.

Prenez donc garde que l'exemple ne se retourne contre vous. Le peuple se forgera des armes avec les sentiments de vos cœurs ! si le mal s'en échappe, ce sera pour vous exterminer... En attendant qu'une aristocratie reparaisse, la république vous conduira !

Vous avez aboli l'autorité ; la Société repose désormais sur l'état de votre âme ! Vous en plaindriez-vous ? votre honneur est remis en vos mains !

[1] Il n'y a rien sous une monarchie que la religion ou les lois prescrivent plus vivement que l'obéissance au prince ; il n'y a rien sous une république que l'intérêt prescrive plus que la soumission à la morale. Il n'y avait rien que l'honneur prescrivît autant à la noblesse que de défendre le pays en danger ; il n'y aura rien que l'honneur lui prescrive autant que de le sauver par la vertu !

CHAPITRE XLI.

Grande expérience qu'on a faite du pouvoir.

Le pouvoir est une charge (on doit le répéter aux Français); c'est un apostolat auquel il faut se dévouer : les classes nouvelles en faisaient une entreprise! On s'étonna de le voir aux envahisseurs de Février...

Nous avons vu tous les partis au pouvoir; nous y avons vu en quelques mois tous les gouvernements. Tous les partis, tous les gouvernements ont repris la même pratique. Devant les mêmes nécessités, ils ont réclamé les mêmes lois; en face des mêmes faits, ils sont rentrés dans une même politique étrangère. Il a fallu abandonner les amplifications de système pour la nécessité publique; oublier rêves, tirades et promesses, pour faire du gouvernement.

Est-il un seul de nos tribuns, de nos hommes d'État, qui n'ait été immédiatement obligé de défendre ce que (*in partibus*) il avait attaqué? La République elle-même, usant du droit de réunion et de banquet pour renverser la Monarchie, ne se peut établir qu'en retirant ce droit. Et enfin, est-elle autre chose qu'une complète contrefaçon de la monarchie? O toute-puissance des faits! deux heures de pratique valent mieux que trente années de théorie.

Quelle justification éclatante, quels démentis écrasants!

En ce moment, tout le monde remarque avec quelle puissance les événements ont ramené sur le même ter-

rain les hommes partis des points les plus opposés. On a pu voir que les opinions des hommes ne changent point le cours du monde; les idées fondent en touchant l'ardente loi de la nature des choses! Il y a unanimité en ce moment dans les hautes régions des esprits. Ils voient combien ils ont été dupes du siècle! L'ancienne faction libérale, si animée contre le Clergé, voudra elle-même fournir des défenseurs à l'autorité du Pape. Oui, de tels événements ne sont muets que pour les esprits subalternes.

La France, en un mot, a essayé au pouvoir tous ses partis, toutes ses illustrations : tous ont montré la stérilité de leurs efforts à mieux gouverner les hommes. Cette expérience l'éclairera sur la vanité des changements de ministères et de gouvernements... On n'improvise pas la vertu. Le bon gouvernement est dans le bon peuple. Par elle-même, la Société perfectionne son pouvoir ; un sang formé plus pur dans les poumons remonte tel dans la tête[1].

Quand le gouvernement vacillera, n'allez plus à un ministère de gauche, suivant l'usage constitutionnel; remontez au contraire du côté de l'Autorité. On criera, et dans le fond on avouera que c'est bien. Depuis ces derniers événements, le peuple sait se mépriser.

[1] La critique du présent est encore fort goûtée; mais que mettrez-vous à sa place? Vous voudriez bien aller, mais où? Vous voudriez bien renverser, mais quoi? Fortifiez les hommes que le présent vous a donnés. Vit-on jamais une Société mauvaise et un gouvernement parfait? ou une Société parfaite et un gouvernement mauvais?

Sachez que *les hommes du pouvoir, pris en masse, valent mieux que l'état de la société aujourd'hui.* Il est donc bon d'attendre encore la volonté de Dieu.

Voici pour l'avenir les deux points :

1° *La grande affaire du pouvoir* est de donner tous ses soins à la religion.—Il n'a pas mission pour enseigner les hommes; de sorte que son unique fin morale est de faire qu'ils soient enseignés. Il ne s'agit pas de faveurs au Clergé (ainsi que le croyait la Restauration, si pleine de bonté), mais de l'appui de vos mœurs. Le Clergé ne vous demande que l'exemple et la justice.

2° *Le grand écueil du pouvoir* est d'empiéter sur la religion.—On fait conquête d'un champ pour perdre ailleurs un royaume. Le pouvoir ne peut seul constituer et former la Société; quand il comprime l'unique force qui le puisse, c'est comme s'il travaillait de ses dix doigts à sa ruine[1].

Faites attention que je ne dis point : Le pouvoir *aidera,* mais, le pouvoir *servira* la religion. L'orgueil des hommes s'opposera encore à cette SEULE POLITIQUE; mais on suppose que l'orgueil se retire. Sinon, plus rien à faire.

[1] Et nous ne parlons ici que suivant l'intérêt! autrement, quelles choses effrayantes il y aurait à penser sur ceux qui s'opposent, de propos délibéré, à l'enseignement de Jésus-Christ!!

CHAPITRE XLII.

De la sage direction du pouvoir.

Le pouvoir doit d'autant plus fortement agir dans une Société, qu'il y trouve affaibli l'empire de la religion. Je répète encore de ne plus incliner vers la Gauche, mais de monter franchement vers l'Autorité chaque fois que la foule et l'orgueil des esprits élèveront leur voix. Là est un prompt remède, et le salut... On doit sauver l'homme de lui-même ; les nations veulent être gourmandées par de fortes mains [1]. Il faut être très-bon avec les hommes, mais ne point craindre, pour les mener au bien, de replier leurs volontés dans l'obéissance.

Un symptôme terrible de décadence, c'est lorsque toutes les idées, toutes les institutions, tous les partis, tous les hommes prennent pour se sauver la voie qui conduit à leur perte ; lorsque l'erreur semble le bien. Hélas ! c'est ce qui nous arrive... Nous proclamons à l'envi les principes mêmes que doit le plus éviter une Société !

On ne veut plus aujourd'hui qu'une nation marche la tête la première ! Il faut que la direction, les mœurs, l'impulsion, les lumières partent d'en bas. Tout doit venir du peuple, coutumes et lois. L'époque a-t-elle pu être un instant assez sotte pour attendre le progrès de la classe qui est précisément en arrière ?.. Peut-on appeler

[1] Sans les deux empereurs d'Autriche et de Russie, en 1848, l'Europe entière se brisait.

progrès pour un pays le contraire de tout ce qui a fait ailleurs la durée et la force des peuples? C'est le rebours de ce que nous faisons qui a fondé notre Passé, le monde qui nous a créés et qui nous porte. Pourquoi faut-il aller en sens inverse de l'histoire?

D'abord, la liberté, qui est l'essence de l'homme, produit dans sa variété de développement la hiérarchie sociale, qui n'est que la végétation naturelle de l'homme. Prendre pour but l'égalité, c'est vouloir écraser l'homme lui-même. L'égalité absolue entre les classes est la situation des sauvages. La superposition des classes prouve la richesse d'une race et la puissance d'un peuple. La charité, qui lie tout, ne peut descendre que du mérite. Les rangs sont échelonnés les uns sur les autres : la Société ne repose que sur l'humilité universelle. Y substituer, au nom des Droits, l'orgueil universel, c'est le moyen de faire voler en éclats une civilisation[1]... Respect, obéissance, autorité, foi, coutumes, familles, propriétés, législation, reste-t-il quelque chose à renverser en France? Tout ce que la main des hommes

[1] Écoutez-les : « Vous êtes appelés au triomphe définitif de l'*Égalité*. La « révolution, qui doit finir par abattre l'aristocratie de la fortune et celle de « l'intelligence, ne sera véritablement accomplie que le jour où il n'y aura « plus de *Capitalisme*, ni avantages dérivant du fait héréditaire, ni enfin « privilèges matériels conférés à la capacité, *l'oppression par l'intelli-* « *gence étant tout aussi injuste, et plus criminelle encore, que l'oppres-* « *sion par la force.* » (Dernier manifeste de M. Louis Blanc, à Londres, pour y célébrer le 24 février 1851.)—Où l'on en est venu! Ces pauvres gens se doutent peu qu'ils sont *les petits singes du Diable*. S'ils lisaient dans Milton et dans Klopstock les pensées que ces hommes de génie prêtent aux démons sur Dieu et sur les anges, s'ils voyaient cette identité frappante du langage de l'Orgueil, ils seraient surpris du secret terrible qui les fait agir... Le mot de *démocratie* couvre l'envie universelle ; il tient un masque devant la face du terrible ennemi qui avance, l'Orgueil humain... S'il n'est enfin conspué, ce mot nous conduit à la mort.

peut changer, tout ce qui pouvait assurer la civilisation a été écarté; il ne reste plus debout que le fait même de la Société, qu'un seul coup pourrait abattre...

Enfin, il faut de grandes familles dans les Etats; il faut de grandes propriétés pour les grandes familles. Les grandes propriétés et les grandes familles sont une des garanties de l'Ordre et un symptôme de durée. Il faut des traditions sous les lois, et de grandes éducations sous les traditions, pour les soutenir. L'égalité absolue n'est qu'une ruine absolue. Pourquoi abaisser ce qui est grand? c'est le moyen de rendre une nation petite. On a commencé par introduire l'égalité dans la famille, en ôtant la libre disposition au père de famille, à celui-là seul qui sait où est le respect, la vie, l'avenir. Par ce morcellement tout s'en va en poussière. Dans cette voie, supposez donc quatorze siècles devant vous comme ils sont dans votre passé!! En décourageant tout, on détruit tout; on abolit la patrie. Cependant la civilisation n'est que le classement des âmes : toutes peuvent s'élever de classe en classe, la vertu arrive au sommet, c'est ce qui fait la vigueur d'une nation.

Que le Pouvoir soit plus instruit que les hommes! Celui dont la direction est sage consulte peu l'opinion, qui change, mais les grandes lois, qui restent, et conservent les nations.

CHAPITRE XLIII.

Du véritable désarmement.

Le Pouvoir est en vos mains; il faut immédiatement l'employer à extirper le dard que vos mœurs ont planté dans les veines du peuple. Certes, vous ne direz pas que c'est le peuple qui est devenu ainsi de lui-même! C'est bien vous qui avez écrit ces milliers de livres que depuis cent ans il a lus, avant de prendre la plume et la parole à son tour.

Les librairies de province sont encore pleines de ce fatras de volumes; les uns, formés de romans licencieux, que lisent les femmes et la jeunesse; les autres, de la politique la plus ridicule, que lisent les hommes crédules. Nos grandes maisons de librairie de Paris n'ont croulé que sous le poids des éditions multipliées de Voltaire, de Diderot, de Rousseau, de Volney, puis sous le fleuve des petits traités, des chansonniers, des orduriers, et romans de toute force, dont la bourgeoisie faisait délice, dont les masses sont à cette heure inondées.

Un homme d'esprit au pouvoir en ce moment a deux choses à faire :

1° *Opérer une saisie générale en France de tous les mauvais livres;* vider les librairies borgnes et autres, dût-on consacrer en premier lieu dix millions pour indemnités! Economiquement, j'offre de parier que cette suppression tarit suffisamment le vice, pour qu'à l'accroissement du travail, et au rabais de la folle consommation, on reconnaisse avant deux ans une

moyenne en plus de production de 25 francs par individu des deux sexes, sur la moitié inférieure de la population; soit, de quatre cent vingt-cinq millions en revenu sur la production générale de la France. Ne voyez-vous pas d'où sort la Révolution française. Vendre des livres! Est-ce que le premier homme venu a le droit de délivrer des poisons?

2° *Congédier immédiatement les instituteurs primaires provenant des écoles normales.* Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ils sont tous socialistes par la doctrine, et quelques-uns par l'intention; leur laisser une pension de 150 francs, ou plus s'il le faut, pendant dix ans, et les aider de toute manière à se pourvoir. Immédiatement après cette dissolution, procéder, par des jurys ecclésiastiques, à un examen nouveau sur des connaissances approfondies de la doctrine chrétienne attestant les lectures qu'ils ont dû faire; puis, à une réception nouvelle, exigeant les formalités religieuses du sacrement de mariage[1].

Ou bien, pour éviter les moyens absolus, prenez par ordonnance une mesure analogue : soumettre directement l'Ecole à la Cure. Que celle-ci exerce un droit, d'abord de direction, et ensuite de censure, pouvant, dans les

[1] Au pire, pendant deux ans, la France verra le tiers de ses écoles primaires suspendues! Est-ce le savoir écrire, chiffrer et répondre en mythologie qui fait quelque chose à la moralisation?... Le seul inconvénient, c'est que, pendant deux ans, il y aura pour les curés de ces communes quelques peines de plus à faire apprendre par cœur la lettre du catéchisme: ce dont ils ne se plaindront pas! Avant cette époque, tout ce qu'il y aura de sérieusement croyant parmi les instituteurs, sera rentré; et vous aurez éloigné les autres. Et ne faites jamais de l'instruction une question suprême : quand ce monde sera jugé, Dieu aura sauvé mille fois plus d'ignorants que de savants.

cas déterminés, entraîner la suspension de l'instituteur. Les esprits rebelles donneront leur démission; les autres deviendront amis du curé. Vous sentez que cette fonction n'est qu'une suite de l'autre ; l'instituteur est un vicaire extérieur. Si l'Etat enseigne d'un côté, pendant que l'Eglise enseigne de l'autre, à quoi bon combattre l'anarchie ?

Je sais d'avance tous vos cris ! Il n'est pas ici question d'opérer régulièrement, mais exceptionnellement : comme la Révolution. Préférez-vous mourir? Je vous demande directement du despotisme. Il s'agit de sauver le peuple ! ce qui est la suprême justice.

CHAPITRE XLIV.

Des instituteurs et des libraires à l'avenir.

Vous agirez ainsi tout simplement en vertu du droit que vous avez de désarmer. Vous l'avez su trouver en voyant l'effet des armes dans les mains de la foule : portez un peu plus loin les yeux, vous verrez celui des livres... Et qu'est-ce donc que gouverner? ce n'est donc pas veiller sur l'homme, défendre et préserver les cœurs? Si vous laissez le rasoir entre les mains de l'enfant, si vous laissez le peuple pêle-mêle avec l'erreur, est-ce que vous le gouvernez? Songez au compte que vous rendrez à Dieu, ô vous qui, de propos délibéré, vous êtes placés au Pouvoir !

Un homme d'honneur déclarera qu'on doit immédiatement prendre, vis-à-vis des instituteurs et des li-

braires spéciaux, la mesure précédente; et, à l'avenir, la mesure qui suit :

Pour les instituteurs. D'abord, exiger un stage ou assistance de trois années au cours de théologie fait dans le séminaire. Il n'est besoin de tout le temps passé dans les écoles normales pour connaître l'écriture, le calcul et la langue. — Ensuite, offrir le plus possible ces écoles aux Frères. Recueillir dans les séminaires ces pieux élèves dont les idées plus modestes s'adressent moins aux hautes sciences, et les placer au poste d'honneur dans l'Institution primaire; au chef-lieu, par exemple, où ils seraient supérieurs du Canton. Ce serait un moyen fructueux, et de profiter précieusement des sujets que n'emploient pas les séminaires, et d'ouvrir dès ce jour une nouvelle carrière à tous ceux qui entreprendraient pour la Pédagogie les mêmes études que pour la prêtrise. Rappelez-vous-le, la théologie est la première des sciences politiques...

Pour les libraires. D'abord, exiger une réception, et des garanties morales de la nature de celles qu'on réclame des notaires, par exemple, des administrateurs, et autres officiers publics. Tout homme a-t-il plus de droit pour transmettre des livres, d'où dépendent les intérêts de l'âme, que pour passer des actes, d'où dépendent les intérêts du temps?—Ensuite, prendre note de leurs spécialités, afin de régler ceux qui doivent rester sous la surveillance de l'Etat, comme le sont les pharmaciens pour les drogues qu'on ne remet qu'à bon escient. Vous craignez le poison qui descend des lèvres de l'orateur du club ou de la plume du journaliste, et vous oubliez celui qui se délivre étiqueté sur un comp-

toir! N'est-il donc d'interdiction, pour cause de salubrité, qu'à l'égard des usines empestées?

C'est donc inutilement que l'Eglise condamne chaque année les livres nuisibles! A quoi aboutit cette haute protection, si ce que l'on arrête d'un côté, vous le laissez passer de l'autre? Le peuple vous appartient-il pour le livrer?

Agissez; le tort est de discuter. La révolution arrive! déjà le temps n'est plus à nous. D'ici à ce que la religion reprenne, d'ici à ce qu'un gouvernement ait retrouvé dans sa durée une influence, les campagnes seront dans l'état des villes : alors, sur l'Europe, la dernière inondation des barbares...

Mesurez la réaction aux forces de la révolution! Si vous ne sentez pas qu'il n'y a plus que les remèdes héroïques, on n'a rien à ajouter...

CHAPITRE XLV.

Le Clergé vous a créés, il peut seul vous conserver.

Certes, ce ne furent pas des hommes d'État, ceux qui eurent l'idée de placer, dans toutes les communes de France, un homme pour intercepter la sainte influence de ces Évêques, qui, selon nos historiens, ont fondé ce beau royaume! Certes ils avaient peu la connaissance du cœur de l'homme, ceux qui pensèrent confier, sur un diplôme d'Académie, le soin d'élever l'enfance [1]!

[1] Or, pendant qu'on les créait, on les créait infaillibles : puisqu'ils étaient inamovibles! prérogative que les siècles n'avaient même pas accordée aux curés desservants de nos communes. *O homines!...*

Quelle abnégation chez l'instituteur de commune ! quelle haute vertu ! Travail ingrat, pénible, ignoré, et pour ne recueillir aucune reconnaissance ! Pourquoi demander de telles vertus uniquement à la nature humaine ? Mais dans cet établissement, ne voyons que le côté politique.

Que Dieu nous garde d'accuser les instituteurs d'être tous socialistes d'intention ! Ils le sont, ces jeunes hommes, à leur insu, dès l'instant qu'ils ne portent plus, dominante en eux, la foi de l'humble fidèle. Enfin, voulez-vous toute ma pensée ? ils le sont par cela qu'ils ont reçu des lumières sans posséder par-devers eux un capital proportionné. C'est déjà le malheur qui vous poursuit sur tous les points de la Société. Que celui qui a des oreilles entende...

Il ne faut jamais, dans un État, multiplier des positions de ce genre. En créant ce grand nombre d'instituteurs, on a cru enfanter merveille ; il faudrait savoir ce que l'on fait ! Eût-on pensé à consulter l'Église ? Le prêtre seul, rappelez-vous-le, oui, celui qui s'est donné par vœu, peut sans péril porter toute son intelligence dans l'humilité, et trouver en lui, par le côté de Dieu, l'équilibre dont on vous parle.

Vos instituteurs seront socialistes, fissiez-vous affluer les plus grands soins dans vos écoles normales. Il n'y a que le séminaire de certain. Je le dirai à satiété, hors de la théologie, de la dominante pensée de la Chute, il n'y a qu'une doctrine, le socialisme. Le socialisme n'est pas un système particulier qui peut naître aujourd'hui, puis tomber ; c'est tout simplement le point de vue humain lorsqu'on en arrive au fond.

On peut déposer dans l'enfance le germe du socia-

lisme, sans qu'il ait été besoin de lui parler de politique. Il suffit du coup-d'œil dont on a l'habitude de considérer ce monde. Pensez hors de la Foi, et tout est fait. Les masses aussi appartiennent au socialisme ; personne ne le leur enseigna à l'école. Mais à l'école on découvrit qu'au lieu de venir sur la terre pour souffrir comme Notre Seigneur et gagner le Ciel, l'homme s'y présente pour faire fortune et jouir. L'enfant est l'être le plus métaphysique qu'il y ait; jamais il ne prend vos conclusions. Un regard, un geste des parents précipite un principe plus fort dans la direction d'une jeune âme que les plus pressantes leçons. Ah ! devant l'œil de l'enfant, le doute peut transpirer même des paroles qui le cachent ! Qu'est-ce donc lorsque l'instituteur, interrogeant sur la lettre du catéchisme, dit lui-même à ce tendre esprit, comme un jour je l'entendis : « Comprends-tu ? — Oui, monsieur. — Ah ! tu comprends « comment trois Dieux n'en font qu'un seul ! Et tu comprends aussi que parce que ton père a commis un « crime, tu en seras puni ? » Ce simple enfant sut répondre : « Il en retombera bien toujours quelque chose sur moi..... »

N'AYEZ QU'UN ENSEIGNEMENT ! De cette manière, direz-vous, c'est l'Église qui dirigera tout, et le pouvoir qui travaillera comme un *serviteur* de l'ordre ? — Je ne vous le cache pas, c'est exactement ma pensée. Le serviteur de l'Église ? Non, en vérité, mais le serviteur de Dieu et le serviteur de tous : Lui *qui est le premier parmi nous* !

Sur toute la France les mœurs plient et rompent comme un vieux toit... J'ai observé toutes les classes ;

j'ai vu l'agriculteur et l'homme d'affaires, le salarié et le rentier, le domestique et le maître, l'enfance et la vieillesse; j'ai vu nos familles et nos champs, et le paysan que ne tient plus l'autorité... Bientôt ce pays deviendra inhabitable!... Vous qui conduisez en ce moment les peuples, quel immense fardeau vous portez! Plus d'un siècle a travaillé à détruire ce qu'il faudrait relever en un jour! Il vous faut un courage inouï, une détermination suprême... Déjà je ne conçois pas qu'un gouvernement, quel qu'il soit, suffise à soutenir maintenant la Société. Que sera-ce s'il n'emploie tous les moyens qui sont à lui?

CHAPITRE XLVI.

Compter sur la raison, c'est compter sur l'homme.

« L'arbre tombe du côté où il penche, » dit l'Évangile; et l'homme, du côté du moi.

La raison n'est pas une chose fixée, mais une chose en équilibre. Pour que l'homme soit debout, la foi, comme un bras de force, le retient du côté de Dieu. Il penche dès que la foi se rompt.

L'homme penche nécessairement du côté de l'homme; il penche nécessairement du côté du moi. Or le moi, c'est l'envie au sein des dons de la fortune, la haine lorsqu'il en est privé : le moi, c'est l'homme que vous avez aujourd'hui. Car l'homme ne peut pas absolument se dépouiller de lui-même; à moins qu'il n'entre dans la loi de la sainteté.

Le *Génie du christianisme*, ce livre de merveilles, faisait cette remarque : « C'est au clergé inférieur qu'on était

redevable de ce reste de bonnes mœurs que l'on trouvait dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce ; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain. Il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat surtout. Mais par un miracle frappant, cet homme naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il était lâche, autant il est brave ; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans bornes, sa défiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfants et les prêtres, à ceux qui défendirent le culte de leurs pères quand la France était abattue sous le joug de la Terreur ; comparez-les, et voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes[1]. »

On se disait à la veille de Février : S'il arrive une révolution, elle ne sera plus semblable à la première ; les hommes ont peut-être moins de religion, mais ils ont plus de raison.—Ne comptez pas plus sur la raison que sur l'homme. La liberté place l'homme en équilibre ; la raison tombe du même côté que lui. Elle est divine, immuable en soi, mais non point en l'usage qu'il en fait[2]. Rappelez-vous que la raison est toujours au service du moi. Prisée même philosophiquement, la haute faculté

[1] *Génie du Christianisme*, 4e partie, Clergé régulier.

[2] En politique, on ne retrouve pas la raison pure, divine, impersonnelle, telle qu'on la tire de la pensée psychologique ! C'est pourquoi la science ne peut pas être portée par tout le monde. Elle est un breuvage de fermentation pour les têtes légères, admises à l'instruction sans avoir passé par ces forces de la conscience et du bon sens, recueillies dans les familles longuement constituées.

est un télescope que le doigt de l'homme peut obscurcir ou éclaircir à son gré.

Quels êtres en furent plus éminemment doués que les premiers hommes sortis de la main de Dieu? Cependant cette forte race s'égara à ce point que Dieu fut obligé de la changer par le Déluge.

Il ne faut pas partir de ce principe, que l'homme est bon; il ne faut pas partir de ce principe, que l'homme est mauvais; mais de ce principe : qu'il peut être l'un ou l'autre. Que de philosophies bâties sur le premier point de vue! que de philosophies sur le second! La pratique doit vous mettre à l'abri des unes et des autres. L'homme est un être essentiellement gouvernable, et voilà tout. Parce qu'il peut faire tout bien, parce qu'il peut faire tout mal : à cause de la liberté.

La politique vient de là. Elle n'est que la grande conductrice de la liberté humaine.

CHAPITRE XLVII.

Comment se fait une Société.

L'homme; ai-je dit, est un être essentiellement gouvernable; car, ne vous faites pas illusion sur la Société.

Au fait, elle n'est qu'une association de ceux qui sont plus ou moins bons pour maintenir en son sein ceux qui sont plus ou moins mauvais. La ligne de démarcation entre ces deux classes est le point où expire le capital et où le peuple commence.

Ce sont les aristocraties qui ont créé les peuples ; ce sont les Doctrines qui créent les aristocraties.

Quand paraît la Doctrine, les êtres les meilleurs enfermés dans la race s'élèvent les premiers. Ils font les lois, ils font l'exemple, ils sont l'autorité ; de proche en proche d'autres natures les suivent ; peu à peu, toute la foule s'ébranle attirée. Mais lorsque, perdant la doctrine, l'aristocratie manque le pied, le peuple retombe en arrière sur son point de départ. Se fonder sur le peuple, c'est rentrer dans la ruine.

Les hommes forment toujours deux classes : celle des individus qui ont constitué un capital, et celle des individus qui n'en ont pas encore créé. L'une est l'aristocratie, c'est-à-dire l'ensemble de ceux qui, par eux ou par leurs pères, ont su s'arrêter devant une jouissance pour déposer un second sou sur le premier. L'autre est le Peuple, c'est-à-dire l'ensemble de ceux qui, soit par eux, soit par leurs pères, n'ont jamais su déposer un second sou sur le premier. Tous les hommes ont été appelés à concourir. Ils le sont tous encore aujourd'hui : coulant sans cesse des mains qui dilapident dans celles qui épargnent, la propriété est constamment aux plus dignes.— Les aristocraties sont donc parfaites ?—Il s'en faut ! seulement, elles sont meilleures que les autres classes. Les Classes ne changent pas ; mais ceux qui les composent changent incessamment, allant de l'une dans l'autre, selon qu'ils perdent ou qu'ils acquièrent le mérite.

On ferait passer le capital dans les mains des basses classes que ce serait tout ce qui pourrait leur arriver de plus mauvais. Le peuple dévorerait tout à son détriment, parce qu'il ne se serait point élevé là par une vertu de

préservation formée en proportion du capital obtenu. Dieu maintient là précisément l'absence du capital, c'est-à-dire la loi de la nécessité pure, pour réveiller ces classes et les tenir au travail. Leur transmettre du capital, ce serait les achever. Verser du capital sur la foule, c'est y verser du vitriol.

Tout capital est où il doit être : car il est où il est créé! Les familles furent bien jetées pêle-mêle sur la terre ; il faut bien que celles qui ont l'avance se soient élancées les premières. Les autres n'arriveront-elles jamais? Elles peuvent aussi arriver ; surtout, à l'aide du double secours que prêtent les aristocraties, indépendamment de leur capital, à savoir : l'enseignement et l'exemple. La Société n'est que pour recueillir et presser les faibles.

Toute la doctrine sur le peuple est là. Car le Christianisme est venu pour ramasser les petits ; la religion multiplie ses bras pour faire profiter tout le sang de N. S. Jésus-Christ. Seulement, toujours la civilisation avance ; une place dans son sein exige de plus en plus l'effort; ceux dont l'âme persiste à croupir sur le vice finissent par être trop en arrière, et par tomber. La foule, quoi qu'on dise, ne se compose que des restes de la nation [1].

L'ordre historique ou apparent des classes est l'Ordre même de leur gisement logique. La Société est une

[1] Secourez ! secourez ! mais ne placez pas direction là. Rappelez-vous le proverbe du peuple : *Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour*. Dans tous les départements n'a-t-on pas fait cette remarque : que les biens des Émigrés, vendus pour un morceau de pain, n'ont point passé aux enfants de ceux qui les avaient achetés? Ils appartiennent aujourd'hui à ceux qui, ayant créé un capital équivalent, sont venus les acquérir.

construction ; la grande affaire est de la tenir droite. Le mouvement parti depuis un siècle pour la renverser la tête en bas, se nomme Révolution... Et les hommes la saluent comme l'ère nouvelle[1]!!

CHAPITRE XLVIII.

La Société n'est pas un fait naturel ; elle n'existe que par un secours.

Malheureusement, tout ce que fait l'homme, il le fait dans l'ordre du mal. Parce qu'il le fait nécessairement dans l'ordre du moi, dans l'ordre de l'homme ; au lieu de le faire dans l'ordre de Dieu, dans l'ordre du sacrifice de ce moi.

Voilà pourquoi on ne peut pas absolument abandonner l'humanité à ses tendances propres, et, comme les écrivains le pensaient, la laisser dans sa marche se séparer de l'Eglise.

1 La Révolution, confondue avec le progrès de la conscience humaine, n'est que le renversement des principes qui, depuis l'origine, ont fondé les sociétés.

Hier encore, les hommes parlaient de révolution avec ravissement; aujourd'hui, c'est déjà avec frénésie ; demain, ce sera avec le venin de leur cœur.

M. Heinzen publie dans la *Gazette allemande* de ce mois (oct. 1849), un traité intitulé *Enseignements de la révolution*, où il dit : « Il est possible que la grande révolution où nous entrons coûte deux millions de « têtes. Mais l'existence de deux millions de misérables réactionnaires « peut-elle être prise en considération lorsqu'il s'agit de sauver deux « cents millions d'hommes ? Non. Le temps vient où le peuple secouera « ces faux scrupules de conscience, où il portera le glaive partout où se « cacheront ses ennemis, et où il célèbrera la fête de la vengeance sur des « montagnes de cadavres ! Pour les réactionnaires, point d'asile.... Ils ne « doivent rien posséder sur la terre qu'un tombeau. »

Toute civilisation abandonnée à elle-même périra. Car la Société ne va pas à l'homme, elle va à Dieu. Dès que l'homme devient maître, on peut prédire une ruine.

Aussi toute notre civilisation aujourd'hui est mauvaise. Elle porte à faux d'un point à l'autre depuis que le christianisme n'est plus son gouvernement. Les moyens même que le christianisme a fournis ne font qu'accélérer la mort. La délicatesse qu'il a laissée dans la pensée, le capital qu'il a préparé, offrent un levier plus grand à la dissolution humaine.

La lutte entre le bien et le mal ne peut pas être égale sur la terre : car c'est l'homme qui agit.

La Société n'y est point une chose naturelle, comme on le croit; c'est une chose en quelque sorte surnaturelle, un édifice à grand art soutenu. Livrée à elle seule, la Société s'écroulerait; comme vous l'avez vu, dans l'histoire, à toute déchéance de doctrine et de pouvoir. Il faut faire de l'homme ce qu'on peut, et puis encore lui ajouter un aide. De là la force, de là l'autorité. L'idée ne mène pas seule le monde.

Les esprits qui marchent sur l'illusion que leur produit la Société toute faite, en appellent à son droit; ils veulent qu'elle existe par elle-même. Son triomphe sur la barbarie leur paraît un fait naturel! Ils ignorent profondément la loi des affaires humaines.

Sur toute la terre, le triomphe du mal sur le bien est naturel; le triomphe du bien sur le mal est tout à fait surnaturel. Un homme d'un suprême mérite en ce moment vous le dit : Le mal triomphe de l'homme comme il triomphe de la Société, naturellement; il n'est vaincu

dans l'homme, comme dans la Société, que par une influence surnaturelle [1].

L'influence surnaturelle qui sauve l'homme est la grâce; l'influence surnaturelle qui sauve la Société est l'autorité.

Il y aurait triomphe irrémissible du mal dans l'homme comme dans la Société, sans le secours de Celui de qui découlent et la grâce et l'autorité. C'est pourquoi l'autorité est de droit divin, — comme la grâce. *Omnis potestas à Deo.*

CHAPITRE XLIX.

Toujours l'autorité existera.

C'est pourquoi, également, la chute de l'autorité fut partout la chute de la Société. Il y a chute de l'autorité lorsqu'elle tombe des hautes classes dans les basses, lorsque la désobéissance vient se présenter comme un Droit.

Prendre l'autorité dans la foule, c'est juste la puiser au mal. Or l'autorité n'est faite que contre le mal. Il n'y a besoin d'autorité que parce qu'il y a une foule; c'est-à-dire, un ensemble d'hommes auxquels il faut substituer à

[1] D'après ce vrai penseur, toute la Doctrine du Christianisme est là : triomphe naturel du mal sur le bien, et triomphe surnaturel du bien sur le mal. « Partout le mal triomphe du bien naturellement; partout, dans l'homme comme dans la société, le bien ne peut triompher du mal que par un miracle. Le Déluge, par lequel le bien sortit triomphant du mal, fut un miracle; la venue au monde de notre Sauveur, par laquelle le bien triompha du mal, fut un miracle; le jugement dernier, par lequel le bien triomphera du mal pour toujours, sera comme le couronnement de tous les miracles. » (Donoso Cortès, marquis de Valdegamas.)

chaque instant la raison et la volonté, que par la Chute l'homme a perdues en partie.

Sans la Chute, on n'eût j'amais employé la force. L'autorité ne fait que remplacer la raison. Elle ne porte effectivement que sur les hommes restés dans l'état même de la Chute. Substituer la loi à la raison impuissante, la force à la volonté pervertie, la lumière à l'intelligence ignorante, est ce qu'on appelle gouverner. On ne gouverne que sur les traces de la Chute.

Entre amis, il n'est besoin du juge de paix; entre gens bien élevés, il n'est besoin de la loi; entre les bons, il n'est besoin de gendarmes, de police, de galères et de peine de mort [1]. Il y a des parties où la Société est toute faite, d'autres où elle est commencée, d'autres où elle n'existe pas encore. C'est à quoi pourvoit l'autorité. Et de même, il y a des peuples chez qui la Société descend plus avant; d'autres chez qui elle colore à peine les sommets. C'est à quoi subviennent les gouvernements. Selon que les peuples avancent dans le bien, l'autorité se dispense.

L'autorité ne doit jamais prendre la place de la raison, quand elle existe; ni la raison, croire qu'elle peut se mettre à la place de l'autorité. Là le grand art de gouverner : substituer la raison à l'autorité, ou l'autorité à la raison, selon l'urgence. Aussi faut-il tous les instincts de la paternité et un grand cœur pour gouverner. On veut y substituer les Constitutions : cet engouement passera vite. Un morceau de papier est trop inextensible pour régner

[1] Tout notre attirail de société, pouvoir et lois, n'existe qu'à cause des méchants. Toujours penser à l'affaiblir est la naïveté que j'admire.

sur des hommes. Ah ! vous voulez que ce soit un raisonnement qui vous gouverne ! recevez-en nos compliments.

Sans l'autorité, la Société disparaîtrait du monde. Il y aura toujours dans l'homme la partie qui n'est pas faite, toujours à combattre le triomphe naturel du mal, toujours l'autorité : à moins que tout à coup les hommes ne deviennent bons !

Il y a cependant un progrès ? Oui ; mais le progrès ne dispense pas l'homme du mal. Quand l'homme s'élève, l'orgueil s'élève à côté de lui. Une civilisation toute faite peut se briser aussi promptement qu'une peuplade. C'est l'histoire des premiers Anges, c'est l'histoire des premiers humains. L'homme sera toujours sur la terre comme un vase fragile : ainsi la Société.

La lutte entre le bien et le mal, commencée dans le Paradis terrestre, ne s'éteindra qu'avec le temps. La question de l'avenir de la Société n'est que la question de la liberté. Examinez si la liberté va d'elle-même, par le chemin qu'elle suit, à la perfection des Saints, ou si elle va à sa perte !...

De là on voit le système si fameux du Progrès envisagé bien différemment par le chrétien et par les hommes. Pour le premier, il y a progrès dans l'humanité, pourvu que la religion ne la quitte pas. Tandis que pour les seconds il y a un progrès continu, indépendamment de la venue de la foi. Reste à savoir quelle sorte de progrès il y eut, d'abord depuis Adam jusqu'au Déluge..., ensuite depuis le rétablissement du genre humain jusqu'à la chute de l'Antiquité ?...

Le progrès *naturel* dit plus haut : celui, je pense, auquel la Société veut échapper...

L'emploi de l'autorité chez les méchants est ce qu'on nomme despotisme.

CHAPITRE L.

Mission du despotisme.

Quand le peuple est maître, c'est la force qui est le maître. Le despotisme n'a été inventé que pour échapper à ce Despotisme, lequel ne laisserait rien subsister.

Le Despotisme a cet incomparable avantage de faire subsister une société où, de soi, il n'en existerait pas. Alors, à l'abri de la Société, la conscience se forme, les mœurs s'établissent, les devoirs et les lois paraissent, et, peu à peu, le légitime se substitue au despotisme.

Ainsi ont commencé toutes les Civilisations. Une forte erreur chez les hommes, c'est de croire qu'ils ont toujours été ce qu'ils sont.

Le Despotisme fonde des sociétés où il n'y aurait eu que la barbarie. Sans le Despotisme, il n'aurait jamais existé de civilisation sur la terre. La Révélation divine une fois perdue, il a aidé partout à retirer du néant la Société humaine.

Il en est du Despotisme comme de l'Esclavage, sans lequel l'Antiquité n'eût point existé. Cette immense civilisation de quatre mille ans, sur le capital de laquelle a pu se commencer la nôtre, a eu pour condition le fait qui nous prête tant à gémir.

Oui, l'homme est un être si fraternel et si parfait, que sans le secours de l'esclavage il n'y aurait pas actuel-

lement un pouce cube de capital sur le Globe ! sans l'esclavage, vous n'existeriez point, vous qui parlez ! N'est-ce pas qu'il ne faut point toujours juger sur le coup d'œil de l'écolier [1]?...

Vous repoussez avec horreur toute cette Antiquité infâme ! que n'étiez-vous là cinq mille ans plus tôt, vous eussiez enseigné à l'humanité à mieux faire.

On avance tant d'idées sur l'homme ; c'est que jamais on ne l'a vu... Il ne faut pas non plus croire à une profonde perversité de sa nature. L'homme est autre chose encore : il faut empêcher qu'il ne commence... Dans la Société tout paraît simple ; le lion ne peut prendre élan, il tourne en paix dans son cercle. La moindre loi peut arrêter ce qui briserait le plus terrible des pouvoirs. Et de là l'illusion.

Ah ! l'on ne sait pas ce que fait le pouvoir ! Un coin arrête le balancement du bloc sur un penchant ! Otez-le : d'abord la masse semble à peine s'ébranler, faire lentement un tour, et tout à coup dévore l'abîme. Ainsi le peuple quand le pouvoir est ôté de devant lui.

Alors le Despotisme le remonte à grands efforts vers le sommet. Le Despotisme vient au commencement... ou à la fin...

[1] Les hommes se plaignent d'avoir commencé par être esclaves ; c'est comme s'ils se plaignaient d'avoir été des enfants !

CHAPITRE LI.

Il faut en éloigner la nécessité.

Le Despotisme n'est à chasser de parmi nous que parce que c'est une honte. On comprend que les peuples n'aiment point à porter le bonnet d'âne. Mais entendre nos hommes du jour traiter de leur hauteur le despotisme, c'est ce qui nous fait trembler...

Il ne faut point mépriser un fait auquel, d'abord, nous devons toute l'Antiquité ; un fait qui, ensuite, se montre à l'origine de toutes les Sociétés, et vient à leur aide chaque fois qu'elles vont périr ; un fait qui depuis soixante ans a deux fois sauvé la France ; un fait, hélas ! auquel nous devrons demain peut-être notre salut !

Quand on ne veut pas du Despotisme, il ne faut pas le mériter. Les peuples auront beau dire : Je ne veux pas ! et même plus ils crieront Je ne veux pas ! plus il menace d'accourir sur l'imminence de leur orgueil. Quand le Despotisme se présente, il n'y a plus qu'à choisir entre la barbarie et lui...

Les êtres dépravés choisiraient la barbarie. Et telle est la preuve irrécusable de l'utilité du Despotisme. L'orgueil anéantirait la Société plutôt que de se voir blessé ! Mais la Société n'est pas à l'homme ; elle appartient à Dieu. Anéantissez si vous pouvez la plus grande loi de la Création !

Tout est prévu pour maintenir la Société sur la terre. Quand la loi ne saisit pas l'homme au dedans, il faut

qu'elle le saisisse au dehors. Le Despotisme dépend du cœur de l'homme...

Les Pouvoirs modérés sont la gloire des peuples. Méprisez, insultez à votre aise le Despotisme ; mais on vous prie, au nom du Ciel, de ne pas le mériter.

CHAPITRE LII.

De la loi et de la liberté.

Ceux qui ne voient pas la profondeur, voient la contradiction partout.

Il y a deux choses dans l'homme, la raison et la liberté. Il faut que l'homme ait la connaissance de sa loi, et la puissance de l'accomplir. L'homme disparaît dès qu'on retranche l'une ou l'autre. Bien mieux : sans la raison il n'y aurait point de liberté, l'homme obéirait aux forces brutes; et sans la liberté il n'y aurait plus de raison : les sensations, qui parlent les premières, agiraient exclusivement.

De même il y a deux choses dans la Société, la loi et la liberté. La Société disparaît dès qu'on retranche l'une ou l'autre. Bien mieux : sans la loi, il n'y aurait plus de liberté, parce qu'on serait en anarchie ; et sans la liberté, il n'y aurait plus de loi, parce qu'il n'y aurait plus de nature humaine. Si la loi venait à manquer au fond de chaque individu, dans vingt-quatre heures l'Europe serait comme l'Afrique.

Toutes les luttes du genre humain, depuis le commencement du monde, roulent sur ce point : combattre pour la loi, ou combattre pour la liberté. La négation de l'une

entraîne la négation de l'autre. Les hommes ne sont sur cette terre que pour réaliser la conscience. Et voici toute la question politique : quand ils veulent faire le bien, c'est un crime de toucher à la liberté ; quand ils veulent faire le mal, la limiter, c'est la leur rendre.

L'autorité est le canal de conservation qui la contient et la conduit à chacun d'eux. Tout philosophe, tout publiciste, qui admet la liberté absolue et nie la raison, est conduit logiquement et historiquement à l'arbitraire.

On ne sait rien en métaphysique, et l'on veut mettre la main à l'homme ! On ne voit l'histoire que par un œil, et l'on veut refaire la Civilisation ! Les uns se jettent au fond du principe de l'autorité par effroi de la liberté ; les autres se plongent dans celui de la liberté par horreur de l'autorité. Aujourd'hui ceux qui gouvernent, voyant et la faiblesse du principe d'autorité et le danger du principe de liberté, agissent sans autorité et sans liberté, ils ne peuvent plus gouverner.

Quand on prétend gouverner les hommes, il faut savoir ce que l'on fait, savoir ce que signifie l'autorité, et ce que signifie la liberté ! Problème, au reste, qui est le problème de l'homme, et de l'admirable difficulté qu'il y a d'élever un tel être dans la Création !... Sans la connaissance transcendante du fait sublime qui s'y passe à notre égard, tout ce que vous entreprendrez disparaîtra. Assistance, banques, mobilisation du capital, crédit, associations, constitutions, Avenir, Progrès, Humanité, tous les grands mots, auront le même sort.

Ce livre a dit tout ce qu'il a pu sur ce point... Pour le moment, vous n'avez rien de mieux à faire que de con-

tenir la liberté le plus que vous pourrez, et d'appuyer de toutes vos forces le bien. Or il est une puissance qui a plus de force que le gouvernement ; seulement, il a la force de l'exercer : c'est l'Exemple.

Vous ne vous sauverez ni par des troupes, qui tourneront ; ni par des lois, qui manqueront ; ni par des emprunts, qui cesseront. Vous ne délivrerez le monde que par l'Exemple. Mais la difficulté est que vous n'avez plus la Foi... Il faudra bien que les hommes la retrouvent ! Et si ce n'est pas par vous, ce sera donc par le malheur ?...

CHAPITRE LIII.

De l'art de gouverner.

Il est tout entier dans un mot : Il faut être bon dans le fond et sévère au dehors. De bonne heure appelé à conduire quelques hommes pour ma gestion particulière, j'ai peu tardé à le savoir.

Il faut être bon. Celui qui est bon, est obéi en son absence. Mais celui qui n'est que bon perd le pouvoir ; il ne connaît pas l'autre côté de notre nature.

La nature humaine se cabre vite en de faibles mains. L'homme même se plaît à être bien commandé. Tout ordre mou a besoin d'emprunter sa force à celui qui le reçoit. L'homme préfère une impulsion qui lui donne le mouvement, à un effort de volonté qui n'est pas toujours en lui.

Mais celui qui est méchant est trompé en son absence,

comme détesté en sa présence. Est-ce gouverner des hommes que de n'avoir pas leurs cœurs? L'homme trouve toujours à échapper à la force. Et s'il ne le peut, il se plie, sa volonté ne l'aide plus, il a son cœur contre lui-même. Celui qui obéit au méchant est comme un homme coupé en deux.

La sévérité n'est que le nerf de la bonté. Le bras mou est promptement ployé. L'homme veut se tenir sur un sol qui résiste. Le chef de tout établissement est comme une route solide, sur laquelle aucune roue ne s'enfonce.

Or régner est le fait de la bonté, et gouverner est le fait de la sévérité! C'est pourquoi on ne peut régner sans gouverner, ni gouverner sans régner. Les fadaises tirées d'une prétendue distinction sur ce point viennent de l'ignorance du sujet. Si Dieu se contentait de régner sans gouverner, les hommes se moqueraient de sa loi. Ou bien, s'il nous forçait par ses lois, tout amour cesserait, l'orgueil se justifierait chez les hommes. Dieu règne et gouverne.

Prenez le fait. L'excellent ouvrier dit de son maître : C'est un trop bon enfant pour qu'on lui perde du temps. Mais le paresseux attend en vain de sa conscience une impulsion dont la vertu n'est pas en lui. Voici : la bonté met en marche tout ce qu'il y a de bon dans l'homme, et la sévérité tout ce qu'il y reste de mauvais.

De là, dans le gouvernement de Dieu deux lois, celle de la crainte et celle de l'amour : parce qu'il y a toujours deux parties dans l'homme. INITIUM SAPIENTIÆ...

Pour connaître la dose de bonté et la dose de sévérité applicables dans un Etat, voyez la dose de vertu et la

dose de méchanceté des hommes. Toutefois, un gouvernement a un si grand besoin de pouvoir, qu'au moment où sa volonté se détend, tout d'un bout à l'autre se détend dans l'Etat, comme si le violon laissait partir ses quatre cordes.

Or, la sévérité repose sur l'estime, et l'estime sur la vertu. La bonté ne repose que sur elle, c'est-à-dire sur l'amour des hommes.

La bonté et la sévérité unies forment la fermeté. En elle est l'art de gouverner[1].

CHAPITRE LIV.

De la République.

Tout ce qui satisfait l'orgueil de l'homme est mauvais.....

Ne vous le dissimulez pas, la république n'est qu'une diffusion de l'autorité, comme la Royauté en était la concentration. La diffusion de l'autorité, surtout quand l'orgueil la demande, n'en est que la dissolution. Ne parlons pas ici des mœurs[2]...

Vous ne vous mettez en république que parce que la Société est toute faite. Si vous aimez tous assez la loi

1 Du moins, c'est l'art de gouverner, quant à la pratique. Quant au principe, il consiste, comme nous l'avons dit, à substituer tantôt l'autorité à la raison, et tantôt la raison à l'autorité.

2 Quand la canaille crie : Vive la république! c'est une chose jugée. On n'aurait pour preuve de l'excellence de la Royauté que la préférence témoignée par les justes et les âmes en paix, qu'il n'en faudrait pas chercher d'autre!

pour qu'elle vive d'elle-même, cela est bien. Mais si votre liberté vient à monter par-dessus, bientôt vous aurez un Roi..... à moins que vous ne deviez périr. C'est ce qu'on répète ici depuis le commencement : il ne s'agit, au fond de tout, que de conserver la Société.

Pour conserver la Société, il faut toute la force qui l'a créée. Êtes-vous des anges, tous dans le bon sentier, sans orgueil, sans envie contre les hommes, sans colère contre la loi? Mon Dieu, nous le verrons bien...

CHAPITRE LV.

De la Royauté.

Le sage interroge les faits... A l'origine des Empires, il voit le nom d'un fondateur; il cherche un peuple qui se soit fondé sans chef, sans aristocratie, sans Roi.

Le Roi est celui qui impose la loi. Le mot *rex* n'est que la contraction des deux mots *regere* et *lex*. Le Roi est la vivante loi. On a cru qu'une Assemblée posséderait plus d'esprit. C'est l'esprit qui perd les nations : c'est une volonté qu'il leur faut !

Les aristocraties sont le fondement des nations, et la Royauté est le noyau des aristocraties.

Il faut que les nobles familles viennent allumer le flambeau de l'honneur, des mœurs et de la Foi, à la famille noble par excellence, à la Famille Royale. Quand elle l'éteint, la nuit redescend chez les hommes...

Vous aurez un roi sur le trône, ou les savetiers y seront. A moins qu'une classe oppressive, comme la classe bourgeoise, n'empêche, pour un jour, le cran de

retomber. Toujours la Société part d'en haut; ce qui revient du bas est sa ruine. « DONNEZ-NOUS UN ROI, AFIN « QUE NOUS SOYONS HOMMES! » dit l'Ecriture.

On s'écriait : La multitude est moins susceptible d'être trompée qu'un homme! parce qu'on partait de cette idée, que tous les hommes sont bons. S'ils l'étaient, on ne s'occuperait pas de gouvernement! Je crois donc qu'il est plus aisé de trouver un homme bon qu'une multitude sage. L'orgueil d'un seul sera toujours moins effrayant que celui de tous. Des assemblées, ce sont des hommes; or ce sont précisément des hommes qu'il s'agit de gouverner!

En politique, toutefois, il ne faut jamais appliquer de principe absolu; ce serait souvent se condamner à la cruauté ou à l'impuissance. On doit tenir du meilleur principe; mais la bonne chose, c'est la bonne pratique.

Quand on a le choix des institutions, il faut choisir la plus morale. Au fond, c'est choisir la plus éminemment politique [1].

1 Vous ne voulez pas discuter si à votre aise! Le Socialisme arrivera, il faudra bien céder à la nécessité. Les événements amèneront la France sur la question : mobilité électorale, ou stabilité héréditaire! Il faudra bien qu'elle réunisse ses forces contre la Révolution, et fasse triompher le principe définitif de l'Ordre.

CHAPITRE LVI.

Du véritable gouvernement.

Le gouvernement, disait il y a plus de deux mille ans Aristote, est nécessairement dans les mains d'un seul, de plusieurs, ou de tous. De là ces dénominations célèbres de gouvernement *monarchique*, *aristocratique* et *démocratique* [1], que le philosophe prit dans sa propre langue.

Ce fut de la part d'Aristote une sorte de classification plus grammaticale que réelle. Ce qu'il nomme gouvernement démocratique n'exista jamais : les esclaves ne votaient pas. Par peuple, on entendait alors l'ensemble des Citoyens : c'est-à-dire de ceux qui étaient aptes à posséder. Cette expression de gouvernement démocratique, signifie donc gouvernement des Bourgeois. Aristote parle de tous, parce que les esclaves, c'est-à-dire le peuple, ne comptaient effectivement pour rien.

Montesquieu n'a rien changé à cette classification de son maître. Mais, se trompant le premier sur le sens du mot *peuple*, il a grandement concouru en France à répandre notre erreur. « Lorsque le peuple, dit-il, a la « souveraine puissance, c'est une démocratie. »

Or la nature du véritable gouvernement est précisément de n'être, ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique. Ce sont précisément là les trois uniques

[1] *Monarchie*, de μόνος et ἀρχὴ, commandement d'un seul.
Aristocratie, de ἄριστος et κράτος, commandement des meilleurs.
Démocratie, de δῆμος et κράτος, commandement du peuple.

formes qu'il est possible au despotisme de contracter! Car le despotisme n'est autre chose que la substitution de la volonté humaine à la loi. Le grand point est que la loi gouverne : une fois admis que c'est l'homme, le chiffre n'y fait rien.

Il est fâcheux qu'on ne soit pas encore sorti du cercle tracé par Aristote, pour remonter à une plus grande vérité. Les temps qui ont cru la souveraineté de tous plus légitime que celle d'un seul, seront-ils en position de le faire?

Si l'homme n'a pas en lui-même le droit de commander à l'homme, les hommes réunis ne sauraient composer ce droit. Autrement, en allant de la monarchie à l'aristocratie, et de l'aristocratie à la démocratie, le despotisme irait croissant. La liberté, suspendue par la volonté d'un seul, pressée par la volonté de plusieurs, serait écrasée sous la volonté de tous.

Il y a une loi des lois, qui ne dérive ni d'un seul, ni de tous; qui n'a de rapport avec la volonté d'un peuple, comme avec celle du souverain, que l'obligation qu'elle impose à l'un et à l'autre. Les lois ne sont pas des actes de puissance, mais des actes de justice et de raison. Et qui pourrait donner à l'homme une loi? l'homme lui-même ne peut se donner sa loi!!

Dans la pensée de celui qui gouverne, le gouvernement, au fond, ne doit être ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique: il doit être Nomocratique [1].

Absolument parlant, le pouvoir n'est pas une *monarchie*, car un homme n'a pas le droit de donner sa loi à

[1] De νόμος loi; κράτος commandement.

l'homme ; le pouvoir n'est pas une *démocratie*, car tous, à plus forte raison, ne peuvent posséder ce droit ; enfin le pouvoir n'est même point une *théocratie*, puisque Dieu ne réside pas politiquement sur la terre. Le pouvoir est une NOMOCRATIE, c'est-à-dire le gouvernement de la Loi.

Il s'agit d'établir cette Loi, qui ne vient ni d'un seul homme, ni de plusieurs, ni de tous ; cette Loi dont le pouvoir n'est que l'agent, et à laquelle la Société doit obéir.

Quand on obéit à l'Etat, on n'obéit pas à l'homme, on obéit à la Loi. Et quand on obéit à la Loi, on n'obéit qu'à Dieu.....

CHAPITRE LVII.

De la Loi.

Montesquieu a commencé son grand ouvrage par ces mots : Tous les êtres ont leur loi. Mais il n'en dit point la raison ; il n'explique point, non plus, ce que sont les lois pour les êtres.

Les êtres créés ne sont point nécessaires ; leur existence est subordonnée à l'Être qui seul est essentiel et nécessaire. Si, n'étant point nécessaires, ils existent, c'est qu'ils reçoivent leur condition d'existence. Ces conditions retirées, tous les êtres disparaîtraient.

Ces conditions d'existence placent les êtres dans de certaines manières d'être constantes et invariables[1] ; car

[1] Aussi, la constance d'un fait est-elle, dans la nature, le seul caractère auquel on reconnaisse une loi.

ils ne pourraient s'en échapper sans perdre aussitôt la vie. La puissance qui maintient un être dans ces manières d'être constantes et invariables, est ce qu'on appelle sa Loi.

La loi d'un être est ce qui renferme ses conditions d'existence.

Cette simple question : tel être a-t-il une loi? revient à celle-ci : tel être existe-t-il? Demander si l'homme a une loi, c'est donc demander s'il existe. Or, doué d'un corps et d'une âme, l'homme a deux lois. La loi qui renferme les conditions d'existence de son corps, faisant partie de la nature, marche toute seule avec elle. La loi qui renferme les conditions d'existence de son âme, s'adressant à l'être libre, ne peut que lui être proposée.

De ce que la loi doit respecter la liberté, il ne s'ensuit pas que la liberté reste sans loi. Aux êtres bruts, la loi est fatalement imposée; aux êtres libres, il faut qu'elle soit infailliblement proposée.

De là, l'homme a droit à l'autorité. La première condition d'un être qui a le pouvoir d'agir de lui-même est la connaissance de sa loi. Notre existence n'est garantie que par ce fait dominant des sociétés humaines.

Déclarer que l'homme est libre, c'est proclamer qu'il ne saurait être un instant privé de sa loi. La liberté suppose aussitôt sa lumière. Loin d'elle, embarrassée de sa puissance, la liberté ne serait que son propre instrument de mort.

La liberté ne repose que sur la Loi.

CHAPITRE LVIII.

Du droit divin.

La Loi n'est pas, comme l'a dit Montesquieu, l'expression des rapports nécessaires qui découlent de la nature des êtres. Les lois ne découlent pas des êtres; ou bien il faudrait supposer que c'est la terre qui, depuis le commencement du monde, s'amuse d'elle-même à tourner autour du soleil [1].

Un astre ne fait pas sa loi, un être ne fait pas sa loi; mais sa loi, au contraire, le fait être ce qu'il est. *Dans l'ordre physique, la loi est ce qui régit les êtres.*

Dans l'ordre moral, la Loi ne résulte pas plus des volontés que, dans l'ordre physique, elle ne résulte des corps. Si c'était la volonté qui se fît à elle-même sa loi, il n'y aurait point d'obligation morale.

D'ailleurs la volonté qui fait sa loi, peut la détruire, ou peut la suivre comme elle l'entend. Bientôt, il n'y aurait plus de loi. Si elle se faisait sa loi, la volonté serait absolue : alors elle n'aurait pas besoin de loi !

Le législateur ne peut pas plus faire une loi pour la Société, que le physicien n'en peut faire une pour la nature. Le monde moral, comme le monde physique, a sa loi; il s'agit de la connaître et de la suivre. *Dans l'ordre moral, la loi est ce qui doit régir les volontés.*

Si la loi ne vient pas des hommes, elle vient de Dieu.

[1] Seulement les lois ont une telle convenance pour les êtres, que celui qui les examine du point de vue empirique, les croit découler de la nature de ces êtres.

Y a-t-il absurdité à dire, dans la nature, que sa loi vient de Celui qui l'a créée, de celui qui la fait être et la conduit à son but?

Si la loi venait des hommes, il n'y aurait point de Société possible, parce qu'il n'y aurait aucune obligation pour la conscience d'obéir à l'homme; les volontés, comme telles, étant égales et libres en cet unique fait.

La volonté de l'homme n'est point obligatoire pour lui-même, loin d'être obligatoire pour autrui. Ou il n'y a point de loi, ou, de nécessité, elle est divine [1].

Entre des êtres semblables, il n'existe naturellement ni pouvoir ni sujet, ni droit ni devoir, par conséquent aucun ordre possible. Les hommes ne peuvent constituer une société entre eux, s'ils n'ont reçu de Dieu le don sacré du pouvoir.

Dieu a donc donné sa loi à l'humanité; de plus, il l'a investie du *Droit divin*, c'est-à-dire du droit de maintenir cette loi divine.

Comment trouver ailleurs qu'en Dieu la raison du Pouvoir, c'est-à-dire le principe d'obligation qui régit les libertés sans attenter à leur nature ? On s'est moqué du Droit divin : on s'est moqué de la grandeur et de la dignité de l'homme!

[1] Dès qu'on ne veut plus reconnaître que le pouvoir vient de Dieu, on le fait venir de la volonté de l'homme. Et l'homme ayant la faculté de créer le pouvoir, de créer la loi, la loi n'est que la volonté de l'homme. Pour en voiler l'absurdité on la recouvre de cette définition : la loi est l'expression de la volonté générale. Comme si des millions de volontés, la volonté du genre humain, pouvaient créer la loi, qui est précisément ce qui doit régir la volonté du genre humain!

Si le genre humain était souverain, c'est-à-dire s'il était identifié avec sa loi, il n'aurait pas besoin de souverain.

CHAPITRE LIX.

De la Légitimité.

La Société, dépositaire et non point source de la loi, est munie du droit divin de la faire exécuter. La loi est dans les mains d'une classe ou d'un homme, qui en est à son tour dépositaire; c'est-à-dire qu'il a en dépôt le droit divin de faire exécuter la loi.

Mais il ne peut rien sur la loi. Cette loi ne venant ni du peuple ni du roi, n'est pas leur propriété. Ils ne peuvent ni l'un ni l'autre la modifier à leur gré; ils ne peuvent faire que ce qui est injuste, irraisonnable et barbare, soit juste, raisonnable et humain. Ce qui conclut contre le prince, conclut de même force contre le peuple.

Ce qui est juste, raisonnable et humain chez un peuple, est consigné dans sa Législation, contre laquelle tout ce qui se fait est nul de soi.

Les hommes ne sont pas plus les propriétaires du Pouvoir qu'ils ne le sont de la vérité. Comme la vérité est un don divin en dépôt chez les hommes, et qu'ils n'y peuvent rien changer sans y substituer l'erreur; de même le pouvoir est un don divin en dépôt dans la Société, auquel elle ne peut mêler du sien sans y substituer l'arbitraire.

Tout alliage, qu'il vienne d'un homme, qu'il vienne de tous, entache la loi de despotisme; le despotisme n'est que la substitution de la volonté humaine à la loi.

Dieu ne désigne pas toujours le souverain, mais communique son autorité, c'est-à-dire le droit divin, à quiconque possède légitimement le pouvoir. La manière légale

de le posséder, ainsi que sa forme, varie selon les temps et les lieux. Celui qui a créé ou conservé une Société, a certainement auprès d'elle un droit que n'ont pas ceux qui n'eussent jamais reçu le jour sans lui. Tel est le Droit historique et sa profonde légitimité.

Dieu ne *désigne* pas : au fond l'expression dont je me sers est mauvaise, car Dieu n'envoie pas les Anges pour agir dans ce monde, mais il y envoie bien les faits. Les faits sont les éléments de ce monde. Les peuples acceptent le pouvoir comme ils acceptent la vie ; ils n'en ont pas le choix.

L'État représente un pouvoir divin ; autrement il ne pourrait commander à la volonté humaine. S'il ne représentait qu'un pouvoir humain, il consacrerait la servitude, nécessiterait la révolte, l'anéantissement de la Société.

Telles sont cependant les conséquences auxquelles mènent deux écoles, les absolutistes et les républicains. Les premiers croient qu'il y a un droit divin, mais ils le font venir d'un homme. Le droit divin étant sa propriété, il en dispose, y substitue son propre vouloir. Les seconds soutiennent qu'il n'y a pas de droit divin ; il ne reste plus alors qu'un droit humain, c'est-à-dire arbitraire, recueilli dans les caprices de la foule [1]. Les uns voient la souveraineté dans le roi ; c'est mettre le despotisme à la place de la loi. Les autres voient la souverai-

[1] La doctrine qui croyait la loi le résultat de la volonté générale, a été une réaction contre la doctrine qui croyait la loi le résultat de la volonté d'un homme. Et cette doctrine que l'on rencontre à l'origine des peuples païens est elle-même une réaction contre l'anarchie de l'état barbare. Que les Rois montrent le Droit et cachent l'homme ; car l'homme, c'est le peuple ! LE SYSTÈME DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE A PRIS NAISSANCE SUR LE TRÔNE OU L'ON A MÉCONNU LES DROITS DE DIEU.

neté dans le peuple; c'est mettre l'arbitraire à la place de la loi.

La souveraineté est en Dieu. Les rois sont les ministres de Dieu pour le bien; et les peuples qui dénouent eux-mêmes l'autorité, sont comme des animaux qui se coupent la tête pour mieux y voir.

CHAPITRE LX.

De l'Infaillibilité.

Il s'agit du pouvoir et de sa légitimité : avec plus de bon sens, on nous renverrait tous aux faits! Les paroles ne remplaceront pas l'histoire.

Le souverain, c'est-à-dire celui qui exerce la souveraineté, est légitime lorsqu'il possède la souveraineté de droit et qu'il est conforme à la loi. Si le pouvoir n'est pas légitime, c'est-à-dire, ainsi que l'indique le mot, conforme à la loi, il ne diffère plus de la force, nul n'est tenu de lui obéir.

La liberté dépend de la légitimité du pouvoir, c'est-à-dire de la conformité de son action avec la Justice immuable. La liberté demande une autorité qui la préserve d'un pouvoir sans loi, et maintienne le règne de la justice, qui n'est que le règne de Dieu. Car la liberté, dans l'ordre logique, est la loi primitive et essentielle des sociétés humaines.

Or, pour connaître cette règle légitime, cette loi divine d'après laquelle le pouvoir doit gouverner, il faut de toute nécessité une autorité Infaillible.

L'homme ne doit obéir qu'à Dieu ; il ne peut confier sa liberté qu'à la loi de son être. Il n'est pas dans la nature un seul être qui suive une autre loi que la sienne ; l'homme serait-il privé de ce premier droit de la création ? Soumis à l'obligation morale, l'homme a droit à l'Infaillibilité.

Point de liberté sans la vraie loi ; point de loi sans un pouvoir qui la maintienne ; point de pouvoir sans légitimité ; et point de légitimité sans infaillibilité [1]. L'homme ne relève que du Souverain de son âme !

Il est clair que si Dieu a rendu sa loi indispensable à l'homme, il la lui a rendue possible ; si elle ne l'est que maintenue par un pouvoir légitime, il a établi ce pouvoir ; s'il ne peut être reconnu tel que par une autorité infaillible, il a établi cette Infaillibilité : sans quoi il n'aurait pas créé ce pouvoir, sans quoi il n'aurait pas créé cette loi, sans quoi il n'aurait pas créé l'homme. Notre liberté ne repose que sur l'infaillibilité.

A la souveraineté absolue de Dieu, on a substitué la souveraineté des Rois : à la souveraineté des Rois, on substitua celle du peuple !... Il est clair que la souveraineté vient, ou de Dieu, ou de l'homme...

[1] Le Christianisme renferme toutes ces choses ; elles forment le résumé exact de sa doctrine sur la Société.

« D'abord il ne reconnaît de souverain légitime, et éternellement, que Dieu, Roi des rois, de qui la raison, la vérité et la justice sont les lois. Il ne considère le pouvoir humain, ou la souveraineté dérivée, que comme le ministre de Dieu pour le bien, obligé de gouverner selon la loi, perdant tout droit de commander dès qu'il la viole. Il enseigne enfin qu'il existe dans l'autorité qu'il a remise à son Église un moyen infaillible pour connaître cette justice, cette règle légitime du pouvoir ; et lie ainsi l'ordre politique à l'ordre moral, l'action humaine à la raison divine. » — *De la Relig. dans ses rap. avec l'ord. civ. et pol.*

Quand les Rois écoutaient la voix de Rome, les peuples ne se révoltaient pas contre eux! Dès qu'à la suite de Luther, les rois se sont soulevés contre la sublime Juridiction spirituelle, les peuples se sont soulevés contre eux...

Les Rois ne sont pas des saints. Quand leur autorité se change en force, il est nécessaire de leur opposer une force qui la réprime. La question est de savoir si elle sera matérielle, c'est-à-dire puisée dans le droit d'insurrection; ou si elle sera spirituelle, c'est-à-dire puisée dans le droit qui gouverne les consciences...

Que d'obstacles matériels, dites-vous, s'opposent maintenant à cette pratique chrétienne; et, que de temps!... Oui, mais vous qui, pour fonder, attendez que les hommes soient sages!!...

CHAPITRE LXI.

Récapitulation.

Questions simples à récapituler :

Qu'est-ce que la Société? N'est-elle pas la condition de l'existence de l'homme? Si l'homme a sa loi, ou sa condition d'existence, la Société ne doit-elle pas avoir sa loi? Quelle doit être cette loi?

N'est-elle pas le moyen par lequel elle arrive à son but? Mais la Société peut-elle connaître ce but, peut-elle connaître cette loi, et peut-elle se la donner?

Celui qui crée les êtres, ne crée-t-il pas les rapports des êtres; par conséquent n'est-il pas le seul qui possède

leur loi ? La loi est donc divine ! Cela ne s'accorde-t-il pas avec la liberté et la dignité humaines ?

Si l'homme recevait sa loi de l'homme, outre qu'il en serait trompé, ne deviendrait-il pas l'esclave de l'homme ? La loi n'est-elle pas la justice et la raison souveraine ? La Société, qui le reconnaît aujourd'hui, l'aurait-elle toujours reconnu ?

Or cette loi peut-elle exister au milieu de la Société sans un pouvoir qui la maintienne, dans l'intérêt de la loi même, et la dispense, dans l'intérêt de l'être qui obéit à la loi ?

La souveraineté, ou la possession du pouvoir, n'est-elle pas alors un Droit divin ? Cela ne s'accorde-t-il pas avec la dignité et la liberté humaines ?

N'est-ce pas à la condition qu'il maintienne cette loi, que le pouvoir existe ? S'il ne maintient pas la loi réelle de la Société, n'est-il pas une entrave et un mal ? Il faut donc qu'il soit légitime, dans toute la force de l'étymologie de ce mot, c'est-à-dire honorant la loi ?

Qui jugera s'il est légitime ? Peut-il le juger lui-même ; ou bien, la Société peut-elle le juger ? Et qui établira, enfin, l'harmonie entre les deux forces différentes, la loi et la liberté ?

Peut-on confier ce soin au pouvoir ? n'est-il pas partie intéressée à l'existence de la loi ? Peut-on le confier à la Société ? n'est-elle pas partie intéressée à l'existence de la liberté ? Ou bien, peut-on, comme de nos jours, laisser à chacun d'eux le moyen de soutenir son droit par sa force ?

Compter sur l'équilibre des deux forces, n'est-ce pas porter la difficulté et la guerre au sein même de l'État

Au lieu de maintenir l'accord de la loi et de la liberté, l'État fera-t-il autre chose que se balancer entre la tyrannie et l'anarchie ?

Pour trouver le Médiateur, pour décider si le pouvoir est légitime, c'est-à-dire conforme à la justice et à la raison souveraine, ne faut-il pas une Autorité infaillible, indépendante du pouvoir, et indépendante de la Société ?

Si l'on rejette l'existence d'un moyen Infaillible pour constater cette légitimité, le pouvoir a-t-il d'autre règle que sa propre pensée ? N'en faut-il pas conclure qu'il n'y a plus sur la terre de souveraineté ni de liberté possible, conséquemment plus de Société ?

Ainsi, point de liberté sans la Société : point de Société sans la loi : point de loi sans le pouvoir : point de pouvoir sans légitimité : point de légitimité sans Infaillibilité.

Elle est la clef de voûte de l'édifice social; la racine que la Société conserve dans le sein de Dieu. L'Infaillibilité est l'anneau par lequel l'humanité est suspendue à l'Infini [1].

[1] « L'autorité des Papes fut la puissance choisie dans le moyen-âge pour faire équilibre à la souveraineté temporelle, et la rendre supportable aux hommes. Rien d'humain n'est parfait, il n'existe pas de pouvoir qui n'ait jamais abusé de ses forces. Mais si l'on fait abstraction de quelques anomalies inévitables, il se trouve que les Papes ont réprimé les Souverains, protégé les peuples, apaisé les querelles, averti les rois et les peuples de leurs devoirs, frappé d'anathèmes les grands attentats.

« Cette puissance des Papes était l'exercice d'un pouvoir purement et éminemment *spirituel*, en vertu duquel ils frappaient des princes coupables, sans aucune usurpation matérielle, sans aucune suspension de la souveraineté. Et peu importe ici, dit Leibnitz, que le Pape ait eu cette primauté de droit divin ou de droit humain, pourvu qu'il soit constant que pendant plusieurs siècles il l'a exercée dans l'Occident avec le consentement et l'applaudissement universel. »

Pensées de Leibnitz, tom. II, pag. 401.

La déduction rationnelle conduit donc à cette vérité, que le Monde moral, de même que le monde physique, se rattache à la Cause première. L'expérience y avait conduit la pratique de nos pères, alors que les hommes apportaient leurs efforts à entrer dans le Christianisme, au lieu de les mettre à en sortir.

Est-ce la solution, dit le lecteur, offerte aux événements ? — Non, les faits préparent la nôtre ! mais c'est l'observation qui montre à quelle distance nous sommes aujourd'hui de la liberté... Vous trouverez un système meilleur que celui indiqué par Dieu !

Le christianisme vous avait donné le moyen de fonder une Société sur le droit; pour vous, cherchez le moyen de la fonder sur vous-mêmes !

CHAPITRE LXII.

Appel au peuple, dernier système.

L'appel au peuple? mais c'est précisément le peuple qui fait un appel au Roi !.. c'est-à-dire à l'autorité, sans laquelle il ne serait pas. Faut-il baigner dans le principe révolutionnaire, que ses propres adversaires soient encore noyés dedans !

L'appel au peuple tue du coup le principe de la Légitimité, dont le mérite précisément est de ne pas recourir au peuple. L'appel au peuple serait l'appel à une autorité infaillible; la souveraineté, au lieu d'être dans les mains

du Roi, serait dans celles du peuple. La multitude reste investie du droit de juger son œuvre.

Quand vous proclamez un principe, ayez la force de le porter! Si le peuple est l'appel, il juge en dernier ressort, il est l'autorité définitive. Dès lors, il peut en disposer à toute heure. C'est le système déguisé de la souveraineté du peuple, la porte ouverte aux révolutions. Vous ferez au peuple, bureau ouvert, un appel régulier : il répondra à sa manière à votre appel, du moment qu'il en a le droit... L'appel *au peuple*, remarquez bien, toujours pour éviter l'appel à *l'Eglise*!

La souveraineté nationale ne fut inventée que pour couvrir d'un meilleur nom la souveraineté du peuple. La souveraineté n'est pas plus en haut qu'en bas, chez la noblesse que dans le peuple. Si la nation est souveraine, pourquoi la déranger d'où elle est? son principe, à cette heure, est dans sa réalité... Enfin, l'idée de résumer la souveraineté nationale de toutes les générations n'est qu'un plus vaste système de la souveraineté du peuple. C'est reculer pour mieux aboutir en lui. Quand cesserez-vous de puiser la souveraineté dans celui qui vous la demande?

Puisque l'autorité ne peut dépendre du peuple, il faut bien qu'elle dépende de quelqu'un! Les peuples ne sont pas faits pour les rois; mais les rois sont faits pour que les peuples possèdent une autorité. Ah! sortez du principe de la souveraineté nationale, si vous voulez sortir des révolutions; sortez du principe de la souveraineté d'un homme, si vous voulez n'y pas rentrer... La souveraineté est en Dieu; le souverain est celui qui l'exerce pour votre bien; et l'Obéissance, la vertu dont vous payez le bienfait d'être en Société.

La Royauté n'est que le principe de la souveraineté de la Loi. Ne voulez-vous obéir en rien, êtes-vous arrivés à l'orgueil social? vous le payerez de votre civilisation.

Mais si vous voulez reconstruire l'édifice, reconstruisez jusqu'au sommet : toutes vos pierres redescendront jusqu'à ce qu'elles aient été saisies par la clef de voûte...

CHAPITRE LXIII.

Dernière remarque de l'auteur.

Je ne viens pas défendre l'ancien Régime, le roi et la noblesse : puisque je viens les accuser! Du moins autant qu'un homme pécheur saurait accuser d'autres hommes pécheurs... Mais enfin, averti par le temps, je viens dire quela Société est frappée et s'en va à cause d'eux.

Si les nations ne se fondent et ne s'élèvent que par leurs aristocraties, elles ne retombent que par elles... Si la Royauté fût restée royale, les passions des hommes ne l'eussent jamais arrachée du trône. Si la noblesse fût restée noble, la seconde classe ne l'eût jamais détrônée de l'opinion. La force, perdue par la vertu, a tourné du côté du mal.

Le peuple n'a jamais tort... Ses mœurs ne sont que les nôtres, et ses crimes sont nos châtiments. Les révolutions remontent à l'époque où les rois s'affranchirent de cette Juridiction spirituelle de l'Église, qui plaçait avant tout, pour condition de leur pouvoir, la Justice immuable. Dès lors, comme en religion, on vit le schisme politique... puis un déisme... enfin l'athéisme actuel... La

royauté et l'aristocratie se sont fait plus de mal que ne leur en ont fait les révolutionnaires.

Elles ont élevé durant quatorze siècles la plus noble civilisation de la terre ; leur mérite devant Dieu et devant les hommes demeurera le plus grand qui ait été obtenu dans ce monde, après celui de l'Église ; et les populations de l'Europe ne rencontreront point les frontières de la reconnaissance qu'elles doivent à l'une et à l'autre ! Cependant il est utile de demander si elles ont fait tout ce que le Ciel attendait d'elles ; si le sang de J.-C. devait tarir dans leur âme ; si elles ont épuisé en elles la force des temps modernes, la force de l'homme, celle du bien en ce monde, en un mot, la portée de la création...

Toutefois, si les temps ne sont point accomplis, vous ne sortirez de la situation que par la Foi, par l'exemple, et par l'autorité. En vain vous tenteriez d'une révolution. Ne touchez pas aux événements, ils sont là pour vous sauver et pour vous instruire ! Ne travaillez à l'ordre que par l'ordre. Les institutions ne ressusciteront que par la force des mœurs !

Mais l'avenir ne peut sortir d'une forme de gouvernement qui enfante l'orgueil universel.... Suffit-il à la Société moderne que chaque jour un expédient l'empêche de périr ? Est-ce là le dénouement légitime de la civilisation, l'accomplissement de l'histoire ? un plus grand nombre d'âmes, car c'est toute la question, marchent-elles maintenant à leur salut éternel ?... Je ne sais qu'une chose : quand il n'existera plus de Rois en Europe, nous-mêmes nous n'existerons plus... La paix ne sortira point des

lieux qui ont vomi le désordre. L'autorité ne sera point ressuscitée par ceux qui l'ont mise à mort : personne ne dispose de quatorze siècles de respect, et l'agiotage n'hérite pas de la gloire. L'autorité, morte; la foi, la gloire, le respect morts, vous ne tenez à la main que des gouvernements de mort... Les choses peuvent vous paraître se maintenir; prenez garde! vous ne fondez plus, VOUS VIVEZ SUR L'ACQUIS; la France s'en va...

CHAPITRE LXIV.

Ses conseils sur le présent.

Je le répète, les événements sont là pour vous sauver et vous instruire... Rien n'est mûr... Attendez que la Providence parle. Peut-être aurez-vous encore un grand Gouvernement... Mais ne le hâtez point, veillez à sa durée : après lui, le Néant...

Et comment s'ouvriront les portes de la France? Par la main même de Dieu! Il y a des faits, il y a des situations dans la société humaine, qui sont hors de la puissance et même de la pensée de l'homme : Dieu ne lui demande que d'être dans la vérité, puis d'obéir...

Ce n'est point vous qui faites ni qui défaites les gouvernements. Le bien viendra, comme est venue la punition en Février... Les hommes ne croiront donc jamais qu'ils sont dominés, et que Dieu s'est réservé la vie et le salut des nations! Mais hâtez-vous de former une aristocratie véritable; vous ne presserez les événements que par la prière et par le bien. Tout autre signal serait celui d'un irréparable malheur...

Il faut que la Révolution s'use d'elle-même jusqu'au point marqué. Le Légitimisme s'abuse quand il croit pouvoir imprimer à la France (aux idées et aux choses !) la direction nécessaire. Cela lui semblera singulier, il faut qu'il achève de se dérévolutionner lui-même. Sous Louis-Philippe, il eût voulu, avec M. de Genoude, le suffrage universel; sous le Gouvernement provisoire, avec M. de La Rochejaquelein, l'appel au peuple; sous le Président, avec M. Berryer, le gouvernement parlementaire; avec nombre de ses membres, il veut encore Réforme hypothécaire, crédit, banque agricole, décentralisation des communes : il croit toujours qu'on doit compter avec la foule! Ah! il faut que la Noble opinion achève d'apprendre ce que c'est que *la Révolution*, qu'elle-même a laissée naître et germer au sein de l'ancienne France, et plus tard éclater et régner sur nous : révolution qui s'est formée sur les hauteurs de l'ordre moral, comme la foudre dans les nues, avant de frapper la terre! Enfin, il est indispensable que la France achève elle-même de se désabuser; que l'erreur soit battue d'avance... L'appui des légitimistes suffirait-il, en ce moment, pour mettre le Roi sur le trône?... Paix!.. Il faut qu'il arrive éclatant de force et éclatant de bonté!.. Et tout son empire sur l'opinion sera dans cette Loyauté de l'aveu du Gouvernement tout-puissant qu'exige l'état de la France!

Transactions et promesses n'amènent que mépris... L'homme est ébloui devant la franchise et prêt à suivre l'âme dont il a vu la puissance!

NOTE HISTORIQUE.

« En faisant des hypothèses sur le retour de la Monarchie, on commet la faute de raisonner comme si cette contre-révolution devait être le résultat d'une délibération populaire. On dit : *Le peuple craint, le peuple veut, le peuple ne consentira jamais*, etc. Quelle pitié! Le peuple n'est pour rien dans les révolutions, il n'y entre que comme instrument. Quatre ou cinq personnes, peut-être, donneront un Roi à la France. Des lettres de Paris annonceront aux provinces que la France a un Roi, et les provinces crieront : *Vive le Roi!* A Paris même, tous les habitants, moins une vingtaine, apprendront en s'éveillant qu'ils ont un Roi. *Est-il possible?* s'écrieront-ils. Le peuple ne décrétera pas plus le rétablissement de la monarchie qu'il n'en décréta la destruction. Je recommande ces réflexions à ceux qui croient la contre-révolution impossible parce qu'il y a trop de Français attachés à la République. Le fanatisme n'est point un état durable. A supposer qu'un peuple, surtout le peuple français, puisse vouloir une chose avec passion, il ne saurait la vouloir longtemps. L'apathie succède aux grands efforts de l'enthousiasme. Lorsque le Roi se présentera, certainement on ne comptera pas les voix; d'abord, par la raison que celui même qui préfère la république à la monarchie, préfère cependant le repos à la république; et ensuite, parce que les volontés contraires à la royauté ne pourront se réunir. Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, apporte la nouvelle que le Roi est reconnu à Paris, qu'une faction quelconque s'est emparée de l'autorité et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du Roi. La renommée s'empare de ces nouvelles et les charge de mille circonstances imposantes. J'accorde à la majorité un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront dans le premier moment une attitude mutine; mais ce jour-là, elles voudront dîner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paie plus. Chaque officier voit clairement que le premier qui criera *vive le Roi!* sera un personnage. La crainte et la défiance produisent la délibération et la froideur. Le soldat qui n'est pas électrisé par son officier, est encore plus découragé; le lien de la discipline reçoit ce coup magique qui le relâche subitement..... Parmi les citadins, c'est bien autre chose : on va, on se heurte, on s'interroge, chacun redoute celui dont il aurait besoin; le doute consume les heures, et les minutes sont décisives. Partout l'audace rencontre la prudence. Où sont d'ailleurs les moyens de résister? où sont les chefs? à qui se fier? Il n'y a pas de danger dans le repos... il faut donc attendre. On attend; à chaque minute le mouvement royaliste se renforce; il devient irrésistible : VIVE LE ROI! s'écrie la fidélité, au comble de la joie : VIVE LE ROI! répond le

républicain, au comble de la frayeur. Il n'y a qu'un cri ! le Roi viendra, verra et vaincra. Alors on s'étonnera de la profonde nullité de ces hommes qui paraissent aujourd'hui si puissants... Voilà comment se font les contre-révolutions. Dieu, s'étant réservé la formation des souverainetés, nous en avertit en ne confiant jamais à la multitude le choix de ses maîtres. Toujours elle accepte, jamais elle ne choisit. On peut même remarquer une *affectation* de la Providence, c'est que les efforts du peuple pour atteindre un objet sont précisément le moyen qu'elle emploie pour l'en éloigner. Ainsi le peuple Romain se donna des maîtres en croyant combattre l'aristocratie à la suite de César. C'est l'image de toutes les insurrections populaires ; c'est l'image de la révolution française. Que si l'on veut savoir le résultat probable de cette dernière, il suffit d'examiner en quoi toutes les factions se sont réunies : toutes ont voulu la destruction du christianisme universel et de la monarchie ; *d'où il suit* que leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exaltation du christianisme et de la monarchie. » — Joseph DE MAISTRE, *Comment se fera la contre-révolution, si elle arrive*, Lausanne, 1796 !!! *Considérations sur la France.*

Mais Dieu ne prête son *coup de main* que lorsque le mal et l'erreur ont été déjà ébranlés par un grand repentir...

CHAPITRE LXV.

Situation réelle.

Il y a dans l'obéissance une moralité propre dont ne sauraient être privés sans péril les esprits illuminés des théories les plus nobles ; et la foule à plus forte raison. La chute définitive de l'obéissance sera celle de la morale et de la civilisation.

Il faudrait refaire pendant trente ans la science dans la direction du vrai pour retrouver la vérité ! Notre Science n'est que l'édifice achevé de l'orgueil. Tout y paraît juste, légitime, parce que tout y vise effectivement à l'homme.

Eh ! quoi de plus simple que tous ces droits ! Où s'arrêter légitimement ? droit au travail, droit à l'apprentissage, à l'assistance, à l'intelligence, à l'instruction, au crédit, à la propriété, à l'Egalité... tous ces droits tendent à construire l'homme.

Et si, pour construire l'homme, VOUS DÉTRUISEZ LA SOCIÉTÉ?..... Reconnaîtra-t-on, cette fois, l'effrayante illusion qu'on s'est faite? Concevra-t-on que la Société ne vit que sur la loi chrétienne, et non sur le principe païen? qu'elle ne subsiste et ne s'élève qu'à cette condition, que la vie de l'homme y soit une vie d'humilité et d'efforts, toute de devoirs et non de Droits?...

Sans le savoir, les hommes viennent d'achever la science que l'Ange révolté leur eût offerte, s'il fût venu sur la terre pour la séduire et l'entraîner... Cela vient

uniquement de ce que les hommes emploient, depuis deux siècles, leur intelligence à marcher dans le sens du moi ! Science formidable, car ni le langage de la raison, ni la raison des armes n'auront de prise sur l'idée...

Ah ! comment détruire maintenant une pareille science ? on ne pourra plus l'arracher de l'âme des méchants... Entre la vérité et l'erreur, les armes sont égales, mais la lutte ne l'est plus : le cœur seul peut distinguer l'une de l'autre ! L'orgueil a reconstruit sa doctrine, tout annonce notre fin... La démocratie sera la Barbarie[1] des derniers temps...

Si la république dure, ce sera comme la phase dernière, comme ces maladies séniles qu'on ne peut toucher sans amener la crise finale... Mais les efforts des aristocraties ?... la noblesse ne se relèvera-t-elle pas ? Elle est depuis bien longtemps absente ! Et la bourgeoisie ? Elle raisonne trop ! les esprits moyens ont maintenant l'empire.

Comment croire aux conséquences démocratiques que l'on espérait tirer de l'Évangile, depuis qu'on a connu l'état de l'orgueil humain ? Sans le XVIIIe Siècle, il y aurait eu sans doute des conséquences de cet ordre à tirer ; tout est manqué à jamais... Vu l'état où ce triste Siècle a laissé les mœurs et l'esprit des hommes, vu l'effervescence de l'orgueil, qu'on ne calmera plus, l'Europe ne prolongera son existence que par des gouvernements absolus...

[1] Quel Conquérant viendra refouler celle-là ?...

En détruisant, de tous leurs moyens, le respect de l'autorité, les Français ont rendu le despotisme nécessaire.

Combien de temps? Autant que durera l'orgueil...

CHAPITRE LXVI.

Ressource définitive.

Et que l'orgueil en soit bien averti : s'il rend insuffisant le gouvernement absolu, nous tomberons sous le despotisme militaire.

Ce qu'on appelle aujourd'hui gouvernement absolu n'est que l'absence d'Assemblée parlementaire. L'expérience prouve combien la liberté individuelle, l'agriculture, les finances, la propriété, les douces mœurs et la paix des familles prospèrent aussitôt sous ce gouvernement. Le despotisme même, qui fait la servitude des méchants, n'est que la liberté des bons.

Il est impossible de gouverner avec des avocats. Les assemblées ont de plus, en France, l'inévitable inconvénient de tenir la digue ouverte à ce fleuve d'Orgueil qui remonte aujourd'hui des classes moyennes, et qui a versé sur nous la Révolution. Les parlements sont la révolution en permanence.... Enfin, sous ce Régime d'impuissance, les nécessités obligent d'user d'autant plus d'arbitraire sur les individus que la loi les met plus à l'abri. Il n'y a de tyrannie positive que sous le gouvernement parlementaire ; on n'a vu de liberté réelle que sous le gouvernement absolu.

Le gouvernement absolu n'est tel que contre les partis,

il reste d'autant plus doux à l'égard des particuliers. Absolu contre le mal, contre toute atteinte à la souveraineté, il ne conserve que plus de paternité et d'entrailles pour tout ce qui concourt avec lui au bien et à la paix. Depuis trop longtemps on nous gouverne avec l'implacable abstraction des lois : que la Nation sente enfin battre contre elle le cœur d'un homme!

Devenu la terreur des méchants et l'objet d'horreur de l'orgueil, ce gouvernement dit assez ce qu'il serait aujourd'hui pour la civilisation! La Révolution sent parfaitement où elle pourrait être étouffée. Abolir les parlements serait fermer les dernières issues à l'Orgueil. Les parlement et les partis forment les têtes renaissantes de l'hydre...

Qu'il faut être peu chrétien pour ne pas voir, pour conserver maintenant une illusion! Qui ne lit tout dans ce seul mot de *république?*... Déjà l'intelligence est dite une aristocratie; l'hérédité, un privilége; la propriété, un vol; la religion, un mensonge; la royauté, un forfait... Déjà s'avance la main hideuse de la Terreur! Malheur à qui croit reconnaître dans la crise du siècle des symptômes de christianisme, d'humilité et de progrès! Liberté, égalité! mots qui trompent même ceux qui les placent sur leur cœur. Sous l'homme sont les besoins que cette terre ne saurait combler... Les besoins, jusque-là comprimés, se sont embrasés à ce souffle de liberté; et ils sont devenus le Droit commun aux *lumières* répandues par l'esprit... Avec l'orgueil, la terre n'est plus habitable..... Ah! pourquoi ne voulez-vous pas voir qu'au lieu d'une régénération sociale, l'Orgueil humain arrive menaçant comme les eaux du déluge? D'heure en heure le flot

monte ; bientôt il ne restera pour se sauver d'autre place que le despotisme éternel.

L'Orgueil s'arrêtera. — L'Orgueil ne s'arrête qu'au fond de l'abîme..... Je le déclare sans détour : le secret de gouverner, à cette heure, n'est que la puissance d'écraser la convoitise et de disperser les factions.

CHAPITRE LXVII.

Le Roi...

Tout est dit ! Contre l'orgueil, le despotisme ; et pour échapper au despotisme, le Droit divin. La souveraineté de Droit divin naît de l'heureuse obéissance des hommes ; la souveraineté du peuple, de leur orgueil révolté. Le Droit divin sera l'unique moyen d'éviter un despotisme militaire... si la Providence veut être encore tellement miséricordieuse que de sauver ceux qui n'ont pas de repentir.....

Celui qui en appelle au peuple le renvoie dans la barbarie... Rentrez du premier pas dans tout le principe de la Souveraineté ! Non par biais, mais par un aveu solennel, et dans la force de la franchise ! C'est l'ascendant moral qui a toujours agi, jamais la répression. On ne connaît point la foule : elle courbera d'abord la tête avec étonnement, ensuite avec reconnaissance.—Ramener la liberté pratique par la puissance d'autorité, est le moyen d'étouffer la liberté dogmatique.

Le Roi est le souverain. Si on balance sur le mot, tout est perdu... il faudra arriver au système parlementaire, à la souveraineté de la nation reconnue au moins

dans le pacte, et concourant à la création de la loi. Que devient le principe de la Légitimité si celui de la souveraineté du peuple subsiste?.. Lorsque l'assemblée sera contraire au Roi, infaillible dénouement, laquelle des deux souverainetés cédera? Si la souveraineté du peuple casse la souveraineté du roi, plus de nation ; si la souveraineté du roi, comme en 1830, casse la souveraineté du peuple, une révolution... Voilà l'écueil !.. Sachez-le bien, en abolissant les assemblées parlementaires, vous n'enlevez rien d'utile au pays, et vous ôtez d'un coup sa tête à la Révolution.

Et vous, Girondins[1], hommes d'illusion, si vous tenez tant au principe de la souveraineté populaire, restez en république ! et voyez jusqu'où tout ira. Mais s'il vous faut celui de la souveraineté royale, prenez-le donc, et n'allez plus, par le système qui crée des trônes à l'orgueil et nourrit la rébellion, placer la lutte dans le sein même de l'État. Si le peuple est souverain, on ne voit plus pourquoi il aurait besoin d'un roi? Mais s'il a besoin d'un roi, qu'il sache donc obéir! tous les pathos ne pourront sortir de là.

D'abord le Roi ne reviendra que par un fait d'une irrésistible puissance, d'un invincible entraînement. On

[1] Que de bonne foi pour dire aujourd'hui : « Nous sommes ceux qui « *depuis soixante ans* en France, CHERCHENT, dans la conciliation du « pouvoir monarchique et de la volonté nationale, les conditions de la « royauté moderne ! » — Oh ! oui, ils *cherchent*... et cependant, c'est la ruine que nous trouvons !

Le même écrivain, estimé, ajoute : « Nous ne reconnaissons pas « à la Royauté de droit antérieur à la volonté nationale ! » — Et quand cette nation et cette volonté n'existaient pas, et que la Royauté venait la fonder?... Pauvre histoire ! il y a des gens plus grands que toi !

aura donc la latitude de rentrer dans toute la Souveraineté... Mais, ouvertement, franchement, hautement! le péril commande. Du premier moment tout est gagné ou tout est perdu!... Ceux qui prendront sur leur conscience d'offrir le conseil opposé au Roi, ne le serviront aujourd'hui que pour le perdre demain. Avec double malheur : celui d'avoir montré sa faiblesse et celui de violer des serments... car au jour de la pratique, il faudra bien, ou servir les principes de 89, ou venir les dominer!

Ah! je n'ai qu'une voix, que le cri de ma conscience. Avant de terminer je le dirai encore : Ne touchez pas aux événements; vous ne pouvez rien politiquement sur la Révolution : Laissez agir la Providence; mais quand son jour sera venu, rendez-vous maîtres de la Révolution! vous aurez, après, tout le loisir et le moyen d'exercer votre bonté sur les hommes. Ne perdez plus de vue l'exemple de Louis XVI!!.. Les Français ne sont méchants que depuis que les Bourbons sont trop bons..... Vous entrerez avec l'Évangile et l'histoire dans la profondeur de la doctrine contenue en ces simples mots : *Tout pour le peuple*, ah! la charité le demande; mais, *Rien par le peuple*, la nécessité le dit! Le peuple manque d'intelligence précisément en proportion de sa puissance. Le faire maître, c'est vouloir s'en rendre maître... puis le livrer sur l'abîme à la trombe de l'orgueil : le faire maître, c'est l'envoyer par le chemin de son ivresse au despotisme et à la mort! La souveraineté du peuple n'est que le suicide d'un peuple!.... Ah! il faut un Roi à ce peuple; la mer se passerait de ses rivages plutôt que ce

peuple de son Roi !.. Les fléaux sont descendus sur lui à mesure qu'on égarait ses Princes; et quand on les remplaça, il tomba, comme un captif, aux mains de ses exploiteurs. Qui, d'une âme souveraine, le garantira désormais des accapareurs de crédit, des propagateurs d'industrie, des créateurs d'emprunts et de monopoles, des destructeurs du sol, de son sang, de sa vie? Le Roi seul, ce vrai Roi l'âme et l'espérance du peuple, peut réussir à ce que la Société, *faite par* les aristocraties, ne soit pas *faite pour* elles; que la masse, qui n'est rien dans l'action, soit tout pour le but et la direction. Qu'il sera puissant, ce Roi, qui saura qu'il a charge d'âmes vis-à-vis du peuple, et, comme père, charge des intérêts du corps! Qu'il sera puissant, ce Roi, l'exemple de ses aristocraties, le rêve de son peuple !..... Et que la France ne porte les yeux ni à droite ni à gauche; c'est à elle que la Providence, dans sa haute bonté, a donné la Dynastie sans pareille... On n'apprend pas à régner, le poëte n'apprend pas à écrire : on règne ou l'on écrit comme on porte le cœur!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

CONCLUSION.

Répondons par un mot au titre de ce livre : La véritable Restauration est dans le retour de la religion.

Les aristocraties disparaissent quand les Doctrines se retirent; les peuples tombent quand les aristocraties s'en vont. Les peuples ne se relèvent qu'avec elles; et elles ne se relèvent qu'avec la religion.

On sera très-empressé d'offrir les moyens de la réveiller chez le peuple : prenez-les tous de la ranimer au sein des aristocraties!. Lorsque les sources reparaîtront sur les sommets, les eaux descendront d'elles-mêmes dans le bassin du fleuve. . . . . .

Du sein d'un ardent désir, et le cœur extasié par les éblouissantes lois de Dieu, j'ai essayé de dire comment les sociétés meurent et comment elles se rétablissent; mais mon esprit espère peu...

Cependant l'homme doit se sauver à toute heure, puisqu'il est libre, et qu'il a la grâce de Dieu!

Plus de délai! le temps est là! Recourez au bien, ou vous assisterez à la catastrophe finale. Nulle puissance alors ne serait capable de faire rebrousser le cours ter-

rible des choses! Plus de Classe intermédiaire, comme en 89, pour amortir le choc; la révolution lancera son cri : *Ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont!!.* Dès ce moment, aussi vaste que l'orgueil, aussi irréfragable que lui, se répandra l'envie des hommes qui ne sont rien... Ses flammes iront d'abord embraser les classes ouvrières, pauvres et abruties ; et, par l'exemple des fortunes spoliées, réveilleront l'habitant défiant et mal instruit des campagnes : dès-lors, plus de France..... Ni l'ascendant des curés, ni la prééminence native, ni celle que donnent les services, ni celle du mérite, détesté; ni les anciennes coutumes, oubliées; ni les lois, abhorrées; ni la propriété, méprisée; ni le respect, ni d'antiques mœurs, non, rien pour amortir la lutte épouvantable... Un gouvernement sans ressource, des emprunts forcés, des bandes soulevées contre la propriété, des perquisitions domiciliaires... une multitude déchaînée, affamée, ivre de fureur, traînant elle-même l'échafaud... Bientôt, plus de commune, plus de service public de protection, ni grande ni petite propriété, ni foyer domestique, ni semailles, ni récoltes; l'orgueil, dans sa rage, incendie, ravage ses propres ressources, et dévaste jusqu'au sol! Ère effroyable, d'où rien ne se sauvera... que ce que Dieu aura résolu de sauver.....

Ah! pourquoi, quand il est temps encore, ne pas courir nous jeter dans ses bras?

APPENDICE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

NOTE.

Les idées qui précèdent ont en vue les Temps présents et la situation particulière de la France. Comme Appendice, nous ajouterons un mot de considérations générales sur la question de l'autorité et de la liberté au point de vue absolu, et sur l'état de la religion en Europe. Le scandale naît chez les esprits abusés des contradictions qu'ils croient voir dans ce monde. Si la Foi, se dit-on, est toute vérité, comment n'est-elle pas sur toute la terre ? comment divers peuples l'ont-ils perdue ? On penserait à une légitimité du protestantisme en face de l'emplacement qu'il occupe à côté de la Foi ; on s'interroge sur celui du Nord, sur l'état de l'Italie et sur celui de l'Espagne... On regarde l'Eglise, on regarde l'esprit humain, on ne sait où prendre l'avenir, tant les faits sont aujourd'hui confondus, tant les esprits sont troublés et ballottés depuis qu'ils ont quitté le vrai !

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE I.

Rôle du Protestantisme.

Je désire laisser une réflexion sur l'état religieux de l'Europe. Il faut se rendre compte du rôle des sectes dissidentes, rentrer dans la vue d'ensemble qui découvre le résultat final, afin d'apprécier la grande conduite de la Providence au sein des faits.

Le Protestantisme est la religion de la personnalité. Il peut commencer la nature humaine, il ne peut l'achever. L'homme ne forme sa personnalité que pour l'offrir à Dieu par la sainteté.

De là, pour quelques yeux, le protestantisme semble avoir jusqu'à présent tiré meilleur parti de ses peuples que le Catholicisme. Il leur a fait ramasser les vertus les plus près de l'homme. Le catholicisme entreprend la nature humaine sur tous les points à la fois. Il l'a d'abord élevée d'ensemble. Et la nature humaine, bien que rachetée et réparée par quatre mille ans de souffrance et d'esclavage, n'a su porter, de toutes parts, cette inondation de lumière et de vertus.

Lors donc qu'en Europe la Foi commença à tomber, elle est restée à mi-corps ; c'est le Protestantisme.

Il se peut que les peuples protestants aient paru jusqu'à ce jour élever une civilisation solide : ils ne pourraient en monter le faîte sans écrouler. La doctrine née du moi ne saura désormais maintenir les classes ; la Société ne peut ajouter une seule pierre à son édifice.

Mais, si nous ne touchons point à la catastrophe finale, ne croyez point perdus les peuples protestants. Ce sont peut-être des peuples auxquels il n'a été d'abord offert que la moitié de la tâche. Du premier jour, le christianisme triompha en plein dans le Bas-Empire. Cependant l'esprit humain n'y a pas tenu ; il a voulu philosopher, il est rentré d'où il sortait.

Comprenez bien cette vieille nature humaine, qui ne sait de prime abord porter tous ses fruits à la fois. Là l'Islamisme est venu la reprendre en dessous, agir à la manière de l'antiquité ; et certes il a maintenu un peuple où la barbarie serait irrévocablement revenue [1]. Au déclin de l'Islamisme, peut-être verrez-vous ce peuple passer sous l'aurore chrétienne de quelque protestantisme, avant d'arriver au jour.

Dieu ne va pas plus vite que la nature humaine. La vérité ne peut avancer toute seule ; il faut qu'elle amène la race avec elle. Il lui serait inutile de faire un pas sans le mérite. Songez que l'Antiquité a duré quatre mille ans ; que le monde moderne, depuis ses deux mille ans, n'a pas encore la moitié de la place ! Il faut conduire cette

[1] Les hommes n'en sont point excusés pour cela. Réfléchissez au contraire à cet état de la nature humaine, auquel Dieu est obligé de mesurer sa lumière et son action.

vieille race d'Adam par le chemin royal de la Responsabilité. Sachons apprécier les faits; c'est sur les faits, en définitive, qu'aura roulé la Création.

CHAPITRE II.

Profonde sagesse des faits.

Il fallait bien que la France restât catholique, pour qu'un jour le monde le fût. Mais remarquez les dégâts faits en dessous.

La France est-elle intérieurement catholique? Il faut dire qu'elle est voltairienne. Les Anglais, les Allemands, les Russes ont conservé chez eux plus de vertus de famille. Nous rougirions devant tous les peuples de l'Europe, excepté devant ceux qui restent des décadences de l'Antiquité. Ne semble-t-il pas, en présence de tels faits, qu'il eût autant valu bien accomplir une religion médiocre que de n'en pratiquer aucunement une parfaite[1]?

La création est difficile à cause de l'homme. C'est parce que l'Église porte la vérité pure, que vous ne pouvez lui faire un crime de n'être pas entrée et restée chez tous les peuples à la fois.

Sachez voir, par exemple, que la grande hérésie d'Arius, toutes celles qui dévoraient l'Orient, n'ont été dé-

[1] Il est à remarquer que le sensualisme du XVIIIe Siècle a pris fin plus tôt chez les protestants que chez nous. En Angleterre, en Allemagne, surtout, se reveillait le spiritualisme qui a produit une si remarquable poésie, que nous avions encore pour penseurs Garat, Volney, Cabanis, avec la littérature de l'Empire. Mais nous avons vu, chez nous, surgir de la foule le dévouement inouï des Sœurs de Charité.

truites que par Mahomet. Sans cette main de barbare, peut-on savoir où tout allait ! « Des peuples fétichistes, anthropophages, idolâtres, ont été relevés à la croyance de l'unité de Dieu par l'Islamisme. » L'Évangile a donné sa parabole de la vigne du Seigneur, où tous sont venus cultiver aux diverses heures, comme ils pouvaient. Il faut comprendre, ajoute la même pensée[1], l'histoire de la Perse, de l'Asie mineure, de la Syrie et de la côte africaine. On la fera comprendre par une seule observation : ces peuples ont été en partie créés par les restes des civilisations antiques. Le Christianisme a dû commencer dans le sang nouveau. Les deux peuples d'Europe qui étaient le plus entachés d'antiquité, offrent la population qui a le plus résisté par l'esprit de superstition à l'esprit du christianisme, bien que ce soit précisément sur les Italies et les Espagnes qu'il ait le plus porté ses forces extérieures. Le christianisme n'entrera vivant au Japon et ailleurs que lorsque des masses de chrétiens vivants iront porter leur sang dans les veines épuisées de ces peuples. Il n'a été donné à la morale de commencer des races que chez nous, loin du soleil, loin de toutes les avances faites par la nature aux premiers humains. Désormais la race cérébrale a fait trop de progrès pour qu'on puisse racheter un peuple à notre degré sans le faire communier à notre chair. Malgré ses efforts, sa vie, sa sainteté, son martyre, saint François-Xavier n'a pu laisser une civilisation chrétienne au Japon. Par des révolutions peu prévues, cette chair *humaine*, à laquelle la chair du Christ sert de levain depuis dix-huit siècles, ira porter

[1] « En Orient, le christianisme a métaphysiqué, bavardé pendant cinq siècles. Mahomet est venu et l'a fait taire. » — *Lettres* de M. Enfantin.

son ferment de vie dans la chair *esclave* des enfants de Sem et de Cham [1]. Et d'ailleurs, si l'Orient eût pris le premier le christianisme, c'eût été le christianisme rêveur avant d'être le christianisme pratique des peuples occidentaux. L'amour s'y fût formé avant la personnalité; le sol humain n'y eût pas reçu un assez profond labourage; il n'aurait pu fournir la sève au monde européen, comme il est appelé maintenant à l'en recevoir. Saint Pierre fut établi avant saint Jean, bien que ce dernier soit, aussi, celui que mon âme préfère....

En tout, en religion même, autre chose la vue du principe, autre chose la vue des faits. La première peut atteindre où elle veut; la seconde est bien forcée de s'arrêter avec l'homme...

CHAPITRE III.

De la gravitation des peuples.

Et dire que le Christianisme lui-même n'a pu être porté par tous les peuples qui l'ont embrassé! Il semble que les divers protestantismes, profond sujet de chagrin, n'en ont pris que ce qu'ils pouvaient [2].... Mais ont-ils moins marché que nous, bien qu'ils soient hors de la voie? Que les économistes et les moralistes en décident... Le jour où les protestants nous retrouveront, il est possible qu'ils soient presque aussi avant que nous dans la nature humaine, tout en n'ayant marché qu'avec des débris

[1] *Lettres* de M. Enfantin.

[2] On n'en accusera pas Dieu, je pense! mais bien notre retour à l'orgueil.

de dogmes. Rappelez-vous que les Romains ont été aussi promptement convertis par saint Paul que les Hébreux eux-mêmes !

Dieu a-t-il préféré voir sa vérité réussir peu à peu, plutôt que de la voir manquer à la fois ? Dieu est le Dieu de la création. Il soutient la vérité, il l'inspire où elle est toute pure; il lui déclare qu'effectivement rien hors d'elle n'est sauvé ; enfin il lui assure et lui donne l'immortalité. Mais il laisse la liberté reprendre ses commencements, lorsqu'il voit qu'elle ne saurait faire mieux. Il protége ceux qui viennent après la belle cohorte ; c'est toujours du chemin vers lui. — Quand nous serons à la fin de ce monde, il faudra pourtant croire que tout y fut conduit pour le mieux,

Ceci est tellement vrai *selon les faits*[1], que Dieu, laissant les peuples rouler dans le paganisme, attendit quatre mille ans avant de donner l'Évangile. Et durant toute l'antiquité, il n'appela que la race d'Abraham à la connaissance de la Loi qu'il confiait à Moïse. Le Christianisme n'a pu exister tout d'un coup ; il est absolument comme le genre humain. Ainsi la faiblesse de l'homme aux prises avec la force de la vérité !

Voici, toutefois, ma propre pensée sur les nations protestantes : leur nature a avancé, cependant je la crois piquée du dard de l'orgueil, et par là seul elle peut périr.... Je sais que les Allemands, par exemple, montrent

[1] Vrai *selon les faits!* c'est-à-dire selon ce que l'homme a voulu faire; car, selon le dogme, ce serait un abominable piége de prétendre que l'erreur est un commencement de vérité. La doctrine est absolue : son premier droit, sa première vertu, l'intolérance. Seulement, la pratique, en venant à l'homme, rencontre la charité.

plus de facilité à s'élever par l'*esprit*, ou vers l'idéal; mais j'ai vu que les catholiques, moins prompts, s'élevaient par le *cœur*, ou vers le réel! J'amène donc à cette observation, que, prenant moins sur eux, les peuples protestants volent dans l'idée; les catholiques semblent moins avancés, parce qu'ils marchent avec eux-mêmes.

Ne croyez pas que ceux qui en sont où en est le cœur, soient attardés. Le cœur marche comme la création. Elle en est encore où il en est lui-même, car c'est ce qu'elle conduit au Ciel!

L'*esprit* n'est que l'homme; il a dû vaincre la chair, qui n'est que la nature. Mais le *cœur* doit hériter de la victoire de l'esprit sur la chair. Il faut d'abord que l'homme obtienne l'esprit, c'est-à-dire lui-même; et il le forme en s'opposant à la matière. Mais l'esprit est la personnalité; et lorsqu'elle est faite, c'est pour s'offrir à l'Infini.

La Charité doit succéder à tout. La vertu commence l'homme, c'est l'amour qui le finit. De là l'Epoque contre la *chair*, et tant de peuples qui n'en sont pas délivrés. De là l'Epoque contre l'*esprit*, et toutes les nations modernes qui n'en sont pas affranchies. De là l'Epoque pour le *cœur*, qui serait l'époque définitive de la terre : toujours si la Providence veut être tellement miséricordieuse que de sauver un monde qui n'a point de repentir...

Dieu fasse qu'un jour les peuples soient étonnés, après tant de chemins, d'avoir gravité autour de l'Église, dans laquelle ils se rejoindront!... La nature humaine pouvait-elle faire mieux? Oui, elle pouvait ne pas tomber dans le protestantisme, comme Adam ne pas tomber dans la Chute. Mais l'a-t-elle fait?... Aujourd'hui, il en est vis-à-vis de ces

religions comme vis-à-vis de la Chute, dont toute l'histoire ne fait que suivre la donnée.

Tous les hommes ont le pouvoir de se perdre : qu'ils regardent la gloire incomparable, dans l'Infini, qu'ils auront à se sauver !

CHAPITRE IV.

Le protestantisme sera un acheminement vers le Catholicisme.

Il faut plus souvent réfléchir à la pauvre condition de notre nature, et ne pas trop se récrier contre les faits, contre la pratique de Dieu. Combien l'on admirera les choses du temps, quand on en verra les lois ! A la fin, le monde ne sera rempli que de faits. La sagesse définitive consiste assurément à les comprendre.

Quand on ne les découvre pas, il faut monter plus haut ; mais toujours du côté du Ciel. Le christianisme, voulant un sang nouveau, s'est immédiatement saisi de cette *race audacieuse* de Japhet, jetée vers le nord, sous les difficultés des pôles. Il désira produire immédiatement le grand miracle du monde : l'amour le plus fort dans la plus forte personnalité, c'est-à-dire la sainteté.

Il voulait cette race, il voulait ce sang pour porter le Dieu vivant ! Il fallait une race pratique et non une race uniquement théorique, pour asseoir la religion du cœur. Dans l'Orient, l'abus de l'idée de l'infini dévorait la personnalité sans consistance de ces peuples paresseux, auxquels la nature fournissait tout. Le fatalisme se faisait

sur la nature humaine effacée. L'inconvénient qu'eût rencontré le christianisme en Orient, eût été autrement grave que celui qui l'attendait en Occident!

La nature humaine est bien saisie sur la terre dans son milieu le plus favorable; milieu tel, qu'à la moindre modification on la voit retomber ou en arrière ou en avant. Aidez le moi, voilà l'orgueil; comprimez-le, voilà les sens. Que la nature favorise l'homme, il reste enfoui sous la matière; qu'elle l'agrandisse par la lutte, il se porte tout dans son moi. Inclinez donc au Midi, les sens reprennent la Foi et la rendent à l'*Idolâtrie*; remontez donc un peu au Nord, le moi s'élance dans l'orgueil et donne le *Protestantisme*[1]! Dieu voudrait tout tenter pour élever l'homme; mais plus il le place haut, plus il l'expose à se briser...

Or le sang du Christ a d'abord exalté le moi, et la liberté s'est levée la première à ce contact inouï. De là le Protestantisme : en lui ne voyez que la nature humaine, ne voyez que Japhet. Patience! le fier Sicambre peut courber lui-même la tête sous la parole du Sacre; et la fille aînée de l'Église, après l'avoir reniée comme Pierre, recevra peut-être le serment!

De ce point de vue de notre malheureuse nature humaine, le protestantisme ne serait autre chose qu'un acheminement vers le catholicisme, quoiqu'il en soit tombé... La réunion s'opérera dans la mesure où, ici-bas, le bien est appelé à triompher. Le bon sens des protes-

[1] Cette puissante loi a dérouté bien des regards... Des philosophes accordent au Climat la production des Doctrines et des civilisations humaines; ils démontrent que c'est le site qui a créé les Religions! Précieux philosophes, bien faits pour élever des lapins...

tants en sera la cause; ces derniers événements répandront tant de lumière !

Si cette révolution ne nous emporte, elle sera la plus grande Révolution religieuse qu'on ait vue. Les consciences vont faire maintenant le chemin. Toutes ces Foi poussées sur l'homme viendront se fondre dans la grande et souveraine tradition : toujours si la civilisation est sauvée !..

Il est désormais trop visible que le monde périt parce que l'autorité s'éteint. Ceux qui l'ont attaquée dans l'ordre spirituel, voient maintenant le coup retentir jusqu'à l'extrémité de l'ordre temporel. On discutera encore quelque peu, parce que l'esprit ne saurait s'humilier le premier; mais quand on en viendra à la pratique, la question sera vidée. Le protestantisme, le libéralisme, le socialisme ne sont que les trois crans de la même pensée. Quand toutes ces politiques seront discréditées, la religion qui les a produites tombera sous elles.

Il en fut de ces politiques à l'égard de la réalité, absolument comme du protestantisme à l'égard du catholicisme. Le premier s'empare des livres saints, prélève la fleur de la théorie, il déduit, il déduit; celui-ci met tous ses soins sur ce qui nous est praticable. Manquer les Sacrements, c'est manquer l'homme; comme manquer l'autorité, c'est manquer la politique.

Le protestantisme fait germer la nature de l'homme, mais ne sait l'élever à ses fins. Quel beau printemps que Werther! Ces cœurs-là, au moyen âge, se fussent épanouis dans la sainteté. Mais le moi, comme un insecte, se pique de son dard quand il est pris. Werther, Werther, tes jardins d'outre-Rhin, et même des bords de la

Tamise, de la Néwa et de la Seine portent encore ta douce plante. Ne sachant où se rafraîchir, le siècle vient cueillir la perle des nuits sur cette fleur du matin... Car le siècle voit bien éclore quelques fleurs; mais il ne cueille plus de fruits...

CHAPITRE V.

D'un autre point de vue important pour voir la marche des choses.

La création n'est qu'une avance, et il faut que l'homme se forme. Ceux qui ne comprennent pas ce point, n'auront jamais la notion de la liberté. Dès lors toutes leurs idées sur ce monde seront fausses.

La question, telle qu'elle a été offerte à Adam, l'est de nos jours à la Société. On l'a aidée, jusqu'à présent, à se former à l'abri de la force. A la faveur de ce moyen étranger, la nature humaine s'est commencée.

Mais, nous quittons les langes de l'autorité. Je parle en thèse générale, et non relativement à nous; car il faudra brusquement les reprendre si l'orgueil reste sur nous...

L'arbre du pouvoir du bien et du mal vient d'être offert à la Société. Combien durera cette seconde époque? Rappelez-vous le temps et les guerres qu'il a fallu, seulement pour établir la Société avec l'aide de l'autorité! La chose humaine est autrement difficile. Cependant si l'humaine nature veut s'élever à cette seconde gloire d'arriver à une Société de vertu, c'est-à-dire de liberté, au lieu d'être d'autorité, l'époque de fondation sera courte. La liberté a constamment le mal à deux pas. L'extrême

danger la guidera. Ah! comme tout avancerait sans l'orgueil, c'est-à-dire, si l'homme ne prenait pour lui les progrès qu'il fait pour Dieu!

Or voici le fait : il faut que la liberté aille elle-même au-devant de la loi, et qu'elle s'identifie avec la loi; au lieu d'identifier la loi en elle et de la dévorer.

Il ne s'agit plus d'établir l'ordre dans la liberté; mais la liberté dans l'ordre! Ces dix-huit siècles de christianisme ont fait d'avance ce qu'ils ont pu dans la nature humaine. En ce jour elle n'agira qu'en vertu des forces qu'elle a su puiser.

L'autorité se retire; de plus en plus la Société moderne ne dépendra que d'elle-même; le temps de la préservation s'achève. Si nous avons recueilli dans le christianisme assez de vie, nous nous sauverons. Si nous n'en avons pas assez recueilli, nous périrons sous cette épreuve, que Dieu avait offerte d'abord à Adam, qu'il offre aujourd'hui à la Société humaine, toute sortie de lui...

CHAPITRE VI.

L'autorité n'est qu'une avance de Dieu à la Société.

Dût-elle se rétablir complètement chez nous, ne comptez plus sur l'autorité. Elle est le principe auquel la liberté doit atteindre; elle n'est plus celui avec lequel elle doit s'établir. Ce serait peine perdue, dans l'Avenir, d'établir la liberté avec l'ordre, comme on l'a pu jusqu'à ce jour; il faudra établir l'ordre par la liberté. Si l'on parvient à traverser les effrayants dangers de l'Epoque, les gouvernements eux-mêmes le sentiront.

C'est, au reste, perdu pour la nature humaine d'éta-

blir toute la Société par l'autorité. Le jour où celle-ci se retire, il faut reprendre en partie celle-là. Ceci n'est que la position faite par la Chute. Il a fallu protéger l'homme enfant, l'empêcher de mourir; mais on ne peut l'empêcher d'agir.

Qu'il serait à désirer aujourd'hui que le despotisme pût, au besoin, revenir! ce serait preuve que nous sommes encore au temps de l'éducation et des soins. Car si la liberté du bien ne nous sauve, j'avoue que la décadence et la dissolution sont là.

Ne comptez donc plus sur l'autorité pour l'avenir. Par ce moyen, maintenez journellement ce que vous pourrez; ramenez la paix, emprisonnez l'orgueil, donnez un dernier coup de main à l'homme. Mais bientôt il ne subsistera d'autre autorité que celle que la Société aura d'elle-même produite dans l'ordre moral.

En ce jour on se rappellera les Rois!... Les hommes, en traversant les servitudes de la liberté, nommeront heureux les temps où les Rois régnaient complétement sur la terre.

Car ce monde fut créé pour la liberté; c'est-à-dire, pour le mérite; c'est-à-dire, pour qu'un être autre que l'Eternel subsiste et prenne part à son amour infini. La Chute en a contrarié le cours; mais tout n'a été fait qu'en vue de protéger cette liberté et de la dispenser suivant ses forces. Car tout ce que n'a pas fait la liberté est faible de soi, et de moindre valeur pour Dieu. A cause de la Chute, ce monde est comme l'ombre d'un monde.

L'autorité, ne l'oubliez plus, n'est qu'une avance que Dieu a faite à la Société. Nous rappelons toutes ces choses afin que si, selon notre profond désir, l'autorité nous

rétablit, vous sachiez qu'il faut encore bien plus compter sur le bien.

CHAPITRE VII.

L'autorité est le lange de la liberté.

Vous sentez que si l'autorité était la loi du monde, Dieu s'y serait pris autrement. Au lieu de nous mettre la loi au dehors, pour que nous la prissions, il nous l'aurait imposée au dedans. Il se serait établi invinciblement dans nos cœurs, au lieu d'attendre que nos cœurs aillent à lui.

Si la Société avait été pour jamais à sa place dans l'autorité, elle y serait restée. Nous ne serions point sortis du passé. Et de même, si la liberté pure, c'est-à-dire en pouvoir d'arriver sans secours et d'elle-même à la loi, était la vérité, la Société y serait déjà entrée, les révolutions seraient depuis longtemps terminées.

Or la vérité est que l'homme ne naît pas libre, mais pour le devenir; et que l'autorité n'a été établie que pour conduire délicatement un être si faible à la liberté.

Je ne disconviens pas que la liberté ne fasse de tout avant de faire définitivement le bien. Je ne disconviens pas qu'elle ne commence par se fabriquer elle-même ses lois avant de suivre sa Loi. Car c'est ce qu'elle commet en ce moment; et son idée de souveraineté du peuple n'est autre chose que la doctrine de sa souveraineté à elle, la doctrine de l'orgueil pur, du panthéisme, de l'homme se substituant à Dieu.

Maintenant, la Société fera-t-elle mieux qu'Adam? c'est là toute la question.

L'autorité ne fut que le lange d'enfance et le remède aux faits de la Chute. Tant que la Société courut le péril du mal, que le christianisme ne lui fut point suffisamment annoncé, l'autorité l'a défendue. C'est le jour où le bien pourrait l'emporter sur le mal que la liberté règnerait; car l'autorité n'est qu'une avance constituée aux êtres libres. — Ce jour arrivera-t-il?.....

Toutefois, il faut que le temps de l'éducation cesse, que l'homme ne soit plus l'ombre de l'homme, ce monde l'ombre d'un monde; et si le mal doit encore une fois sortir de l'épreuve offerte à l'universel Adam, Dieu se verra obligé de conclure les temps.

Si la liberté parvenait à faire que le bien l'emportât sur le mal, l'humanité serait relevée de la Chute... Si ce succès général n'est point réservé à la Création, Dieu aura toujours réussi à sauver partiellement les peuples et les âmes, au moyen de l'autorité. Le monde ne serait que le Passé; il ne serait pas l'Avenir. C'est ce que mon faible esprit, assurément, ne saurait décider.

CHAPITRE VIII.

Conflit éternel entre l'absolutisme et le libéralisme.

Aussi, pour l'œil qui ne pénétra jamais dans les lois de l'Ordre infini, rien ne doit sembler plus étrange que la contradiction ouverte, dans le monde, entre deux choses aussi capitales que l'autorité et la liberté.

C'est ce qui a fait naître les deux écoles, des absolutistes et des libéraux. Combien les premiers ont eu raison de croire que, sans la puissance, la Société n'aurait jamais existé; combien les seconds ont eu raison de dire que, sans la liberté, l'homme n'existerait point. Quoique, s'il a la liberté morale, bien qu'il soit privé pour cause de la liberté politique, il puisse assurément faire son salut: unique objet pour lequel il est sur la terre!

Les uns ont voulu assurer à l'homme tous les avantages de l'unité; les autres, tous les biens de la liberté. Mais ces écrivains l'ont toujours fait de part et d'autre avec un tel abus de leur principe, qu'ils ont augmenté la confusion et le malheur du monde. La faute en est à la nature humaine, à l'homme, qui existe en ceux qui écrivent comme en ceux qui agissent, en eux comme en nous.

La grande raison des absolutistes est qu'on ne peut se donner à la liberté sans que la Société ne soit détruite. La grande raison des libéraux est qu'on ne peut se donner à l'autorité sans que l'homme n'en soit amoindri, il est vrai, dans sa dernière sphère, et la moins importante des trois. Toutefois, voilà la guerre entre les hommes, et la Société divisée sur son propre compte.

Car chacun, par sa position ou suivant sa nature, se croit en proie ou aux abus de l'autorité, ou aux abus de la liberté. Dès-lors, deux partis se composent. Ceux qui considèrent tout le bien que l'homme pourrait faire, veulent qu'on lui donne toute la liberté. Ceux qui ont vu tout le mal qu'il a fait, veulent qu'on la réserve toute dans la loi. La pensée ne peut donc décider de la question; elle dépend entièrement de nous...

Toutefois il ne pourrait y avoir d'absolutiste ou de libéral parfait. L'absolutiste voit que si toute liberté est retirée à l'homme, l'homme lui-même disparaît; et le libéral, que si toute autorité était enlevée, la Société finirait. Néanmoins ils se repoussent et se font réciproquement une erreur de chacun de leur principe.

Qui démêlera les deux erreurs?

CHAPITRE IX.

Où se fait la solution.

La pensée confond les absolutistes; la pratique confond les libéraux. Que deviendra la Société, qui ne peut exister en dehors de ces deux sectes, ni subsister dans l'une d'elles?

Et de fait, quand on considère la Société, on est résolument absolutiste : on ne saurait disconvenir que le gouvernement despotique ne soit le seul conforme à la nature de l'homme. Quand on considère l'homme, on est décidément libéral : car le mérite devant Dieu ne saurait s'accroître pour l'homme qu'avec l'imputabilité.

Heureusement qu'entre les deux écoles, existe la Pratique humaine; laquelle ne fut jamais complétement absolutiste, ni complétement libérale, mais suivit le besoin des temps. Et lorsque, suffisamment renseigné sur la vraie nature de l'homme, on s'aperçoit de tout ce qu'a fait jusqu'à ce jour l'histoire, le génie succombe d'admiration! Aimez les faits, aimez vos rois, humiliez-vous devant les soins qui vous ont créés! la pensée, oui, la pensée, eût laissé le monde désert...

Ceux qui croient trouver par la théorie le grand point d'intersection de l'autorité et de la liberté, sont aussi simples que ceux qui rédigent aujourd'hui des constitutions dans la pensée qu'on pourra les exécuter ! Il leur aurait fallu, depuis le commencement, varier chaque jour d'un degré ledit point d'intersection, pour suivre les innombrables oscillations, enfin tous les pas et toutes les chutes de l'homme. Or c'est là justement ce qu'a su faire la Pratique.

La Pratique confondra à jamais les théoriciens. D'abord, parce que c'est en ses mains que se tiennent les affaires ; ensuite, parce que c'est elle qui, en face de toutes les philosophies, résoudra toujours les questions.

Comme la Pratique a régi et régira le monde jusqu'à la fin, le grand point, pour gouverner, est donc de faire des gens de bien. Il vaut certes mieux s'occuper moins en théorie de l'humanité, mais un peu plus des hommes. Il faut l'homme de bien au pouvoir, et la soumission chez nous. Sans cela, les théories viennent en vain. On peut forcer, on peut détruire la Société par des révolutions, mais on ne peut rien établir.

La Société a un besoin de liberté invincible à tout despotisme, et un besoin d'autorité invincible à tout libéralisme. Selon ce que nous serons, la Pratique en décidera. Institutions, constitutions, révolutions, n'y peuvent rien.

CHAPITRE X.

Pourquoi notre époque échappe à la solution.

Notre époque seule s'est trouvée dans une impossibilité pratique.

Elle sera précipitée alternativement à un point tel de liberté et d'autorité, qu'obligée alternativement de rétablir l'une ou l'autre, elle verra les fondements de toutes deux !

Tout ce qu'on dit aujourd'hui sur la souveraineté, soit du peuple soit du roi, est faux, effroyablement faux. La Souveraineté ne vient ni de l'un ni de l'autre... C'est quand on reconnaîtra d'où elle vient qu'on saura l'exercer ! Jusque-là, du despotisme; tantôt du gros, tantôt du petit bout.

Robespierre est né sur le trône de Louis XIV. Si l'autorité n'avait pas abusé de sa puissance pour supplanter la loi de Dieu et commencer le panthéisme, le XVIIIe Siècle politique ne serait pas arrivé. Si le XVIIIe Siècle n'avait pas abusé de la liberté acquise pour abolir la vérité, la terreur et l'absolutisme ne seraient pas revenus. Enfin, si depuis lors, la Société n'avait pas, plus grossièrement que jamais, abusé et de l'autorité, en la plaçant dogmatiquement dans l'homme, et de la liberté, en la détachant définitivement de Dieu, nos temps ne seraient point venus.

La notion du pouvoir est fausse; dût-elle passer aux mains du plus libéral, elle tuera la liberté. La notion de la liberté est fausse; dût-elle passer aux mains du plus absolutiste, elle tuera l'autorité... Au surplus, il est temps

que les causes secondes s'épuisent! L'homme qui aurait le pouvoir d'arracher l'époque à elle-même, dérangerait les plans de la justice et de l'avertissement de Dieu. Mais ce pouvoir n'est à personne...

Votre athéisme est votre mort; l'orgueil vous a décapités. L'autorité et la liberté seront elles-mêmes vos deux maux! Je ne soutiendrai donc point la première, bien que je la révère, parce que les hommes qui la défendent ne sont point sur son fondement. Je ne soutiendrai donc point la seconde, bien que je l'aime, parce que les hommes qui la veulent ne sont plus sur la vérité. Je me croirais infidèle à mon pays en l'appelant, et à une autorité qui renie sa divine origine, et à une liberté qui veut oublier ce qu'elle est. Je repousse aujourd'hui la liberté et l'autorité, parce que je les appelle toutes deux!

Quand Dieu rentrera dans l'une et dans l'autre, elles reparaîtront sur la terre!

CHAPITRE XI.

La réaction a commencé dans les esprits.

Les livres tomberont. Le temps des théories finit; les événements instruiront pour longtemps les hommes!

On ne connaît les choses qu'à l'usage. Ainsi jugera-t-on de la philosophie. Les rationalistes viendront eux-mêmes la condamner[1] et remettre la Société aux mains

[1] J'entends ceux chez qui la conscience dépasse encore le moi. Les autres se perdront dans l'envie, sentiment caractéristique des classes inférieures. Ils se montreront pires que les Proudhonistes; car l'erreur ne viendra pas de leur esprit, mais de leur cœur.

de la religion. Car ils verront ce que c'est que le peuple : et la grande leçon sur l'homme leur sera donnée ! On ne pourra plus se tromper. Nous assistons à la décomposition de ce que le christianisme avait composé. On n'avait point saisi la première opération. L'édifice était invisible : on en verra emporter les pierres ! On saura enfin comment la Société subsistait !

La réaction sera définitive chez les esprits élevés. La démarcation s'achèvera entre les natures honnêtes et les natures scélérates. Alors le grand conflit s'élèvera. Si la révolution se fût poursuivie sans délai, les hommes étaient si peu en mesure, que la Société eût été écrasée sans recours.

La réaction au sein des régions doctrinaires, hélas ! ne s'est point faite par la raison, mais par les événements ! Les événements sont la dernière parole de Dieu. L'erreur, il est vrai, avait atteint des proportions trop considérables pour que l'esprit d'un siècle y tînt. Protestantisme, renaissance, industrialisme, libéralisme, rationalisme, socialisme, tous les confluents arrivaient à la fois dans le fleuve.

Comme la grande épreuve de l'homme aux temps modernes était là, que nous avons porté la plus terrible difficulté, Dieu usera peut-être d'une grande pitié envers nous. Il fera sortir des faits divers moyens de sauver la Société ; car ces moyens ne sortiront pas des hommes.

Toute notre nature a été faussée par l'esprit. Vous surprendrez aux lèvres des hommes de l'esprit ces paroles : « Les Catholiques finiront par avoir raison ; il n'y a « qu'eux qui aient une doctrine ! Les idées n'étaient pas « prêtes, l'homme n'a pas eu assez de génie..... »

O esprits! pourquoi l'homme n'a-t-il pas eu assez de génie? Voilà six mille ans qu'on l'attend : durant ce temps le monde passe...

Que ceux qui ont à se rendre au bien se pressent. Ils pourraient être surpris sur les derniers filets de la logique humaine. Tout se précipite à la dernière crise ; d'heure en heure, la démarcation s'opère entre les hommes du bien et les hommes de l'orgueil. Le nombre de ces derniers sera la mesure de la révolution !

Que la France ne s'étonne pas des états par lesquels elle va passer..... Mes paroles s'arrêtent... O hommes! retournez à Dieu.....

CHAPITRE XII.

La Civilisation est au moment de succomber ou de s'accomplir.

S'il ne se fait une révolution religieuse en Europe, si le Christianisme ne remonte à toute sa force, comme lien social le christianisme est dissous, et l'Europe tombe en lambeaux... Dès lors commence parmi les hommes le démembrement fatal entre les bons et les méchants. Non que l'Europe soit irrévocablement à sa fin; mais l'Orgueil est sur le point de tout rompre, et le christianisme de céder ou de tout accomplir : selon le bien acquis par l'homme, selon la portée qu'aura cette Création....

Le Christianisme est arrivé à la maturité de l'homme, à cet âge de raison dont tous les actes sont le bien ou sont un crime : âge de la sainteté ou de la méchanceté de l'homme ! Le christianisme touche aux confins du règne de l'autorité, il entre sur celui de la liberté : s'il ne s'é-

lève tout à coup dans une gloire immense, c'est qu'il va s'arrêter là, et le monde avec lui. Le problème est posé comme au jour d'Adam ! C'est la question universelle. Il faut, ou sauver l'homme, ou le détruire : la responsabilité irait sur lui comme la foudre. C'est assez que le Déluge ait une fois interrompu la race humaine, la liberté désormais abordera la fin des temps...

Vous avez nourri dans votre sein votre propre destruction. Le bien et le mal vont en sortir pour se combattre. En ce jour, tout ce qui est vertu se réunira pour vous soutenir; tout ce qui est vice pour vous renverser. La Civilisation humaine se débattra entre ce qu'elle a de fait et ce qui n'est pas fait en elle. Voilà dix-huit siècles que le christianisme y travaille : si elle n'a pas retiré assez de force du bien pour rester debout au moment où l'autorité se retire, la Civilisation ne pourrait porter l'épreuve pour un monde à venir... Les temps sont entassés sur notre tête... Les deux produits arrivent dans les plateaux de la balance... Qui peut savoir si l'homme y a déposé plus de bien que de mal !!!...

O vous qui êtes sur la terre, revenez à la vertu. O vous, Aristocraties, jusqu'à présent vous avez conduit le monde, en ce jour il faut le sauver !. . . . . .

. . . . . .

J'ai parlé suivant l'inspiration qui me pressait. Mais, que l'homme qui parle est peu de chose !

Quand il le ferait en toute sagesse, qu'est sa sagesse auprès de la vôtre, ô mon Dieu ! Si vous m'avez montré quelques vérités, voyez combien mon esprit est peu juste pour les dire ! Ah ! faites que votre Grâce divine vienne éclairer les cœurs !.... Tout ce qui s'écrit sera toujours trop absolu pour celui qui ne puise point sa prudence dans les faits, et dans la Foi, bien au-dessus des faits et des livres. Que les pensées, ici, qui ne sont point selon vos vues, ô Créateur infiniment bon ! passent inaperçues ; que les autres, vous louant à jamais dans votre éternelle sagesse, ne soient que la prière que vous fait ma pauvre âme, pour obtenir miséricorde par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

DE LA FOI ET DU CAPITAL.

Pages.

Introduction. v

Chap. I. Problème moral qui enveloppe notre problème économique. 2

II. On n'a vu que le but temporel de la Société. 6

III. Ce point de vue a produit la Révolution. 8

IV. Le luxe a produit le paupérisme. 9

V. Le scepticisme a produit l'anarchie. 11

VI. Où nous en sommes arrivés 13

VII. Les populations vivent de la terre végétale 15

VIII. La terre végétale est en raison du travail de l'homme. 16

IX. L'homme a créé le sol, le climat, jusqu'à son sang. 17

X. Ce que renferme un Territoire 19

XI. Le travail de l'homme se reproduit en Capital. 20

XII. Le Capital n'est qu'un produit épargné 22

XIII. L'état sauvage n'est que l'absence du Capital 24

XIV. L'esclavage venait du manque de Capital. 26

XV. Le Capital a produit toute l'histoire. 28

XVI. Le Capital est toujours en proportion de la vertu. . . 29

XVII. Du Capital que porte l'homme 31

XVIII. Du Capital que représente une population 32

XIX. Le sang est un capital de la nationalité 34

XX. Le Capital devient l'agent de tout développement. . . 36

XXI. Capital de la France 39

XXII. D'où vient la réduction de notre Capital. 43

XXIII. Toute notre richesse s'est portée vers le Luxe. 48

Pages.
XXIV. De l'homme qui crée du Capital 54
XXV. Du Luxe, ou de l'homme qui détruit du Capital 55
XXVI. De l'Industrie de Luxe 57
XXVII. Il n'y a d'obstacle au Capital constitué que le Luxe . . 59
XXVIII. Transformez le Capital de Luxe en Capital agricole. . 61
XXIX. Où se tient le Capital de Luxe. 63
XXX. Ce que pourrait être la Terre. 65
XXXI. Substitution du crédit au travail. 67
XXXII. Histoire de nos mœurs et de notre Capital. 73
XXXIII. Racine historique du mal, la Renaissance. 75
XXXIV. Justes conséquences 78
XXXV. Résultats du point de vue humain. 81
XXXVI. Le sol de la France est attaqué. 84
XXXVII. La Propriété est le réservoir du Capital. 89
XXXVIII. L'accroissement de la propriété amène celui des salaires. 92
XXXIX. Les hommes politiques en face de la solution 96
XL. De quel point de vue il faut observer les faits. Fondements de la politique. 99
XLI. A quel point de vue il faut se placer pour conduire les hommes 103
XLII. Démonstration Théologique qui sortira de cette Révolution 107
XLIII. Ces faits ramèneront les hommes à la vérité 111
XLIV. Dans quelle classe siége le mal 115
XLV. Conditions morales de l'existence matérielle. 118
XLVI. Les véritables problèmes 122
XLVII. Il faut que le Christianisme s'accomplisse. 128
XLVIII. Les voies divines. 132

LIVRE SECOND.

DE L'ORDRE.

CHAP. I. De l'Ordre dans la Société 139
II. L'Ordre ne se fait que dans les esprits. 140
III. Où est le Gouvernement 142
IV. Où se tient la Société. 143
V. Ou la Foi, ou le moi 145
VI. La civilisation n'est pas dans l'esprit humain. 146

Pages.
VII. L'Ordre ne sort pas du pouvoir. 188
VIII. Du règne politique. 150
IX. On veut substituer l'institution à la conscience. 151
X. D'où sort l'esprit d'Opposition 153
XI. A quoi tient la Propriété 155
XII. A quoi tient la Société. 157
XIII. Sans la Chute, le Socialisme a raison 158
XIV. Où sont les sources du Socialisme. 160
XV. La bourgeoisie, elle-même, ouvre la porte au Socialisme. 161
XVI. Arrivez à la grande supposition ! 164
XVII. Des rêves économiques. 166
XVIII. De la banque agricole. 168
XIX. Les biens du Ciel sont les agents de production des biens d'ici-bas 170
XX. La Révolution a tout envahi. 172
XXI. De juger d'après les principes ou de juger d'après les faits 174
XXII. Le Socialisme occupe les places de la Foi. 175
XXIII. Cette Révolution est la résurrection des esclaves . . . 177
XXIV. Le Socialisme a supposé une immaculée conception de l'homme. 179
XXV. De l'homme du Socialisme 181
XXVI. Ou catholique ou socialiste. 183
XXVII. Protestantisme, Libéralisme, Socialisme. 185
XXVIII. Le Socialisme n'est que la chute de la civilisation . . . 186
XXIX. La Société veut-elle revenir au Christianisme ou périr ? 187
XXX. Du christianisme démocratique et social. 189
XXXI. Du grand danger auquel a échappé l'époque 191
XXXII. Les Révolutions mettent un arrêt au courant de l'histoire. 193
XXXIII. Le Socialisme a-t-il fondé une nation ? 195
XXXIV. De la sublime nature des choses 197
XXXV. L'homme n'agit sur la nature des choses que par la vertu. 199
XXXVI. De la loi des civilisations ; pourquoi au début l'esclavage ? 200
XXXVII. De l'Assistance. 203
XXXVIII. Au lieu de l'Assistance, Dieu fonda la Nécessité. . . . 205
XXXIX. De la misère vis-à-vis de l'homme. 208
XL. Si l'aumône dégrade, si l'assistance fortifie. 210
XLI. L'assistance privée et non l'assistance publique. . . . 213
XLII. Le Luxe a créé la misère, l'Assistance l'achèvera. . . . 216
XLIII. Valeur des faits. 219
XLIV. L'avenir repousse de la séve du passé. 221
XLV. De la bourgeoisie dans le monde. 222
XLVI. Le mal est en bas, mais il vient d'en haut 224

Pages.
XLVII. Tout est perdu si la bourgeoisie ne se relève 225
XLVIII. D'un autre danger de l'époque 227
XLIX. De la loi agricole. 230
L. Ressemblance du peuple juif et du peuple français. . . 234
LI. Le peuple français aujourd'hui en Europe. 236
LII. Où l'on prend le chemin de la captivité. 237
LIII. Le peuple français a besoin de passer à l'âge mûr. . . 238
LIV. La religion et la famille doivent remplacer la vanité et les cafés. 240
LV. La bourgeoisie n'a plus qu'un parti 241
LVI. La bourgoisie ne se sauvera qu'en quittant le libéralisme. 242
LVII. Elle est à temps de nous sauver par la vertu. 244

LIVRE TROISIÈME.

DE L'ARISTOCRATIE.

CHAP. I. Où est la tête d'un peuple. 249
II. Le peuple, de lui-même, ne se met pas en Société. . 250
III. De l'Aristocratie. 252
IV. De ce qui maintient l'Aristocratie. 253
V. La France a manqué d'Aristocratie. 255
VI. De la seconde noblesse, ou de la bourgeoisie. 257
VII. Des caractères de la noblesse. 259
VIII. De la loi des nations. 260
IX. La loi des nations n'est que la loi de la formation des âmes. 261
X. De la démocratie. 263
XI. Ce qu'annonce la démocratie. 265
XII. De l'érection d'un peuple. 268
XIII. De la loi des familles. 270
XIV. Caractères des familles. 272
XV. La progression des familles. 275
XVI. Légitimité des rangs. 277
XVII. Il faut que toute la nation s'ennoblisse. 279
XVIII. De la première aristocratie. 281
XIX. Du Clergé. 283
XX. Le Clergé en France. 284
XXI. Des deux conseils à offrir au Clergé. 286
XXII. L'ordre économique ne peut se diriger sans le Clergé. 289

Pages.
XXIII. L'économique est le revers de la morale. 292
XXIV. Le Clergé abolira la fausse économique. 293
XXV. Contact du Clergé avec l'esprit français. 295
XXVI. Le Clergé repoussera la rhétorique; son éloquence est en son cœur. 297
XXVII. Contact du Clergé avec les mœurs de la Bourgeoisie. . 300
XXVIII. De la science du monde et de l'empire du Clergé. . . 303
XXIX. Source du traitement du Clergé. 305
XXX. Liberté illimitée de la Presse. 305
XXXI. Liberté illimitée de l'homme. 307
XXXII. Liberté limitée de l'Eglise!!! . . . , ... 308
XXXIII. De la loi sur l'enseignement. M. Thiers. 310
XXXIV. Révolution d'Angleterre. M. Guizot. 313
XXXV. De l'instruction du peuple. 315
XXXVI. De la dernière opinion des libéraux. 318
XXXVII. Métaphysique qui domine les partis. 321
XXXVIII. De la Souveraineté de l'homme. 323
XXXIX. De la Souveraineté du peuple. 325
XL. Vous ne remplacerez l'autorité que par la vertu. . . . 326
XLI. Grande expérience qu'on a faite du pouvoir. 328
XLII. De la sage direction du pouvoir. 331
XLIII. Du véritable désarmement. 334
XLIV. Des instituteurs et des libraires à l'avenir. 336
XLV. Le Clergé vous a créé, il peut seul vous conserver. . 338
XLVI. Compter sur la raison, c'est compter sur l'homme. . . 341
XLVII. Comment se fait une Société. 343
XLVIII. La Société n'est pas un fait naturel; elle n'existe que par un secours. 346
XLIX. Toujours l'autorité existera. 348
L. Mission du despotisme. 351
LI. Il faut en éloigner la nécessité. 353
LII. De la loi et de la liberté. 354
LIII. De l'art de gouverner. 356
LIV. De la République. 358
LV. De la Royauté. 359
LVI. Du véritable Gouvernement. 361
LVII. De la Loi. 363
LVIII. Du Droit divin. 365
LIX. De la Légitimité. 367
LX. De l'Infaillibilité. 369
LXI. Récapitulation. 371
LXII. Appel au peuple, dernier système. 374
LXIII. Dernière remarque de l'auteur. 376
LXIV. Ses conseils sur le présent. 378

Pages.
LXV. Situation réelle. 382
LXVI. Ressource définitive. 384
LXVII. Le Roi ! 386
CONCLUSION de l'ouvrage. 391

NOTE. 394

APPENDICE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

CHAP. I. Rôle du protestantisme. 395
II. Profonde sagesse des faits. 397
III. De la gravitation des peuples. 399
IV. Le protestantisme sera un acheminement vers le catholicisme. 402
V. D'un autre point de vue important pour voir la marche des choses. 405
VI. L'autorité n'est qu'une avance de Dieu à la Société. . 406
VII. L'autorité est le lange de la liberté. 408
VIII. Conflit éternel entre l'absolutisme et le libéralisme. . 409
IX. Où se fait la solution. 411
X. Pourquoi notre époque échappe à la solution. 413
XI. La réaction a commencé dans les esprits. 414
XII. La civilisation est au moment de succomber ou de s'accomplir. 416

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 64, ligne 23, sans traîner; *lisez :* sans entraîner.
Page 149, ligne 23, voyez la; *lisez :* voyez! la perte.
Page 168, ligne 24, vous le savez; *lisez :* vous le voyez bien.
Page 192, ligne 30, l'honore. » Les; *lisez :* l'honore. Les.
Page 226, ligne 14, tout pressa; *lisez :* tout la pressa.
Page 304, ligne 23, la religion suffira plus; *lisez :* la religion ne suffira plus.
Page 311, ligne 28, *ôter le — après le mot* triompher, *et le mettre après les mots :* de la vérité.
Page 338, note, qu'on les créait; *lisez :* qu'on créait les instituteurs.
Page 342, ligne 25, prisée même; *lisez :* prise même.
Page 345, note, pas direction là; *lisez :* pas de direction là.
Page 348, ligne 9, *ôter le — avant le mot* comme, *et le mettre après le point avant le mot* Omnis.

Chez HERVÉ, éditeur.

B. SAINT-BONNET.—DE LA DOULEUR; précédé d'une Introduction sur les TEMPS PRÉSENTS; in-12. 3 »
—LE MÊME, papier vélin très-fort. 4 »
—DE L'UNITÉ SPIRITUELLE, ou de la Société et de son but au-delà du temps; 3 vol. in-8°. 24 »

Sous presse, du même, DE LA CHUTE DE L'HOMME.

J.-B. D'AUREVILLY.—LES PROPHÈTES DU PASSÉ (de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais, avec un appendice sur M. Saint-Bonnet), in-8°. 2 50.

CH. CHEVÉ.—SIMPLES NOTES sur la base historique et le principe constitutif du Catholicisme; in-18. 1 »
—Le Dernier mot du Socialisme; in-12. 1 25

GROSMAIRE. — DU SCEPTICISME, *Appendice à tous les traités de Philosophie*, brochure in-8°. 1 25

F. CHABAU. — FABLES; 1 vol. in-18 anglais. 3 »

AVIS.—M. HERVÉ *se charge de fournir à ses commettants tous les ouvrages anciens et nouveaux, et de leur donner, par correspondance ou de vive voix, tous les renseignements qu'ils désirent sur la valeur morale, littéraire ou scientifique de ces ouvrages.*

Chez L. MAISON, éditeur, rue Christine, 3.

ÉTUDES SUR LA RÉFORME, par M. AUDIN.

HISTOIRE DE LA VIE, des écrits et des doctrines de LUTHER; 3 vol. in-8°, avec un Atlas de portraits, cartes, fac-simile. 24 »
—LE MÊME OUVRAGE; 3 vol. in-12, sans Atlas. 10 50
—ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE; 1 vol. in-12. 3 50

HISTOIRE DE LA VIE, des écrits et des doctrines de CALVIN; 2 vol. in-8°, ornés de gravures, portraits et fac-simile. 15 »
—LE MÊME OUVRAGE, sans gravures ni portraits; 2 vol. in-12. 7 »
—ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE; 1 vol. in-12. 3 50

HISTOIRE DE LÉON X et de son siècle; 2 vol. in-8°. 15 »
—LE MÊME OUVRAGE; 2 vol. in-12. 7 »
—ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE; 1 vol. in-12. 3 50

HISTOIRE DE HENRI VIII et du Schisme d'Angleterre; 2 vol. in-8°, ornés de portraits, gravures, fac-simile. 15 »
—LE MÊME OUVRAGE, sans gravures ni portraits; 2 vol. in-12. 7 »
—ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE; 1 vol. in-12. 3 50

Paris. - Imp. BONAVENTURE et DUCESSOIS, 55, quai des Augustins.
(Près le Pont-Neuf.)

960